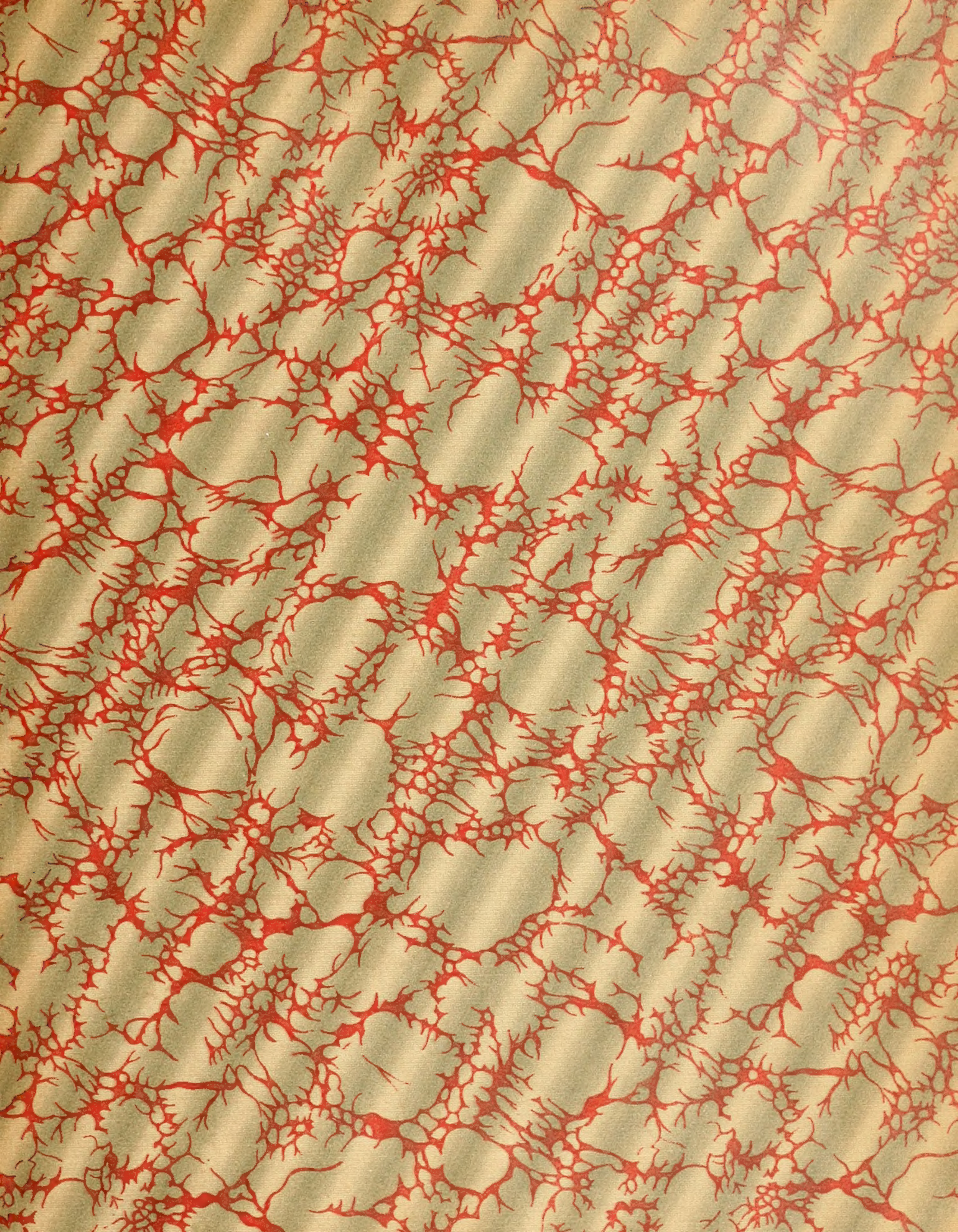

3 1761 03562 1846





LES VASES SICYONIENS

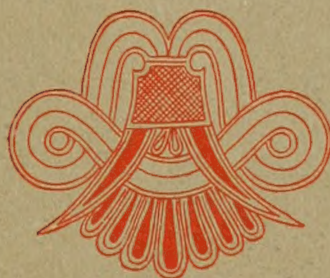
ÉTUDE ARCHÉOLOGIQUE

PAR

K. FRIIS JOHANSEN

DR. PHIL.

CONSERVATEUR DU MUSÉE NATIONAL DE COPENHAGUE



PARIS
LIBRAIRIE ANCIENNE
EDOUARD CHAMPION
5, QUAI MALAQUAIS VIe

COPENHAGUE
LIBRAIRIE
V. PIO – POVL BRANNER
13, NØRREGADE. K.

LES VASES SICYONIENS

LES VASES SICYONIENS

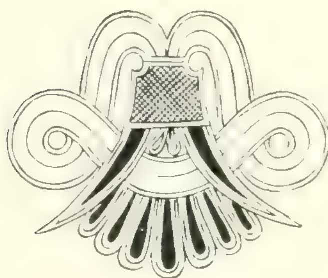
ÉTUDE ARCHÉOLOGIQUE

PAR

K. FRIIS JOHANSEN

DR. PHIL.

CONSERVATEUR DU MUSÉE NATIONAL DE COPENHAGUE



PARIS
LIBRAIRIE ANCIENNE
EDOUARD CHAMPION
5, QUAI MALAQUAIS VIe

COPENHAGUE
LIBRAIRIE
V. PIO — POVL BRANNER
13, NØRREGADE. K.

A

M. CHR. BLINKENBERG

PROFESSEUR A L'UNIVERSITÉ DE COPENHAGUE

hommage d'affection reconnaissante.

AVANT-PROPOS

Ce livre n'est pas une simple traduction de mon étude en danois intitulée *Sikyoniske Vaser* (Copenhague 1918), c'est en même temps une seconde édition revue et considérablement augmentée; c'est ainsi que les études sur le style archaïque (pp. 107—161) sont entièrement nouvelles, mais dans les autres chapitres aussi des matériaux nouveaux ont été ajoutés et plusieurs changements introduits.

Pour la juste appréciation des sources du présent ouvrage il me semble utile de faire remarquer que j'ai pu personnellement examiner presque toute la céramique sicyonienne étudiée dans ce livre. Les multiples représentants de cette poterie dispersés dans les nombreux musées de Grèce et d'Italie ont presque tous passé par mes mains, ou du moins je les ai vus de mes propres yeux. De même je connais par des recherches personnelles ceux qui se trouvent aux musées du Louvre et de la Bibliothèque nationale à Paris, au Musée Britannique et dans les musées d'Oxford, de Constantinople, de Munich, de Berlin et de Copenhague. Pour les collections qu'il m'a été impossible de visiter moi-même, mes données ont été complétées par des renseignements et des photographies qu'on a eu la bienveillance de m'envoyer. Je crois donc pouvoir considérer le présent ouvrage comme une monographie assez complète de la céramique sicyonienne, telle qu'on la connaît jusqu'à présent.

L'extrême obligeance de Messieurs les directeurs des musées m'a permis d'ajouter à mon texte des reproductions de la plupart des vases sicyoniens de quelque importance, venus à ma connaissance, et qui n'avaient pas encore été publiés; j'ai pu aussi donner de nouvelles photographies de vases déjà connus. De plus, j'ai jugé utile, pour la commodité des lecteurs et dans l'espoir d'offrir aux étudiants un manuel pratique, de reproduire un nombre considérable d'illustrations empruntées aux publications antérieures. Il va sans dire que ces reproductions ne visent nullement à remplacer les publications primitives. Les sources auxquelles elles ont été prises sont toutes dûment indiquées, soit dans le texte, soit dans la table des illustrations.

Comme la rédaction et la traduction de ce livre se sont étendues sur une période assez longue, il m'a été impossible d'en mettre toutes les parties absolument au courant de la littérature archéologique la plus récente. Je ferai observer en particulier que la traduction des Ier et IIe chapitres était déjà terminée, lorsque j'ai connu les intéressantes recherches de M. Schweitzer sur l'histoire des styles géométriques (*Athenische Mitteilungen* 1918). Je n'ai donc pu tenir compte de cet ouvrage, si im-

portant pour les problèmes traités dans mon livre, que par l'addition de quelques renvois dans les notes. J'ai été extrêmement satisfait de constater la concordance presque absolue entre les résultats chronologiques obtenus par M. Schweitzer et les miens; je renvoie à ce qui en est dit p. 179, note 1.

Mes études m'ont créé de nombreuses obligations. Je tiens à exprimer ici ma profonde reconnaissance pour le bienveillant accueil que j'ai reçu dans les musées étrangers. J'adresse en particulier mes remerciements à MM. A. H. Smith et E. J. Forsdyke du Musée Britannique, à M. E. Pottier du Louvre, à M. Robert Zahn de Berlin, à M. Paolo Orsi de Syracuse et à M. V. Staïs d'Athènes, qui tous ont montré pour mon travail un intérêt amical et qui, pendant mes séjours dans leurs musées, ont de toute manière facilité mes études. Qu'ils veuillent bien accepter encore, ainsi que Messieurs Arthur Fairbanks à Boston, L. Pernier à Florence, G. Giglioli et B. Nogara à Rome, Quagliati à Tarente, A. E. J. Holwerda à Leyde, F. Mayence à Bruxelles et J. Sieveking à Munich, l'expression de toute ma gratitude, tant pour l'autorisation de publier des vases, jusqu'à présent inédits, qui appartiennent aux musées confiés à leurs soins, que pour avoir bien voulu me procurer les photographies, les dessins et les renseignements dont j'ai pu avoir besoin. M. Picard, directeur de l'École française d'Athènes, m'a grandement obligé en m'autorisant à étudier les trouvailles céramiques, en partie inédites, qui proviennent des fouilles françaises de Delphes et de Délos. A lui et à M. Charles Dugas j'exprime encore ma reconnaissance, parce qu'ils ont eu l'amabilité de m'envoyer, pour mon livre, les photographies de quelques vases faisant partie des trouvailles de Délos.

La traduction française a été faite d'après mon manuscrit danois, en collaboration avec moi, par Mlle Magda Schroll, maître-ès-arts. Je tiens à lui présenter aussi mes très sincères remerciements pour le soin consciencieux et le zèle infatigable qu'elle a apportés à ce difficile travail. M. le professeur Charles Dugas nous a rendu le très grand service non seulement de reviser tout le manuscrit, mais aussi de nous prêter son concours pour la correction des épreuves. Ceux qui connaissent la difficulté d'écrire dans une langue étrangère comprendront combien nous lui sommes reconnaissants d'avoir bien voulu consacrer son temps et sa peine à cette tâche délicate.

J'adresse enfin mes remerciements respectueux à l'administration de la Fondation Rask-Ørsted qui a fait les frais de l'impression.

Puisse mon travail être digne du concours qu'on lui a donné de tant de côtés, et de tout l'intérêt qui lui a été témoigné.

Copenhague, Avril 1923.

K. Friis Johansen.

TABLE DES MATIÈRES

Abréviations.

Pour les revues courantes nous nous sommes servi des abréviations généralement adoptées dans la littérature archéologique. C'est ainsi que *BCH* signifie *Bulletin de Correspondance Hellénique*, *JHS*, *Journal of Hellenic Studies*, *BSA*, *Annual of the British School at Athens*, *Jahrbuch*, *Jahrbuch des archäologischen Instituts*, *Arch. Anz.*, *Archäologischer Anzeiger*, etc.

Les autres abréviations se comprennent presque toutes avec facilité. Nous signalons seulement que

Cuma	signifie	E. Gabrici, *Cuma*, dans *Monumenti antichi* XXII.
Couve-Collignon	—	*Catalogue des vases peints du Musee National d'Athènes par* M. Collignon *et* L. Couve. Paris 1902.
Nicole	—	G. Nicole, *Catalogue des vases peints du Musée National d'Athènes. Supplément.* Paris 1911.
Sieveking-Hackl	—	*Die konigliche Vasensammlung zu Munchen herausgegeben von* Johannes Sieveking *und* Rudolf Hackl. Munich 1912.
Furtwängler, *Berlin. Vas.*	—	*Beschreibung der Vasensammlung im Antiquarium von* Adolf Furtwängler. Berlin 1885.
Masner	—	Karl Masner, *Die Sammlung antiker Vasen und Terracotten im k. k. oesterreich. Museum.* Vienne 1892.

INTRODUCTION

Le groupe de vases qui forme le sujet de la présente étude est connu sous le nom de »protocorinthien«. Helbig semble avoir le premier appelé sur lui l'attention des savants.[1] Furtwängler le rattacha aux vases corinthiens à décor »orientalisant« dont il le considérait comme le précurseur, et lui donna ce nom qui fut tout de suite accepté et qui est encore généralement reçu[2].

Au début pourtant ce nom ne s'appliquait qu'à une certaine sorte de flacons à onguents et à quelques autres petits vases, portant presque tous une décoration simple et homogène de bandes et de lignes entre lesquelles se trouvaient souvent quelques quadrupèdes courant, d'exécution négligée. Mais le groupe s'étendit rapidement. Autour de ce noyau primitif se rassemblaient bientôt une quantité de vases plus ou moins grands, de diverses formes et de différents âges, qui paraissaient tous issus du même atelier »protocorinthien«. Plusieurs exemplaires ont été découverts dans les vitrines des musées, mais ce sont surtout les fouilles récentes, tant en Grèce qu'en Italie, qui ont augmenté, avec une rapidité extrême, l'effectif du groupe. Seulement quarante ans environ après la publication des volumes de Helbig et de Furtwängler, ce groupe de vases est maintenant plus riche que presque aucun autre, et son évolution va du style géométrique pur jusqu'à une peinture archaïque à figures humaines extrêmement perfectionnée.

Le travail scientifique a eu peine à suivre l'accroissement rapide des matériaux. Il est inutile de rendre compte ici des nombreuses études, plus ou moins longues, que ce travail a produites au cours des années. Elles seront toutes mentionnées à leur place dans cet ouvrage, dans la mesure où elles ont de l'importance pour lui. Ce sont le plus souvent des publications de trouvailles nouvelles ou de vases isolés, publications très limitées par ce but spécial. Les aperçus relatifs à l'ensemble du groupe, qu'on y a souvent ajoutés, sont extrêmement courts et sommaires.[3] Enfin ces études ont dû naturellement partager, d'une manière plus ou moins complète, le sort de presque toute la littérature archéologique: elles ont été vite dépassées par des trouvailles plus récentes. Le fait que toutes les questions principales concernant l'ensemble du groupe, son étendue, le rapport réciproque des éléments qui le constituent, sa chronologie et son pays d'origine, ont trouvé des réponses extrêmement différentes, est dû sans doute, pour une bonne part, au caractère fragmentaire des études faites jusqu'à présent sur les vases »protocorinthiens«.

[1] *Annali d. Inst.* 1877, 406; *Italiker in der Poebene*, 84 sqq. [2] *Bronzefunde aus Olympia (Abhandl. Berliner Akad.)*, 47 et 51; *Arch. Zeitung* 1883, 154. [3] L'article de Mlle Lorimer dans *JHS* 1912, 326 sqq., *Notes on the sequence and distribution of the fabrics called Proto-Corinthian*, est plus détaillé. Après cet aperçu il faut citer surtout la publication définitive des trouvailles de Cumes, d'une importance capitale pour notre sujet et due à M. Ettore Gabrici, dans *Monum. antichi* XXII. Les exposés des manuels, Walters, *History of pottery* I, 306 sqq. et Perrot-Chipiez, *Histoire de l'art dans l'antiquité* IX, 574 sqq., sont très incomplets et peu exacts.

Sans aucun doute une analyse approfondie et suivie de tout l'ensemble des matériaux existants peut seule, en faisant également valoir chacun des éléments, nous permettre de bien résoudre tous les problèmes posés. L'importance du groupe »protocorinthien« pousse à entreprendre cette tâche. Car non seulement il s'agit d'une céramique de grande valeur artistique dont les créations, souvent classiques dans leur genre, allient heureusement la fraîcheur de l'originalité à la clarté et au sens de la mesure si rares dans l'art primitif de la Grèce; non seulement cette céramique nous fournit une série de peintures susceptibles de donner des indications précieuses sur une phase assez reculée de la culture hellénique; mais avant tout elle est d'une utilité inestimable pour l'archéologue et pour l'historien, du fait qu'elle représente la production grecque ayant été le plus anciennement l'objet d'une exportation vraiment considérable. Mieux qu'aucun autre document elle nous donne une idée de l'expansion graduelle du commerce et de la culture helléniques dans une période importante mais obscure, où s'est fondé l'empire grec de la Méditerranée. Par la fréquence de son apparition sur un vaste domaine et par les nombreuses façons dont sont associés ses exemplaires, tant avec des objets grecs qu'avec d'autres de provenance barbare, ce groupe fournit, pour les déterminations chronologiques et synchroniques, une base d'une valeur incomparable. Depuis plusieurs années déjà la seule présence de tessons »protocorinthiens« a souvent donné à l'archéologie des points de repère fixes pour préciser des dates importantes.

C'est surtout cette importance qu'ont les vases »protocorinthiens«, d'une manière générale, au point de vue archéologique et historique, qui a été le motif et le point de départ de la présente étude. De là vient aussi que celle-ci a avant tout pour but d'établir une classification chronologique détaillée de ce groupe de vases, en s'efforçant de faire ressortir, aussi complètement et aussi sûrement que possible, le rapport entre les différentes formes et les différents styles. Mais, en dehors de ce but chronologique restreint, on se propose également, par ces recherches, d'apporter une contribution générale à la connaissance de cette importante série, de l'histoire de son évolution, de ses formes, de son décor, de son aire de diffusion etc.

Sans doute une certaine confusion a résulté des façons fort hétérogènes et souvent très peu précises dont les divers savants se sont servis du terme »protocorinthien«, l'appliquant tantôt à une industrie locale déterminée, tantôt à un style spécial très répandu et pratiqué par les ateliers de diverses contrées. Nous avons tenu à ne traiter dans cet ouvrage que des vases qui, par un certain ensemble de caractères communs, nous paraissaient être si intimement apparentés qu'il fallait nécessairement les attribuer au même centre de fabrication. Avons-nous bien fixé les limites de notre groupe? Naturellement la réponse est, dans une certaine mesure, une question de goût. Les limites auxquelles nous nous sommes arrêté sont plutôt trop étroites, et plusieurs vases qui auraient pu être à bon droit rapportés à notre groupe, ont été omis parce que nous n'avons pas cru pouvoir maintenir avec assez d'assurance qu'ils lui appartenaient. Ce principe nous a inspiré principalement quand il s'agissait de distinguer, ce qui n'est pas toujours facile, les produits originaux des imitations du même style fabriquées ailleurs, imitations qui naturellement ne pouvaient être englobées dans notre enquête. Dans le chapitre V nous parlerons brièvement de ces imitations.

On ne devra donc pas s'attendre à trouver dans cet ouvrage tous les vases ou types de vases qui autrefois ont été rapportés au groupe »protocorinthien«. En partie pour cette raison, en partie pour être enfin libéré des idées assez confuses qui se rattachent au nom de »protocorinthien«, nous avons cru utile d'y renoncer complètement, d'autant plus que, pris dans sa signification locale la plus étroite, il est trompeur et a

d'ailleurs été regardé comme provisoire par son inventeur lui-même. Il nous semble que tout le groupe, ainsi qu'il est ici limité, peut maintenant, avec assez de certitude, être localisé à Sicyone, — conception qui est déjà généralement admise et qui sera, nous le croyons, pleinement confirmée par les analyses suivantes; c'est pourquoi nous n'avons pas hésité à substituer la dénomination de »sicyonien« à celle de »protocorinthien«.

C'est aussi pour la clarté que nous avons choisi la limite chronologique où nous nous sommes arrêté. Après s'être développée d'une manière libre et indépendante à travers une longue période, la poterie sicyonienne se rapproche si intimement, dans sa dernière phase, d'une céramique nouvelle, celle de la ville voisine de Corinthe, qu'il faut parler, en réalité, de fusion complète. Il est impossible de fixer une ligne de démarcation précise entre le sicyonien et le corinthien, et un exposé détaillé de la part qui revient à Sicyone dans l'ensemble commun n'est possible que joint à une étude approfondie de celle de Corinthe, ce qui nous entraînerait trop loin. Nous avons donc dû terminer l'analyse détaillée immédiatement avant cette période sicyono-corinthienne et nous contenter de donner, dans le chapitre IV, un aperçu sommaire de celle-ci, en recherchant spécialement le sort qui y a été fait aux éléments sicyoniens.

CHAPITRE I

L'époque géométrique.

En 1888 Furtwängler publia deux beaux vases géométriques d'un style particulier, nettement distinct du style ordinaire du Dipylon.[1] M. Dragendorff y ajouta plus tard d'autres vases analogues, trouvés à différentes époques dans l'île de Théra.[2] De nouvelles recherches dans la même île en firent connaître encore plusieurs[3]; enfin les trouvailles de Delphes augmentèrent de beaucoup le nombre de ces vases, la céramique géométrique qu'on y trouvait, appartenant, pour une bonne part, précisément à ce groupe.[4]

Furtwängler désigna ces vases sous le nom de »protocorinthiens«, indiquant ainsi qu'il y reconnaissait les prédécesseurs géométriques des petits vases auxquels ce nom avait déjà été donné. Jusqu'à ces derniers temps, cette classification a été généralement admise. Cependant de différents côtés on en a contesté l'exactitude, en alléguant que cette poterie est en réalité sans rapport étroit avec la céramique »protocorinthienne«, et qu'il faut y voir, d'après la place importante qu'elle occupe dans les trouvailles de Delphes, un groupe spécial »phocidien« ou »delphique«.[5]

Commençant nos recherches par ce petit groupe de vases, nous chercherons tout d'abord, en face de ces opinions contradictoires, par une analyse minutieuse des formes, du style et des particularités techniques, à fixer sa place dans l'ensemble de la céramique géométrique. Provisoirement nous ferons abstraction de son rapport possible avec la céramique »protocorinthienne« proprement dite.

Au groupe en question on peut attribuer les vases suivants, conservés entiers ou au moins à peu près entiers; ils sont rangés, ci-dessous, d'après leurs formes.

Cratères.

I. Delphes. *Fouilles de Delphes* V, 134, n° 2, fig. 501. H. 0,36. *(Pl. I, 1)*.
II. Théra. *Thera* II, 190, fig. 382. H. 0,45. *(Pl. I, 2)*.

Diverses variétés de grands vases en forme de chaudron analogues aux exemplaires ci-dessus sont très répandues à l'époque géométrique[6]; ces vases sont soit à pied, comme le cratère de Théra[7], soit sans pied, comme celui de Delphes.[8] Dans notre

[1] *Jahrbuch* 1888, 248. [2] *Thera* II, 190 sq. [3] *Athen. Mitt.* 1903, 193 sqq. [4] *Fouilles de Delphes* V, 133 sqq. [5] *Akropolisvasen* 28, n° 285. M. L. W. Laistner, *Geometric pottery at Delphi*, *BSA* 1912-13, 61 sqq. [6] V. Pfuhl, *Athen. Mitt.* 1903, 129. [7] Les exemples attiques, béotiens et rhodiens sont bien connus. V. de plus *Jahrbuch* 1899, 34, fig. 11 prov. de Mélos; *BCH* 1911, 368, n° 36, fig. 27-28 prov. de Délos; *BSA* 1911-12, 23, fig. 7 prov. de Thessalie. Dans la céramique de l'Argolide méridionale cette forme de cratère est représentée par l'exemplaire reproduit dans *Tiryns* I, 147, fig. 13. [8] On a trouvé des cratères d'une forme exactement semblable, avec la même anse à double arcature, dans l'île de Théra; v. *Thera* II, fig. 395; *Athen. Mitt.* 1903, *Beilage* X, 2-4.

groupe ces cratères jouent un rôle très important, comme on le voit par les tessons de Delphes (v. plus loin), et c'est surtout le dernier type qui est fréquent. Au point de vue de la forme il existe une ressemblance frappante entre notre groupe et la céramique de l'Argolide méridionale, dans laquelle le cratère sans pied est également un vase de prédilection; on en connaît dans cette région deux variétés, de styles différents, qui représentent probablement deux ateliers différents. [1] Une série de cratères du même type, provenant de Syracuse [2], dérive de la manière la plus claire des modèles argiens et les continue directement. Ces cratères permettent de suivre l'évolution graduelle de la forme jusqu'à la *kélébé* corinthienne [3], dont la popularité dans la céramique de Corinthe des VIIe et VIe siècles perpétue donc une tradition ancienne de l'Argolide.

La forme des anses [4] de nos cratères delphiques est sujette à variations, la partie horizontale se composant tantôt d'un seul arc (*pl. I, 1*), tantôt de deux. [5] Les cratères de l'Argolide méridionale, de même que ceux de Syracuse, ne paraissent connaître que la forme à un seul arc horizontal. L'anse à deux arcs a été connue pourtant en Argolide dès l'époque mycénienne (vase des guerriers de Mycènes).

Skyphos à anses horizontales.

Delphes. *Fouilles de Delphes* V, 135, n°s 15—17; les n°s 15—16 sont représentés dans l'ouvrage cité fig. 507—8, le n° 17 sur notre *pl. II, 1*. H. 0,20—22.

Théra. *Athen. Mitt.* 1903, 194, K 20—21.

La forme est presque identique à la forme I des cratères, seulement le vase est de dimensions plus petites. La différence principale consiste en ce que des anses simples, horizontales ont remplacé le modèle compliqué à double arcature.

Par une réduction encore plus grande des dimensions on arrive au type représenté par:

Delphes. *Fouilles de Delphes* V, 136, fig. 510 et notre *pl. II, 2*. H. environ 0,11.

Théra. *Athen. Mitt.* 1903, 194, K. 22 sq., *Beilage* XXXIII. 1. H. 0,065. *(Pl. II, 3)*.

Skyphos à anses verticales.

Théra. »Tombe de Schiff.« *Thera* II, 191, fig. 383. H. 0,095. *(Pl. II, 4)*

Grèce. *Arch. Anz.* 1892, 162. H. 0,125.

Cette forme dérive également du cratère. Elle ne se distingue du précédent type de skyphos que par ses anses verticales, et elle se rencontre comme lui dans la céramique géométrique de l'Argolide méridionale, ainsi que le montrent les trouvailles des nécropoles de Tirynthe et de Mycènes. [6]

Œnochoé.

Thèbes. *Jahrbuch* 1888, 248. H. 0,485. *(Pl. I, 3)*.

Ce type d'œnochoé, à embouchure trilobée, est un des plus communs et des plus répandus à l'époque géométrique, et il remonte à la dernière période de l'époque mycénienne. [7] Pourtant les formes en sont assez variées. Les œnochoés assez trapues, larges et fortes, à panse plus ou moins globulaire et à base large, sont les plus fréquentes. Plus rare est la forme svelte, à panse ovale, pareille à celle de l'œnochoé de Thèbes, citée ci-dessus. [8]

[1] *Tiryns* I, 145. [2] *Notizie* 1893, 477; 1895, 135, 172, 176, 185. [3] Cf. surtout *Notizie* 1895, 135. [4] Sur ces anses v. Schweitzer dans *Athen. Mitt.* 1918, 39, note 4. [5] V. *Fouilles de Delphes* V, fig. 502. [6] *Tiryns* I, pl. XV, 13. *Ἐφ. ἀρχ.* 1912, 132, fig. 3. [7] *Tiryns* I, 141 sq. [8] Pour la même forme comp. par ex. *Jahrbuch* 1886, 135 (Rhodes); *Tiryns* I, pl. XIV, 6; *Amer. Journ. Arch.* 1905, pl. XV, B 3 (Corinthe); *BCH* 1911, 362, fig. 20 (Délos).

Pyxis haute.

Thèbes. *Jahrbuch* 1888, 248. H. 0,18. *(Pl. III, 1).*

L'embouchure de ce vase a la forme d'une rainure à laquelle s'ajuste un couvercle qui n'a pas été conservé. Les pyxis de ce genre sont assez fréquentes dans plusieurs groupes de vases géométriques; elles sont en général pourvues de couvercles, soit plats, soit de forme haute et conique, surmontés le plus souvent d'un bouton central.[1] En réalité ce type de pyxis n'est qu'une réduction de la grande cruche à deux anses et à couvercle qui est très commune dans la céramique géométrique grecque et italienne et qu'on désigne souvent sous le nom d'»amphore sans col«.[2]

Pyxis plates.

Delphes. *Fouilles de Delphes* V, 138, n° 56. H. 0,05. *(Pl. III, 2).*

Théra. *Thera* II, 316, fig. 507 *Athen. Mitt.* 1903, 199, K 69, *Beilage* XXXVI, 3.[3]

Des boîtes semblables, rondes et plates, sans anses, se montrent déjà à l'époque prémycénienne.[4] Une boîte de marbre de l'époque mycénienne, provenant d'Égine, offre avec nos pyxis l'analogie la plus frappante.[5] Les boîtes en ivoire de Mycènes et de Ménidi sont aussi du même genre.[6] Au contraire, les vases énumérés ci-dessus sont, à ma connaissance, sans pareils dans l'autre céramique géométrique.

Le nombre des vases complets de ce groupe est donc très limité. Mais de grandes quantités de fragments fournissent à cette série des suppléments importants. C'est ainsi qu'il existe (au musée de Phira), outre le beau skyphos cité ci-dessus *(pl. II, 4)*, des fragments de plusieurs skyphos analogues, provenant de la tombe de Schiff à Théra. Un fragment d'un grand vase, probablement un cratère, avec les restes d'un oiseau[7], a été découvert par M. Pfuhl. Quelques fragments recueillis à Égine[8], et probablement aussi un tesson de Tirynthe[9], ont appartenu à des œnochoés semblables à celle de la *pl. I, 3.* De plus, notre groupe se trouve représenté parmi les fragments des vases géométriques de Mycènes.[10] Mais surtout les fouilles de Delphes ont mis au jour une quantité considérable de fragments appartenant à la céramique dont nous nous occupons ici. Il est vrai que l'étude de cette grande masse de tessons, qui est conservée au musée de Delphes et dont la publication dans les *Fouilles de Delphes* ne donne qu'un choix très restreint, montre qu'il n'est pas possible, comme l'a fait M. Perdrizet, d'en attribuer sans réserve la totalité à la »catégorie appelée protocorinthienne«.[11] Plusieurs tessons ne rentrent évidemment pas dans cette série, en raison tant de la technique que du style.[12] Ils ne forment pourtant que la moindre partie de l'ensemble des matériaux. La partie de beaucoup

[1] V. par ex. *Athen. Mitt.* 1903, *Beilage* VIII, 1—2 (Théra); *BCH* 1912, 497, fig. 1 (Rhodes); Couve-Collignon 396 (d'après l'inventaire trouvée à Mélos, mais probablement de fabrication béotienne). Semblables à celles-ci sont aussi quelques pyxis béotiennes; v. Couve-Collignon 222, pl. XII et Nicole 779. [2] Dragendorff, *Thera* II, 154; cf. aussi Pfuhl, *Athen. Mitt.* 1903, 128. [3] Le travail est, pour ces deux pyxis, plus grossier et moins minutieux, qu'il l'est ordinairement dans ce groupe de vases. On doit pourtant sans doute les y faire rentrer; l'argile, le vernis et le décor (ruban de spirales, suite de points) y engagent également. [4] *Excavations at Phylakopi,* pl VIII, 15. *Ἐφ. ἀρχ.* 1898, pl. IX, 31. [5] *JHS* 1897, 66. [6] Cf. de plus musée d'Athènes, n° d'inv. 2257, Staïs, *Guide, Collect. Mycén.*, 96. [7] *Athen. Mitt.* 1903, *Beilage* XXXV, 5. [8] Furtwängler, *Aegina*, 449, nos 172—73, pl. 126,1 et 127,13. [9] *Tiryns* I, 141, b 16. [10] Cf. *Tiryns* I, 149. [11] *Fouilles de Delphes* V, 133. [12] Déjà, dans le mémoire cité ci-dessus, M. Laistner a montré qu'une partie de la céramique géométrique de Delphes n'était évidemment pas »delphique« (c'est-à dire »protocorinthienne«). Toutefois il faut limiter plus étroitement qu'il ne l'a fait le groupe »delphique«. Dans les matériaux publiés dans *Fouilles de Delphes* V les pièces suivantes sont étrangères à notre groupe: 1° L'amphore reproduite fig. 500; argile tirant sur le brun, vernis mat, gris noir. 2° La plupart des fragments décorés de grands cercles concentriques (fig. 515—16 et 525); cependant le tesson reproduit sur la

la plus nombreuse, c'est-à-dire des milliers de tessons, appartient absolument à notre série et nous fournit donc une base solide pour l'étude de ses particularités. Il n'est guère possible de rapporter tous ces fragments à des formes de vases déterminées. Mais il ne semble pas qu'on puisse constater avec certitude l'existence d'aucune autre forme que celles qui ont été citées précédemment. Les tessons de grands vases à parois épaisses et enduits de vernis à l'intérieur, semblables aux cratères figurés sur la *pl. I, 1—2*, prédominent. On trouve quelques fragments de cratères à pied[1], mais ceux sans pied sont évidemment plus communs. Les tessons de skyphos de différentes tailles se rencontrent aussi fréquemment. Les vases à col, œnochoés et peut-être amphores, sont de même assez richement représentés; ils sont quelquefois de dimensions considérables. Outre les œnochoés à embouchure trilobée on trouve aussi une forme à embouchure plate.[2] Enfin il existe quelques fragments de coupes ou de boîtes plates.

Les vases et les tessons ci-dessus mentionnés offrent, à tous égards, un caractère assez homogène pour qu'on puisse affirmer avec certitude qu'ils sont tous sortis du même centre de fabrication et qu'ils sont à peu près contemporains. Ce qui leur donne surtout une place à part dans l'ensemble de la céramique géométrique, c'est l'habileté technique consommée que décèle le travail, aussi bien que le soin avec lequel sont le plus souvent executés et le façonnage et la décoration. L'argile est extrêmement fine et épurée; elle est très pâle, d'une couleur blanchâtre, qui a souvent un ton verdâtre; c'est également là une particularité caractéristique de la céramique mycénienne et géométrique de l'Argolide[3], particularité que l'on retrouve encore sur les vases corinthiens à décor »orientalisant«; parfois pourtant la couleur tourne au rouge (ton chamois). On n'emploie pas d'engobe; mais la surface est ordinairement traitée par un procédé spécial, qui la rend complètement polie et lustrée. Souvent elle a cette teinte d'ivoire, particulière à la céramique traitée dans les chapitres suivants. Le vernis est d'une qualité excellente et se distingue surtout par un éclat métallique singulier. La couleur en est brun noir ou noire, châtain là où la couche est plus mince; souvent il prend un ton olive. Par une cuisson intense il devient d'un rouge vif, comme on le voit, par exemple, sur le beau skyphos provenant de la tombe de Schiff *(pl. II, 4)*. Quelquefois le vernis du même vase est en partie noir en partie rouge, une partie du vase ayant été évidemment exposée à une chaleur moins forte que l'autre.

Quant au décor, le style que représentent nos vases se distingue avant tout par sa disposition claire, nette et agréable, par la minutie un peu pédante du dessin des détails et par le petit nombre des motifs dont les peintres se sont servi. A l'exception des fragments d'un grand vase[4] qui, au point de vue du style, occupe une place à part et dont nous parlerons spécialement plus loin, le décor proprement dit semble réservé aux parties supérieures du vase (embouchure, col, épaule), tandis que la panse est com-

figure 513 appartient sans doute, à en juger par l'argile et la technique, à notre groupe. 3° Les fragments désignés par M. Perdrizet sous le nom de »géométrique négligé« (n°s 74—81, fig. 553—61); avec l'amphore de la fig. 500, ils représentent peut-être une céramique locale. 4° Quelques tessons qui appartiennent aux groupes appelés plus loin: »groupe sicyonien, style de transition« et »groupe sicyonien, style archaïque«; au premier groupe il faut attribuer quelques fragments de skyphos (fig. 524 et 547), au second les tessons reproduits fig. 521 et 539, l'un et l'autre avec les restes de zones d'animaux archaïques. 5° Enfin quelques autres fragments (par ex. fig. 526, 531, 533, 534, 535). — Il est à remarquer que les fragments à représentations figurées, reproduits dans *Fouilles de Delphes* V, 138, à part les exceptions citées ci-dessus (fig. 539 et 547), appartiennent tous évidemment, d'après leur technique, au groupe dont nous nous occupons ici. — [1] V. par ex. *Fouilles de Delphes* V, fig. 504. — [2] Cf. *Fouilles de Delphes* V, fig. 527 et 530. — [3] *Tiryns* I, 136 sq.
[4] *Fouilles de Delphes* V, 136, fig. 513.

plètement couverte de raies horizontales serrées. Ce décor consiste presque entièrement en dessins géométriques, disposés le plus souvent horizontalement. Des métopes et de courtes zones verticales servent à limiter et à séparer discrètement les champs principaux. Il est évident qu'avec les matériaux présents, en quantité trop restreinte, on ne peut espérer avoir une connaissance parfaite de tout le répertoire de motifs et de tous les procédés du style dont il s'agit, mais la répétition monotone dont tous les vases et les fragments conservés portent l'empreinte, témoigne pourtant qu'une grande simplicité est une des qualités essentielles de la décoration de notre groupe.

Les *planches I—III* donnent des exemples de la plupart des motifs ainsi que des combinaisons dans lesquelles ils sont employés. Les variétés du *méandre* sont très communes, mais presque toujours d'une forme simple. Le développement si riche et si plein de fantaisie qu'a le méandre dans la céramique du Dipylon est, on le sait, un phénomène spécialement attique. Les *équerres (pl. II, 1—4 et III, 1)* et le *méandre simple (pl. I, 2 et III, 4)*, allant régulièrement de droite à gauche, sont des motifs fréquents et complètement équivalents, employés non seulement dans le champ principal, entre les anses des skyphos et des cratères, mais aussi dans le décor du col des œnochoés. Le cratère figuré sur la *pl. I, 1* et l'œnochoé de Thèbes *(pl. I, 3)* montrent, aux mêmes endroits, des formes de méandres plus savantes. Sur l'œnochoé le motif commence par des équerres compliquées *(fig. 1)* et finit par un méandre en forme d'escalier *(pl. I, 3)*. Ce dernier motif, qui est surtout caractéristique des ateliers argiens[1], se trouve également sur des tessons de Mycènes appartenant à notre groupe.[2] En guise d'encadrement on se sert souvent du méandre à un seul trait *(pl. III, 3)*[3] qui est assez rare dans les séries géométriques.[4] Enfin on trouve dans des cas isolés, sur des tessons de Delphes, la simple *bande en méandre (fig. 3)*.

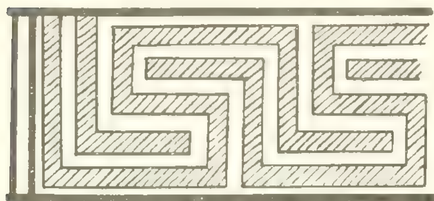


Fig. 1.

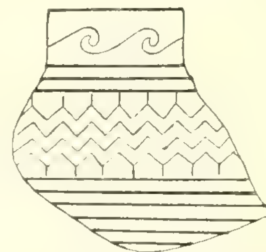


Fig. 2. Fragment de skyphos. Théra, tombe de Schiff. Env. ³/₄.

Il y a une grande affinité entre le méandre et *la spirale* qui est le motif le plus caractéristique du style. Elle décore presque toujours l'embouchure des vases *(pl. I, 1 et 3; II, 3—4; III, 1 et 4—5)*, mais quelquefois elle est employée aussi dans de courtes zones verticales servant à limiter le champ principal *(pl. I, 2—3)*; partout elle est dessinée avec une élégance très sûre. Ce qu'on a appelé *»la fausse spirale«*, c'est-à-dire la suite de petits cercles juxtaposés réunis par des tangentes, motif qui, dans les autres styles géométriques, a remplacé complètement ou presque complètement[5] la véritable spirale, est, dans le décor de nos vases, très rare; elle se rencontre pourtant, par exemple sur le bord d'un fragment du musée de Delphes *(fig. 4)*.

[1] Cf. *Tiryns* I, 149 sq. [2] *Tiryns*, l. c. [3] Comp. *Fouilles de Delphes* V, fig. 509 et *Athen. Mitt.* 1903, 194, K 20. [4] Comme exemples prov. de l'Argolide, v. *Jahrbuch* 1899, 86, fig. 45 et *Arg. Heraeum* II, pl. LVII, 5 et LVIII, 5; de la Béotie: SIEVEKING-HACKL 400, pl. 14; de Théra: *Thera* II, 141, fig. 332. Cf. d'ailleurs plus loin p. 46. [5] Dans la céramique attique de l'époque géométrique la vraie spirale ne se trouve, à ma connaissance, que sur une œnochoé de Copenhague (Musée National, nº d'inv. 7307) et sur le vase figuré dans *Akropolisvasen* 285, pl. X. En revanche, elle se montre sur les vases protoattiques (v. par ex. *Jahrbuch* 1887, 57, fig. 23; *JHS* 1912, pl. X—XII). Dans le style de l'Argolide méridionale elle est vraisemblablement absente; un des ornements dessinés dans *Tiryns* I, 160, fig. 22 fait voir à tort, comme le montre la pl. XX, 3, de vraies spirales au lieu de fausses spirales. Les vases de Théra donnent quelques exemples des premières

Des *zigzags parallèles (pl. I, 1 et 3)* se rencontrent dans toute l'ornementation géométrique depuis le décor néolithique en lignes incisées. Le nombre des traits varie de 2 à 5 ou même davantage. Les zigzags munis de petits traits au sommet de tous les angles *(fig. 2; pl. II, 3)* sont plus rares. Comme tous les motifs composés de zigzags, cet ornement est surtout en faveur sur les vases béotiens[1], mais on le trouve aussi dans d'autres styles géométriques[2]. De courts zigzags horizontaux sont souvent employés pour remplir les champs verticaux étroits (v. par ex. *pl. III, 4*). — Enfin on voit sur les fragments de Mycènes, mentionnés plus haut, des bandes en zigzag parallèles et hachurées, motif qui est caractéristique du style de l'Argolide méridionale[3].

Très fréquentes sont d'ailleurs les zones de *petits zigzags verticaux*, motif en faveur dès l'époque mycénienne; ils sont surtout placés en séries horizontales, le long du bord des vases ou dans les champs allongés *(pl. I, 2 et II, 1)*[4], moins souvent disposés en petits groupes également éloignés les uns des autres *(fig. 7)*. Ce dernier motif, qui se trouve déjà dans l'ornementation mycénienne tardive[5], devient extrêmement commun

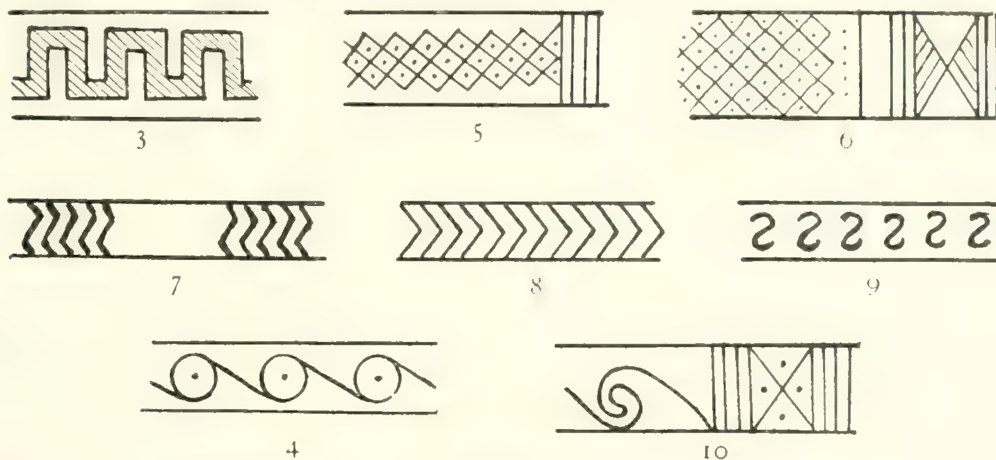


Fig. 3—10. D'après des fragments du musée de Delphes.

sur les vases dont nous nous occuperons dans le chapitre suivant, tandis qu'il est assez rare dans les autres styles géométriques[6]. Une suite de *lignes ondulées verticales* assez longues se voit sur la boîte *pl. III, 2*.

Les *dessins réticulaires* sont apparentés aux motifs en zigzags. Les ornements de ce genre se rencontrent dans la plupart des styles géométriques. Ainsi les *suites de losanges simples*, enchaînés et agrémentés d'un point au centre, sont assez répandues[7]. Nous retrouverons ce motif, avec une forme plus développée, dans la céramique traitée au chapitre suivant; il y est très fréquent et se présente comme une bande isolée au milieu du champ et attachée seulement aux deux bouts (v. plus loin *fig. 19*); dans le groupe

(*Thera* II, 136, fig. 316; 137, fig. 321; cf. aussi 139, fig. 327. *Athen. Mitt.* 1903, *Beilage* VI, 2—3 et XIV, 3, 5—6; cf. enfin *id. Beilage* XXXIX, 3). Dans le style crétois géométrique, où la tradition mycénienne est, comme on sait, dans une certaine mesure prédominante, la vraie spirale se rencontre de temps en temps; voy. p. ex. *BSA* 1905/06, 30, fig. 5 et 32, fig. 9; *Amer. Journ. Arch.* 1901, pl. IX, 11; *Annuario della scuola archeol. di Atene* 1914, 71 sq., fig. 40—41.

[1] V. p. ex. *Jahrbuch* 1888, 353, fig. 31; 1899, 81, fig. 35.

[2] Corinthien: *Amer. Journ. Arch.* 1905, pl. XII, A 4. Théréen: *Thera* II, 139, fig. 327; 147, fig. 351. Rhodien: *BCH* 1912, 500, fig. 6.

[3] *Tiryns* I, 149.

[4] Comp. *Fouilles de Delphes* V, fig. 505 et 507—08.

[5] Cf. *Mykenische Vasen*, pl. XX, 141; XXVII, 222.

[6] Béotien: v. par ex. *Jahrbuch* 1899, 81, fig. 36 et 83, fig. 40; *Thera* II, 204, fig. 411 a. Théréen: *Athen. Mitt.* 1903, *Beilage* II, 1.

[7] Pour notre groupe v. par ex. *Fouilles de Delphes* V, 137, fig. 530.

de vases dont nous parlons ici on trouve aussi, mais rarement, ce même motif *(fig. 5)*. Si les lignes horizontales qui limitent le champ touchent aux angles de la bande, on a une sorte de lacis qui remplit tout le champ. C'est un ornement que, sous sa forme la plus simple, composée d'une seule file de losanges, le style du Dipylon a employé[1]. Par contre, la forme développée, avec plusieurs rangs de mailles *(fig. 6[2])*, est plus rare, et elle est apparemment étrangère au style attique. Nous la trouvons dans l'île de Crète[3] et dans le style de Théra. Dans ce dernier elle se voit dans les champs horizontaux allongés aussi bien que dans les métopes[4]. Comme décor de métope la céramique de l'Argolide méridionale en fait également usage[5].

Parmi les motifs horizontaux il faut nommer encore *la suite de points*[6], *la suite de larges traits obliques*[7], l'ornement en forme d'*arête de poisson* sans nervure centrale *(fig. 8)* et *la suite de* ℓ *(fig. 9)*[8], qui sont tous des motifs très répandus. Enfin les zones de *losanges hachurés* sont extrêmement fréquentes dans tout le décor géométrique *(pl. III, 4)*.

Pour remplir les petites métopes carrées qui, des deux côtés, limitent les champs principaux allongés, on se sert des *deux triangles hachurés accolés par la pointe (fig. 6[9])*, de l'*étoile à huit branches (pl. I, 1 et 3* et *III, 3)*, *du* ✕ *cantonné de points (fig. 10)*, de même que de la *rosace à quatre pétales lancéolés (pl. II, 4)*, tous motifs assez répandus. A la même place on trouve *le svastika à huit branches (pl. III, 5)*[10], qui est fréquent dans le style béotien[11] et se rencontre aussi dans celui du Dipylon[12]. *Le svastika ordinaire à quatre branches* se trouve comme ornement de remplissage[13].

En dehors des dessins linéaires, nos vases ne présentent que fort peu de motifs. Les autres ornements qui se trouvent sur les milliers de fragments provenant des trouvailles de Delphes, sont presque tous figurés dans *Fouilles de Delphes* V, 138. Il faut y ajouter seulement le décor de l'épaule de l'œnochoé de Thèbes *(pl. I, 3)* ainsi que les restes d'un oiseau sur un tesson de Théra[14]. *La suite d'oiseaux*, élément très ancien dans le décor géométrique des pays méditerranéens, est aussi, dans le style qui nous occupe, assez courante; les oiseaux sont toujours peints en noir et, dans quelques cas, ils portent un ver au bec, comme on le voit également dans d'autres groupes du style géométrique[15]. On trouve aussi, en dehors des suites, quelques oiseaux assez grands dessinés au trait et hachurés[16]. Parmi ceux-ci un grand »*héron*«, orné d'une aigrette triple[17], offre un intérêt particulier; dans le chapitre suivant nous aurons l'occasion de nous occuper d'une manière plus approfondie de ce type d'oiseau. — Il faut citer encore une *suite de sangliers*[18], quelques restes de *guerriers combattant* et d'un *char de guerre*[19]; enfin le dessin d'un *navire* sur l'œnochoé de Thèbes *(pl. I, 3)*. Ces peintures nous apprennent que des scènes de la vie réelle, semblables à celles que le style du Dipylon a représentées avec tant d'abondance, pouvaient se rencontrer dans notre groupe de vases; mais, dans l'état actuel de nos connaissances, il faut cependant supposer qu'on ne les a abordées que rarement.

Une petite particularité technique de ces peintures mérite d'être relevée; c'est que quelques détails — par exemple les poils des sangliers, les queues des chevaux, le timon

[1] Fr. Poulsen, *Die Dipylongräber und die Dipylonvasen*, 96. [2] D'après le fragment figuré *Fouilles de Delphes* V, 134, fig. 505. [3] E. H. Hall, *Vrokastro*, 118, fig. 68 C. [4] *Thera* II, 145, fig. 346 b; 51, fig. 163. [5] *Tiryns* I, pl. XX, 1. Amphore du »style de transition« au musée de Nauplie, représentée ci-dessous *fig. 13*. [6] V. *Fouilles de Delphes* V, 137, fig. 528; *Thera* II, 316, fig. 507. [7] V. *Athen. Mitt.* 1903, 194, nº 21. [8] Comp. *Fouilles de Delphes* V, fig. 543—44. [9] D'après *Fouilles de Delphes* V, fig. 505. [10] V. aussi Furtwängler, *Aegina*, pl. 127, 13. [11] *Jahrbuch* 1888, 352, fig. 29—30; *Athen. Mitt.* 1901, 35, fig. 1 et pl. V; Fr. Poulsen, *Dipylongräber*, 121; Sieveking-Hackl 400—401, pl. 14. [12] Fr. Poulsen, l. c. [13] *Fouilles de Delphes* V, fig. 503. [14] *Athen. Mitt.* 1903, *Beilage* XXXV, 5. [15] V. *Fouilles de Delphes* V, fig. 546 et 552. [16] l. c., fig. 548—50. [17] l. c., fig. 550. [18] l. c., fig. 540. [19] l. c., fig. 536—38.

et les cordages du navire, — sont peints avec un vernis plus mince ayant une couleur brun clair, tandis que les autres parties des figures sont noires[1].

Il nous reste encore à mentionner un décor spécial, représenté sur quelques fragments[2]. Ils proviennent d'un vase assez grand, dont il se trouve, au musée de Delphes, un nombre considérable de tessons. Ce vase offre toutes les particularités techniques du groupe que nous examinons, et il ne peut pas en être séparé. Il y est également rattaché par le svastika à huit branches muni d'une ligne ondulée, motif qui se trouve aussi sur le cratère figuré *pl. I, 1*. Pour le moment il semble d'ailleurs être seul à représenter dans notre groupe l'ornementation à grands cercles qui, sous une forme très analogue, se retrouve dans plusieurs séries géométriques et, entre autres, dans la céramique de l'Argolide méridionale où elle joue un rôle important[3].

D'où provient donc ce groupe de vases dont nous venons d'étudier les formes, les particularités techniques et le style décoratif? Pour répondre à cette question, l'aire géographique dans laquelle nos vases ont été répandus, à en juger par les trouvailles présentes, nous fournit naturellement certaines données. Pourtant cela ne veut pas dire que leur patrie d'origine doive être cherchée précisément dans la contrée où a été découvert le plus grand nombre. Surtout quand il s'agit, comme ici, d'un groupe de vases dont il n'existe qu'un nombre très restreint, il faut tenir compte du fait que la distribution géographique a le même caractère fortuit que les trouvailles elles mêmes. En se fondant uniquement sur la répartition territoriale de nos vases, on arriverait seulement à se faire une idée plus ou moins vraisemblable de leur provenance. Il faut d'autres critères, et de plus décisifs, pour pouvoir en juger avec certitude.

C'est ainsi que, de la constatation que notre groupe de vases est représenté a Delphes d'une manière extrêmement riche, nous pouvons à bon droit conclure qu'il doit provenir d'un pays qui était, à l'époque en question, en relations suivies avec le sanctuaire de Delphes, mais cette constatation ne donne pas le droit d'affirmer — comme on l'a fait — que c'est une céramique delphique locale. Cette seconde hypothèse ne serait fondée que si la céramique dont il s'agit se retrouvait également dans le reste de la Phocide et dans les nécropoles locales. Mais il n'en est rien. Au contraire, l'urne funéraire de la seule tombe de l'époque géométrique découverte à Delphes n'appartient pas à ce groupe de vases[4]. De plus, d'autres observations vont directement à l'encontre de cette conjecture. Nous ne connaissons rien, antérieurement à l'époque géométrique, qui puisse expliquer la présence à ce moment d'une poterie aussi remarquable dans cette contrée. Une exportation considérable de céramique phocidienne en Argolide, à Égine et à Théra ne paraît pas non plus très vraisemblable.

Mais, à mon sens, on ne peut réellement mettre en doute la provenance de nos vases. Toutes les observations ramènent nettement et unanimement à l'Argolide. Déjà les recherches précédentes nous ont donné l'occasion de relever plusieurs caractéristiques importantes, avant tout la couleur verdâtre de l'argile, qui est un trait spécial aux ateliers argiens. De plus, la faveur dont jouit dans notre groupe la forme de cratère I rappelle aussi l'Argolide; en effet, la céramique géométrique de l'Argolide méridionale de même que, plus tard, la céramique corinthienne de style archaïque, témoignent de la grande popularité de ce type. Quant au décor, le rapport entre le groupe de vases examiné ici et les vases de l'Argolide méridionale est également évident. Ils ont en commun certaines variétés spéciales de motifs, par exemple le méandre en forme d'escalier et les bandes en

[1] Cf. Laistner l. c., 67. [2] *Fouilles de Delphes* V, 136, fig. 513. [3] V. sur ce style *Tiryns* I, 155.
[4] *Fouilles de Delphes* V, 133, n° 1, fig. 500.

zigzags hachurées. Les grands décors de cercles, tels que ceux dont l'existence dans notre groupe est attestée par la fig. 513 des »Fouilles de Delphes«, sont particulièrement en vogue dans le sud de l'Argolide. Enfin l'affinité est frappante, à considérer l'ensemble du style, entre des cratères comme celui qui est figuré dans *Tiryns* I, 145, fig. 9 et nos cratères et skyphos delphiques.

Il est impossible de ne pas reconnaître que tout cela révèle une relation intime entre notre groupe de vases et celui de l'Argolide méridionale. Si l'on compare les aires de diffusion de ces deux groupes, le même parallélisme apparaît nettement; en même temps leur rapport mutuel s'éclaircit d'une manière précise. Ils sont l'un et l'autre exportés dans l'île de Théra, pays qui fut longtemps un amateur zélé de céramique argienne; mais, tandis que les vases argiens du sud prédominent, presque sans concurrence, dans l'Argolide méridionale, avec comme centre la fertile plaine argienne, et ne sont représentés que faiblement dans la Grèce centrale (Béotie, Delphes), notre groupe de vases, au contraire, ne se rencontre que rarement dans l'Argolide du sud (Mycènes et Tirynthe) et à Égine, mais prédomine à Delphes, et il est représenté en Béotie d'une manière excellente par les deux vases figurés *pl. I, 3* et *III, 1*. On a donc certainement le droit de conclure de tout cela qu'on a affaire à deux groupes argiens provenant, l'un de l'Argolide du sud et l'autre de l'Argolide septentrionale. Si le premier vient de la plaine argienne, on n'a qu'à jeter un regard sur la carte pour se rendre compte que l'autre ne peut venir que de la côte entre Corinthe et Sicyone.[1]

Or, nous connaissons déjà une sorte de céramique géométrique provenant de ce pays et révélée par les fouilles américaines à Corinthe. Le peu qui, jusqu'à ce jour, en a été publié[2], suffit pour montrer que, là encore, nous avons affaire à une poterie qui, malgré des différences visibles, est analogue à celle de nos vases. Ce qui est surtout important, c'est la grande conformité de couleur et de nature qui existe entre l'argile de ces deux groupes. Les vases de Corinthe sont faits, d'après la description précise de Nichols, de la même argile pâle dont nous avons décrit plus haut l'aspect. Quelquefois elle est d'un jaune pâle, précisément la couleur caractéristique de nos vases (v. p. ex. Nichols B 2 et 10), plus souvent pourtant d'une couleur légèrement grise. Souvent on retrouve le ton verdâtre que nous avons mentionné plusieurs fois comme une particularité argienne (Nichols A 2, B 3, 5, 9). Enfin on rencontre aussi fréquemment une couleur rougeâtre, plus ou moins accentuée. M. Nichols insiste sur la ressemblance parfaite de cette argile avec celle de la céramique corinthienne archaïque, et il y trouve à bon droit la confirmation de l'hypothèse que les vases géométriques de Corinthe représenteraient aussi une fabrication locale. L'affinité avec cette céramique est donc pour nos vases une preuve décisive qu'ils proviennent de même du voisinage de Corinthe. Justement dans la région entre Corinthe, Cléones et Sicyone, les voyageurs modernes ont souvent remarqué de grandes couches d'une fine terre blanchâtre, semblable à celle dont il est question.[3] Quant au décor, il est, sur les vases corinthiens, encore plus pauvre que sur les nôtres. Comme sur ces derniers, on ne le trouve que sur la partie supérieure des vases. Le nombre des motifs est très restreint, et les éléments nous en sont tous connus par nos vases: ce sont le méandre simple, la bande en méandre, les bandes de zigzags doubles, triples, quadruples ou quintuples, les zigzags avec petits traits transversaux aux sommets des angles (cf. *fig. 2*), et les suites de points. Pour les formes, œnochoés et skyphos, les deux groupes en question les ont en commun avec la plupart des séries géométriques.

[1] Ce qui a été dit ci-dessus ne fait que confirmer d'une manière plus détaillée l'opinion exprimée déjà en peu de mots dans *Tiryns* I, 163. [2] 16 vases en tout ont été publiés par M. L. Nichols dans *Amer. Journ. Arch.* 1905, 411 sqq., pl. XI—XVI. [3] V. Wilisch, *Altkorinthische Thonindustrie*, 1 sq.

Ainsi d'une part le groupe des vases de l'Argolide méridionale, de l'autre celui des vases corinthiens, ramènent à l'Argolide comme lieu d'origine de nos vases. Mais en même temps ils restreignent considérablement, chacun de son côté, le domaine dans lequel nous pouvons en localiser la fabrication. La plaine argienne peut à peine, comme nous l'avons vu, être prise en considération. Nous ne pouvons pas non plus penser à Corinthe, après avoir vu la céramique géométrique de cette ville. Il est donc extrêmement naturel de rapporter nos vases à la ville voisine, Sicyone. Pour le moment on ne peut donner de preuve positive de la justesse de cette conclusion; à vrai dire seule la découverte de la nécropole géométrique de Sicyone pourrait en apporter une. Mais l'hypothèse que notre groupe de vases provient de Sicyone semble tout expliquer parfaitement. Dans cette hypothèse on comprend aussi facilement l'abondance de ces vases à Delphes. Dès l'époque homérique, Delphes était, comme le montre l'Iliade (IX, 404 sq.), un sanctuaire d'une importance plus que locale, dans lequel s'entassaient de riches offrandes. Il ne serait pas étonnant que, dès l'époque géométrique, la ville de Sicyone ait fourni une partie considérable de ce tribut; sa proximité de Delphes, dont elle n'était séparée que par le golfe de Corinthe, rend cette hypothèse assez vraisemblable, et tout ce que nous savons par ailleurs des rapports entre Sicyone et le sanctuaire delphique semble témoigner de relations très anciennes et très intimes.[1]

Il ne nous reste plus à examiner que la question de la date de nos vases. Pour en décider, les trouvailles faites jusqu'à présent ne nous donnent pas de points d'appui solides. Et pourtant la réponse n'est guère douteuse. Il est évident que nous avons affaire à une céramique appartenant à l'époque où le style géométrique était arrivé à son plein épanouissement. C'est ce que montrent et les formes et le décor. Il y a même, dans le décor, des détails qui annoncent le style suivant. Il est probable que la faveur dont jouit dans notre groupe le motif non géométrique des spirales, doit être considérée non comme une survivance isolée de l'époque mycénienne, mais comme un premier symptome annonçant la prochaine décadence du décor géométrique. La reprise d'éléments mycéniens joue, pendant cette période de décomposition, un rôle important, comme nous aurons l'occasion de le démontrer d'une manière détaillée dans le chapitre suivant. La présence d'une suite de sangliers n'est guère possible non plus qu'au moment du déclin de l'ornementation géométrique. Des signes de ce genre indiquent que notre groupe de vases, malgré son caractère absolument géométrique, n'est pas très éloigné de la fin du style géométrique, et s'accordent bien avec le fait que nos vases ne présentent de rapport, ni au point de vue des formes ni au point de vue du décor, avec la céramique submycénienne et protogéométrique, représentée surtout par les trouvailles provenant des tombes de Salamine, de l'Acropole et de la partie la plus ancienne de la nécropole de Tirynthe. Dans l'ensemble nos vases sont évidemment contemporains de la céramique argienne caractéristique de la partie postérieure de la nécropole de Tirynthe, céramique qui appartient, elle aussi, à la dernière partie de l'époque géométrique.[2]

[1] On sait que Sicyone prit part à la première guerre sacrée du côté de Delphes contre Krisa. Elle semble avoir été la première ville, après Corinthe, qui ait possédé une construction à elle dans le sanctuaire delphique; sur le trésor de Sicyone et sur son âge v. Pomtow, *Zeitschr. f. Gesch. der Architektur* 1909/10, surtout p. 122 sqq., et de plus 1910/11, p. 213 sq. Il semble avoir existé à Sicyone une version locale de la lutte contre Python, cf. Paus. II, 7, 7 et Odelberg, *Sacra Corinthia, Sicyonia, Phliasia*, 40. On célébrait dans cette ville des fêtes pythiques, dont Pindare (*Nem.* IX, 20) attribue l'institution à Adrastos, tandis que le scholiaste, se fondant évidemment sur l'histoire de Sicyone écrite par Ménaichmos, rapporte que ces fêtes ont été introduites par Kleisthenes après la participation de la ville à la guerre sacrée. On peut supposer que Kleisthenes s'est occupé seulement de réorganiser la fête sous l'influence du culte delphique; v. Gruppe, *Griech. Mythol.*, 131. Hippolytos de Sicyone, probablement identique au roi du même nom (Paus. II, 6, 7), était le favori de l'Apollon delphique (Plut. *Numa*, 4). [2] Comp. *Tiryns* I, 163 sq.

Toutefois, au premier coup d'œil, un fait semble ne pas pouvoir se concilier avec cette conclusion. Le skyphos représenté sur la *pl. II, 4* a été trouvé, avec plusieurs fragments d'autres skyphos semblables, dans la tombe de Schiff à Théra. En apparence cette circonstance ne peut s'accorder que difficilement avec la date à laquelle nous avons abouti, puisque la chronologie généralement acceptée pour la curieuse et riche trouvaille de M. Schiff l'attribue en son entier au VIIe siècle.[1] Mais cette opinion a bien besoin d'être révisée. Elle se fonde sur l'hypothèse que la tombe, malgré son contenu extrêmement riche, ne renfermait qu'une seule sépulture. Or, autant que les comptes-rendus des fouilles permettent d'en juger, cette hypothèse est arbitraire. Il se trouvait, en effet, dans la tombe, comme restes des corps, »*viele kleine Knochen, die ganz mürbe waren*«.[2] La conception généralement admise, que ces os devaient provenir d'un seul squelette, paraît s'appuyer uniquement sur une conjecture de M. Schiff, elle-même fondée sur l'observation, entièrement fausse, que »*die archaïschen Gräber auf Thera durchweg Einzelgräber sind*«.[3] Au contraire, la tombe de Schiff serait une exception unique à cet égard, les tombes de Théra étant ordinairement des tombes de famille. On sera donc autorisé à faire abstraction de cette hypothèse, d'autant plus que, entraînant la nécessité de regarder tous les objets provenant de la grande trouvaille comme ensevelis en même temps, elle donne lieu aux conséquences les plus absurdes. Car c'est une absurdité qui dépasse tout ce que la chronologie relative la plus réservée peut admettre, de prétendre qu'un aryballe globulaire corinthien, comme le numéro 67 de la liste de M. Dragendorff, vase qui ne peut remonter plus haut que le milieu du VIIe siècle, ait été inhumé, non seulement en même temps que plusieurs vases purement géométriques, mais aussi en même temps que des fibules d'un type aussi ancien que celui de la fig. 489 dans *Thera* II, coïncidence qui a étonné évidemment M. Dragendorff lui-même.[4] Sans aucun doute cette coïncidence nous oblige à voir dans la tombe de Schiff, comme dans les autres tombes à chambre de Théra, un tombeau de famille, utilisé pendant une longue période.[5] Si l'aryballe corinthien mentionné plus haut y représente l'inhumation la plus récente, les skyphos sicyoniens appartiennent aux sépultures les plus anciennes.

[1] V. Dragendorff, *Thera* II, 320 sq ; Korte, *Gordion*, 95 sqq.; Furtwängler, *Aegina*, 476; Fr. Poulsen *Jahrbuch* 1906, 188 et surtout *Orient und frühgriechische Kunst*, 137. [2] Comp. ce que M. Pfuhl rapporte, dans *Athen. Mitt* 1903, 260, de l'état de conservation des os non brûlés des tombes de Théra. [3] *Thera* II, 293 [4] Cf *Thera* II, 302 sqq [5] La même explication de cette tombe si intéressante a été donnée par M. Gabrici (*Cuma*, 359). V. maintenant aussi M. Schweitzer dans *Athen. Mitt.* 1918, 67.

CHAPITRE II

L'époque des aryballes pansus. Style de transition.

Tandis que précédemment nous avons eu affaire à un groupe de vases assez peu nombreux, d'un caractère si homogène que la période qu'il embrasse ne peut évidemment pas être très longue, nous nous occuperons dans ce chapitre, ainsi que dans les chapitres suivants, d'une céramique très étendue et très variée, qui possède un répertoire considérable de formes et qui parcourt plusieurs étapes de styles différents. Il est évident qu'une pareille céramique représente une période assez longue. C'est pour elle que le terme de »protocorinthien« a été proprement employé. Nous l'appelerons ici »sicyonienne«, conformément à ce qui a été dit déjà dans l'introduction, et renvoyant, pour les considérations sur lesquelles se fonde cette dénomination, à l'exposé donné plus loin.

La base, sur laquelle peut être établie la chronologie relative de toute cette céramique sicyonienne, est sans doute plus solide que pour tout autre groupe de vases géométriques ou archaïques; car elle est constituée par de nombreux mobiliers funéraires bien étudiés, mobiliers dont les vases sicyoniens font une partie plus ou moins importante. D'une utilité inestimable sont surtout les grandes nécropoles de l'Italie méridionale et de la Sicile, dans lesquelles, grâce en particulier à M. Paolo Orsi, des milliers de tombes ont été examinées, notamment les nécropoles de Cumes, de Syracuse, de Mégara Hyblaea et de Géla.[1] Elles nous fournissent des matériaux très abondants et bien cohérents, parfaitement propres à éclaircir la variation continuelle des mobiliers funéraires à travers toute la période dont nous nous occuperons. Plusieurs autres nécropoles en Grèce de même qu'en Italie apportent aussi un supplément d'information, avant tout la nécropole de Phalère, dans laquelle une série de tombes très instructives a été mise au jour par des fouilles récentes.[2] La valeur de toutes ces trouvailles est encore augmentée par le fait qu'il s'agit presque toujours de tombes à une seule inhumation, de sorte que les objets de chaque sépulture sont réellement contemporains.

D'après la façon dont sont associés dans les tombes les différents types sicyoniens, nous pouvons juger du rapport chronologique existant entre eux. Il est cependant nécessaire, ou en tout cas il est extrêmement désirable, de posséder un point de repère sûr, une forme conductrice, qui permette de dater les autres éléments caractéristiques

[1] La partie essentielle des trouvailles provenant de ces nécropoles a été publiée dans les œuvres suivantes: E. Gabrici, *Cuma, Monum. ant.* XXII, 213 sqq.; Paolo Orsi, *Gli scavi eseguiti nella necropoli del Fusco a Siracusa, Notizie* 1893, 445 sqq., et 1895, 109 sqq.; même auteur, *Megara Hyblaea, Monum. ant.* I, 689 sqq.; même auteur, *Gela, Monum. ant.* XVII. Un petit nombre seulement des tombes de Mégara Hyblaea ayant été publiées, il faut étudier les autres au musée de Syracuse. Les mobiliers funéraires publiés dans les œuvres mentionnées ci-dessus ne seront cités plus loin que par le numéro que portent les tombes dans les publications. [2] Pelekides, *Δελτίον ἀρχαιολ.* II (1916), 13 sqq.; cf. *Arch. Anz.* 1916, 139 sq.

de la série. On peut se servir pour cela du petit flacon à parfums, qu'on nomme très souvent, d'un terme mal choisi, »lécythe«, mais que nous apellerons ici »aryballe«.[1] Il est, sous tous les rapports, extrêmement propre à jouer ce rôle.

C'est la forme la plus commune et la plus caractéristique de la céramique sicyonienne; elle est employée sans interruption durant une longue période, et répandue partout où se trouvent les vases sicyoniens. En outre, ce qui est l'essentiel, cette forme a subi elle-même des changements continus, conformément à une évolution déterminée, de sorte qu'elle présente une série de phases successives. Déjà l'examen de la nécropole de Syracuse[2] montrait que le type de petit aryballe bien connu, à panse ovoïde et à grande embouchure (v. *pl. XV—XVI*), était dérivé d'une forme plus ancienne, dont un col court et étroit, à petite embouchure, une panse large et trapue, souvent à peu près globulaire, et une base large étaient les signes caractéristiques (v. *pl. IV—V*). Il est d'autre part également certain qu'un type très répandu, très pointu vers le pied, à base toute petite et à embouchure extrêmement grande, type qui est, de plus, d'une hauteur relativement considérable (v. *pl. XLII, 1—3*), représente la dernière phase de cette forme. Ces trois types, qu'on ne peut regarder que comme trois points fixés arbitrairement dans une évolution continue, représentent donc trois étapes qui se succèdent dans l'histoire de la forme de l'aryballe. Nous les désignerons, dans ce qui suit, sous les noms d'*aryballe pansu*, *aryballe ovoïde* et *aryballe piriforme*.

Il est à peine nécessaire de faire remarquer qu'une évolution comme celle dont il s'agit n'est pas complètement régulière, c'est-à-dire qu'on ne peut pas être certain qu'un aryballe d'une forme postérieure soit toujours plus récent qu'un aryballe quelconque d'une forme antérieure. Mais un autre élément nous aide à éviter des déterminations trop inexactes: c'est le décor qui, en même temps que la forme, change continuellement de caractère, de sorte qu'à chacune des étapes dans l'évolution de la forme correspond une certaine phase du style. Grâce à ce double contrôle il sera donc possible, à l'aide de l'aryballe, de répartir avec une certitude suffisante toute la céramique dont nous allons nous occuper en trois périodes principales, correspondant chacune à un des trois types principaux d'aryballes et ayant chacune son style particulier.

L'aryballe pansu.

Les traits caractéristiques de cette forme par opposition à l'aryballe ovoïde ont été mentionnés ci-dessus. Nous avons dit de même qu'une évolution progressive mène du type pansu au type ovoïde. Dans cette première période on constate donc des variétés nombreuses de formes, mais on peut en distinguer deux principales. Dans l'une la plus grande largeur se trouve au milieu de la panse, de sorte que la forme devient à peu près globulaire; dans l'autre, elle est placée plus haut, de sorte que les épaules tendent à l'horizontale, tandis que la panse prend une forme conique (comp. *pl. IV—V*).[3] Évidemment la forme globulaire est, comme type, la plus ancienne; par une série de

[1] L'inscription du flacon de Tataie au Musée Britannique, figuré ici sur la *pl. XV, 5*, montre que, dans l'antiquité, on a pu appeler »lécythe« un vase de cette forme. Mais certainement on a pu l'appeler aussi »aryballe«. Les anciens emploient, un peu pêle-mêle, différents mots pour désigner les vases. L'archéologie demande une terminologie claire. Il n'est donc pas correct de donner à ces petits flacons le nom de lécythes, quand le même nom est employé ordinairement, et à bon droit, pour désigner des vases à huile plus grands. [2] Cf. ORSI, *Notizie* 1895, 113. [3] La panse ne prend que rarement une forme plus ovale; cf. FURTWÄNGLER, *Aegina*, pl. 128, 14. Quelques aryballes de cette forme et à anse ronde, provenant de la nécropole de Cumes (*Cuma*, pl. XLI, 2 et 5; XLIX, 2), sont sans doute des imitations; ils se distinguent nettement des originaux sicyoniens par l'argile sombre et grisâtre et par la technique médiocre; ce sont certainement des produits de Cumes; cf. GABRICI, *Cuma* 313 et 331 sq.

formes intermédiaires elle rejoint la forme conique, dont dérive enfin l'aryballe ovoïde. Dans la pratique il ne serait cependant ni possible ni avantageux de séparer les deux variétés de l'aryballe pansu. Quant à leur dates, il ne peut pas être question d'une différence sensible, les deux formes se rencontrant souvent dans le même mobilier funéraire. De plus, une ornementation homogène en forme un tout distinct des aryballes ovoïdes.

La liste des différentes contrées où l'on a trouvé des aryballes pansus donne une idée générale assez exacte de l'aire géographique, dans laquelle la céramique sicyonienne a été répandue durant cette période.

Argolide. Dans les trouvailles provenant de l'Héraion d'Argos les aryballes pansus, de la forme globulaire aussi bien que de la forme conique, sont très fréquents; v. *Arg. Heraeum* II, 126 sq., fig. 51—53 et 145 sq., fig. 86, reproduite ci-dessous *fig. 30*.

De même on en rencontre dans les trouvailles du temple d'Aphaia à Égine; v. Furtwängler, *Aegina*, 448, n° 155 et 449, n° 159, pl. 126, 5—6 et 128, 5—6, 14; les exemplaires figurés sur les pl. 126, 7 et 128, 1 représentent des formes intermédiaires dans l'évolution qui aboutit à l'aryballe ovoïde. Dans les trouvailles du temple d'Aphrodite de la même île se trouvent aussi des fragments d'aryballes pansus (au musée d'Égine).

On dit que l'aryballe représenté sur la pl. XLVII de la *Sammlung Sabouroff* (Furtwängler, *Berlin. Vas.* 3918) a été trouvé à Corinthe. Au point de vue de la forme il se rapproche déjà de l'aryballe ovoïde, mais le décor en est encore géométrique. Un intéressant petit aryballe reproduit sur notre *pl. V, 6 a—b*, provient des environs de Corinthe[1]: Musée de Berlin, n° d'inv. 3409. H. 0,04. L'anse et l'embouchure manquent; les cassures sont polies. L'argile est pâle, verdâtre, la surface lustrée, le vernis d'un brun noir, tirant sur l'olive. Dans le dessin de l'oiseau et de l'*ἐποχρατήριον* quelques lignes incisées. En haut, sur l'épaule, languettes végétales, au-dessous, deux zigzags parallèles. Autour de la panse, un oiseau à aigrette, un cratère ayant sur le bord des têtes de griffons et posé sur un *ἐποχρατήριον*, puis deux grands ornements végétaux, un trépied et deux autres ornements végétaux; autour de la base, arêtes rayonnantes.

Le musée de Sparte possède quelques aryballes pansus trouvés dans le sanctuaire d'Artémis Orthia.

En Attique ce sont surtout les tombes de Phalère qui nous ont fourni des aryballes pansus, globulaires ou coniques; pourtant beaucoup des exemplaires qui s'y trouvaient sont des types de transition se rapprochant de l'aryballe ovoïde (v. *Δελτίον ἀρχαιολ.* 1916, 37 et nos *pl. IV, 1—2 et 9, XIV, 5—8*). Un autre spécimen de ces types intermédiaires provenant de Phalère se trouve à l'Ashmolean Museum (n° 106). Sur l'Acropole d'Athènes on n'a pas trouvé de ces aryballes (*Akropolisvasen*, 41sq.). Un exemplaire recueilli dans une des tombes près du gymnase de Kynosarges (*BSA* 1905/06, 89, fig. 11) est certainement une imitation attique. À Éleusis, au contraire, plusieurs vases de cette catégorie ont été découverts; l'aryballe figuré *Ἐφ. ἀρχ.* 1889, 177, un aryballe provenant de la tombe LXII (*Ἐφ. ἀρχ.* 1912, 37) et qui est représenté sur notre *pl. IV, 7*, ainsi que l'aryballe mentionné *Ἐφ. ἀρχ.* 1898, 59 (musée d'Éleusis, n° d'inv. 33), proviennent tous les trois de la nécropole d'Éleusis. Parmi les vases trouvés dans le sanctuaire de la même ville il y a quatre aryballes pansus, dont trois sont représentés sur notre *pl. IV, 4, 6 et 8*.

Au nord du golfe de Corinthe on n'a découvert jusqu'à présent qu'un petit nombre d'aryballes pansus. Quelques-uns se trouvaient dans la tombe de Pylæa à Delphes, v. *Fouilles de Delphes* V, 153 sq., fig. 635; celui qui est reproduit *Fouilles de Delphes*, fig. 611, provient du téménos d'Apollon. Un seul aryballe du type en question a été trouvé dans la nécropole de Rhitsona (tombe 99; au musée de Thèbes, inédite). Dans *Akropolisvasen* 42 on parle d'un exemplaire originaire de Béotie. Enfin il faut citer un aryballe déposé au musée de Nauplie, qui appartient à un ensemble de trouvailles analogues à celles des tombes de Rhitsona ou d'Abai, et qui a été découvert, à ce que l'on croit, dans une nécropole près de Chalcis.

Dans le grand dépôt de vases provenant de l'ancien Héraion de l'île de Délos et qui se compose presque entièrement de pièces superbes, extraordinairement grandes et richement décorées[2], la céramique sicyonienne est représentée par un aryballe pansu, probablement l'exemplaire le plus grand et le plus beau qui existe de ce genre de vases. Grâce à l'extrême obligeance de M. Dugas nous pouvons en publier, sur la *pl. V, 7*, une photographie. Cet aryballe n'a pas moins de 15 cm de hauteur; la forme en est globulaire, la technique excellente et absolument sicyonienne, l'argile fine, d'une couleur blanchâtre tirant sur le vert, la surface

[1] L'inventaire indique comme provenance Basilia près de Corinthe. Se cache-t-il sous cette indication le nom de Basilika, le petit village qui occupe maintenant la place de l'ancienne Sicyone? [2] Malheureusement cette trouvaille si importante n'a pas encore été publiée. M. Dugas, qui en prépare la publication, a donné des renseignements provisoires dans *Revue de l'art ancien et moderne*, 1912, n° 5, 339 sqq. et dans *Xénia, Hommage à l'Université de Grèce*, 91 sqq. V. aussi *Arch. Anz.* 1912, 252.

bien polie, le vernis d'un brun noir tournant à l'olive. Dans la zone principale se voient des coqs groupés symétriquement autour d'ornements végétaux, dans les zones accessoires un serpent, des crochets et des motifs purement géométriques, le tout peint au vernis sans traits incisés et sans retouches (au musée de Délos). — Dans le grand tombeau de l'île de Rhénée, où l'on a réuni, après la purification de 425/26, le contenu de toutes les tombes de Délos, on a trouvé quelques tessons d'aryballes pansus, qui d'ailleurs n'offrent aucun intérêt spécial (musée de Mykonos).

Parmi les îles un peu plus éloignées, l'île de Théra est celle qui a fourni les trouvailles les plus nombreuses. La tombe 90 de M. Dragendorff comprenait deux aryballes pansus du type conique (*Thera* II, 61, fig. 210). Un aryballe de la tombe de Schiff leur est tout à fait semblable (*Thera* II, 316, n° 65). Une série d'aryballes en partie globulaires, en partie coniques, vient des tombes explorées par M. Pfuhl (*Athen. Mitt.* 1903, 195, K 37—44, *Beilage* XXXIII, 8—14).

Je ne connais qu'un seul aryballe pansu provenant de Crète (trouvé dans une tombe de Praesos; musée de Candie, n° d'inv. 2016; *BSA* 1905/06, 26, fig. 1).

Un aryballe, qui se trouve maintenant à Heidelberg, a été recueilli, dit-on, à Rhodes (E. Küster, *Die Schlange in der griech. Kunst und Religion, Religionsgeschichtl. Versuche und Vorarbeiten* XIII, 2, fig. 2 a—b sur la pl.; cf. p. 36). Dans les fouilles danoises faites sur l'Acropole de Lindos on a découvert quelques aryballes pansus de forme conique et à décor géométrique. Un aryballe provenant de Camiros et conservé au Musée Britannique (n° d'inv. 64. 10—7. 1421) se rapproche, pour la forme, de l'aryballe ovoïde, tandis que l'ornementation appartient encore au »style de transition«; sur l'épaule sont deux oiseaux affrontés (cf. *Arg. Heraeum* II, 127, fig. 53).

De l'aryballe mentionné *Arch. Anz.* 1900, 110, n° 4, on sait seulement qu'il est originaire de Grèce.

Dans les trouvailles provenant des colonies grecques d'Occident, les aryballes pansus jouent un rôle important. Dans la nécropole de Syracuse le type globulaire s'est trouvé dans les tombes 223, 312 et 466 (*Notizie* 1895, 179, fig. 78), le type conique dans la tombe 337 (*Notizie* 1895, 150 sq., fig. 37; v. notre *pl. IV, 3)* Pour les étapes de l'évolution qui aboutit à l'aryballe ovoïde v. p. 73 sq. De la même nécropole viennent aussi quelques autres aryballes pansus, non publiés, qui sont au musée de Syracuse. Les fouilles de M. Orsi au temple d'Athéna dans l'île d'Ortygie ont fait connaître de même, parmi des vases provenant presque tous d'une période postérieure, un petit nombre d'aryballes pansus (*Monumenti antichi* XXV, 547, fig. 133).

Dans la nécropole de Mégara Hyblaea l'aryballe pansu n'est représenté que par deux exemplaires de forme conique, trouvés dans la même tombe (tombe 499, musée de Syracuse; l'exemplaire le mieux conservé, dont la forme se rapproche beaucoup de celle de l'aryballe ovoïde, est représenté sur notre *pl. XIV, 3*).

Enfin l'aryballe pansu est représenté d'une manière plus riche que partout ailleurs dans les tombes grecques les plus anciennes de Cumes. Parmi les exemplaires trouvés à Cumes il faut pourtant distinguer entre les aryballes sicyoniens originaux et les imitations, qui sont le produit d'une industrie locale, copiant les modèles sicyoniens. Sur cette industrie voir plus loin. Dans la publication des trouvailles de Cumes, M. Gabrici n'a pas fait cette distinction. Bien qu'elle puisse quelquefois soulever des difficultés, elle se fait le plus souvent assez facilement. Les aryballes de Cumes ont une technique et un décor plus grossiers que ceux de Sicyone. L'argile est d'une couleur plus sombre, plus grisâtre que l'argile sicyonienne, et elle est moins épurée. La surface n'a pas l'éclat caractéristique des meilleurs vases sicyoniens. Le vernis est d'une couleur grisâtre, peu agréable; quand il a été exposé à une cuisson plus intense, il devient d'un rouge mat, qui se distingue du ton lustré, rouge ou châtain, du vernis sicyonien. De plus, les parois des exemplaires fabriqués sur place sont plus épaisses que celles des exemplaires d'origine hellénique et ces vases sont, pour cette raison, plus pesants; leurs formes sont médiocres, les anses ordinairement rondes, non pas plates. Enfin le décor n'est pas très soigné, les motifs sont employés avec moins de goût et moins de sûreté que sur les vases sicyoniens. Comme exemples des imitations faites à Cumes on peut citer: *Cuma*, pl. XLI, 2 et 5; XLIII, 1 et 4; XLIV, 4—5; XLV, 2; XLVII, 3; XLIX, 2 et 8. Les exemplaires suivants, reproduits dans l'ouvrage de M. Gabrici, sont à coup sûr des originaux sicyoniens: *Cuma*, 230, fig. 76; 235, fig. 79; pl. XLI, 1 (reproduit sur notre *pl. V, 2*) et 3 (notre *pl. V, 1*); XLII, 2 et 3 (notre *pl. V, 5*); XLIII, 2—3, 5 (notre *pl. V, 3*) et 6—11; XLIV, 1—3, 7 (notre *pl. IV, 5*) et 8—12; XLV, 3; XLVI, 1 et 4 (notre *fig. 31*); XLVII, 1—2; XLVIII, 1; XLIX, 4 et 6. De plus *Monumenti antichi* XIII, 279, fig. 65. En plus de ces vases, il se trouve à Naples, surtout dans les trouvailles de Cumes provenant des fouilles de Stevens, de nombreux aryballes d'origine sicyonienne, qui n'offrent d'ailleurs pas de particularités ou de motifs nouveaux. En somme, la plupart des aryballes pansus, recueillis à Cumes sont sans doute des originaux sicyoniens. — Trois aryballes pansus, portant le décor ordinaire, qui sont à l'*Ashmolean Museum*, et quelques autres, du musée de Munich (Sieveking-Hackl 250—52, pl. 6), proviennent de même de la nécropole de Cumes, ainsi qu'un aryballe de forme conique, avec un serpent sur l'épaule, conservé au musée de Copenhague (Musée National, n° d'inv. 1058).

En dehors des trouvailles mentionnées ci-dessus, je ne connais qu'un seul aryballe pansu de provenance italienne dans lequel on puisse reconnaître avec certitude un original sicyonien; il a été trouvé dans les ruines d'une des cabanes situées autour du temple de Conca (l'ancien Satricum. L'aryballe, qui se trouve au musée de Villa Giulia, est mentionné dans *Atti del Congresso intern. storic.* 1903, V, 271). Il paraît que, dans les contrées plus septentrionales, par exemple sur le mont Esquilin (v. *Monumenti antichi* XV, pl. IX, 10) ou à Cornero, on ne rencontre que des imitations qui sont probablement des produits de Cumes.

Parmi les aryballes pansus dont la provenance n'est pas connue, il faut enfin citer: un aryballe du musée de Munich (Sieveking-Hackl 253, pl. 6), le remarquable aryballe de la collection Branteghem, reproduit ci-dessous *fig. 42*, qui appartient évidemment à la fin de la période, et l'aryballe représenté sur notre *pl. V, 4*, qui se trouve au *Museum of fine arts* de Boston (n° d'inv. 03.810. H. 0,055. Sur l'épaule, losanges à diagonales incisées; autour de la panse, quatre oiseaux séparés par des rosaces et, en-dessous, dents de loup les pointes tournées en bas).

La grandeur des aryballes pansus est assez variable. Le plus souvent ils sont hauts de 5 à 8 cm; on en connaît pourtant plusieurs dont la hauteur s'élève jusqu'à 10 cm ou un peu plus. Le magnifique aryballe cité plus haut et provenant de l'Héraion de Délos (*pl. V, 7*) est tout à fait unique par sa grandeur; il a 15 cm de hauteur. Un petit aryballe de Théra, haut de 3 cm 9, semble représenter la taille la plus petite.[1] Ces variations considérables de grandeur sont particulières aux aryballes pansus, par contraste avec ceux de forme ovoïde dont la hauteur semble déterminée par une loi assez fixe.

L'aryballe conique est une forme sicyonienne spéciale, inconnue dans tous autres groupes de vases. Le type globulaire, au contraire, a des analogues dans toute une série d'aryballes provenant de différentes contrées, ce qui donne aussi à penser qu'il représente le type fondamental. C'est ainsi que nous connaissons d'abord un groupe de petits vases globulaires ornés de triangles quadrillés sur les épaules, trouvés surtout dans les îles (Théra, Mélos, Crète)[2], mais rencontrés aussi en Argolide[3]; puis de nombreux aryballes crétois, décorés le plus souvent de cercles concentriques sur l'épaule[4], et enfin d'autres vases tout à fait semblables venant de Chypre.[5] On peut citer également un aryballe non sicyonien de la nécropole de Cumes.[6] Ce n'est pas seulement la forme et la grandeur des vases mentionnés qui s'accordent avec celles des aryballes sicyoniens; leur décor aussi révèle, comme celui de ces derniers, l'influence mycénienne, tant dans la conception d'ensemble que dans les motifs isolés. C'est ainsi que les triangles quadrillés et les cercles concentriques sont très en faveur dans l'ornementation mycénienne tardive. Nous verrons plus tard jusqu'à quel point les aryballes sicyoniens dérivent de la tradition mycénienne. La grande conformité de forme, de grandeur et de décoration signifie sans doute que tous ces groupes d'aryballes ont pour point de départ une forme primitive commune. Celle-ci a été certainement le vase à étrier mycénien sous sa forme la plus récente qui est à peu près globulaire; en examinant les exemplaires tardifs des nécropoles submycéniennes[7], on peut en étudier l'évolution graduelle jusqu'au petit vase à une seule anse, semblable à nos aryballes.

[1] *Athen. Mitt.* 1903, 196, K 43. [2] V. *Thera* II, 30, fig. 79 (improprement désigné dans le texte sous le nom de *frühprotokorintisch*); 71, fig. 243 a—b; 311, fig. 499 i—n; *Athen. Mitt.* 1903, 148, C 41 sqq., *Beilage* XIX, 2—3 et 213, B 4—7, *Beilage* XXXVIII, 6—8. Un exemplaire conservé à Bologne (Catal. de Pellegrini 1, fig. 1) provient de Mélos. Pour la Crète v. E. H. Hall, *Excavations in eastern Crete, Vrokastro*, 160, fig. 97 C. [3] V. *Amer. Journ. Arch.* 1905, pl. XIV, B 4. *Jahrbuch* 1900, 53, fig. 111—112. Cf. *Tiryns* I, 142. — *Arg. Heraeum* II, 143, fig. 85 est plutôt une imitation directe des aryballes sicyoniens. [4] V. *Thera* II, 58, fig. 200; 311, fig. 499 a, c. *Athen. Mitt.* 1903, 147 sq., C 38—40, *Beilage* XIX, 1 et 4. *BSA* 1905/06, 43, fig. 21, n° 3199, cf. p. 53. *Amer. Journ. Arch.* 1901, pl. IX, 13. Au musée d'Oxford se trouve un exemplaire qui provient de la caverne du Dikté. [5] V. p. ex. John L. Myres, *Handbook of the Cesnola Collection of Antiquities from Cyprus*, 81, n° 654. [6] *Cuma*, pl. XL, 2. [7] V. Pfuhl, *Athen. Mitt.* 1903, 161. C'est surtout dans la nécropole de Salamine qu'on a trouvé des exemples du vase à étrier submycénien; v. *Athen. Mitt.* 1910, pl. V—VI.

Nous allons analyser maintenant les vases sicyoniens d'autres types qui, ainsi qu'on peut s'en rendre compte avec certitude par les mobiliers funéraires, sont contemporains des aryballes pansus.

Œnochoés.

Les œnochoés du genre appelé ordinairement »italique-géométrique«, genre très répandu dans l'Italie centrale, prédominent dans la nécropole de Cumes. À vrai dire cela suffit pour faire supposer l'existence d'œnochoés semblables dans la céramique sicyonienne (cf. ci-d. p. 177), et tout naturellement on s'attend à trouver ces modèles sicyoniens à Cumes même. On ne se trompe pas. Il est presque impossible de séparer d'une manière absolument sûre les originaux sicyoniens des imitations locales. On peut dire pourtant que si, parmi les aryballes provenant de Cumes, les originaux sicyoniens sont en majorité, pour les œnochoés c'est le contraire. Le plus grand nombre de ces dernières sont certainement des produits cumains. Tel est le cas des œnochoés reproduites dans *Cuma*, pl. XXXI, 2; XXXII, 2; XXXIV, 1 et 3; XXXV, 2; L, 5. Elles offrent toutes les particularités techniques dont nous avons parlé à propos des aryballes et qui distinguent des originaux sicyoniens les vases fabriqués à Cumes. Au nombre de ces derniers on ne peut compter avec certitude que trois œnochoés provenant de Cumes, figurées dans *Cuma*, pl. XXX, XXXI, 1 et L, 3 (reproduites dans nos *pl. VI, 1—2* et *VII, 2*); elles présentent toutes les trois les caractères distinctifs et la perfection technique de la céramique sicyonienne.[1]

On ne connaît à présent que très peu d'œnochoés analogues provenant de Grèce même.

Une œnochoé de ce genre a été trouvée dans la tombe 81 A de Phalère; elle est figurée dans *Δελτ. ἀρχ.* 1916, 40, fig. 39 (H. 0,20. Technique sicyonienne excellente. Vernis rouge en bas, en haut d'un brun noir. Décor purement géométrique).

Le musée d'Égine possède quelques fragments, appartenant au col et à l'épaule des œnochoés et provenant des trouvailles du temple d'Aphrodite; ils portent un décor en partie purement géométrique, en partie formé de grands ornements végétaux, comme on en voit sur les œnochoés de Cumes (*pl. VI, 1—2*). Des fragments provenant de l'Héraion d'Argos et de Théra[2] viennent probablement aussi d'œnochoés de ce genre.

A ce même groupe appartient enfin une œnochoé sicyonienne très belle et bien conservée, au Musée Britannique (nº d'inv. 59.2—16.38). Elle est figurée sur notre *pl. VII, 1*. Provenance inconnue. H. 0,20. L'argile est couleur chamois, la surface d'un jaune lustré. Le vernis est châtain; le travail excellent. A l'endroit où le col rejoint l'épaule se trouve une bande de vernis, sur laquelle on a peint en retouches blanches des traits obliques. Sur l'anse des raies transversales. Sous le fond un A est incisé; trois petits trous y sont pratiqués, et un quatrième se voit sur le côté un peu au-dessus du milieu du vase.

Parmi les œnochoés citées celle qui est représentée sur la *pl. VI, 2* a été trouvée dans la tombe 20 de Cumes avec un aryballe pansu. D'ailleurs le fait que des imitations locales se trouvent partout dans la nécropole côte à côte avec des aryballes pansus, tant du type globulaire que du type conique, suffit pour montrer qu'elles sont contemporaines de ceux-ci.[3]

L'œnochoé de Phalère a été recueillie dans la tombe 81 A[4] avec un skyphos semblable à ceux de notre *pl. IX, 5—6*.

[1] En ce qui concerne les œnochoés, M. Gabrici accentue dans *Cuma*, 312, d'une manière très juste, la grande différence entre les vases importés de Grèce et les produits cumains (. . . *le oinochoai meglio lavorate ed ingubbiate si distinguono dalle altre per la singolarità e varietà degli ornati*), sans d'ailleurs les séparer, ce qu'il n'a pas fait non plus en parlant des autres formes de vases. [2] V. *Arg. Heraeum* II, pl. LIX, 1 a—b; *Thera* II, 71, fig. 239. [3] La tombe 22 (*Cuma*, 235, fig. 79) fournit de ce fait un exemple typique. [4] V. *Δελτ. ἀρχ.* 1916, 16, nº 10.

La forme de ces œnochoés nous est connue par la céramique géométrique sicyonienne, et nous en avons parlé plus haut. Elle reproduit tout à fait le type svelte, à panse ovoïde, de l'œnochoé figurée sur notre *pl. I, 3.*

Quant au décor, nos œnochoés sont déjà empreintes du caractère singulièrement hétérogène qui, nous le verrons dans la suite, est un trait essentiel du style sicyonien de cette période. Les exemplaires représentés sur la *pl. VII, 1—2* sont de style purement géométrique; le décor proprement dit est réservé à l'épaule et à une zone autour du milieu du col, tandis que la panse est couverte de minces bandes très serrées. Sur d'autres œnochoés (v. *pl. VI, 1—2*), au contraire, de grands motifs singuliers, d'une nature complètement étrangère au style géométrique, s'étendent sur la panse.

Lécythes.

La petite œnochoé, à panse conique reposant sur une large base, à col long et mince et à embouchure trilobée, est une des formes les plus caractéristiques de la poterie sicyonienne. Elle est spécialement en faveur à l'époque de l'aryballe pansu. C'est ce que montre une série de tombes cumaines (v. surtout les tombes 6, 8, 17, 27 et 53), qui nous offrent en même temps des exemples typiques des lécythes de cette époque. Nous connaissons des lécythes semblables provenant de:

Argolide. V. *Arg. Heraeum* II, 128 sqq., type 2, fig. 57—58, pl. LIX, 2—7. Les fragments de lécythes trouvés dans cet endroit sont très nombreux.

Égine. V. Sieveking-Hackl 225 a, fig. 17. Furtwängler, *Aegina*, 450 sq., nos 186—189, pl 125, 16; 126, 1—4 et 12; 128, 3. Plusieurs des fragments reproduits, qui offrent un décor assez médiocre, sont probablement d'une époque postérieure. — *Athen. Mitt.* 1897, 293 sqq., fig. 19—20. Les trouvailles inédites déposées au musée d'Égine renferment des fragments de plusieurs autres lécythes.

Corinthe. V. Sieveking-Hackl 224, pl. VI. Des fragments de lécythes, provenant des fouilles américaines, se trouvent au musée de Corinthe.

Tégée. Quelques fragments provenant du sanctuaire d'Aléa Athéna, v. *BCH* 1921, 407, fig. 54, 325—326.

Sparte. Un petit nombre de lécythes ont été découverts dans le sanctuaire d'Artémis Orthia. Ils ne sont pas publiés et se trouvent au musée de Sparte. Cf. *BSA* 1906/07, 127.

Au musée d'Éleusis on voit, dans les trouvailles du sanctuaire, la panse d'un lécythe sicyonien, dont le col a été cassé. Le décor en est du style géométrique, pourtant il porte sur l'épaule une couronne d'arêtes rayonnantes, en raison de laquelle il faut peut-être rapporter le vase au groupe subgéométrique. En dehors de cet unique fragment les lécythes sicyoniens semblent complètement absents en Attique; on ne les a pas rencontrés dans les tombes de Phalère.

Mégare. Lenormant y a trouvé le col (longeur 0,175), à décor géométrique, d'un très grand lécythe; au musée du Louvre (salle L, 458).

Thèbes. Au musée de Sarajevo. V. *Wissensch. Mitt. aus Bosnien und der Herzegowina* XII, 1912, 273, fig. 32.

Delphes. V *Fouilles de Delphes* V, 149, nos 148—150, fig. 608—09. Seulement un petit nombre de fragments.

Il semble qu'à Théra on n'ait pas du tout trouvé de lécythes.

En Sicile les lécythes de cette période sont très rares. Dans les tombes de Syracuse on n'en trouve pas. Un lécythe entier et des fragments d'autres lécythes, décorés dans le style de l'époque dont nous nous occupons, ont pourtant été découverts près du temple d'Athéna à Ortygie (v. *Monum. antichi* XXV, 542, fig. 124 et 127).

En Italie les lécythes sicyoniens ne se sont, à ma connaissance, rencontrés qu'à Cumes. Pour les lécythes cumains, de même que pour les aryballes et les œnochoés, il faut distinguer entre les originaux sicyoniens et les imitations. Ce sont sans doute des originaux sicyoniens que les exemplaires représentés dans *Cuma*, pl. XXXIV, 2; XXXV, 1; XXXVI, 1; XXXVII, 1—2 (reproduits sur notre *pl. VIII, 5—6*) et 3; XXXVIII, 2; XXXIX, 1 (reproduit sur notre *pl. VII, 3*); plusieurs autres, non reproduits, dont le décor n'offre d'ailleurs rien de particulier, sont aussi de fabrication hellénique (comp. les descriptions des tombes citées ci-dessus et des tombes 4 et 5, ainsi que p. 275 sqq.). Par contre, le lécythe représenté sur la pl. XXXVI, 3

n'est certainement pas sicyonien: l'argile est d'un brun gris, tournant au rouge; le vernis brun noir, ayant un lustre métallique grisâtre, se distingue de celui des vases sicyoniens. De même les figures des pl. XXXV, 3, XXXVIII, 1 et XLVIII, 2 représentent difficilement des originaux sicyoniens.

Un lécythe assez grand (20 cm de hauteur), de style géométrique, conservé au Musée Britannique, provient sûrement des environs de Naples, peut-être de Cumes (A 539 = *Catal. of the Greek and Etruscan Vases* I (1851), n° 392, appartenant à la collection Hamilton); le décor en est semblable à celui du lécythe représenté dans *Cuma*, pl. XXXV, 1. Un lécythe géométrique se trouvant dans la collection Sant-Angelo au musée de Naples a sans doute la même provenance[1].

La différence entre les lécythes de cette période et ceux de la période suivante consiste surtout dans le décor. La forme ne varie que très peu durant la longue période pendant laquelle ils ont été fabriqués, d'abord dans les ateliers sicyoniens et plus tard dans les ateliers corinthiens. Toutefois, au début, la panse conique est souvent très large et assez plate; plus tard elle devient relativement plus haute et plus svelte; à l'époque des aryballes pansus son profil est aussi en général légèrement incurvé, surtout il est en bas nettement recourbé en dedans, tandis que celui de la panse des lécythes postérieurs forme ordinairement une ligne droite.

La grandeur est assez variable; le plus souvent ces vases sont hauts de 15 à 20 cm[2].



Fig. 11. Lécythe à décor incisé. Musée National de Copenhague H. 0,10.

Des lécythes tout à fait semblables sont fréquents dans un groupe de petits vases à ornements incisés qui, à l'époque géométrique tardive et pendant la période archaïque la plus ancienne, ont été très répandus dans la Grèce continentale et dans les colonies de l'Occident[3], c'est-à-dire dans le même domaine géographique que la céramique sicyonienne. Ils se rapprochent de celle-ci et ils tirent, en tout cas, leur origine de l'Argolide, ainsi que le donnent à penser l'argile, les formes et l'aire de diffusion. Dans ce groupe la forme du lécythe correspond exactement à celle du lécythe sicyonien (v. le spécimen repr. dans notre *fig. 11*); seulement le profil de la panse est en général plus fortement incurvé; l'embouchure est le plus souvent plate, rarement trilobée[4], différence d'ailleurs fort peu importante. Un curieux lécythe, provenant de l'Héraion d'Argos[5], présente la même forme. Sans appartenir à la série sicyonienne, il s'en rapproche pourtant et est, en tout cas, d'origine argienne. — Il existe, enfin, une grande affinité entre les vases cités et une série de lécythes à décor géométrique tardif qui ne se distinguent des précédents que par une brisure bien marquée dans le profil de la panse près de la base. Un lécythe non sicyonien de la nécropole

[1] Ces deux lécythes ont été falsifiés de la même manière et apparemment par la même personne, qui y a peint des zones d'animaux et des rosaces du style corinthien. L'exemplaire du Musée Britannique a été reproduit dans cet état dans d'Hancarville, *Antiquités étrusques, grecques et romaines tirées du cabinet de M. Hamilton*, vol. II (1767), pl. 117, plus tard dans Birch, *Ancient Pottery*, 1ère éd. (1858), I, 261 et en plusieurs autres endroits. Cf. Cecil Smith dans *JHS* 1890, 175. [2] Cf. *Cuma*, 312. [3] Voy. pour ces petits vases: *Athen. Mitt.* 1897, 297; *Thera* II, 196; *Arg. Heraeum* II, 100; Furtwängler, *Aegina*, 446; *Monum. ant.* XVII, 231, note 1; *JHS* 1910, 344, note 46; *Tiryns* I, 159. En dehors des lécythes le groupe comprend surtout des aryballes globulaires. La présence fréquente de ces petits vases dans les tombes est de grande importance pour la détermination de leur date: ils se rencontrent, associés à la céramique géométrique, dans la nécropole de Tirynthe (voy. *Tiryns* I, 132, tombe 26 p, pl. XV, 9), au Dipylon (voy. *Athen. Mitt.* 1893, 118) et à Éleusis (*Ἐφ. ἀρχ.* 1898, 92 et 106; comp. *JHS* 1910, l. c.); associés aux aryballes sicyoniens d'un type de transition entre la forme pansue et la forme ovoïde, dans la tombe 6 de Rhitsona (voy. *JHS* 1910, 344, fig. 6) et dans la tombe 305 de Syracuse; associés aux vases corinthiens, dans les tombes 65, 397, 465 etc. de Megara Hyblaea. Ils représentent donc une poterie à peu près contemporaine de la céramique sicyonienne. [4] V. *Ἐφ. ἀρχ.* 1898, 106; Musée National d'Athènes, n° d'inv. 861. [5] *Arg. Heraeum* II, 159, fig. 93.

de Cumes appartient à cette série[1]. Un autre, provenant d'Éleusis, prouve que cette forme a été connue aussi en Argolide[2]. En Béotie elle a été employée bien avant dans la période archaïque[3].

Nous avons maintenant, à ma connaissance, passé en revue toutes les contrées dans lesquelles on a recueilli des lécythes d'une forme identique ou extrêmement semblable à celle des lécythes sicyoniens. D'après cela on ne peut guère douter que nous ayons affaire à une forme caractéristique de la céramique argienne. Comment elle est née, c'est ce que nous montrent quelques petites œnochoés qu'on rencontre souvent en Argolide ou dans les contrées voisines (Attique, Béotie). Notre *fig. 12* en présente un spécimen. Avec leur col plus ou moins long, tantôt à embouchure plate, tantôt à embouchure trilobée, avec leur panse plus ou moins conique terminée souvent en bas par une courbure marquée ou même une arête aiguë, elles forment une série de types intermédiaires qui relie nos lécythes à la forme ordinaire des œnochoés géométriques[4]. Cette dernière est donc certainement le point de départ des lécythes, mais elle a été modifiée dans une intention spéciale. De ce qui précède il résulte sans aucun doute que le lécythe tout à fait developpé doit surtout appartenir à la dernière période du style géométrique et à la période suivante.


Fig. 12. Petite œnochoé, venant d'Athènes. Musée National de Copenhague. H. 0,105.

Le décor des lécythes sicyoniens de cette époque est très riche; les éléments géométriques y dominent. L'embouchure est ordinairement entièrement enduite de vernis, quelquefois décorée d'ornements blancs (voy. ci-dessous p. 68). Des groupes de minces raies horizontales divisent le col en zones, remplies de différents motifs géométriques. Toutefois ce décor ne le couvre pas tout entier, mais un étroit espace est laissé libre au revers sous l'anse. Le décor de la panse offre la plus grande variété. En général ce n'est que la partie supérieure de celle-ci qui est décorée, tandis que le reste est occupé par des raies horizontales, minces et serrées (voy. *pl. VIII, 5*). On voit souvent cependant, le long du bord inférieur, une suite de larges triangles complètement noirs (voy. *pl. VIII, 6*). Un décor plus riche, comme sur le vase *pl. VII, 3*, n'est pas aussi fréquent. Sur le côté extérieur de l'anse est peint en général un motif simple vertical. Quelquefois enfin le dessous du fond est également décoré[5].

Skyphos sans rebord.

A l'époque des aryballes pansus appartiennent encore les skyphos les plus anciens sans rebord. Ce sont surtout les tombes de Cumes et de Phalère qui en fournissent les preuves. A Cumes les skyphos se sont rencontrés, en même temps que les vases particuliers aux sépultures les plus anciennes, dans les tombes n[os] 103 *bis*, fondo Artiaco[6] et 32;

[1] *Cuma*, pl. XL, 8. [2] Voy. *'Eφ. ἀρχ.* 1898, pl. 4, 7. Dans *Dipylongraber*, 86, M POULSEN le considère à bon droit comme argien; cf *Tiryns* I, 142 [3] Voy. *Jahrbuch* 1888, 340, fig 21; un autre, tout à fait analogue, se trouve au musée de Naples. *BCH* 1897, 444 sqq. Le vase de Gamédés, *Wien. Vorl. Blätter* 1888, I, 2. [4] Cf. *Tiryns* I, pl. XIV, 3—4; *Jahrbuch* 1888, 353, fig. 32; *Arg. Heraeum* II, 132, fig. 61; *Πρακτικά* 1911, 116, fig. 1; *'Eφ. ἀρχ.* 1898, pl. 2, 10; *Thera*, II, 205, fig. 414; *Athen. Mitt.* 1903, *Beilage* XIX, 5, 7; etc. etc. [5] *Athen. Mitt.* 1897, 294 et 295, note 2. *Arg. Heraeum* II, 130. FURTWÄNGLER, *Aegina*, 451, pl. 126, 9. *Monum. ant.* XXV, 541, fig. 125. La même singularité se voit d'ailleurs quelquefois sur des lécythes non sicyoniens, par ex. sur un lécythe attique de la nécropole d'Éleusis (au musée de la même ville), dont le dessous est décoré d'une étoile entourée d'une couronne de rosaces pointillées [6] *Monum. ant* XIII, 263

associés aux aryballes pansus, ils se sont rencontrés dans le n° 111, f. Artiaco[1], ainsi que dans les n°s 23 et 63; on les a trouvés, dans le n° 57, avec l'œnochoé figurée sur notre *pl. VI, 1*. Dans la tombe 47 de Phalère[2] on a découvert le skyphos représenté sur notre *pl. IX, 6* avec l'aryballe de la *pl. IV, 2*. Des skyphos tout-à-fait analogues étaient déposés dans les tombes 19 et 83 de la même nécropole mélangés aux aryballes pansus, dans la tombe 81 A associés à l'œnochoé sicyonienne citée ci-dessus, et dans la tombe 11 mélangés à des aryballes appartenant aux types intermédiaires entre la forme pansue et la forme ovoïde. Les skyphos sicyoniens ont été trouvés en outre à Éleusis ainsi qu'au Dipylon, à Phalère et à Anabysos, dans des tombes qui renfermaient aussi des vases attiques de la dernière période du style géométrique (v. plus loin p. 41). D'autre part de nombreux mobiliers funéraires, dans lesquels des skyphos à décor géométrique se rencontrent avec des aryballes ovoïdes, nous font connaître les types qui sont en faveur dans la période suivante. Toutes ces trouvailles permettent de distinguer, dans les skyphos, un groupe ancien et un plus récent.

Des skyphos du groupe ancien se sont rencontrés dans les régions suivantes:

ARGOLIDE. V. *Arg. Heraeum* II, pl. LIX, 9—11; LXVI, 2—5; cf. p. 133 sqq.

ÉGINE. V. *Athen. Mitt.* 1897, 277 sq., fig. 10—11. Au musée d'Égine se trouvent plusieurs fragments venant du temple d'Aphrodite.

CORINTHE. Au musée de Corinthe existent de nombreux tessons mis au jour par les fouilles américaines.

SPARTE. Tessons provenant de l'Acropole et du sanctuaire d'Artémis Orthia. V. *BSA* 1906/07, 127, fig. 3 B—C.

ATTIQUE. Le skyphos figuré dans *Ἐφ. ἀρχ.* 1898, pl. 2, 11 (repr. sur notre *pl. IX, 5*) vient de la nécropole d'ÉLEUSIS; plusieurs vases analogues ont été trouvés dans le sanctuaire de la même ville. M. POULSEN parle d'un skyphos sicyonien recueilli dans le cimetière du CÉRAMIQUE (*Dipylongräber*, 27). Dans les trouvailles d'ANABYSOS (cf. *Πρακτ.* 1911, 110 sq.) il y avait plusieurs skyphos sicyoniens associés aux vases du style géométrique; la plupart étaient du type ordinaire et ornés, dans le champ étroit ménagé entre les anses, de suites de petits zigzags verticaux limitées de part et d'autre par un groupe de raies verticales; un seul (musée d'Athènes, inv. n° 14476) se fait remarquer par un décor plus riche et par ses dimensions considérables; il est représenté sur notre *pl. X, 1*. Enfin, il faut y ajouter un certain nombre de skyphos de la nécropole de PHALÈRE (cf. les trouvailles citées ci-dessus et, de plus, l'exemplaire représenté dans *Ἐφ. ἀρχ.* 1911, 249, fig. 9).

A DELPHES on n'a trouvé que les fragments d'un petit nombre de skyphos sicyoniens. Un d'eux, figuré dans *Fouilles de Delphes* V, 138, fig. 547, a appartenu à un skyphos de la période que nous étudions. D'autres, par exemple celui qui est représenté *ibid.*, fig. 606, peuvent provenir tout aussi bien de skyphos de date plus récente.

DÉLOS. Dans le grand tombeau de Rhénée on a ramassé des fragments d'un assez grand nombre de skyphos sicyoniens, dont plusieurs sont du style de cette période. Un exemplaire de dimensions considérables, haut de 0,125, a été conservé presque entier; il est décoré le long du bord de deux zones, en haut une suite d'oiseaux et en-dessous des zigzags, limités, de part et d'autre, par des métopes dans lesquelles se voit le motif des deux triangles accolés par la pointe; parmi les fragments d'autres skyphos plusieurs sont décorés, dans le champ principal, de serpents, de hérons ou de petits zigzags verticaux (au musée de Mykonos).

RHODES. Grâce aux renseignements que M. KINCH a eu la bienveillance de me donner, je peux citer la découverte, faite près d'Exochi (aux environs de Lindos), dans une tombe renfermant des vases géométriques, de plusieurs tessons ayant appartenu à deux skyphos tout à fait semblables à ceux de notre *pl. IX, 5—6*.

SYRACUSE. Fragments provenant du temple d'Athéna. Voy. *Monum. ant.* XXV, 540, fig. 122.

CUMES. Cf. les trouvailles des tombes citées ci-dessus. V. encore *Monum. ant.* XIII, 274, fig. 58; *Cuma*, pl. L, 1 (reproduit dans notre *pl. IX, 7*) et SIEVEKING-HACKL 212, pl. 7.

VULCI. FURTWÄNGLER, *Berlin. Vas.* 316 (notre *pl. IX, 3*).

A ce groupe appartiennent enfin les skyphos représentés dans *Arch. Anz.* 1913, 445, n° 5 et dans SIEVEKING-HACKL 216, pl. 6.

[1] *Monum. ant.* XIII, 280. [2] *Ἀρχ. ἐφ.* 1916, 21, n° 52.

Pour les skyphos comme pour les lécythes, la différence entre le groupe ancien et le groupe récent réside surtout dans le décor. Il n'y a pas d'évolution caractéristique et bien nette de la forme. Le type des skyphos se maintient presque sans changement pendant toute la durée de la céramique sicyonienne, pour être adopté enfin par les ateliers corinthiens. Il est probablement imité de modèles en métal. Les skyphos en or, en argent et en bronze sont assez communs à une époque postérieure[1]. Dans la poterie plus ancienne, mycénienne aussi bien que géométrique, cette forme semble inconnue.

Dans le décor des skyphos de cette période l'étroite zone entre les deux anses joue le rôle principal. Dans des cadres ordinairement allongés, identiques des deux côtés du vase, se voient des motifs géométriques pareils à ceux des lécythes de la même époque: suite d'oiseaux, hérons, losanges ou triangles hachurés, méandres, zigzags verticaux, etc., plus rarement des motifs tels que le serpent[2] ou le poisson[3] (v. *pl. IX, 3*). En général ce cadre allongé est limité aux deux extrémités par un groupe de raies verticales, souvent aussi par une petite métope contenant le motif des deux triangles accolés par la pointe (*pl. IX, 3 et 7*)[4]. Le champ allongé n'est que rarement double[5]. Quelquefois le reste de la surface extérieure est entièrement recouvert de raies horizontales minces et serrées; le plus souvent pourtant ces raies ne couvrent que la partie supérieure du vase, tandis que la partie inférieure est complètement enduite de vernis. Exceptionnellement la panse entière, sauf le cadre entre les anses, est recouverte de vernis[6]. La couronne d'arêtes rayonnantes autour de la base, qui est le motif le plus important sur les skyphos de l'époque suivante, n'appartient évidemment pas à la décoration primitive, car elle ne se rencontre que rarement associée au décor géométrique particulier aux skyphos de l'époque des aryballes pansus (v. *pl. XVII, 1* et ci-dessous, p. 77). Quelquefois des motifs, généralement des cercles concentriques, sont peints sous le fond. A l'intérieur, les parois et le fond sont toujours couverts de vernis, à l'exception d'une bande étroite le long du bord.

Les dimensions des skyphos ordinaires varient assez fortement. En général la hauteur est d'environ 10 cm. L'exemplaire de Rhénée, cité ci-dessus, est haut de 0,125; un skyphos de la tombe 19 de Phalère n'a que 0,066 de hauteur.

A ces skyphos très répandus, à décor purement géométrique, il faut ajouter deux grandes coupes de même forme que les skyphos, malheureusement conservées de manière très imparfaite:

Argolide. V. *Arg. Heraeum* II, pl. LXIV, 1; cf. p. 135.
Égine. V. *Athen. Mitt.* 1897, 279, fig. 12.

La conformité absolue du style de ces deux vases avec celui de l'œnochoé figurée sur la *pl. VI, 2* nous montre qu'ils appartiennent à l'époque dont nous parlons. On peut les comparer aussi avec l'aryballe représenté ci-dessous dans la *fig. 31*. Ce sont les mêmes magnifiques palmettes qui s'étendent sur la surface de ces quatre vases. Le décor autour de l'embouchure de la coupe d'Égine témoigne de la connexion de ce style avec l'ornementation géométrique contemporaine; la coupe argienne a eu certainement un décor

[1] *Monum. ant.* XIII, 243, fig. 18. *Monum. dell'Inst.* X, pl. 31 a, 6. *Notizie* 1887, pl. XVI, 1. *Memoirs of the American Academy in Rome* III (1919), pl. 10. [2] *Arg. Heraeum* II, pl. LXVI, 4. Pour les fragments de Rhénée, v. ci-dessus. [3] *Arg. Heraeum* II, pl. LIX, 11. [4] Cf. *Arg. Heraeum* II, pl. LIX, 11; LXVI, 2; Sieveking-Hackl 216, pl. 6. [5] *Arg. Heraeum* II, pl. LIX, 10. Pour un skyphos de Rhénée, v. ci-dessus. [6] Musée d'Athènes, n° d'inv. 14446, prov. d'Anabysos. *Arg. Heraeum* II, 134, fig. 64.

tout semblable. On constate donc aussi sur les skyphos l'association du style géométrique avec des motifs nouveaux, étrangers à ce style, association qui est particulière à cette période et dont nous avons déjà parlé à propos des œnochoés.

Ces deux vases ont été de dimensions considérables. On peut évaluer le diamètre de l'embouchure du vase d'Égine à 0,34. Il faut donc les regarder plutôt comme de grandes coupes que comme des skyphos.

Skyphos à rebord oblique.

Des skyphos de la même forme que ceux de la *pl. II, 2—4* se trouvent à l'époque des aryballes pansus dans plusieurs tombes de Phalère et de Cumes. Ils sont tous de dimensions très réduites. Un de ces petits skyphos est figuré sur notre *pl. IX, 4*. Il offre les particularités caractéristiques de la céramique sicyonienne de cette période: parois minces, terre fine, de couleur chamois, vernis, à l'intérieur aussi bien qu'à l'extérieur, d'un rouge brillant. On l'a trouvé dans la tombe 64 de Phalère[1] avec l'aryballe figuré sur la *pl. IV, 9*, deux tasses à une anse et une aiguière du style de Phalère. Un petit skyphos tout à fait semblable, mais encore un peu plus petit et sans zone ornée entre les deux anses, a été recueilli, dans la tombe 83 de Phalère, avec un aryballe pansu; sauf les raies parallèles sur le bord extérieur de l'embouchure il est entièrement couvert de vernis rouge. De petits skyphos exactement analogues se rencontrent aussi dans les tombes de Cumes; il se trouvent fréquemment côte à côte avec des aryballes pansus ou avec d'autres vases sicyoniens de la même époque[2]. Le plus souvent on reconnaît facilement, au caractère de la terre et du vernis, à leur grossièrete et à leur pesanteur, que ce sont des imitations cumaines. Quelques-uns offrent pourtant toutes les particularités techniques des originaux sicyoniens. Tel est, par exemple, le cas d'un exemplaire de la tombe 5, d'un de la tombe 32, et de plusieurs autres dont on ignore la provenance. Ils ont tous 6 à 7 cm. de hauteur, $7^1/_2$ à $8^1/_2$ cm. de diamètre à l'embouchure, et le même décor que l'exemplaire figuré sur la *pl. IX, 4*. La plupart présentent une singularité produite par la cuisson et que nous rencontrerons souvent dans la suite comme trait caractéristique de la céramique sicyonienne; c'est que le vernis de la partie inférieure est devenu complètement rouge, tandis que la partie supérieure a sa couleur brun noir ordinaire.

Il est probable que la poterie sicyonienne de l'époque des aryballes pansus a compris aussi des skyphos de même forme, mais plus grands. Le fait que des skyphos de cette sorte se rencontrent encore dans plusieurs tombes de la période des aryballes ovoïdes nous le fait supposer (cf. ci-dessous p. 79). Aucun exemplaire, à la vérité, ne paraît pouvoir être rapporté, de manière absolument certaine, à l'époque que nous examinons. Mais il est vraisemblable que plusieurs des skyphos de Théra cités ci-dessus p. 5, appartiennent en réalité à cette période. En effet, il faut se rappeler que ce type est une des formes de l'époque géométrique qui ont vécu le plus longtemps et qui sont restées le plus fidèlement attachées à un décor géométrique stéréotypé.

Flacons annulaires.

Dans la tombe 67 de Cumes on a trouvé, en même temps que des aryballes pansus, un flacon annulaire à décor purement géométrique (*pl. VII, 4*). D'après les circonstances de la découverte et d'après le style, il appartient sans aucun doute à l'époque

[1] V. *Ἀρχ. Ἐφ.* 1916, 22, nº 64. — [2] Cf. Gabrici, *Cuma*, 315.

dont nous parlons; mais, en raison du reste du contenu de la tombe, il faut le rapporter à la dernière partie de cette époque. Nous connaissons des flacons annulaires de ce genre provenant de:

ÉGINE. Voy. FURTWÄNGLER, *Aegina*, 450, 174. Le musée d'Égine possède des fragments de plusieurs exemplaires venant du temple d'Aphrodite. Ils sont tous décorés de motifs purement géométriques.

CORINTHE. Un exemplaire se trouve au Musée du Louvre (n° d'inv. MNB 2044. Ici *pl. VIII, 4*) Terre fine, de couleur chamois; vernis d'un brun noir ou d'un brun châtain. Les trois côtés extérieurs sont décorés de zigzags; sur le côté intérieur, bandes de vernis. Sur l'anse plate, zigzags; sur le plat de l'embouchure, arêtes rayonnantes séparées par des points

CUMES. L'exemplaire figuré dans *Cuma*, pl. XXXIX, 2 (reproduit dans notre *pl. VII, 4*). Il n'est pas complet, étant dépourvu du col et de la plus grande partie de l'anse.

Le flacon annulaire tire son origine de l'Orient. Il semble avoir été en faveur surtout dans l'île de Chypre où, dès l'âge du bronze et le commencement de l'âge du fer, on en rencontre fréquemment deux types principaux, suivant que le récipient annulaire est horizontal[1] ou vertical[2]. Des flacons du dernier type ont été trouvés à Abydos, en Égypte, dans plusieurs tombes de la XVIIIe dynastie[3]. Jusqu'à la fin de la période géométrique[4] ces flacons semblent avoir été presque inconnus en Grèce; à cette époque ils deviennent à la mode comme beaucoup d'autres curiosités orientales. Toutefois la forme à récipient vertical paraît seule avoir été employée dans les ateliers sicyoniens; c'est donc elle qui nous intéresse ici. Parmi les flacons grecs de ce type la forme sicyonienne à pied semble la plus ancienne. La section transversale du récipient annulaire est de forme rectangulaire, le vase est posé verticalement sur un pied conique, il a le col court, muni d'une anse en forme de ruban, et l'embouchure plate. Un flacon provenant de l'Héraion d'Argos[5] est du même type; il n'est pas sicyonien, mais il faut le regarder plutôt comme l'imitation d'un modèle sicyonien. Une forme à peu près identique se rencontre dans la poterie rhodienne[6]. A ces flacons il faut ajouter un petit flacon annulaire proto-attique, dont la section transversale est arrondie et dont le pied ne consiste qu'en une petite plaque[7], un flacon singulier, décoré de motifs géométriques, dont la provenance est inconnue (section ovale, anse tordue, embouchure trilobée)[8], et enfin des imitations italiques[9]. Les flacons annulaires sans pied paraissent généralement de date plus récente. Le flacon sicyonien de Corinthe, attribué ci-dessus à l'époque des aryballes pansus, appartient peut-être à une période moins reculée. Tel est le cas assurément d'un groupe de petits flacons dans lesquels la section du récipient est rectangulaire comme dans les flacons sicyoniens; ils sont surtout fréquents en Béotie, pour-

[1] OHNEFALSCH-RICHTER, *Kypros*, pl. CLXX, 9 e. CESNOLA, *Collect. of Cypr. Antiq.* II, 2, pl. XCV, 816. *Annals of Archæol. and Anthrop.* Liverpool 1910, pl. XXIX, 19. MYRES, *Cyprus Mus. Catal.* 386. *Musée Brit. Catal.* C 309. [2] Pour des exemplaires à pied v. CESNOLA, *Collect.* II, 2, pl. CXXXIII, 982; cf. MYRES, *Handbook of the Cesnola Collect.*, 473. Louvre, n° d'inv. AM 663. Sans pied et faits par conséquent pour être suspendus avec une ficelle, v. OHNEFALSCH-RICHTER, *Kypros*, pl. CCXVI. 31; MYRES, *Cyprus Mus. Cat.* 385. [3] GARSTANG, *El Arábah*, pl. XXI. RANDALL-MACIVER and MACE, *El Amrah and Abydos*, pl. XLIV, tombes 16 B et 108; L, tombe 17. [4] Un flacon mycénien du type horizontal, provenant de Rhodes et se trouvant au Musée National de Copenhague (n° d'inv. 5770), paraît à peu près isolé. Un flacon provenant d'Hissarlik, également du type horizontal, est représenté dans SCHLIEMANN, Ilios, 596, n° 1392. Cf. H. SCHMIDT, *Schliemanns Sammlung trojanischer Altertümer*, n°s 3246—47. [5] *Arg. Heraeum* II, 143, fig. 83. [6] Mus. Brit. A 1075, représenté dans KINCH, *Vroulia*, 46, fig. 20 a—b. [7] *Jahrbuch* 1887, 56, fig. 21 (*Akropolisvasen*, n° 351). [8] SAMBON-CANESSA, *Collect. d'antiquités*, Catalogue de vente, Paris, 1903, 6, n° 18. [9] MONTELIUS, *Civilisation* II, 323, 2 (l'exemplaire vient de Narce); II, 361, 20 (du mont Esquilin). SIEVEKING-HACKL 623, pl. 26; *Arch. Anz.* 1917, 102, fig. 30.

tant on les rencontre aussi dans les îles[1]. Moins anciens que les flacons à pied sont encore les petits aryballes annulaires, à section ovale ou à peu près circulaire, qui sont très communs dans la céramique corinthienne et béotienne des VIIe et VIe siècles[2] et qui se rencontrent aussi à Rhodes[3]. Un flacon égyptien en faïence qui a la même forme porte le nom d'Amasis II[4].

Le décor des flacons annulaires sicyoniens cités ci-dessus est du style géométrique pur. La grandeur varie peu. Le plus souvent le diamètre est d'environ 0,12; celui du flacon de Cumes (*pl. VII, 4*) est de 0,17.

Vases en forme de grenades.

Dans la tombe 18 de Cumes on a trouvé, avec des aryballes pansus, deux vases en forme de grenades tout à fait semblables[5]. La terre et la technique permettent de les attribuer avec certitude à la poterie sicyonienne. A en juger par les circonstances de la découverte, il faut les regarder comme appartenant à la periode dont nous parlons. En raison de leur curieux décor en écailles et à peinture polychrome il faut toutefois leur assigner une date très rapprochée de la fin de cette période.

Un troisième vase sicyonien en forme de grenade, provenant de Cumes (*pl. VIII, 3*)[6] et recueilli dans la tombe 49, appartient aussi, d'après le style, à cette période.

Il en est de même de trois autres vases de même forme et de provenance inconnue, tous les trois conservés au Musée National d'Athènes:

Pl. VIII, 1. N° d'inv. 855, Couve-Collignon 355. H. 0,115. Terre un peu plus rougeâtre que d'ordinaire, surface d'un jaune brun lustré. Vernis brun noir, rouge sur la partie inférieure de la panse. Sur la large bande de vernis placée un peu au-dessus du milieu de la panse, taches exécutées en retouches blanches. La corolle fermée placée en haut n'est pas perforée; le vase n'a donc pas d'ouverture. La plaque du pied est munie de quatre petits trous de suspension, et le dessous en est décoré.

Pl. VIII, 2. N° d'inv. 12920, Nicole 846. H. 0,12. Terre chamois, surface brillante; vernis brun noir ou châtain. Par-dessus les bandes de vernis, zigzags verticaux, disposés par groupes de quatre, peints en retouches blanches. La corolle placée en haut est perforée. Dans la plaque du pied deux petits trous de suspension et, sur le dessous, cercles concentriques.

Le troisième vase (n° d'inv. 856, Couve-Collignon 355) est, pour la forme et le décor, exactement identique à celui qui est figuré sur la *pl. VIII, 2*.

L'histoire du vase en forme de grenade est absolument la même que celle du flacon annulaire. Comme celui-ci il est venu d'Orient en Grèce. L'Égypte semble avoir été sa patrie d'origine. Dès le milieu du IIe millénaire av. J.-C. il joue dans ce pays, ainsi que plus tard en Grèce, un rôle important dans le culte des morts comme symbole de la fécondité et de la force génératrice. Sur une des stèles hittites venant de Mar'asch dans la Syrie septentrionale, stèles qui semblent avoir subi l'influence égyptienne, on voit une femme assise, une grenade à la main[7]. Dans la tombe d'Aménophis II on a recueilli de nombreuses grenades en faience[8]. Dans les tombeaux de la XVIIIe dynastie à Abydos[9] étaient déposés des vases en forme de grenades; plusieurs autres vases de ce genre, en verre ou en faïence, se trouvent dans la collection de v. Bissing[10].

Arch. Anz. 1896, 209, n° 20; 1898, 191, fig 8. Sieveking-Hackl 404, fig. 50. Nicole 841 (le flacon de Mnasalkes). *Thera* II, 314, fig. 501. *Arch. Anz.* 1892, 162. [2] Furtwängler, *Berlin. Vas.*, forme 110. [3] *Jahrbuch* 1886, 148. Kinch, *Vroulia*, 46, fig 18—19 et pl. 31, 3. [4] *Cat. général du musée du Caire* VI: v. Bissing, *Fayencegefässe*, 51, n° 3767, cf. p. XV sq. [5] L'un est figuré dans *Cuma*, pl. LI, 5. [6] D'après *Cuma*, pl. XLI, 4. [7] Ed. Meyer, *Reich und Kultur der Chetiter*, 38, fig. 30. [8] *Catalogue génér. du musée du Caire*, IV (Daressy, *Fouilles de la vallée des rois*), n°s 24508—25, pl. XXX. [9] Randall-MacIver and Mace, *El Amrah and Abydos*, pl. LV, 19. [10] v. Bissing, *Der Anteil der ägyptischen Kunst am Kunstleben der Völker*, 38.

Enfin, sous la XVIIIe dynastie, des vases égyptiens en verre de cette forme ont été importés à Chypre, où on les a trouvés dans les tombes 66 et 88 d'Enkomi[1]. Pour ce type également, Chypre a donc joué probablement le rôle d'intermédiaire entre l'Orient (l'Égypte) et la Grèce.

Dans ce dernier pays les vases en forme de grenades — de même que les simples imitations du fruit — ne semblent se rencontrer que dans les tombes de la fin de l'époque géométrique. Un vase de ce genre, de fabrication attique, a été trouvé dans la nécropole d'Éleusis[2]. Trois exemplaires du Musée National d'Athènes[3] et un exemplaire du musée de Berlin[4] sont aussi des produits attiques; ils sont décorés tous les quatre de motifs purement géométriques. Il existe enfin, au musée d'Athènes, deux exemplaires monochromes à décor incisé, venant de Thèbes[5]; ils appartiennent au groupe argien mentionné ci-dessus p. 22. Les vases cités sont tous du même type que nos exemplaires sicyoniens. L'embouchure est constituée par la corolle du fruit, qui est épanouie et à bord dentelé ou fermée et en forme de bouton. Ce n'est d'ailleurs souvent qu'une fausse embouchure, sans communication avec l'intérieur du récipient globulaire. Dans ce cas on ne peut donc parler de vases au sens propre du mot; ce sont évidemment des ex-voto, fabriqués seulement pour être déposés dans les tombes. A l'extrémité opposée à la corolle il y a ordinairement un pied, ce qui distingue ces vases des modèles orientaux. Celui des exemplaires sicyoniens est très développé; le plus souvent il est assez haut et assez svelte, de même que le pied des flacons annulaires sicyoniens. Sur les grenades attiques ce n'est généralement qu'une toute petite plaque peu élevée. Les exemplaires attiques, ainsi que ceux de Sicyone, ont le pied ordinairement perforé, de sorte qu'on a pu les porter suspendus à une ficelle. Dans les exemplaires monochromes le pied est remplacé par un petit anneau qui répond au même usage. Le vase d'Éleusis enfin n'a ni pied ni anneau.

Un type plus récent des vases en forme de grenades se rencontre dans la céramique polychrome du VIIe siècle; il est tout à fait différent des types précédemment mentionnés qui paraissent particuliers à la céramique géométrique tardive de l'Argolide et de l'Attique. M. Boehlau a trouvé à Samos[6] un exemplaire de ce type récent, et un autre, complètement semblable, a été recueilli dans la tombe 77 de Géla[7]; un troisième qui provient d'Italie est à Vienne[8]. Dans ce type le fruit est renversé, de sorte que la corolle dentelée se trouve être le pied. A l'extrémité opposée on a disposé une embouchure plate, comme celle qu'on voit en général sur les aryballes. Un vase en bronze, venant de l'Acropole d'Athènes, reproduit le même type[9].

A part les deux exemplaires de la tombe 18 de Cumes, tous les vases sicyoniens en forme de grenades ont un décor purement géométrique. Ils sont tous à peu près de même hauteur, c'est-à-dire de 10, 5 à 12 cm.

Des trouvailles instructives en nombre suffisant nous ont permis d'établir ci-dessus le groupement des œnochoés, des lécythes, des skyphos, des flacons annulaires et des vases en forme de grenades qui appartiennent à l'époque des aryballes pansus. Nous avons donc rassemblé des matériaux assez considérables, qui nous donnent une idée précise du caractère ordinaire de la poterie sicyonienne de cette période et de son style.

[1] *Excavations in Cyprus*, 34, fig. 62, n° 1218 et 35, fig. 63, n°s 1052—53. [2] Musée d'Éleusis, n° d'inv. 648; l'exemplaire est figuré dans *Ἐφ. ἀρχ.* 1898, pl. 2, 5. [3] Collignon-Couve 356 et 371. [4] Reprod. dans *Athen. Mitt.* 1918, pl. IV, 2. [5] Nicole 844—5. Un vase monochrome analogue, en forme de grenade, se trouve à Berlin (n° d'inv. 4504). [6] *Aus jonischen u. italischen Nekropolen*, pl. II, 2. [7] *Monum. ant.* XVII, 59, fig. 32. [8] Masner n° 72. [9] de Ridder, *Cat. des bronzes trouvés sur l'Acropole d'Athènes*, 39 sq., n° 114, fig. 13.

En nous appuyant sur ces données nous pouvons maintenant attribuer à cette même période un certain nombre de vases sicyoniens, sur la date desquels les circonstances de trouvaille ne fournissent pas de renseignements suffisants. Il s'agit, pour la plupart, de formes dont on ne connaît jusqu'à présent que peu d'exemplaires, provenant presque tous d'une région restreinte de la Grèce (Argolide, Égine, Delphes, Attique et Théra).

Skyphos à anses verticales.

Égine. L'exemplaire de la *pl. XIII, 1* est reproduit d'après la reconstitution, certainement juste, de M. Pallat (*Athen. Mitt.* 1897, 288). Des fragments d'autres skyphos complètement semblables se trouvent au musée d'Égine.

L'argile et la technique sont exactement semblables à celles des meilleurs produits sicyoniens de cette période; il en est de même du style; les arêtes larges et courtes, rayonnant autour de la base, et le »chien courant« sont des motifs bien connus dans la décoration de l'époque. Nous verrons plus tard (p. 70) que de petits skyphos de la même forme, mais entièrement enduits de vernis, à l'intérieur aussi bien qu'à l'extérieur, sont assez communs pendant cette phase de la céramique sicyonienne.

Pyxis hautes.

Athènes. Céramique. Un exemplaire au Musée National de Copenhague. N° d'inv. 7315 (*pl. XI, 1*). Pas de couvercle. Vernis entièrement rouge. H. 0,065.

Théra. *Athen. Mitt.* 1903, 198, K 61—66, *Beilage* XXXIV, 4—6, XXXV, 1—3 (les exemplaires K 61 et K 66 sont reproduits sur notre *pl. XI, 3 et 4*). Leyde, Rijksmuseum: *Catalogus, Afdeeling Griekenland en Italie, I Deel, Vaatwerk* IV, 60 (notre *pl. XI, 2*; représentée déjà dans Conze, *Zur Geschichte d. Anfänge griech. Kunst*, pl. III, 2; cf. *Jahrbuch* 1888, 248; *Thera* II, 192).

La plupart des pyxis de Théra (K 61—65) citées ci-dessus viennent d'une seule tombe, à savoir la tombe 97 de la nécropole fouillée par M. Pfuhl. On les y a trouvées associées à plusieurs autres vases sicyoniens du style de cette période, au nombre desquels deux aryballes pansus.

L'exemplaire K 66 (*pl. XI, 4*) se distingue nettement des autres. La forme en est plus basse et plus large, la paroi plus incurvée. Le couvercle est pointu et sans bouton. Les particularités techniques (terre d'un blanc jaune tirant sur le vert, vernis olive) témoignent d'une parenté étroite avec la céramique géométrique, étudiée dans le premier chapitre. C'est ce qu'indique aussi le décor. Peut-être faut-il donc rapporter plutôt cette pyxis à la première période de la poterie sicyonienne. Elle est en tout cas plus ancienne que les autres pyxis mentionnées plus haut, et représente un type intermédiaire entre les pyxis comme celles de la *pl. XI, 1—3* et la forme ordinaire de la pyxis géométrique, dont nous avons déjà parlé (p. 6).

Excepté l'exemplaire K 66, les pyxis citées appartiennent toutes, par leur style et par leur technique, à l'époque des aryballes pansus. Le décor est le plus souvent géométrique. Comme motif nouveau on ne peut citer que les protomes de chevaux sur l'exemplaire K 65[1].

Pyxis plates.

Argolide. *Arg. Heraeum* II, 137 sqq., type 1 b. A côté de pyxis comme celles des figures 68—69 (voir plus loin nos *fig. 33 et 41*), la trouvaille comprend les fragments d'un nombre plus considérable de pyxis à décor purement géométrique. Parmi eux il faut mentionner avant tout les fragments, figurés sur la *pl. XII, 4*, d'une très grande pyxis. H. 0,13.

[1] M. Pfuhl montre peut-être trop d'imagination quand il dit (*Athen. Mitt.* 1903, 198) que le motif de l'autre côté du même vase représente un navire. Le fragment conservé est sûrement inintelligible.

Égine. *Athen Mitt.* 1897, 298.

Phalère. *Ἀρχ. Ἐφ.* 1916, 35, fig 28, 1. V. notre *pl. XII, 2.* Au Musée National d'Athènes. H 0,046 av. le couvercle; diamètre du couvercle 0,115. Terre fine, couleur chamois, surface d'un blanc jaune lustré. Vernis dans la zone géométrique châtain, sur les arêtes qui entourent la base et sur le couvercle rou... Intérieur couvert de vernis rouge. Sous le fond un unique cercle de vernis.

Sparte (?). *BSA* 1906/07, 127.

Théra. *Thera* II, 191, fig. 385. *Athen. Mitt.* 1903, 199, K 67, *Beilage* XXXVI, 2 (repr. dans notre *pl. XII, 1*).

La forme des vases ci-dessus est la plus ancienne d'une série continue de pyxis sicyoniennes et corinthiennes. La paroi, verticale et sans aucun rebord, soit en haut soit en bas, en est le trait caractéristique. Le couvercle, plat ou légèrement conique, est simplement placé sur le récipient dont il n'entoure pas le bord. Le vase repose dans toute sa largeur sur le fond, comme un cylindre dressé. Seule la pyxis représentée sur la *pl. XII, 1* fait exception avec son pied bas en forme d'anneau. L'exemplaire de Phalère, que le décor (arêtes rayonnantes) permet aussi d'attribuer avec certitude à la dernière partie de cette période, a été trouvé, dans la tombe 11 [1], avec plusieurs autres vases sicyoniens, parmi lesquels des aryballes, les uns du type pansu, les autres d'un type plus récent. Pour une description plus détaillée de cette tombe, v. ci-d. p. 74.

En dehors de la céramique sicyonienne, cette forme de pyxis est rare, et elle ne se rencontre, semble-t-il, qu'en Argolide [2]. Il est bien douteux qu'il y ait quelque rapport entre elle et les boîtes plates sans anses dont nous avons parlé dans le chapitre précédent (p. 6). Par contre, la nécropole géométrique de Mycènes nous a fourni des formes très analogues [3]; des fragments trouvés dans la nécropole de Tirynthe viennent également de vases de même forme [4], et un grand couvercle, légèrement bombé, provenant de l'Héraion d'Argos, se rattache probablement aussi à nos pyxis [5]. Il est vrai que, dans ces cas, il s'agit de vases assez grands, dont le diamètre à l'embouchure est de 0,25 à 0,35, tandis que les pyxis sicyoniennes sont le plus souvent beaucoup plus petites, ayant d'ordinaire de 0,10 à 0,15 de diamètre. Quelques-unes sont pourtant de dimensions plus grandes et ne le cèdent guère à celles de l'Argolide méridionale. La pyxis représentée ci-d. *fig. 33* a 0,28 de diamètre à l'embouchure; et celle de notre *pl. XII, 4* n'a pas dû être beaucoup plus petite. Dans la poterie sicyonienne les couvercles très bombés, comme celui d'une des pyxis mentionnées de Mycènes [6], nous sont connus par les pyxis hautes.

Nous retrouvons, dans le décor des pyxis plates que nous avons citées, tous les éléments caractéristiques du style sicyonien à l'époque des aryballes pansus. Les motifs géométriques ne se voient ordinairement que dans une ou deux zones étroites, placées directement au-dessous du bord, tandis que le reste de la paroi est couvert de raies serrées; plus rarement on a peint près du fond une deuxième étroite zone de décor. Sur les deux pyxis représentées dans *Arg. Heraeum* II, 137, fig. 68—69 (la seconde reproduite ci-dessous *fig. 33* et *41*), nous retrouvons l'ornementation particulière que nous avons déjà rencontrée sur plusieurs vases magnifiques, œnochoés et coupes, ornementation qui s'étend librement sur toute la panse et qui couvre même le couvercle et le fond. La riche décoration d'arêtes rayonnantes qu'on voit sur l'exemplaire de Phalère (*pl. XII, 2*), est de même un élément nouveau qui ne compte pas parmi les motifs géométriques. A l'intérieur, les pyxis plates sont toujours entièrement recouvertes de vernis.

[1] *Ἀρχ. Ἐφ.* 1916, 20, n° 43. [2] La pyxis de Phalère reproduite dans *Jahrbuch* 1887, 55, fig. 19—20 (Couve-Collignon 424, pl. XVII) est sans aucun doute une imitation des modèles sicyoniens. [3] *Ἐφ. ἀρχ.* 1912, 133 sq. [4] *Tiryns* I, 156, pl. XIX, 3. [5] *Arg. Heraeum* II, pl. LVIII, 8 a—b. [6] *Ἐφ. ἀρχ.* l. c., fig. 7.

Pyxis à paroi concave.

Phalère. Mus. Brit., n° d'inv. 65. 7—20. 18; reproduite dans notre *pl. XII, 3.* H, 0,037 sans le couvercle, diamètre 0,077. Terre fine, d'un blanc jaune. Vernis châtain.

La forme ne se distingue de la forme précédente que par la paroi qui, au lieu d'être verticale, est légèrement concave. Nous verrons dans le chapitre suivant comment cette variante remplace peu à peu le type primitif à paroi verticale qui, à l'époque des aryballes piriformes, finit par disparaître complètement. D'après le décor, il faut rapporter l'exemplaire de Phalère, mentionné ci-dessus, à la période des aryballes pansus, mais certainement à sa dernière partie.

Couvercles.

A ce que nous avons dit des formes de pyxis, nous allons ajouter quelques observations particulières sur les couvercles, qui le plus souvent n'ont pas été trouvés en même temps que les vases auxquels ils appartiennent.

Il en existe deux formes principales:

1° Les couvercles hauts, coniques ou bombés, appartiennent, comme nous l'avons vu, aux pyxis hautes, dont l'embouchure présente une rainure dans laquelle s'emboîte le couvercle (cf. *pl. XI, 2—4*). Comme les pyxis hautes elles-mêmes, ces couvercles sont rares. En dehors de ceux de Théra, mentionnés plus haut, je ne connais qu'un seul exemplaire provenant de cette période, exemplaire trouvé près de l'Héraion d'Argos[1].

2° Les couvercles plats, légèrement bombés ou coniques, avec un bouton au centre, sont extrêmement communs. Bien qu'ils aient été destinés surtout aux pyxis plates (cf. *pl. XII, 1—3*), on les a certainement employés aussi pour d'autres vases à large embouchure (comp. p. ex. notre *fig. 13*); on remarque, en effet, que les trouvailles provenant de l'Héraion d'Argos comprennent 3 ou 4 fois plus de couvercles que de pyxis[2]. Les couvercles plats sont munis ordinairement par dessous d'un anneau en saillie qui entre dans l'embouchure du vase, de sorte que le couvercle appuie sur le bord[3].

A cette époque le décor des couvercles, hauts aussi bien que plats, est ordinairement très simple; il consiste en lignes serrées entre lesquelles on a quelquefois inséré une ou, au plus, deux étroites bandes à ornements géométriques. Dans la période qui nous occupe, on ne voit que rarement les arêtes rayonnantes autour du bouton; les quelques cas où elles se rencontrent sont tous de la dernière partie de la période (*pl. XII, 2—3*). Ce n'est qu'à l'époque des aryballes ovoïdes qu'elles deviennent un motif courant dans la décoration des couvercles. Le décor en damier se rencontre fréquemment sur les boutons, dont la forme varie d'ailleurs extrêmement.

Hydrisque.

Delphes. Elvira Fölzer, *Die Hydria (Beitr. z. Kunstgesch., Neue Folge* XXXIII), 50, n° 48, pl. III (reproduit *pl. XIII, 4*). H. 0,07.

Ce petit vase qui, en raison de son décor, peut être rapporté avec certitude à la période des aryballes pansus, semble être la seule hydrie sicyonienne qu'on connaisse[4].

[1] Au Musée National d'Athènes. Forme et décoration à peu près identiques à celles de l'exemplaire figuré dans *Athen. Mitt.* 1903, *Beilage* XXXIV, 5. Diamètre 0,065. [2] *Arg. Heraeum* II, 136. [3] cf. *Arg. Heraeum* II, 139, type 2, fig. 73. [4] L'hydrisque qui surmonte le couvercle de la grande amphore géométrique originaire de Curium (Perrot-Chipiez III, 703, fig. 514) et que M[lle] Fölzer (*op. cit.* 36, n° 20), conformément à l'opinion exprimée par Furtwängler (*Sitz. Berichte Münchener Akad.* 1905, 279), a rangé parmi les vases »protocorinthiens-géométriques«, est absolument étrangère à la céramique sicyonienne; malgré sa singularité, elle est sans doute attique; cf. Botho Graef, *Athen. Mitt.* 1896, 449 et Fr. Poulsen, *Dipylongräber*, 126 sq.

Pour l'évolution de la forme de l'hydrie, nous renvoyons au travail de M[lle] Fölzer. Notre hydrisque est intimement liée au type des hydrisques submycéniennes provenant de Salamine[1]. Sur la présence de ce type dans la céramique géométrique, v. Fölzer, 45 sqq. et *Tiryns* I, 156 sq.

Le décor de la petite hydrie delphique est tout à fait du style sicyonien: autour du col et entre les anses, des zones de motifs géométriques; sur l'épaule, un serpent; toute la partie inférieure de la panse est couverte d'étroites bandes.

Amphorisques I.

Théra. *Athen. Mitt.* 1903, 197 sq., K 58—60, *Beilage* XXXIV, 2; XXXV, 4. H. 0,156—0,157 (K 58 = notre *pl. XIII, 3*).

Les amphorisques cités ont été trouvés tous dans la tombe 97 de la nécropole fouillée par M. Pfuhl, associés à plusieurs autres vases sicyoniens de la même époque (v. ci-d. p. 30).

Cette forme caractéristique d'amphore, à anses doubles et à moulure saillante au-dessous du rebord, est très répandue dans les ateliers géométriques. Une grande amphore de la nécropole de Tirynthe[2], et une autre, de date plus récente, qui vient de la même nécropole (*fig. 13*), attestent la présence de cette forme en Argolide. Un exemplaire crétois est figuré dans *Jahrbuch* 1899, 39, fig. 21. Un autre, au musée de Munich[3], provient de Béotie. En Attique et à Théra la forme en question a été très en vogue.

Le décor de nos amphorisques est du style géométrique pur. Il occupe les zones horizontales autour du col et les zones ménagées sur les deux faces entre les anses. L'épaule et la partie inférieure de la panse sont couvertes de bandes minces et serrées.



Fig. 13 Amphore de Tirynthe
Musée de Nauplie. H. 0,52.

Amphorisques II.

Athènes. Céramique. Couve-Collignon 403 (reproduit *pl. XIII, 2*). H. 0,095.
Théra. *Athen. Mitt.* 1903, 197, K 57, *Beilage* XXXIV, 3. H. 0,122.

Le second de ces amphorisques a été trouvé dans la tombe 97, souvent mentionnée, de la nécropole fouillée par M. Pfuhl à Théra.

Ils reproduisent en miniature une forme bien connue par de grands pithos et par de grandes amphores, forme répandue surtout dans la céramique géométrique des îles[4] et qui, chose étrange, semble manquer dans la poterie géométrique attique et argienne.

Le décor est du style géométrique ordinaire, comme sur les vases précédents. Pourtant la zone d'arêtes sur l'épaule de la petite amphore de Théra est un élément nouveau, qui annonce l'époque suivante.

[1] *Athen. Mitt.* 1910, pl. VI, 6. Fölzer, pl. III, 40 [2] *Tiryns* I, pl XX, 1 [3] Sieveking-Hackl 400
[4] Pour l'histoire de cette forme, v. surtout Dragendorff, *Thera* II, 152 sq. Cf. aussi les amphores »eubéennes« dans *Athen. Mitt.* 1897, 238, fig. 6; 1903, *Beilage* XXX, 2—4; *BCH* 1911, 372, fig. 30; de plus, *Jahrbuch* 1899, 38, fig. 19; Conze, *Anfänge griech. Kunst*, pl. I, 2

Cotyles[1].

Argolide. *Arg. Heraeum* II, 132 sq., type 1, fig. 62—63.

Égine. *Athen. Mitt.* 1897, 292 sq., fig. 17—18. Dans les trouvailles inédites du temple d'Aphrodite, conservées au musée d'Égine, les vases de cette forme à décor géométrique sont nombreux. Le type de la *pl. X, 3* est le plus fréquent: sous le rebord, large zone remplie de groupes de traits verticaux; entre ces groupes, métopes avec hérons. — Furtwängler, *Aegina*, 449, n° 166.

Corinthe. Fragments trouvés dans les fouilles américaines, au musée de Corinthe.

Phalère. Mus. Brit., n° d'inv. 65. 7—20. 16 (*pl. X, 3*). H. 0,07. Terre chamois, vernis rouge brun.

Éleusis. Musée ibid., n° d'inv. 675. Mentionnée dans *Ἐφ. ἀρχ.* 1898, 91 sous le nom de *κύαθος πρωτοχορινθιακός*; figuré dans notre *pl. X, 4*. H. 0,09. Terre chamois, vernis rouge brun.

Mélos. Mus. Brit., n° d'inv. T. B. 225 (*pl. X, 5*). H. 0,084. Terre plus brunâtre que d'ordinaire; vernis noir.

Syracuse. *Monum. ant.* XXV, 553, fig. 140.

A ce groupe appartient enfin la cotyle figurée sur la *pl. X, 2*, dont on ignore la provenance (Leyde, Rijksmuseum, *Catalogus* IV, 27; déjà reproduite dans Conze, *Anfänge griech. Kunst*, pl. III, 5).

Cette forme paraît inconnue dans les autres groupes de vases. Comme les skyphos, ce sont évidemment des vases à boire. Nos cotyles sont de taille modeste, la hauteur variant environ de 7 à 9 cm. Elles ne sont pas très communes et semblent avoir de très bonne heure passé de mode. Personnellement, je ne connais que les exemplaires cités ci-dessus. A en juger d'après le décor, ils appartiennent tous à l'époque des aryballes pansus, ce que prouve aussi le contenu de la tombe dans laquelle l'exemplaire d'Éleusis a été trouvé (v. plus loin p. 40). Le profil à courbure nettement prononcée est caractéristique de cette forme, et pour cette raison M. Hoppin[2] la met en rapport avec certains types de coupes mycéniennes.[3] Il est pourtant assez douteux que ce rapport existe en réalité. — Le nombre des anses varie; le plus souvent il y en a deux, quelquefois une seule (*pl. X, 4*).

Le décor de ces vases est toujours très simple. La partie inférieure de la panse est parfois entièrement recouverte de vernis, parfois elle l'est seulement jusqu'à mi-hauteur, le reste, dans ce cas, étant occupé par des raies horizontales comme à l'ordinaire. Au-dessus de la courbure de la paroi se trouve la décoration proprement dite, dont les types courants se voient sur la *pl. X, 2—3*. Le motif des cerfs, sur le fragment représenté dans *Athen. Mitt.*, l. c., fig. 18, se rencontre aussi sur des lécythes et sur des aryballes de la même époque (*pl. VII, 3* et *XIV, 1*). Les cotyles provenant d'Argolide, d'Éleusis et de Mélos (*pl. X, 4—5*) offrent un décor plus simple. L'intérieur est toujours complètement enduit de vernis; il y a seulement au-dessous du rebord une étroite bande réservée; au milieu de cette bande est peinte une ligne de vernis isolée. La face extérieure des anses est ordinairement décorée de raies transversales.

Assiettes.

Des assiettes venant d'ateliers sicyoniens n'ont été trouvées, à ma connaissance, qu'à l'Héraion d'Argos. V. *Arg. Heraeum* II, 141 sq., où il est rendu compte, d'une manière détaillée, des différentes variétés de formes. Il faut seulement remarquer que les fragments d'assiettes décrits dans l'ouvrage ci-dessus ne sont pas tous de l'époque en question. Les trois fragments figurés sur la pl. LIX, 17 et 18 a—b lui appartiennent cependant sans aucun doute. Ce qui suit peut servir de supplément aux observations de M. Hoppin à leur sujet.

[1] Par ce nom nous désignons de petits vases à boire, à une ou deux anses, semblables aux canthares. Cf. Pottier dans Daremberg-Saglio, *Dictionnaire*, s. v. *cotyla*. [2] *Arg. Heraeum* l. c. [3] *Myk. Thongefässe*, pl. X, 49.

De l'exemplaire n° 17 de la pl. LIX il ne reste qu'un tiers avec les traces de deux anses. A en juger par la distance de l'une à l'autre, l'assiette a eu 4 anses en tout. Elle est peinte à l'extérieur comme à l'intérieur, même sous le fond. A l'extérieur se voient, le long du bord, deux zones remplies de groupes de zigzags verticaux. Le même motif se trouve à l'intérieur dans la partie centrale.

Les fragments 18 a—b de la même planche appartiennent tous les deux à une assiette assez grossière et à paroi épaisse. Le décor, du style sicyonien typique, en est extraordinairement riche; c'est surtout la forme spéciale de la rosace à quatre pétales qui est caractéristique.

Des formes d'assiettes toutes semblables sont fréquentes également dans plusieurs autres groupes géométriques.

Les particularités caractéristiques et bien apparentes de la technique et du style montrent que tous les vases que nous venons de grouper, malgré l'étendue de l'aire géographique dans laquelle ils sont dispersés, sont si intimement liés entre eux qu'on a le droit de supposer qu'ils sont sortis, durant une période plus ou moins longue, du même centre de fabrication.

Dans ce qui précède, nous avons déjà désigné ces vases, pour des raisons de commodité, du nom de »vases sicyoniens«. Nous avons par là anticipé sur le résultat de la discussion relative à leur provenance, discussion qui ne sera, à la vérité, possible qu'au terme de cet ouvrage, quand nous connaîtrons tous les éléments de la question. Mais, dès maintenant, un résumé des particularités caractéristiques de tout le groupe peut nous fournir de sérieux arguments en faveur de cette localisation.

Il faut considérer tout d'abord les formes de nos vases et les contrées dans lesquelles ils ont été répandus. De cette façon nous serons certainement en mesure de délimiter l'aire géographique dans laquelle doit être cherché leur lieu d'origine. Or, parmi les formes en usage dans notre groupe de vases, nous en avons trouvé deux, le lécythe à long col et la pyxis plate, qui sont particulières à l'Argolide; et c'est également cette région que suggère la répartition territoriale des trouvailles. Abstraction faite, en effet, des trouvailles dans les colonies d'Occident, trouvailles auxquelles on ne peut avoir égard, les découvertes de la Grèce propre engagent à situer le centre d'exportation dans la partie Nord-Est du Péloponnèse. En réalité l'aire centrale de diffusion est absolument la même que celle des vases géométriques qui nous ont occupés dans le chapitre précédent (Argolide, Égine, Delphes, Théra).

Mais, si quelques formes de notre groupe ainsi que la localisation des trouvailles nous font penser à l'Argolide, l'examen des particularités techniques nous permet de restreindre encore le champ de nos recherches[1]. Nous nous contentons ici de parler des caractères généraux, communs non seulement aux vases de l'époque que nous étudions dans ce chapitre, mais aussi à ceux des périodes suivantes. Tout d'abord il faut relever l'habileté du potier. L'argile est toujours extrêmement fine et soigneusement épurée. La couleur en est très pâle, fréquemment d'un blanc tirant sur le jaune, le plus souvent pourtant d'un ton légèrement rougeâtre (couleur chamois). Elle rappelle donc l'argile de la céramique mycénienne d'Argolide, qui est pourtant généralement plus sombre. Le ton verdâtre, qui, nous l'avons souvent dit, est une particularité argienne, est assez commun dans ce groupe. Mais ce qui est surtout caractéristique, c'est la manière dont est traitée la surface. Dans les descriptions de vases »protocorinthiens«

[1] On a parlé souvent de la technique »protocorinthienne«. La description la plus minutieuse a été donnée par M. Pallat dans *Athen. Mitt.* 1897, 274 sqq.

on parle souvent d'un engobe. Cette dénomination n'est cependant pas correcte. Car il ne s'agit pas d'un engobe véritable, se distinguant, par sa couleur et par sa nature, de l'argile de la paroi, comme on en voit dans d'autres groupes de vases. La surface est ordinairement — si le travail est soigneusement exécuté — d'un blanc jaune lustré, rappellant l'ivoire, de sorte qu'elle se prête parfaitement à la peinture. Quand l'extérieur du vase offre cet aspect d'ivoire, la section de la paroi est souvent d'une teinte chamois très nette. Il est bien possible qu'on ait produit cet effet en enduisant la surface d'eau ou d'une dissolution d'argile de même nature que celle qu'on paraît avoir employée pour peindre des ornements blancs sur fond noir (v. ci-d. p. 68). Le modelage témoigne d'une technique fort développée; il est sûr et exact; la paroi n'est souvent épaisse que d'un millimètre; à cet égard, les meilleurs des petits vases sicyoniens sont comparables aux tasses de Kamarès. Le vernis employé est ordinairement très brillant; le plus souvent il est d'une belle couleur châtain qui tourne fréquemment au rouge, ou qui devient même tout à fait rouge, tandis qu'elle n'a que plus rarement un ton foncé, noirâtre, tirant quelquefois sur l'olive. Les nuances de la couleur du vernis proviennent certainement d'une cuisson inégale. D'ailleurs, il faut mentionner ici une particularité qui se rencontre assez souvent, aussi bien dans la période en question que dans les phases suivantes de notre céramique: c'est le procédé qui consiste à faire subir à une partie du vase, nettement délimitée, une cuisson plus intense, de façon que le vernis de cette partie passe au rouge, tandis que le reste conserve la couleur brune ou brun noir. Cette particularité se rencontre le plus souvent sur les skyphos, mais quelquefois aussi sur d'autres formes de vases[1].

Après cette description il ne sera guère nécessaire de mettre en relief la parenté étroite qui, au point de vue technique, unit nos vases et la céramique géométrique que nous avons cru, dans le premier chapitre de cet ouvrage, pouvoir attribuer à Sicyone. Ces deux groupes ont en commun: d'abord l'argile blanchâtre caractéristique, qu'on retrouve dans toute la poterie de l'Argolide septentrionale, puis le même vernis brillant, d'excellente qualité, et présentant les mêmes nuances. Les vases du groupe géométrique en ont ordinairement une couche assez épaisse, qui, en vertu même de son épaisseur, prend une couleur foncée, à peu près noire; dans le groupe de l'époque des aryballes pansus on préfère un enduit plus mince, de couleur châtain; dans l'un et l'autre la couleur rouge, brillante, produite par une cuisson intense, est très en faveur. Enfin, dans la manière de préparer la surface, il existe entre les deux groupes une conformité qui ne peut guère tromper; dans tous deux elle offre le même aspect caractéristique: elle est dure, lustrée et semblable à l'ivoire. En réalité les différences techniques entre ces vases ne sont pas plus grandes que celles qui pourraient se présenter tout naturellement dans une même série entre des vases assez grands et un peu grossiers, destinés à l'usage de tous les jours (comme le groupe dont nous avons parlé dans le chapitre précédent), et une poterie plus fine et de moindres dimensions (comme les vases que nous venons d'examiner)[2].

Mais il y a, en outre, une affinité bien marquée entre les décors des deux groupes;

[1] Par ex. sur la pyxis représentée *pl XII*, 2, où le vernis de la zone géométrique entre les anses est de couleur châtain, tandis que les arêtes de la base et du couvercle sont rouges. Cf. d'ailleurs: Hoppin, *Arg Heraeum* II, 133; *Athen. Mitt.* 1897, 300, fig 24; Sieveking-Hackl 195 6. Dans le dernier ouvrage cité on compare ce phénomène avec le défaut, produit par la cuisson, que M. Reichhold nomme »*Lagerring*« (v. Furtwängler-Reichhold, *Griech. Vasenmalerei* I, 154 sqq.). Il y a cependant cette différence que, dans la poterie sicyonienne, on ne peut guère regarder cette particularité comme un défaut; il faut, au contraire, y voir certainement un moyen d'obtenir par la polychromie un effet spécial. [2] V. Pfuhl, *Athen. Mitt* 1903, 200.

ce qui est le trait caractéristique de cette affinité, c'est qu'elle concerne plutôt le goût général et le style du décor que les éléments eux-mêmes de celui-ci. Un regard jeté sur les vases des *pl. I–III* et *IV–XIII* nous le montrera clairement. Contrairement à la plupart des autres styles géométriques et des »styles de transition«, les décors des deux groupes témoignent d'un sens spécial de la concision, de la clarté et de l'exactitude, d'une intelligence très nette de la portée des moyens dont on y dispose et, en même temps, d'une aversion prononcée pour toute intempérance d'imagination. Ils font l'effet d'être sortis de la même école, si l'on peut employer ce terme.

Tenant compte de ces diverses remarques, on estimera sans doute une seule explication vraisemblable, à savoir que les deux groupes de vases proviennent du même centre de fabrication.

Mais enfin est-ce qu'on ne pourrait pas s'arrêter tout simplement à la conception généralement établie, laquelle, contrairement aux opinions plus modernes[1], ne distingue pas entre ces deux groupes, mais les réunit en un seul sous le nom de »céramique protocorinthienne-géométrique«? Est-ce que la distinction que nous avons faite n'est pas complètement arbitraire? Il n'est pas difficile de démontrer qu'il n'en est pas ainsi. Aux ressemblances qui lient si intimement les deux groupes répondent incontestablement des différences importantes. Nous avons dit que les différences techniques ne suffisaient guère, considérées isolément, pour établir une distinction. En ce qui concerne les formes des vases et la localisation des trouvailles, les deux groupes sont déjà plus différents. Mais c'est surtout la décoration qui prouve de manière claire et décisive la nécessité de la distinction établie. Malgré l'affinité des styles, affinité signalée plus haut, le répertoire ornemental des deux catégories présente une différence évidente. Comparons entre eux, pour en donner la preuve, les éléments géométriques utilisés par chacune d'elles, abstraction faite de tous les motifs d'un autre genre. Plusieurs des ornements reproduits ci-dessous *fig. 14* à *27* font entièremeut défaut dans le style sicyonien géométrique. Au contraire, la spirale, qui en est le motif caractéristique, ne se rencontre pas du tout dans le groupe qui nous occupe actuellement; de même les équerres, autre motif de prédilection des vases sicyoniens géométriques, n'y apparaissent que très rarement.

Ce sont ces différences qui ont porté quelques savants à contester la possibilité d'un même centre de fabrication pour les deux groupes[2]. Cependant cette conclusion paraît être trop précipitée; car en réalité ces différences, du moins en ce qui concerne les points essentiels, s'expliquent certainement par le rapport chronologique des deux groupes. Dans le chapitre précédent nous avons essayé de montrer qu'il s'agissait d'une poterie appartenant à une époque presque purement géométrique. Nous essaierons maintenant de prouver que, dans ce chapitre-ci, nous avons affaire à un groupe de vases qui appartiennent tous, y compris les vases à décor purement géométrique, à une époque postérieure, c'est-à-dire à la fin de la période géométrique, moment où le style géométrique est en pleine décadence. Il sera nécessaire de présenter un exposé assez détaillé, d'autant plus que le manque de clarté sur ce point a eu plus d'une fois, et tout récemment encore, des conséquences fatales pour l'intelligence de toute la céramique sicyonienne.

Il est, dès l'abord, évident que notre groupe de vases embrasse une période qui s'étend jusqu'à la fin de l'époque géométrique. Nous en avons une garantie suffisante dans le fait qu'il se continue directement dans la céramique archaïque, comme nous le verrons au chapitre suivant. La question est donc de déterminer jusqu'où remontent nos vases. S'il s'agissait d'une période assez longue, il serait naturel que, dans une série

[1] V. ci-dessus p. 4. [2] V. surtout Laistner, *BSA* 1912/13, 61.

aussi richement représentée que la série en question, on puisse constater plusieurs phases successives des formes et du décor. Or pour les formes cela n'est certainement pas possible. L'aryballe seul présente des variations de forme ayant quelque importance. Mais nous avons déjà dit que ces variations ne peuvent pas servir de base à une distinction chronologique, la forme globulaire et la forme conique se rencontrant côte à côte dans les tombes de cette période. Il en est à peu près de même de la décoration. Naturellement on distingue facilement des éléments anciens et d'autres plus récents; personne ne doutera par exemple que des vases décorés comme les œnochoés de la *pl. VI, 1—2* se placent vers la fin de notre groupe. Mais, si on veut essayer d'établir une distinction chronologique fondée sur le style, on arrivera bientôt à un résultat contraire à ce que nous apprennent les trouvailles. Partant de plusieurs autres critères, M. GABRICI a divisé en trois groupes les tombes de la nécropole de Cumes[1]. La division est sans doute juste quant aux points essentiels. Dans les deux groupes les plus anciens on rencontre en grand nombre des aryballes pansus et d'autres vases sicyoniens. Mais précisément ces vases semblent prouver que la période qu'embrassent les deux groupes réunis n'est pas très longue. Des aryballes semblables à ceux de la trouvaille figurée dans *Cuma*, 235, fig. 79, trouvaille appartenant au groupe le plus ancien, se rencontrent aussi dans la plupart des tombes de l'autre groupe, associés à des aryballes et à d'autres vases d'un style très développé. Si nous regardons un des autres types principaux, le lécythe à long col, nous rencontrerons par exemple dans la tombe 53, tombe qui appartient au groupe le plus ancien, un exemplaire[2] qui ne se distingue en rien des lécythes du groupe plus récent[3]; et dans la même tombe nous trouverons aussi un autre lécythe[4] qui, à en juger par le décor, date d'une période très avancée.

Il paraît résulter de ces exemples et de plusieurs autres encore que, dans notre groupe de vases, les éléments anciens et les éléments plus récents se rencontrent et se croisent trop pour qu'il puisse embrasser une période bien longue. Comme il se rattache directement à l'époque archaïque, il ne peut pas remonter très haut dans la période géométrique.

Cette opinion est pleinement confirmée par la nature des poteries auxquelles les vases sicyoniens de ce groupe se rencontrent associés dans les trouvailles des différentes contrées; ces associations nous permettent, en effet, de déterminer le rapport chronologique de notre groupe avec les autres groupes de vases.

Parmi les trouvailles de THÉRA, ce sont surtout les tombes 97—98 de la nécropole examinée par M. PFUHL qui ont de l'importance pour nous[5]. La tombe 97 a été construite au-dessus de la tombe 98, elle-même écroulée; elle est donc de date plus récente que cette dernière. Elle renfermait une collection extraordinairement riche de vases sicyoniens, tous à décor purement géométrique, à savoir: la plupart des pyxis hautes et des amphorisques cités ci-dessus, quelques skyphos, et enfin deux aryballes pansus. Tous ces vases, qu'on peut regarder à bon droit comme appartenant à la partie la plus ancienne de notre groupe, sont donc de date plus récente que tout ce que renfermait la tombe 98; dans celle-ci se trouvaient cependant les fragments d'une assiette théréenne, à décor géométrique tardif caractéristique[6].

Parmi les tombes examinées par M. DRAGENDORFF, celle qui porte le numéro 90 contenait des ossements brûlés[7]. Une amphore »eubéenne«, dont le décor (un lion et

[1] *Cuma*, 317 sqq. [2] *Cuma*, pl. XXXVII, 3. [3] *Cuma*, pl. XXXVI, 1; XXXVII, 2; XXXVIII, 2 etc.; cf. GABRICI, *Cuma*, 329. [4] *Cuma*, pl. XXXIV, 2. [5] *Athen. Mitt.* 1903, 78 sqq. et 286. [6] *Athen. Mitt.* 1903, *Beilage* XIV, 2—3, et p. 138. Comp. les observations de M. SCHWEITZER dans *Athen. Mitt.* 1918, 73 sq. [7] *Thera* II, 60.

des ornements végétaux) appartient au style de transition entre l'époque géométrique et l'époque archaïque, servait d'urne et renfermait deux aryballes pansus, mêlés aux os brûlés.

Ce sont les recherches les plus récentes faites dans la nécropole de Phalère[1] qui ont contribué avant tout à éclaircir le rapport chronologique de nos vases avec la céramique géométrique de l'Attique. Voici les trouvailles qui, à cet égard, sont les plus instructives:

La tombe 19 (*Δελτίον* l. c., 19) était formée d'une amphore, à laquelle une pierre plate servait de couvercle. Dans l'amphore se trouvaient, outre les ossements d'un enfant, un skyphos sicyonien semblable à ceux de la *pl. IX*, 5—6, et une imitation attique du même type de skyphos; de plus, 3 petites tasses à une anse, semblables à celle que reproduit la fig 44, 6 du *Δελτίον* l. c., un aryballe attique, représenté *Δελτίον* fig. 46, 4, une petite œnochoé et une grande aiguière du type de Phalère. En outre, à côté de l'amphore, se trouvaient: un aryballe pansu sicyonien, décoré d'un oiseau sur l'épaule, trois skyphos sicyoniens semblables à ceux de la *pl. IX*, *5—6*, et un autre complètement recouvert de vernis noir comme celui de la *pl. IX*, 2, une tasse à une anse comme celle de la fig. 44, 6 du *Δελτίον* l. c., et enfin l'aiguière du type de Phalère qui est reproduite dans *Δελτίον* l. c., fig. 37; dans le champ de décor de cette dernière se voit un coq.

Dans la tombe 64 (*Δελτίον* l. c., 22) le mobilier funéraire comprenait un pithos, dans lequel se trouvaient les ossements d'un enfant avec 5 petits vases: l'aryballe de la *pl. IV*, *9*, le skyphos de la *pl. IX*, *4*, une tasse à une anse, figurée dans *Δελτίον* l. c., fig. 45, 8, une autre tasse figurée ibid., fig. 50, au milieu, et enfin une aiguière du type de Phalère.

Dans la tombe 83 (*Δελτίον* l. c., 23) il y avait une amphore, renfermant des os et 7 petits vases: un aryballe pansu sicyonien, décoré de crochets sur l'épaule, une mauvaise imitation attique d'un aryballe pansu sicyonien, un skyphos sicyonien à rebord oblique, semblable à celui de la *pl. IX*, *4*, deux petites tasses à une anse, un petit lécythe attique et enfin une coupe protoattique.

Ces trouvailles font voir nettement que la céramique sicyonienne de l'époque des aryballes pansus est contemporaine des vases attiques du »style de Phalère«, c'est-à-dire des vases appartenant au groupe qui, en Attique, représente la décadence du style géométrique et sa transformation en style archaïque.

Ce résultat concorde parfaitement avec les trouvailles faites par M. Skias dans la nécropole d'Éleusis[2]. Il est vrai qu'on n'est pas d'accord sur la date de cette nécropole. Directement au-dessus des tombes mycéniennes il y avait plusieurs couches superposées de tombes renfermant des vases géométriques. M. Skias en conclut que ces vases devaient appartenir à la période la plus reculée de l'époque géométrique (Xe siècle). M. Poulsen les regardait aussi comme très anciens, et il a cherché à démontrer que les vases provenant des tombes d'Éleusis représentent une phase plus ancienne du développement de la céramique attique géométrique que les vases venant du Céramique[3]. Furtwängler, au contraire, a contesté avec énergie cette conception et soutenu qu'une période très longue sépare les tombes mycéniennes, qui n'appartiennent pas du tout à la fin de l'époque mycénienne, des tombes géométriques, qui proviendraient elles-mêmes de la période la plus avancée de l'époque géométrique[4]. Il a eu sans doute raison, en tout cas pour la plupart des tombes d'Éleusis. A l'amphore protoattique[5], à laquelle déjà Furtwängler a pu se référer, des fouilles plus récentes ont ajouté d'autres vases de

[1] V. Pelekides dans *Δελτίον ἀρχαιολογ.* 1916, 13 sqq. [2] *Ἐφ. ἀρχ.* 1898, 76 sqq.; 1912, 31 sqq. [3] Fr. Poulsen, *Die Dipylongräber und die Dipylonvasen.* [4] Furtwängler, *Gemmen* III, 441; *Aegina*, 476; cf. aussi Dragendorff, *Thera* II, 232. [5] *Ἐφ. ἀρχ.* 1898, pl 3, 2. C'est à tort que M. Dragendorff (*Thera* II, 182) et M. Poulsen (*Dipylongräber*, 88) ont attribué ce vase à Rhodes. On ne peut guère douter qu'il ne soit d'origine attique. Comp. les fragments d'une grande amphore très semblable, trouvés sur l'Acropole d'Athènes (*Akropolisvasen*, 345, pl. 11 (—) et B, 12)

date aussi avancée[1]. De plus, les scarabées trouvés dans quelques-unes des tombes inférieures, surtout dans la tombe d'Isis, considerée par M. Skias et par M. Poulsen comme une des plus anciennes[2], portent, selon l'avis de M. v. Bissing, le nom d'un roi régnant vers 750[3]. Il faut retenir aussi le fait, déjà relevé par M. Skias[4], que le mobilier des tombes inférieures est à peu près du même caractère que celui des tombes supérieures, ce qui porte à croire que toute la nécropole n'embrasse qu'une période assez courte. Elle appartient donc certainement, dans son ensemble, à la dernière partie de la période géométrique de l'Attique, ce qui naturellement n'empêche pas qu'on puisse rencontrer, dans les tombes les plus anciennes, quelque vase d'une époque moins avancée[5]. Les différences essentielles entre cette nécropole et celle du Dipylon sont certainement de nature plutôt locale que chronologique; la nécropole d'Éleusis est une nécropole de province.

Les vases sicyoniens qui se trouvent dans les tombes d'Éleusis sont des aryballes pansus, des skyphos et des cotyles[6], en partie originaux sicyoniens, en partie imitations locales; on peut supposer avec certitude que ces dernières sont à peu près contemporaines des originaux. Un examen plus approfondi nous montre qu'on a rarement trouvé ces vases dans la couche inférieure, qui est aussi, pour la plupart des tombes, la plus ancienne, et à laquelle appartiennent entre autres celles qui renfermaient les scarabées; ils ont été recueillis presque toujours dans les couches supérieures, en partie même dans les tombes qui comptent de fait parmi les plus récentes de la nécropole. Vu le manque de clarté dans les descriptions publiées, nous allons rendre compte ici, d'une manière plus détaillée, du mobilier des tombes en question; nous nous appuyons sur l'inventaire manuscrit de M. Skias, qui, au musée d'Éleusis, est à la disposition des travailleurs:

Tombe à pithos appartenant à la couche du milieu et qui renferme, contrairement à la règle, les squelettes de deux enfants. *'Εφ. ἀρχ.* 1898, 91. N^os d'inv. 935 et 675—83. L'amphore protoattique figurée dans *'Εφ. ἀρχ.* l. c., pl. 3, 2 servait de pithos. Ce fait indique la date avancée de la tombe. Dans l'amphore se trouvaient: la cotyle représentée sur la *pl. X, 4*, une imitation grossière de skyphos sicyonien pareil à celui de la pl. 2, 12 dans *'Εφ. ἀρχ.* l. c., un aryballe et un lécythe du genre mentionné ci-d. p. 22 à ornements incisés; de plus, 2 petites œnochoés, 2 petits skyphos et une tasse à une anse, tous les cinq presque entièrement enduits de vernis.

Tombe rectangulaire à inhumation, n° LXII. *'Εφ. ἀρχ.* 1912, 37. Le mobilier funéraire se compose de: l'aryballe sicyonien figuré sur la *pl. IV, 7*, une imitation attique de skyphos sicyonien, 2 lécythes et un aryballe du genre des vases monochromes à décor incisé décrits p. 22; enfin 3 vases attiques minuscules à décor médiocre du style géométrique tardif. La tombe compte parmi les plus récentes, étant la dernière de trois tombes construites au même endroit (v. *'Εφ. ἀρχ.* l. c., 34).

Les tombes suivantes appartiennent toutes à la couche du milieu:

Tombe à pithos. *'Εφ. ἀρχ.* 1898, 93. N^os d'inv. 823—32. On a trouvé dans cette tombe 2 imitations de skyphos sicyoniens, dont la plus grande est reproduite dans *'Εφ. ἀρχ.* l. c., pl. 2, 12. De plus, le petit lécythe argien, figuré ibid pl. 4, 7, une petite œnochoé, 3 petits vases monochromes à ornements incisés et 2 tasses à une anse.

[1] *'Εφ. ἀρχ.* 1912, 5, fig. 2; ibid. 33, fig. 14. M. Skias regarde cette dernière amphore comme un vase importé. Il est sans doute attique. La feuille en forme de cœur, la pointe tournée en bas, est un motif protoattique typique. [2] *'Εφ. ἀρχ.* 1898, 120 sq., pl. 6. Poulsen, *Dipylongräber*, 85. [3] v. Bissing, *Der Anteil der ägyptischen Kunst am Kunstleben der Völker*, 67. [4] *'Εφ. ἀρχ.* 1898, 78. [5] Ainsi le vase représenté dans *'Εφ. ἀρχ.* 1898, pl. 3, 4, qui ressemble aux vases de l'Acropole et à d'autres vases analogues. V. l'article de M. Wide dans *Opuscula Osc. Montelio dicata*, 205 sqq. [6] V. ci-dessus p. 17, 24 et 34, et ci-dessous p. 69. C'est à tort que MM. Skias et Poulsen ont attribué tous les deux les petits vases monochromes à décor incisé dont nous avons parlé plus haut p. 22, au groupe »protocorinthien«. On ne peut pas tenir non plus pour »protocorinthien« — comme le font aussi MM. Skias et Poulsen (*'Εφ. ἀρχ.* 1898, 110, 2 et 115, 1; *Dipylongräber*, 76) — le fragment figuré dans *'Εφ. ἀρχ.* l. c., pl. 5, 3. La terre en a la même consistance et la même couleur gris brun que l'argile attique.

Tombe rectangulaire à inhumation. *Ἐφ. ἀρχ.* 1898, 79, B. Le seul objet qui s'y trouvait était le skyphos sicyonien, représenté sur la *pl. IX*, 5 (nº d'inv 666).

Tombe à pithos. *Ἐφ. ἀρχ.* 1898, 92 N^os^ d'inv 967, 868 Le récipient est figuré dans *Ἐφ. ἀρχ.* l. c., fig 19. Dans ce récipient se trouvaient les vases figurés ibid. fig. 20—21; de plus, une petite œnochoé géométrique, une imitation de cotyle sicyonienne à deux anses, et une petite boule en argile

A la couche inférieure des tombes appartient enfin:

Tombe à pithos. *Ἐφ. ἀρχ.* 1898, 119. N^os^ d'inv. 938 et 833—42. La tombe renfermait: le skyphos figuré sur la *pl. IX, 2* (sur ce skyphos v. ci-d. p. 69), une imitation de skyphos sicyonien ordinaire, semblable à celui de la pl. 2, 12 dans *Ἐφ. ἀρχ.* l. c., deux petites cruches de la même forme que celle de la pl. 4, 8 ibid., un petit skyphos géométrique de la même forme que celui de la pl. 5, 1 ibid., une œnochoé pansue, décorée d'un serpent géométrique, et enfin quelques vases minuscules.

L'examen des tombes d'Éleusis et celui des tombes de Phalère aboutissent donc au même résultat, à savoir que le groupe de vases sicyoniens dont il est question ici est contemporain de la dernière période de la céramique attique géométrique. Malheureusement les autres nécropoles attiques de l'époque géométrique ne nous sont guère utiles pour nos recherches. Quelques vases sicyoniens proviennent des tombes du Céramique, mais nous ne connaissons pas exactement les circonstances de leur découverte. Sur les trouvailles venant d'Anabysos[1] et sur celles de Kynosarges[2] nous ne sommes pas beaucoup mieux renseignés. Malheureusement on n'a pas eu soin de séparer dans ces trouvailles le contenu de chaque tombe; au contraire, tout a été confondu. Pourtant la plupart sont de la fin de l'époque géométrique ou d'une époque postérieure.

A Sparte il en est de même qu'à Théra et en Attique. La poterie sicyonienne, représentée par des aryballes pansus, des lécythes, des skyphos et des pyxis, tous à décor purement géométrique, s'y rencontre dans des couches qui semblent indiquer qu'elle a été importée à la fin de la période géométrique laconienne[3].

Des cimetières de la Grèce propre passons aux grandes nécropoles des colonies de l'Ouest. Il ne sera pas nécessaire de nous arrêter, à ce propos, à celle de Syracuse. Le mobilier des quelques tombes où on a trouvé des aryballes pansus (v. ci-d. p. 18) est très pauvre; les tombeaux ne nous fournissent pas d'autres critères chronologiques que ceux que nous donnent les vases sicyoniens eux-mêmes. Une comparaison entre cette nécropole et celle de Cumes montre cependant que la première est incontestablement la plus récente[4].

La nécropole de Cumes est bien plus importante. Les listes de trouvailles que nous avons données ci-dessus, montrent clairement en quelle abondance la poterie sicyonienne y est représentée. A côté d'elle il y a pourtant plusieurs vases d'autres séries[5], principalement dans le groupe de tombes que Gabrici a regardé, à juste titre sans doute, comme le plus ancien; c'est donc ce groupe qui nous intéresse spécialement ici. On y trouve différents petits vases à décor géométrique[6], et plusieurs *aryballoi a collo lungo*[7]. Pour M. Gabrici, ces vases, qu'il met en rapport direct avec les types mycéniens et protogéométriques, attestent que la nécropole de Cumes remonte à une époque assez reculée (le milieu du IXe siècle)[8]. En réalité, leur date est, pour la plupart, tout

[1] *Πρακτικά* 1911, 110 sqq. La date reculée que MM Kastriotis et Philadelpheus ont fixée pour ces trouvailles est insoutenable. [2] *BSA* 1905 06, 80 sqq. [3] J. P. Droop, *BSA* 1906/07, 127. [4] V. Gabrici, *Cuma*, 434 sq. [5] Dans sa publication M. Gabrici n'a malheureusement pas attaché assez d'importance à la distinction précise des différents groupes de vases qui y sont représentés. Bien qu'il admette la possibilité que quelques vases aient une autre provenance (*Cuma*, 316), il les traite en général comme constituant un ensemble unique, une céramique »cumaine-chalcidienne«. [6] Les plus importants sont figurés dans *Cuma*, pl. XL. [7] V. *Cuma*, pl XXXVI, 2; XL, 2; XLI, 6; XLII, 4; *Monum ant.* XIII, 203 sqq., fig 55—57. [8] V surtout *Cuma*, 319 sq.; sur la date v. p. 358: »se scendessimo al secolo VIII, non sapremmo come spiegarci la presenza dello aryballos a collo lungo nelle tombe più antiche«.

à fait incertaine. Il se peut que le type soit ancien et que les exemplaires en question soient pourtant relativement récents. En tout cas, ceux sur la date desquels nous pouvons avoir une idée motivée, nous ramènent sans aucun doute à la fin de la période géométrique.

Tel est le cas des deux lécythes géométriques de la tombe 32, probablement une des plus anciennes de la nécropole[1]. Nous nous sommes déjà occupé de cette forme (p. 22 sq.), et nous avons dit que le type date de la fin de la période géométrique.

Il en est de même du vase en forme de corne[2], trouvé, avec des lécythes et des aryballes sicyoniens, dans la tombe 53, qui se range aussi parmi les tombes les plus anciennes. Cette forme semble être originaire de l'île de Chypre, où l'on en trouve déjà les prototypes dans la céramique du commencement de l'époque de bronze. Tout à fait développée, elle se rencontre dans des tombes plus récentes de la même époque et parmi les »*whiteware*«-vases[3] à décor géométrique. Partant de Chypre, cette forme s'est répandue dans les îles les plus rapprochées de l'Archipel grec, mais, semble-t-il, seulement à une date assez avancée. Des exemplaires monochromes ont été trouvés à Rhodes, dans les tombes de Vroulia[4], et à Théra[5].

Il en est enfin de même de la catégorie spéciale des »aryballoi a collo lungo« dont un exemplaire extraordinairement bien conservé se trouve figuré dans *Cuma*, pl. XLII, 4[6]. Ils se rencontrent déjà dans les tombes les plus anciennes (tombe 32), mais sont surtout fréquents dans celles du second groupe (tombes 12, 18, 57, 58), toujours associés aux aryballes pansus et à d'autres vases sicyoniens. Ces vases sont rendus facilement reconnaissables par les singularités de la technique et du style[7]. Ils sont modelés d'une terre fine, de couleur brun clair. La surface est à l'ordinaire soigneusement polie. Le vernis, d'un brun mat, est mal appliqué; il est presque toujours détaché, de sorte qu'on ne distingue le décor que par les différents degrés d'altération de la surface. On n'y connaît que deux motifs: les cercles concentriques et des groupes de lignes ondulées verticales dont la partie inférieure s'enroule en spirale. Généralement ces motifs ne se trouvent que sur l'épaule, le reste de la panse étant recouvert de raies horizontales serrées; mais quelquefois, comme sur l'exemplaire figuré dans *Cuma*, pl. XLII, 4, les lignes ondulées se répètent près de la base et se prolongent sous le fond. D'autres formes que les aryballes sont rares, et le groupe ne comprend que des vases minuscules. Sans doute il faut chercher le centre de la fabrication de ces vases dans une des îles méridionales, probablement dans l'île de Crète. C'est ce que suggèrent tant leur caractère que l'aire géographique dans laquelle ils sont répandus (Théra, Mélos, Paros, Rhodes et la Crète). On ne peut guère contester que le décor soit fondé sur les traditions de l'époque mycénienne, mais il ne peut être question de relation directe avec la céramique de cette période. Le motif le plus caractéristique, à savoir les lignes ondulées qui s'enroulent, trouve, comme le fait observer M. Dragendorff, ses meilleurs parallèles dans les poteries sub-mycéniennes de Chypre (v. l'askos repr. dans notre *fig. 13 bis*).[8] C'est de là sans doute que nos vases ont emprunté ce motif,



Fig. 13 *bis*. Askos chypriote. Musée National de Copenhague. H. 0,065.

[1] *Cuma*, pl. XL, 8. [2] *Cuma*, pl. XL, 6. [3] Ohnefalsch-Richter, *Kypros*, pl. CLXXI, 14 r. *Collect. de Clercq* V, pl. XXXI, 508. [4] Kinch, *Vroulia*, tombes 2, 5, pl. 34 et 15, 2, pl. 41. Deux vases analogues, venant tous les deux de Rhodes, se trouvent au Musée du Louvre, A 336—37. [5] *Thera* II, 19, fig. 18. [6] Cf. *Cuma*, 278 et 320. [7] V. Dragendorff, *Thera* II, 179 sq. et 314 sq.; Pfuhl, *Athen. Mitt.* 1903, 175; Thiersch dans Furtwängler, *Aegina*, 435. [8] Cf. Cesnola, *Collect. of Cypr. Antiqu.* II, 2, pl. CXVIII, 910; *ibid.*, pl. CXXI, 926; Ohnefalsch-Richter, *Kypros*, pl. CCXVI, 9; Pottier, *Vases du Louvre*, pl. 7, A 100.

ce qui indique déjà qu'ils ne remontent pas très haut. M. Dragendorff les rapporte, en raison de leur présence dans les tombes de Théra, au VIIIe ou au VIIe siècle. Cette date s'accorde bien avec le fait qu'un exemplaire s'est rencontré dans une tombe de Phalère, sûrement assez récente[1], et que d'autres ont également été trouvés dans les tombes de Géla et dans la nécropole de Vroulia en compagnie de vases corinthiens[2].

Quant aux autres »aryballoi a collo lungo«, il n'est guère possible de les dater avec exactitude. Ils sont analogues aux nombreux aryballes, provenant surtout de Théra et de la Crète[3], dont nous avons parlé plus haut (p. 19), et comme eux ils paraissent se rencontrer durant toute la période géométrique et jusqu'à sa fin.

On peut dire à peu près la même chose des aiguières dont l'anse part du milieu du col.[4] Ce type est très ancien; il vient probablement de Chypre où il est fréquent dès la période la plus ancienne de l'âge de bronze[5]. Il se trouve parmi les vases de Phylakopi et dans la céramique minoenne, devient très en faveur dans les groupes de vases protogéométriques[6], et se maintient à travers toute la période géométrique, en partie comme aiguière, en partie comme hydrie[7]. Sans doute c'est aussi le prototype des lécythes samiens dont dérivent les beaux lécythes attiques[8]. Les exemplaires trouvés dans les tombes de Cumes (tombes 22, 32 et 47) présentent un décor qui est décidément du style géométrique tardif (arêtes rayonnantes sur l'épaule).

Parmi les types de vases particuliers aux tombes les plus anciennes de Cumes, il en est donc plusieurs qui ramènent à la dernière partie de la période géométrique, mais aucun ne rend probable, et moins encore nécessaire, une date plus ancienne.

Il nous reste encore à signaler le mobilier de la tombe 67, qui nous présente un synchronisme intéressant. En plus de quelques aryballes pansus et de quelques lécythes, on y a trouvé un flacon annulaire sicyonien (*pl. VII, 4*), dont le décor extrêmement riche est du géométrique pur, à côté d'une œnochoé d'un style de transition déjà très avancé[9].

Voici terminé cet aperçu des renseignements sur la date relative de nos vases qu'on peut obtenir par l'examen des découvertes faites dans les différentes contrées. Nous avons retrouvé à Théra, en Attique, à Sparte et dans les colonies grecques de l'Ouest le même phénomène: partout les vases sicyoniens du groupe dont nous nous occupons ici se rencontrent dans les trouvailles provenant de la fin de l'époque géométrique ou même de la période suivante. D'autre part, on ne les a rencontrés jusqu'à présent dans aucune trouvaille appartenant avec certitude à une époque plus ancienne[10]. Ce qui est surtout à remarquer, c'est que nos vases sont complètement absents des tombes géométriques de Tirynthe et de Mycènes. Étant donné le rôle important qu'ils jouent dans les trouvailles venant des sanctuaires de l'Argolide et d'Égine, c'est une preuve évidente

[1] Tombe 58, *Ἀρχ. ἐφ.* 1916, 21. [2] Kinch, *Vroulia*, pl 41, 17, 6 [3] Cf. *Cuma*, 319. [4] *Cuma*, pl XL, 7 [5] Cf. *Cuma*, 319. B. Schweitzer dans *Athen. Mitt.* 1918, 146. [6] *Opusc. Osc. Montelio dicata*, 205 sqq. *Ἐφ. ἀρχ.* 1911, 251, fig. 20. *BSA* 1904/05, 79, fig. 3 a. Wace and Thompson, *Prehistoric Thessaly*, 211, fig. 146 f. [7] Folzer, *Hydria*, pl 11, 18. *Jahrbuch* 1887, pl 4 [8] Boehlau, *Nekropolen*, 147. [9] *Cuma*, pl. XXXII, 1 et XXXIII; sur cette œnochoé v. plus loin p 109. [10] Le fait que des tessons sicyoniens et mycéniens ont été découverts ensemble dans les fouilles des temples d'Égine et d'Argos, fournit un point d'appui insuffisant pour déterminer leur rapport mutuel C'est à tort que M. Dümmler (*Jahrbuch*, 1887, 19 sq) et M. Hoppin (*Arg. Heraeum* II, 120) ont tiré de cette circonstance la conclusion que ces deux sortes de vases étaient de la même époque. Quant il s'agit de couches de débris, on ne peut pas être sûr que les objets qui s'y trouvent maintenant associés y aient été déposés en même temps. Un mélange secondaire de fragments mycéniens et de fragments sicyoniens a également été constaté dans la couche située au-dessus de la terramare à Scoglio del Tonno près de Tarente (v. *Notizie* 1900, 419 et surtout M. Mayer, *Stazioni preistoriche di Molfetta*, 189 sq.), et l'on a aussi abusé de cette trouvaille pour tirer des conséquences chronologiques d'une grande portée (v. Pinza, *Monum. ant.* XV, 594).

qu'ils ne sont pas contemporains des tombes en question; ils sont donc de date plus récente. Pour l'Argolide nous arrivons ainsi, d'une manière indirecte, au même résultat que pour les autres contrées, à savoir que, là aussi, nos vases ne se rencontrent que vers la fin de l'époque géométrique. Malheureusement, les tombes de cette période y font presque entièrement défaut.

Les deux groupes de vases, dont nous venons d'examiner les relations, représentent donc deux époques successives, de sorte qu'au point de vue chronologique l'un exclut l'autre. Pour en revenir au point auquel nous nous sommes arrêté à la page 37, c'est probablement cette différence de date qui est la cause essentielle des différences qui, en dépit de toutes les analogies, existent entre ces deux groupes, et qui rend possible et même nécessaire de les séparer. Un exposé sommaire des rapports existant entre eux, exposé partant de l'hypothèse qu'ils ont la même patrie d'origine mais qu'ils remontent à différentes époques, fournit l'explication naturelle des analogies et des différences.

La technique présente, comme nous l'avons vu, une continuité absolue. Le groupe le plus récent est, à cet égard, l'héritier direct du groupe géométrique. De même il a conservé certaines formes de vases: les œnochoés à embouchure trilobée, les skyphos à rebord oblique, à anses verticales aussi bien qu'à anses horizontales. Les pyxis hautes mentionnées p. 30 remplacent les pyxis p. 6, dont elles sont le développement. Une d'elles (*pl. XI, 4*) forme, comme nous l'avons déjà dit, le lien entre les deux types. Les boîtes plates, sans anses (*pl. III, 2*), sont remplacées par les pyxis plates (*pl. XII*). Il est possible cependant que cette forme ait déjà existé dans le groupe géométrique, comme elle a existé dans la céramique parallèle de l'Argolide méridionale, bien que nous ne puissions pas en citer d'exemples. Au sujet des amphorisques et de l'hydrisque, formes miniatures qui supposent l'existence de grandes amphores et de grandes hydries analogues, il ne faut pas oublier non plus que notre connaissance du groupe géométrique est extrêmement limitée. Ce groupe a bien pu comprendre des amphores et des hydries[1], de même que des prototypes d'aryballes pansus, tels que ceux qui se rencontrent, par exemple, dans la poterie géométrique de Corinthe. Au contraire, le lécythe, le vase en forme de grenade et le flacon annulaire sont, ainsi que nous l'avons vu déjà, des formes tout à fait nouvelles, apparaissant pour la première fois dans la période des aryballes pansus; il en est de même des deux types de coupes, skyphos sans rebord et cotyles.

Il faut encore mentionner, à ce propos, une circonstance d'un intérêt spécial. Les modifications qu'ont subies les formes sicyoniennes dans la période des aryballes pansus, témoignent toutes de la même tendance. Le groupe géométrique, autant que nous le connaissons jusqu'à présent, comprend surtout de grands vases de table. A l'époque des aryballes pansus les grands vases: œnochoés, coupes magnifiques, grandes pyxis, ne sont pas complètement absents. Mais ils semblent s'effacer devant une abondante production de petits vases: vaisselle fine, flacons à parfum ou à huile, boîtes à onguents, etc. La même tendance se manifeste d'une manière encore plus évidente dans la période suivante.

Quant à la décoration, enfin, nous avons déjà relevé comment une affinité générale de goût et de style unit les deux groupes et témoigne d'une tradition continue, tandis que, d'autre part, les motifs qu'on y rencontre sont assez différents. Plusieurs des ornements les plus caractéristiques du groupe géométrique ont disparu à l'époque des aryballes pansus, ou du moins ont été éliminés et remplacés par d'autres motifs,

[1] Sur l'amphore v. ci-d. p. 7.

dont plusieurs ont un caractère complètement nouveau et étranger au style géométrique. Il est tout à fait naturel que les contrastes entre le groupe le plus ancien et le plus récent s'accusent plus nettement qu'ailleurs dans le décor. En effet, la technique et le modelage dépendent plus du travail purement mécanique, et ils portent, par suite, l'empreinte du caractère conservateur du métier. La décoration, au contraire, est au plus haut degré soumise aux changements continuels du goût. Dans le cas présent un développement rapide est d'autant plus facile à comprendre qu'il s'agit d'une période dans laquelle les horizons géographique et artistique s'élargissaient aussi avec rapidité.

Ce renouvellement du décor des vases sicyoniens n'est qu'un aspect d'une évolution générale, d'importance fondamentale pour l'art grec: la transformation du style géométrique en style archaïque. Par une analyse approfondie de l'ornementation des vases sicyoniens de cette époque de transition, nous espérons pouvoir faire plus complètement saisir le caractère et l'origine de cette évolution.

Le style de transition.

Les fouilles américaines de l'Héraion d'Argos ont révélé pour la première fois un grand nombre de vases sicyoniens. S'appuyant sur les idées fantaisistes de M. Charles Waldstein[1], M. Hoppin a essayé, dans sa classification de cette céramique qu'il désignait du nom de »argienne«, de montrer qu'elle constituait un prolongement immédiat de la poterie mycénienne.

Il commence par un nombre assez restreint de petits vases dont le décor ne consiste qu'en raies de vernis plus ou moins larges et dans lesquels il reconnaît le groupe le plus ancien (*Early Argive*[2]), intermédiaire entre le style mycénien et le style »argien« tout à fait développé, mais qui appartiennent en réalité à la dernière période de l'époque géométrique ou à une époque encore plus avancée[3]. Le second groupe (*Classe II, Linear Argive*[4]) comprend toute la céramique dont nous nous occupons dans ce chapitre. Ce groupe aurait donc existé parallèlement aux groupes de vases géométriques, et deux styles absolument différent, le style »argien« et le style »géométrique«, auraient ainsi prospéré en Argolide en même temps, exerçant leur influence l'un sur l'autre. Lorsque l'influence orientale se fit sentir de plus en plus, ce fut en Argolide le style »argien« qui adopta surtout ces éléments nouveaux et se développa en style orientalisant (*Class III, Oriental Argive*[5]); c'est le contraire qui avait lieu en Attique, où la céramique géométrique dominait.

Dans ses études sur la céramique sicyonienne, ou, comme il la nomme, »la céramique chalcidienne«, recueillie dans la nécropole de Cumes, M. Gabrici est arrivé à une conception tout à fait semblable: »Abbiamo cercato di dimostrare, che l'industria ceramica calcidese rappresenta la più antica apparizione di quel genere di vasi, che oggi sono detti protocorinzii, perchè si riannoda ai primissimi vasi geometrici di Creta et del continente greco. E poichè, dopo di questi vasi, seguì nel continente e nelle isole dell' Egeo la grande produzione di vasi geometrici, si arriva così alla conclusione che

[1] Waldstein dans *Arg. Heraeum* I, 49 sqq. Comp Furtwängler dans *Berlin. philol. Wochenschrift* 1904, 811 sqq. [2] *Arg. Heraeum* II, 124 sqq. [3] Sur les calathos et sur les écuelles, v. ci-d. p. 66 sqq. Un aryballe à décor simple en raies, semblable à la fig 44 dans *Arg. Heraeum* II, 124, s'est rencontré dans la tombe 85 de Syracuse, c'est-à-dire dans une tombe provenant de la première partie de l'époque archaïque. Un autre, tout à fait analogue, figuré ici *pl. XIV, 6*, a été trouvé dans la tombe 48 de Phalère (v. ci-d. p. 74) [4] *Arg. Heraeum* II, 126 sqq. [5] *Arg. Heraeum* II, 144 sqq

la ceramica calcidese si svolse parallelamente alla ceramica geometrica«[1]. Par conséquent, la poterie »chalcidienne« des tombes les plus anciennes de Cumes, c'est-à-dire précisément les vases sicyoniens dont nous parlons dans ce chapitre, se rattache immédiatement aux vases submycéniens et protogéométriques, et son développement est parallèle à celui des différents groupes géométriques.

C'est justement en raison de ces théories, lesquelles s'appuient presque entièrement sur des critères de style, que nous avons attaché tant d'importance à déterminer la date relative de nos vases à l'aide des seuls faits que nous fournissent les conditions de découverte. Il nous suffira sans doute de renvoyer aux résultats obtenus de cette manière pour combattre les systèmes de M. Hoppin et de M. Gabrici. Ce qu'il faut donc retenir, ce qui est le point essentiel, sur lequel toute tentative pour comprendre le décor de notre groupe de vases doit nécessairement s'appuyer, c'est que ce groupe appartient entièrement à la dernière partie de l'époque géométrique; il est séparé, en conséquence, de tout style mycénien ou submycénien par une période assez longue, dans laquelle prospèrent les styles géométriques proprement dits. L'examen des formes de nos vases a confirmé la justesse de cette chronologie; comme nous l'avons vu, ces formes ont pour base une céramique géométrique, et elles comprennent même des types caractéristiques de la dernière période de l'époque géométrique.

Prenant ces résultats comme point de départ, passons maintenant à une étude plus approfondie du décor de nos vases. Lorsqu'on considère le groupe dans son ensemble, on est nécessairement frappé de son caractère singulièrement hétérogène. Nous en avons parlé souvent dans ce qui précède. Les dessins géométriques sont en majorité, mais, côte à côte ou même en combinaison avec eux, on rencontre des motifs d'un caractère tout autre, les uns rappelant le style mycénien, les autres d'un genre tout à fait nouveau, et manifestant pour la plupart une influence de l'art oriental. Commençons par examiner un à un ces différents éléments.

Nous trouvons tout d'abord les nombreux ornements purement géométriques. Les *figures 14 à 27* nous montrent les motifs les plus ordinaires et leurs diverses combinaisons. Le *méandre* est peu fréquent, et il ne se présente qu'avec des formes primitives: le méandre simple, hachuré (*fig. 20* et *27*), qui, contrairement à l'usage ordinaire, va régulièrement de gauche à droite, quelquefois le méandre à un seul trait[2], en outre la »*bande en méandre*« (*fig. 17*), extrêmement commune dans les différents styles géométriques. Les *équerres* (*pl. XIII, 1*) ne se rencontrent que rarement.

Les *spirales* de même que les suites de petits cercles juxtaposés et réunis par des tangentes font complètement défaut.

Parmi les *motifs en zigzag* il y a d'abord les zigzags parallèles ordinaires (*fig. 15*), en général horizontaux, par exception verticaux et remplissant une métope étroite (*pl. XI, 4*); puis le même motif élargi, tel que nous l'avons déjà vu dans le style sicyonien de l'époque précédente (ci-dessus p. 9), avec de petits traits transversaux aux sommets des angles (*fig. 20*). Le motif reproduit par la *fig. 21* est très rare.

Les *motifs réticulaires* sont très en faveur dans nos vases. Ils se rencontrent soit sous la forme la plus simple, c'est-à-dire une suite de losanges enchaînés et munis d'un point au centre (*fig. 22*), soit — plus souvent — sous une forme plus compliquée (*fig. 19*); mais ils constituent toujours une bande isolée, rattachée seulement par les deux bouts, jamais un filet couvrant tout le champ, tel qu'on le voit dans la période précédente (cf. ci-dessus p. 10).

[1] *Cuma*, 351. [2] Sur celui-ci v. ci-d. p. 8. Il se rencontre, par exemple, sur l'aryballe figuré dans *Cuma*, pl. XLII, 2

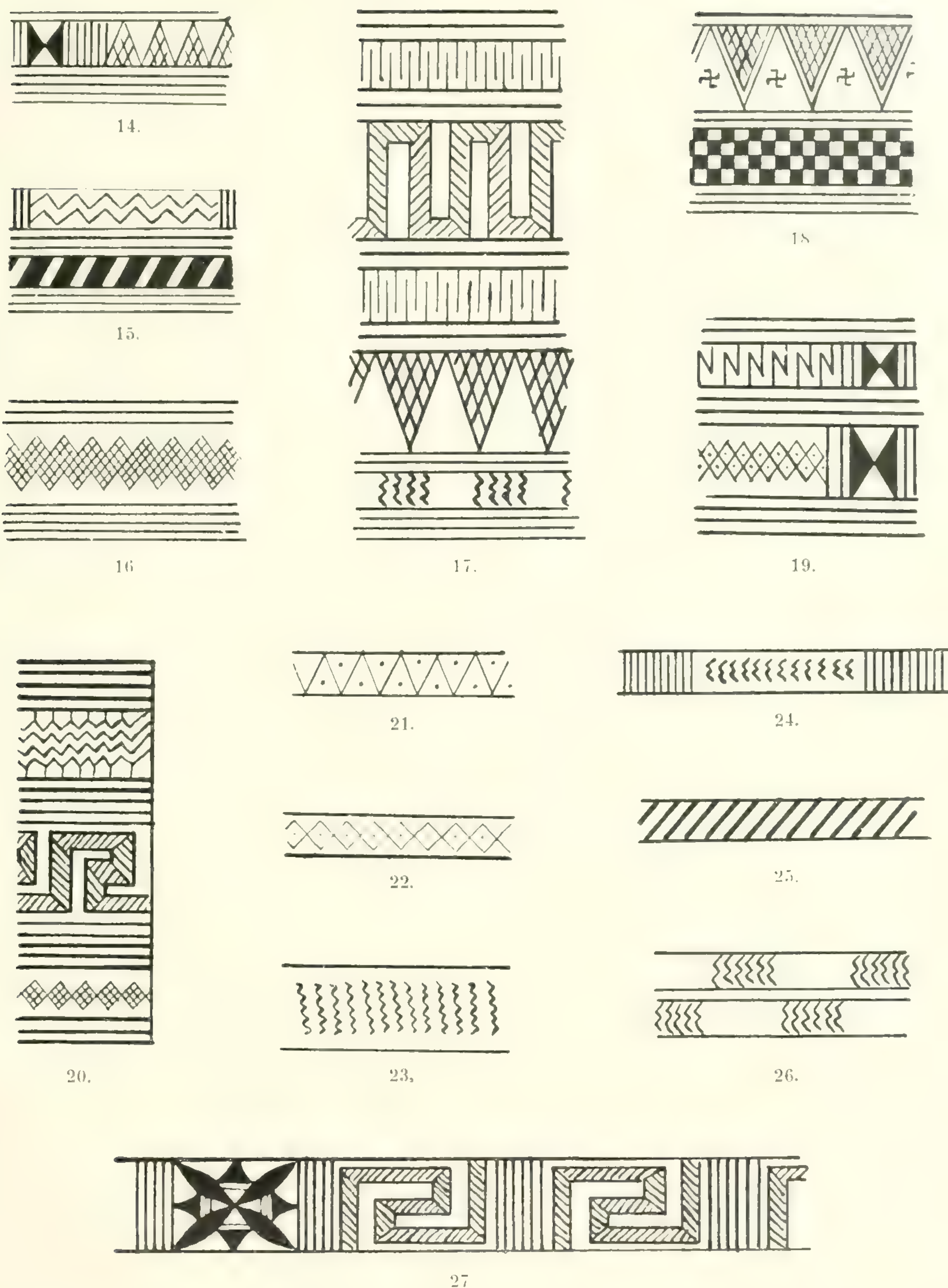


Fig. 14—27. Ornements géométriques du style de transition. 14: d'après *The Argive Heraeum* II, pl. LXVI, 2. — 15: d'après *Thera* II, 191, fig. 385. — 16: d'après *Arg. Her.* II, pl. LIX, 9. — 17: d'après *Cuma*, pl. XXXVI, 1. 18: d'après *Arg. Her.* II, 129, fig. 58. — 19: d'après *Arg. Her.* II, 129, fig. 57. — 20: d'après *Athen. Mitt.* 1897, 295, fig. 20. — 21—22: d'après des fragments du musée d'Égine. — 23: d'après *Athen. Mitt.* 1903, *Beil.* XXXIV, 6. — 24—26: d'après des fragments de l'Héraion d'Argos. — 27: d'après *Arg. Her.* II, 137, fig. 69 a.

La *suite de losanges quadrillés* (*fig. 20*) est encore fréquente. Le même motif se rencontre aussi avec une forme beaucoup plus large (*fig. 16*). Des dessins tout à fait semblables sont assez communs dans le style du Dipylon[1].

Fréquentes sont en outre les *suites de triangles hachurés ou quadrillés* (*fig. 14, 17—18*); on voit surtout ce motif, droit ou renversé, sur l'épaule des aryballes et des lécythes (v. par ex. *pl. IV, 2—4 et 9, V, 2 et 5, VIII, 6*). D'un caractère tout autre sont les »*dents de loup*«, toujours droites, et entièrement peintes en noir, qu'on voit souvent dans la partie inférieure des vases à large base (lécythes, pyxis plates; v. *pl. VIII, 6*), plus rarement dans une zone placée au milieu de la panse (v. par ex. *pl. V, 1 et 3*). Les suites de triangles semblables se rencontrent dans la plupart des styles géométriques, par exemple assez souvent sur les vases géométriques provenant de Crète[2], quelquefois même sur les vases à étrier du style mycénien tardif ou submycénien[3].

Comme dans le style sicyonien de la période précédente, les *petits zigzags verticaux* sont très répandus, soit disposés en séries ininterrompues dans un champ allongé (*fig. 24*), soit rangés en petits groupes également éloignés l'un de l'autre, dans une zone qui entoure le vase (*fig. 17* et *26*). Ce dernier motif, dont nous avons parlé ci-dessus p. 9, est extrêmement fréquent dans la décoration sicyonienne durant la période en question; souvent on en trouve plusieurs zones, l'une au-dessus de l'autre, mais, sur les vases les plus soignés, elles occupent toujours une place secondaire. Moins employées sont les *zones de lignes ondulées* plus longues et un peu obliques (*fig. 23* et *pl. VIII, 4*)[4]. Des zones tout à fait semblables se rencontrent dans la dernière phase du style du Dipylon et sur les vases protoattiques, aussi bien que dans le style géométrique de Sparte[5]. Nous pouvons citer aussi le décor de la pyxis figurée sur la *pl. III, 2*. Évidemment c'est un motif caractéristique de la dernière période de l'époque géométrique. Le motif singulier, formé de deux lignes ondulées, croisées, qu'on voit sur une pyxis haute[6], ne doit être regardé que comme une fantaisie bizarre. Les groupes de lignes ondulées horizontales ne se rencontrent que dans les champs ornés de hérons (v. *pl. VI, 1* et *X, 1—2*).

La *suite de points* (v. par ex. l'aryballe de la *pl. IV, 6*) et l'ornement en forme d'*arête de poisson* sans nervure centrale (*pl. X, 5*) sont tous les deux fréquents dans le décor géométrique; nous les avons rencontrés déjà dans le style de la période précédente (v. ci-d. p. 10).

Absolument particulier à nos vases est, au contraire, l'ornement supérieur de la *fig. 19*; il ne paraît se rencontrer dans aucun autre style géométrique. Il rappelle le motif mycénien courant en forme de *N*[7], mais il n'y a probablement pas de rapport entre eux. Il serait plutôt dérivé du motif, très commun dans presque tous les groupes géométriques, qui remplit la zone supérieure et la troisième zone en partant d'en haut de la *fig. 17*.

Enfin *la suite de parallèlogrammes*, plus ou moins larges, séparés par des espaces intermédiaires très petits (*fig. 15*), est aussi un motif caractéristique du style sicyonien de la période qui nous occupe. Il est évidemment dérivé du motif fondamental, très simple et très répandu, que nous présente la *fig. 25*.

Le *décor en damier* (*fig. 18*) est d'origine très ancienne. On le voit déjà dans la

[1] Poulsen, *Dipylongräber*, 112: *eingefalzte Rautenreihen*. Cf. aussi l'œnochoé crétoise provenant de Praesos, *BSA* 1901/2, pl. IX, d. [2] Cf. E. H. Hall, *Vrokastro*, 170, fig. 103 et pl. XXV, 2; XXXII. [3] Cesnola, *Collect. of Cypr. Antiqu.* II, 2, pl. XC, 778. *Athen. Mitt.* 1910, pl. VI, 2. [4] V. aussi *Athen. Mitt.* 1897, 294, fig. 19. [5] Couve-Collignon 210, pl. XI; 254, pl. XIV. Amphore protoattique au Musée du Louvre, nº d'inv. C A 1960. *BSA* 1906/07, 120, fig. 1 h. Cf. aussi *Fouilles de Delphes*, V, 137, fig. 534. [6] *Athen. Mitt.* 1903, *Beilage* XXXV, 1. [7] V. par ex. *Fouilles de Delphes* V, 18, fig. 82; *Myken. Vasen*, pl. VIII, 44; XXI, 154.

céramique néolithique; il n'est pas rare dans l'ornementation mycénienne[1], et il persiste dans la plupart des styles géométriques submycéniens. Il est employé dans les zones horizontales autour de la panse de nos vases, mais surtout il sert à décorer les boutons des couvercles (v. par ex. *pl. XII, 1 et 3*).

Dans les petites métopes qui limitent les champs allongés on emploie très souvent *l'ornement formé de deux triangles accolés par la pointe* (*fig. 14* et *19*). De même la *rosace à quatre pétales*; ce motif n'a pourtant jamais la forme qu'on lui voit ordinairement dans les styles géométriques (v. par ex. *pl. II, 4*); il est toujours élargi par l'adjonction de petits triangles placés dans les angles entre les quatre pétales (*fig. 27*), suivant une disposition particulière à nos vases[2]. *Le svastika* du type ordinaire à quatre branches se rencontre souvent comme motif de remplissage (v. *pl. V, 6*; *VIII, 5*), tandis que le svastika à huit branches ne se voit jamais.



Fig. 28. Vase mycénien de Rhodes. Musée National de Copenhague. H. 0,27.

Tous les motifs cités jusqu'à présent sont de caractère purement géométrique. Le décor de nos vases comporte cependant une autre série d'ornements qui, malgré tout ce qu'on a fait pour les géométriser, n'appartiennent évidemment pas par leur origine au style géométrique, ainsi qu'il ressort également de leur absence complète dans les styles plus anciens et purement géométriques, en tout cas dans ceux de la Grèce continentale. Ce sont en partie d'anciens motifs mycéniens qui apparaissent à nouveau vers la fin de la période géométrique.

Tel est le cas de l'ornement appelé *le chien courant*, qui est assez commun dans nos vases (*pl. V, 2*; *VII, 3*; *XII, 4*; *XIII, 1*). Ce motif a été très employé à l'époque minoenne et dans le style mycénien[3]; il manque dans les styles purement géométriques, comme le sont les styles attique, argien et théréen, et il apparaît de nouveau vers la fin de la période géométrique.



Fig. 29. Env. 1/1.

Il en est de même de l'ornement en *crochet*. Lui aussi se rencontre déjà dans l'ornementation mycénienne[4]; puis il fait complètement défaut jusqu'à l'époque du style géométrique tardif et du style archaïque. Nous le voyons sur une des amphores géométriques les plus récentes de l'île de Théra[5]. On sait que, dans la décoration des vases protoattiques, il joue un rôle important. Dans la céramique sicyonienne il est extrêmement fréquent, surtout à l'époque des aryballes ovoïdes; cependant il se rencontre quelquefois dès la période dont nous parlons ici, spécialement dans le décor de l'épaule des aryballes (v. *pl. V, 7* et ci-d. *fig. 30*)[6]. Un exemple

[1] *Fouilles de Delphes* V, 19, fig. 86. *Myken. Vasen*, pl. XXXIV, 341. [2] V. aussi *Fouilles de Delphes* V, 136, fig. 524. En dehors des vases sicyoniens, je n'ai vu ce motif, avec une forme exactement identique, que sur une œnochoé du type de Phalère, conservée au Musée Britannique (n° d'inv. 65. 7—20. 3). Le peintre attique l'a certainement emprunté à un modèle sicyonien. Des variétés de la rosace à quatre pétales, présentant quelque ressemblance avec la forme mentionnée, se voient sur une ceinture en argent venant de Chypre (*Jahrbuch* 1887, pl. 8, 2—2 a) et sur une coupe béotienne (Couve-Collignon 459, pl. XVIII). [3] Des exemples se trouvent dans Fr. Poulsen, *Dipylongräber*, 66; v. de plus *Ἐφ. ἀρχ.* 1910, pl. 4, 7 et 6, 3 et *Fouilles de Delphes* V, 19, fig. 84 et 87. [4] Boehlau, *Jahrbuch* 1887, 43. *Akropolisvasen*, pl. 5, 139, 190 *Mus. Brit. Catal.* I, 2, 130, C 682. *Ἐφ. ἀρχ.* 1912, 9, fig. 5, n° 4. [5] *Thera* II, 143, fig. 341. [6] V. de plus Furtwängler, *Aegina*, pl. 126, 2; *Cuma*, pl. XLVII, 1; *Athen. Mitt.* 1903, 196, K 44.

frappant du rapport qui existe entre le style mycénien et le style sicyonien se trouve dans les *fig. 28—29*. La figure 28 représente une œnochoé mycénienne provenant de Rhodes[1]. Le décor de l'épaule consiste en 4 crochets réunis deux à deux d'une manière singulière. La figure 29, qui montre le décor peint sur l'épaule d'un aryballe sicyonien du musée d'Éleusis (n° d'inv. 33, v. ci-d. p. 17), présente tout à fait la même composition, mais sous une forme géométrisée.

C'est justement dans le décor des aryballes qu'on trouve le plus souvent des motifs de caractère mycénien. Un ornement comme par exemple celui qui forme la décoration de l'épaule des aryballes figurés sur la *pl. IV, 1* et *5* rappelle nettement un motif mycénien exactement semblable et qui s'emploie d'une manière analogue[2]. Les losanges qu'on voit sur un aryballe de Syracuse[3] peuvent se comparer avec la décoration de l'épaule d'un vase à étrier provenant de Delphes[4]. D'un style mycénien caractérisé est encore le motif qui décore l'épaule de l'aryballe de la *pl. V, 3*[5]. Ce fait que les motifs mycéniens prédominent spécialement dans les aryballes, tandis que les motifs géométriques y jouent un rôle bien moindre que dans les autres formes, est évidemment un argument important en faveur de l'hypothèse que les aryballes tirent leur origine des vases à étrier (v. ci-d. p. 19).

La *tresse* (*pl. V, 5—6*; *fig. 31*)[6] est aussi un motif commun à nos vases et à la poterie mycénienne. Il ne serait pourtant pas juste de le considérer comme un élément mycénien introduit dans le style sicyonien. On sait que c'est un motif très ancien, qui, originaire de l'Orient, s'est répandu dans les pays méditerranéens de l'Est[7]. Il n'est pas rare dans l'ornementation mycénienne[8], mais il disparaît avec elle. Quand il réapparaît sur nos vases, ainsi d'ailleurs que sur d'autres, dans la dernière partie de la période géométrique, c'est qu'on l'a sans doute emprunté une fois encore à l'art oriental.

Les *arêtes rayonnantes* sont, au contraire, étrangères tant à l'ornementation mycénienne qu'aux styles géométriques des périodes les plus reculées. C'est un motif qui apparaît déjà vers la fin de l'époque des aryballes pansus, et qui, comme le crochet, arrive à jouer un rôle important dans la peinture des vases sicyoniens de la période suivante. Il tire sans doute son origine de la couronne de feuilles égyptienne qui entoure les bases des vases ou, partant du col, retombe sur l'épaule[9]. Mais dans l'art grec cette couronne de feuilles a perdu son caractère végétal, et elle est devenue une couronne de rayons pointus. Néanmoins elle occupe toujours sa place naturelle, soit debout autour du pied du vase soit retombant sur son épaule.

Cette couronne d'arêtes appartient évidemment aux éléments les plus récents du décor de nos vases. Dans les aryballes pansus on ne la voit que rarement rayonnant autour du pied (v. par ex. *pl. IV, 8* et *V, 6*). Dans les autres types de vases aussi, on constate très peu d'exemples de cet emploi du motif; ceux qu'on trouve se rencontrent pour la plupart sur des vases dont tout le décor est d'un style assez récent (v. *pl. VI, 1* et *XIII, 1*; *Arg. Heraeum* II, pl. LXIV, 1). Rayonnant autour de l'épaule, les arêtes sont

[1] Copenhague, Musée National, n° d'inv. 5776. [2] V. par ex. *Ἐφ. ἀρχ.* 1910, 224, fig. 16; *Myken. Vasen*, pl. XXXIV, 344. [3] *Notizie* 1895, 179, fig. 78. [4] *Fouilles de Delphes* V, 9, fig. 26. [5] Sur ce motif v. Sam Wide, *Athen. Mitt.* 1897, 246. [6] Pour d'autres exemples v. *Arg. Heraeum* II, pl. LIX, 3 et 5; Furtwängler, *Aegina*, pl. 126, 1; *Fouilles de Delphes* V, 148, fig. 608; *Monum. ant.* XXV, 547, fig. 133. [7] Poulsen, *Orient und frühgriech. Kunst*, 14. Cf. Erwin Wurz, *Der Ursprung der kretisch-mykenischen Säulen*, 29. [8] *Myken. Vasen*, pl. II, 9; XXXIV, 338—339. Schliemann, *Tiryns*, pl. XXVI, c. *Fouilles de Delphes* V, 19, fig. 85. *Akropolisvasen*, pl. 4, 129 a. M. Ernst Reisinger (*Kretische Vasenmalerei*, 9) ne peut guère avoir raison quand il veut rapporter l'origine de la tresse dans l'art grec à la période minoenne la plus ancienne, cf. Wurz. l. c. [9] Böhlau, *Jahrbuch*, 1887, 40 sq. Karo, *JHS* 1899, 163.

un peu plus fréquentes[1]. Le décor en arêtes rayonnantes est extrêmement riche sur une pyxis provenant de Phalère (*pl. XII, 2*). Le reste du contenu de la tombe dans laquelle on l'a trouvée (tombe 11; v. ci-d. p. 74) montre qu'elle appartient à la fin de l'époque des aryballes pansus. Il en est sans doute de même de la pyxis, figurée sur la *pl. XII, 3*, dont le couvercle est décoré d'une variété spéciale de la couronne d'arêtes: les extrémités des arêtes se partagent en deux volutes supportant des palmettes.

En sus des ornements cités jusqu'ici il ne nous reste plus qu'un motif à mentionner; ce sont les groupes de grands *cercles concentriques*, qui décorent la panse de quelques aryballes pansus provenant de l'Héraion d'Argos (*fig. 30*), d'Éleusis (*pl. IV, 7*) et de Cumes[2], et qu'on retrouve sur d'autres aryballes plus récents[3]. Évidemment ces cercles n'ont pas de rapport avec les groupes géométriques de petits cercles juxtaposés et réunis par des tangentes. Leur ressemblance avec l'ornementation chypriote en cercles est, au contraire, très sensible; ce quit suit nous permettra de conclure que cette ressemblance ne peut guère être fortuite.



Fig. 30 Aryballe pansu de l'Héraion d'Argos D'après *Arg. Heraeum* II, 146, fig. 86 (1/1).

Encore plus particulières et plus caractéristiques que les ornements sont, dans nos vases, les représentations d'*animaux*. Ces représentations ont, dans leur ensemble, un caractère géométrique; elles sont évidemment exécutées par des peintres accoutumés au style géométrique. C'est ce que montrent la façon de styliser les types et le goût pour la répétition du même type reproduit sans changement en file monotone. En y regardant de plus près on découvre cependant plusieurs détails qui annoncent un style différent.

A la faune géométrique ordinaire appartiennent tout d'abord les *oiseaux*. Sous différentes formes ils jouent aussi dans le décor de nos vases un rôle important. Dans quelques cas assez rares nous y rencontrons la *suite d'oiseaux*, fréquente dans les styles géométriques; elle se présente avec l'aspect ordinaire, les oiseaux étant dessinés en silhouette sans aucun trait caractéristique indiquant le genre (*pl. XI, 2*)[4].

Isolés ou associés deux par deux, on rencontre cependant d'autres types d'oiseaux plus particuliers, dont un surtout est spécial à nos vases; en raison de sa curieuse petite aigrette nous l'appellerons *le héron*. Dans le type avec lequel le héron apparaît le plus souvent, le style et la technique sont absolument géométriques; il est représenté soit seul dans une petite métope (v. par ex. *pl. X, 3* et *XII, 1*)[5], soit, dans un champ plus allongé, associé à un second volatile du même genre; les deux oiseaux sont alors affrontés et séparés par un groupe de lignes ondulées horizontales (*pl. VI, 1; X, 1—2*)[6]. Le peintre s'est cependant attaché à préciser certains détails de la représentation, ainsi que le montre l'aigrette, partagée quelquefois en deux ou en trois (*pl. X, 1; XII, 1*)[7]. Mais, en dehors de ces hérons géométriques, on trouve aussi des images plus libres du même oiseau, comme par exemple sous le fond d'un lécythe venant du temple d'Aphaia[8]; tout l'espace y est occupé par un grand héron dans lequel les détails sont

[1] V. les aryballes reproduits dans: Furtwängler, *Aegina*, pl. 128, 5; *Athen. Mitt.* 1903, *Beilage* XXXIII, 8—9; les lécythes reproduits dans: *Athen. Mitt.* 1897, 294, fig. 19; Sieveking-Hackl 225 a; et l'amphorisque dans: *Athen Mitt.* 1903, *Beilage* XXXIV, 3. [2] *Cuma*, pl. XLVIII, 1. [3] Furtwängler, *Aegina*, pl. 128, 10. *Annali* 1877, tav. d'agg. AB, 15. [4] Cf. *Cuma*, pl. XXXV, 1; XXXVII, 1; *BSA* 1906/07, 124, fig. 3 B; *Athen. Mitt.* 1897, 278, fig. 10; *Arch. Anz.* 1913, 445. [5] Cf. *Athen. Mitt.* 1897, 293, fig. 17; *BSA* 1906/07, 124, fig. 3 C. [6] Cf. *Athen. Mitt.* 1897, 278, fig. 11. [7] *Athen. Mitt.* l. c. [8] Furtwängler, *Aegina*, pl. 126, 9.

indiqués à l'aide de lignes incisées. Un oiseau à la longue aigrette et aux ailes déployées, représenté d'une manière encore plus naturaliste, se voit également sur l'aryballe de la *pl. V, 6 b*[1]; là aussi on s'est servi de lignes incisées.

Sur un fragment venant de Delphes et qui appartient à la céramique sicyonienne de la période précédente, nous avons vu déjà ce »héron« (v. ci-d. p. 10). Mais abstraction faite de ce seul fragment, il ne se rencontre, dans la peinture des vases sicyoniens, qu'à l'époque des aryballes pansus. En Attique aussi c'est un motif caractéristique de la dernière période géométrique. Il s'y trouve sur les vases du Dipylon les plus récents et surtout dans le style protoattique[2]. Dans les autres groupes de vases géométriques cet oiseau est très rare. Les œnochoés »italiques-géométriques« l'ont emprunté sans doute aux modèles sicyoniens[3]. Sur une œnochoé géométrique de provenance inconnue, au Musée Britannique, on voit deux »hérons« affrontés[4]. Enfin dans le style géométrique de Rhodes on rencontre des oiseaux à aigrette semblables[5]. Ce dernier point a pour nous une importance particulière, car il constitue un argument en faveur de l'hypothèse que le héron appartient aux types nouveaux, adoptés vers la fin de l'époque géométrique par l'art de la Grèce continentale, qui tirent leur origine des pays orientaux. Il vaut la peine de noter, à ce propos, que des oiseaux à aigrette se trouvent aussi dans l'art chypriote[6], bien qu'au point de vue du style les exemples actuellement connus soient assez éloignés des »hérons« de nos vases et qu'ils soient probablement aussi de date plus récente.

Ce que nous venons de dire du héron s'applique à plusieurs autres types d'oiseaux nouveaux, représentés sur nos vases. L'oiseau à queue magnifique qui se promène fièrement sur l'aryballe de la *pl. V, 5* représente évidemment un coq. Ce sont, en tout cas, des coqs nettement caractérisés qu'on voit sur le bel aryballe figuré *pl. V, 7*. En Attique aussi le coq compte, comme on sait, parmi les types d'oiseaux nouveaux qui apparaissent sur les vases du groupe de Phalère[7]. Le petit oiseau à tête retournée, qu'on voit sur l'aryballe figuré dans *Cuma*, pl. XLII, 2 b, se retrouve sur les vases attiques du même genre (par ex. sur le vase d'Analatos); il représente un type qui, soit isolé soit employé en groupes de deux motifs affrontés[8], devient assez fréquent dans la dernière période du style géométrique et au commencement de l'époque archaïque. Nous retrouvons cet oiseau sur l'étrange aryballe figuré ci-d. *fig. 42*; il y est stylisé d'une manière qui le fait ressembler extrêmement au petit oiseau placé au bout du timon sur l'amphore d'Apollon et d'Artémis, originaire de Milo[9]. Citons, enfin, les oiseaux peints sur l'aryballe de la *pl. V, 4*. Tous ces différents types sicyoniens et les types protoattiques qui leur correspondent n'ont pas leurs pareils dans la peinture géométrique des périodes les plus anciennes; par leur tendance à une caractéristique plus précise de l'espèce ils rappelent plutôt les types d'oiseaux mycéniens[10], et pourtant ils

[1] Comp. l'oiseau peint sur l'aryballe figuré dans *Cuma*, pl. XLII, 2. [2] Couve-Collignon 196 (sur le bouton du couvercle), 419 (dans le champ du col, affronté à un cheval). L'amphore de l'Hymette, *Jahrbuch* 1887, pl. 5. *Akropolisvasen*, pl. X, 298 et 304; XII, 245 A et J. *Athen. Mitt.* 1895, pl. III, 2 a. [3] Par ex. Musée Brit. II 242, *Catal.* I, 2, pl. XXV. [4] Mus. Brit. n° d'inv. 52 7—20 1 (A 386). [5] Selon un renseignement que M. Blinkenberg a bien voulu me donner, on voit un oiseau à aigrette double sur le fragment d'une plaque en terre cuite, trouvée à Lindos, dont la peinture est du style géométrique tardif. Une file d'oiseaux à aigrette se trouve aussi sur un fragment de vase que M. Kinch a eu la bonté de me faire connaître et qui appartient aux trouvailles faites dans des tombes de la dernière période géométrique à Exochi près de Lindos. [6] *JHS* 1884, 102 sq. Perrot-Chipiez III, 709, fig. 521. [7] V. *Jahrbuch* 1887, 45, fig. 3 et 48, fig. 8. Un grand coq se trouve aussi sur l'œnochoé représentée dans *Δελτ. ἀρχ.* 1916, 39, fig. 37. [8] V. par ex. le vase de Théra, dans *Athen. Mitt.* 1903, *Beilage* VII, 3. Comp. les observations de M. Schweitzer dans *Athen. Mitt.* 1918, 110 sq. [9] Conze, *Melische Tongefässe*, pl. IV. [10] Cf. Boehlau, *Jahrbuch* 1887, 36.

en diffèrent aussi au point de vue du style et des détails. Leurs parents les plus proches se trouvent sur des vases de la fin de l'époque géométrique, provenant des Cyclades[1]. Comme le »héron« ils sont certainement les produits de l'influence venue de l'Est.

Les oiseaux de l'aryballe de la *fig. 31* qui compte évidemment parmi les plus récents de nos vases, se rapprochent encore plus des types archaïques. L'élégant oiseau qui se promène les ailes déployées peut se comparer avec les représentations très analogues des pierres gravées, trouvées dans les Cyclades[2]. L'aigle volant est un type très répandu dans la période archaïque[3]; c'est en particulier un des motifs principaux des coupes béotiennes. Le fait qu'il a été trouvé, employé comme plaque de fibule, dans les couches géométriques de Sparte[4], montre qu'il a pénetré dans la Grèce continentale à une époque encore géométrique. Une de ces agrafes provenant de Sparte porte un aigle à deux têtes. On se rappelle involontairement l'aigle hittite à deux têtes, et



Fig. 31. Décor d'un aryballe pansu de Cumes. D'après *Cuma*, pl. XLVI, 4. Env. 1/1.

certainement l'art de la Grèce continentale à emprunté ce type à des modèles provenant des contrées orientales. Sa présence parmi les offrandes les plus anciennes trouvées à Ephèse sous le temple d'Artémis confirme cette opinion[5].

Les représentations de *cervidés*, seuls quadrupèdes appartenant au répertoire des peintres sicyoniens de l'époque en question, peuvent nous aider à préciser nos idées sur le point de départ de ces influences nouvelles. Les files de biches paissant, telles qu'on les voit sur plusieurs de nos aryballes (*pl. V, 1*)[6], sont assez communes dans différents styles géométriques, bien que certainement elles appartiennent partout à une période assez avancée. Au contraire, le cerf avec le grand bois à plusieurs branches ne se montre que rarement avant la période archaïque; partout dans la Grèce continentale[7] il compte nettement parmi les types les plus récents de la faune géométrique. Dans notre groupe on rencontre ces cerfs, soit paissant et rangés en files (*pl. VII, 3 et XIV, 1*;

[1] V. par ex. *Thera* II, 201 sqq., fig 402, 405, 411; *Athen Mitt.* 1903, *Beilage* XXVII, 1—2. [2] Furtwängler, *Gemmen*, pl. V, 8. *Athen. Mitt.* 1886, pl. VI, 14. [3] Furtwängler, *Goldfund von Vettersfelde*, 24 (*Kleine Schriften* I, 489). [4] *BSA* 1906/07, 85. [5] Hogarth, *Excavations at Ephesus*, 96, pl IV, 16, VII, 19—20; sur la date v. surtout ibid., 239 sqq. [6] *Cuma*, pl. XLVI, 3; XLVII, 2. *Ἐφ. ἀρχ.* 1889, 177. [7] Fr. Poulsen, *Dipylongräber*, 100.

sur la date de ce dernier vase v. ci-d. p. 73), soit — une seule fois — disposés d'une manière plus libre.[1] Des pithos béotiens à reliefs[2] présentent les parallèles les plus proches de la file de cerfs sicyonienne. Une représentation excellente d'un cerf isolé, qui se trouve sur une amphore du Musée National de Stockholm[3], leur est aussi très semblable. Mais, si ce type magnifique de cerf à grande ramure ne se rencontre que rarement dans l'art de la Grèce continentale avant l'époque archaïque, en revanche il joue en Crète, de très bonne heure, un rôle important. Sur les boucliers crétois en bronze, provenant de l'antre de l'Ida, de Palaekastro et de Phaistos, on voit souvent des files de cerfs paissant, entièrement semblables aux cerfs sicyoniens.[4] Sur les pithos crétois à reliefs on a employé le même motif.[5] C'est enfin une suite de cerfs semblables qui décore une moitié de la poutre au-dessous des déesses assises de Prinià.[6] La suite de cerfs est le pendant crétois des suites de bouquetins ou de daims de l'art ionien (vases »milésiens«). Le motif sicyonien reproduit donc un prototype crétois. Et ce dernier dérive sans doute des représentations de cerfs, plus libres et plus animées, de l'art mycénien et de l'art oriental.[7]

L'étude des représentations d'un autre animal, très en faveur parmi les peintres sicyoniens, à savoir le *serpent*, confirme en les précisant les idées que nous nous sommes faites, d'après ce qui précède, sur les sources des motifs nouveaux. Le serpent se rencontre sur nos vases plus fréquemment que dans aucun autre groupe. Il s'emploie le plus souvent pour décorer l'épaule du vase (*pl. IV, 8*; *V, 1*; *VII, 2—3*; *VIII, 5; XIII, 4*). Plus rarement il s'enroule autour de la panse (*pl. V, 2 et 7*).[8] Sur les skyphos et sur les pyxis plates, il occupe le champ le long de l'embouchure.[9] Sur les anses de lécythes il est placé verticalement, la tête en haut (*pl. VIII, 5*). Partout le motif a pris une forme schématique. Le serpent enlace le vase en replis réguliers, la tête légèrement levée et la queue tombante. Le corps est figuré le plus souvent par une bande assez large, rarement par une seule ligne. Quand le serpent est horizontal, il est accompagné presque toujours d'une file de points le long du contour; dans les représentations verticales, au contraire, ces points, chose singulière, font constamment défaut. Dans tous les replis on a mis des ornements de remplissage (svastikas, petits groupes de lignes ondulées, triangles, losanges, etc). Sur le corps on voit, dans toute sa longueur, une suite de taches rondes, peintes en retouches blanches par dessus le vernis sombre, ou — quelquefois — incisées.[10] Bien que le serpent soit donc traité plutôt comme un ornement, il n'est pourtant jamais, dans la peinture sicyonienne, aussi stylisé que dans plusieurs autres groupes géométriques. Le peintre sicyonien n'oublie jamais que c'est un serpent réel qu'il représente; que l'on observe surtout les types très variés, et souvent assez réussis, de la tête.[11] Les taches du corps doivent probablement être regardées aussi comme une reproduction stylisée des taches de la peau.

Le serpent est, comme on le sait, un motif très commun dans la céramique géométrique, bien qu'il ne jouisse nulle part d'une popularité aussi grande que dans notre groupe. Il n'apparaît pas seulement comme motif peint, mais aussi, et surtout sur les

[1] *Athen. Mitt.* 1897, 293, fig. 18 (détails incisés). [2] V. *᾿Εφ. ἀρχ.* 1892, pl. 8. Un pithos semblable se trouve au Musée du Louvre. [3] *Jahrbuch* 1897, pl. 7; cf. aussi un cerf paissant sur une pyxis béotienne du Musée Britannique, n° d'inv. 88. 10—15. 14 (A 561). [4] *Museo Italiano* II, 699, pl. VIII. *Saggi di storia antica a Giulio Beloch*, 245 sqq. Athènes, Musée National, n° d'inv. 11762, cf. Staïs, *Guide, Marbres et Bronzes*, p. 333. [5] *Annuario della scuola archeolog. di Atene* 1914, 99, fig. 54. [6] *Annuario* l. c., 90, fig. 46. [7] Pour l'art mycénien: Schliemann, *Tiryns*, pl. XX, c; Mus. Brit. C 408, *Catal.* I, 2, 83. Pour l'art hittite: Perrot-Chipiez IV, 534; Ed. Meyer, *Reich u. Kultur der Chetiter*, fig. 65, pl. VII. [8] Cf. *Cuma*, pl. XXXIV, 2; XLVII, 1. *Athen. Mitt.* 1903, *Beilage* XXXIII, 11—13. [9] *Arg. Heraeum* II, pl. XLVI, 4 et p. 137, fig. 68. [10] *Arg. Heraeum* II, 137, fig. 68. [11] *Cuma*, 334, fig. 135.

vases attiques, béotiens et rhodiens, comme ornement plastique, soit qu'il entoure le vase, soit qu'il soit placé sur l'anse, la tête au bord de l'embouchure. Derrière ces représentations plastiques se cache sans doute l'idée que le serpent est une incarnation du mort lui-même, qui s'avance sous cette forme pour se nourrir de l'offrande déposée dans l'urne sépulcrale.[1] Mais à force d'être répété, surtout dans la peinture, le motif a évidemment perdu de bonne heure cette signification primitive, et il est devenu un pur ornement, auquel on a assigné une place fixe dans le décor.

Dans la Grèce continentale, cet emploi décoratif du serpent date, comme celui de la suite de cerfs, de la fin de l'époque géométrique. Tel est, du moins, le cas en Argolide où il est complètement absent dans les groupes les plus anciens de vases géométriques. Le fait que ce motif ne se trouve pas non plus dans un style géométrique aussi pur que celui des vases de Théra, est encore un signe d'antiquité moins reculée. Il est donc tout naturel de s'imaginer que son apparition est due, comme celle de tant d'autres motifs introduits dans la dernière phase du style géométrique, à une influence orientale.[2] Et en réalité il n'est guère difficile de découvrir d'où part cette influence. Dans l'âge du bronze et au commencement de l'âge du fer le serpent se rencontre assez souvent dans la poterie chypriote, soit peint soit en relief (v. *fig. 32*)[3]; il joue ensuite un grand rôle dans la métallurgie de Chypre et de la Crète, dont les ouvrages les plus connus sont les patères chypriotes et les boucliers crétois.[4] Il faut rappeler également la description dans l'Iliade de la cuirasse d'Agamemnon: *Κυάνεοι δὲ δράκοντες ὀρωρέχατο προτὶ δειρὴν τρεῖς ἑκάτερθ'*, et de son ceinturon: *αὐτὰρ ἐπ' αὐτοῦ κυάνεος ἐλέλικτο δράκων* (XI, 26 sq. et 38 sq.), objets qui sont tous les deux des présents du roi de Chypre, Kinyras. La popularité du serpent décoratif dans les styles grecs de la dernière période géométrique s'explique donc sans doute par une influence de l'art chypriote.[5] Les travaux en métal ont probablement joué le rôle d'intermédiaires.



Fig. 32. Vase chypriote. Musée National de Copenhague. H. 0,227.

Mais nous n'avons pas encore épuisé tout ce qu'il faut dire du serpent. Il nous reste à constater qu'il semble exister quelque rapport entre la manière dont il se trouve stylisé sur nos vases et les peintures mycéniennes. Il n'est sans doute pas nécessaire de nous arrêter ici au cas — à ma connaissance unique jusqu'à présent — où un serpent décoratif, très semblable à ceux des styles géométriques, est peint sur un cratère de Mycènes du style mycénien tardif.[6] Car il n'est pas rare que le même motif ait été emprunté aux modèles orientaux, d'abord dans l'âge mycénien et plus tard, indépendamment du premier emprunt, vers la fin de la période géométrique ou à l'époque archaïque; avec la tresse nous avons eu déjà un exemple d'emprunt renouvelé. Et, à part le cas mentionné, les représentations mycéniennes du serpent et leur signification diffèrent essentiellement de celles du style géométrique. Mais il existe cependant un rapport entre

[1] V. surtout Sam Wide dans *Archiv f. Religionswissenschaft* 1909, 221 sqq.; Küster, *Die Schlange in der griechischen Kunst u. Religion, Religionsgesch. Versuche u. Vorarbeiten* XIII, 2 (1913). [2] Cf. Fr. Poulsen, *Orient und frühgriech. Kunst*, 109 sq. [3] Comp. de plus Küster l. c., 23 sqq.; *JHS* 1897, 73, fig. 10; Myres, *Handbook of the Cesnola Collect.*, 17, n° 78; *Mus. Brit. Catal.* I, 2, C 139; Louvre, n° d'inv. AM 1457. Pour un cratère submycénien: *Annals of Archaeol. and Anthrop.* 1910, pl. XXIX, 21. Pour des vases gréco-phéniciens: *Mus. Brit. Catal.* I, 2, C 792, pl. IV; Cesnola-Stern, *Cypern*, pl. XIV, 5. [4] V. Poulsen, l. c. [5] Les serpents plastiques de la poterie en bucchero-nero de Rhodes dérivent certainement aussi de l'art chypriote. [6] Musée National d'Athènes, n° d'inv. 2775; Staïs, *Guide de la collection mycénienne*, 108.

ces dernières et l'art mycénien, rapport que mettent en lumière: d'abord la série de points le long du corps du serpent géométrique, laquelle répond à l'usage, très répandu dans la dernière période du style mycénien, d'encadrer certains ornements, surtout les bandes sinueuses, les bras des poulpes, etc.[1], d'une file de points du même genre; en second lieu les taches rondes et blanches, qui couvrent le corps des serpents sicyoniens, et dans lesquelles nous reconnaissons une façon de peindre fréquente dans les représentations animales de la fin du style mycénien.[2]

A la faune de nos vases appartient enfin le *poisson* (*pl. IV, 3 et 7; IX, 3*; *fig. 31*)[3], de la présence duquel nous nous étonnons d'autant moins, que, dès la période précédente, c'était un motif caractéristique de la céramique argienne, au moins de celle de l'Argolide méridionale.[4] Il est peint le plus souvent en silhouette noire, avec seulement une mince raie réservée au milieu du corps, plus rarement au trait en silhouette claire (v. par ex. *pl. IX, 3*). Le poisson se rencontre souvent dans les peintures mycénienne et minoenne, aussi bien que dans le style prémycénien (par ex. à Phylakopi); il compte déjà parmi les motifs de la très ancienne céramique de Suse.

En plus des représentations animales mentionnées ci-dessus, on trouve aussi sur nos vases des *protomes d'animaux*, soit de chevaux[5], soit d'oiseaux (*pl. V, 3*).[6] Ces protomes forment aussi un groupe de motifs particulier à la fin de la période géométrique et surtout au commencement de l'époque archaïque. Rappelons, par exemple, les protomes d'oiseaux sur les plats »milésiens«, celles de différents animaux sur des vases »eubéens« et béotiens du géométrique tardif[7], surtout les nombreuses protomes de chevaux sur plusieurs petits objets de Sparte.[8] Ici se répète le phénomène que nous avons déjà constaté plusieurs fois: un emploi décoratif tout à fait analogue de protomes d'animaux est fréquent aussi dans l'art mycénien, tandis que, dans la période intermédiaire, purement géométrique, on ne trouve rien de correspondant. Pour les protomes de chevaux, M. Poulsen a étudié d'une manière très détaillée cette particularité[9], et il en a conclu avec raison que la reprise de ce groupe de motifs vers la fin de la période géométrique ne doit pas être regardée comme la preuve d'une tradition mycénienne ininterrompue, mais qu'elle est due à des emprunts renouvelés. Et si nous nous demandons d'où viennent ces emprunts, c'est tout de suite le même art crétois-chypriote, art dont dérivent plusieurs autres ornements de nos vases, qui se présente à l'esprit; là aussi les protomes d'animaux, surtout sous une forme plastique, sont, comme on le sait, très nombreuses tant sur les vases en terre-cuite que sur les objets en bronze.[10]

Si un grand nombre des motifs dont nous avons parlé dans les pages précédentes sont déjà loin du style géométrique, l'*ornementation végétale* qui, sur beaucoup de nos vases, occupe une place plus ou moins importante, s'en éloigne encore plus. L'œnochoé de la *pl. VI, 2* en offre un exemple particulièrement beau. Le décor géométrique n'y occupe

[1] Cf. par ex. *Arg Heraeum* II, pl LI, 12; *Myken. Vasen*, pl XIV, 86; les représentations courantes de la poulpe, etc. A l'origine ces suites de points ont eu certainement une signification dans l'art mycénien. Le long des bras des poulpes elles rappellent sans doute les ventouses; cf. *Myken. Vasen*, pl IV, 24 AX, où la transformation ornementale est déjà en plein développement. [2] Furtwängler, *Berl. philol. Wochenschr.* 1901, 144 sq. Poulsen, *Jahrbuch* 1911, 244. Ce sont surtout les bras de poulpes mycéniens qui présentent des parallèles exacts du serpent à taches blanches, v. par ex. *Excav. at Phylakopi*, pl. XXXII, 1. [3] Cf. *Cuma*, pl. XLII, 2—3; XLIII, 2; XLIV, 3; XLV, 4; XLVIII, 2; *Arg. Heraeum* II, pl. LIX, 11; *Monum. ant.* XXV, 547, fig. 133. [4] *Tiryns* I, 149. [5] *Athen. Mitt.* 1903, *Beilage* XXXV, 2; des protomes de chevaux se voient également sur l'épaule d'un aryballe ovoïde du musée de Syracuse. [6] Cf. *Cuma*, pl. XLIII, 3; *Athen. Mitt.* 1903, *Beilage* XXXIII, 14. [7] *'Εφ. ἀρχ.* 1892, pl. 10, 1. *Thera* II, 203, fig. 408. *Cuma*, pl. XXXIII. [8] Cf. *JHS* 1909, 290 sqq. [9] *Jahrbuch* 1911, 239. [10] Cf. par ex. *Monum. ant.* VI, pl. XII, 62; E. H. Hall, *Vrokastro*, 102, fig. 56 B et C.

qu'une place secondaire autour du col, tandis que de grands ornements non géométriques remplissent toute la panse. Sur le devant nous voyons un grand motif végétal composé de deux tiges enroulées portant des palmettes en éventail. C'est le même ornement qui revient deux fois sur la panse de l'aryballe dont le décor est figuré ci-d. *fig. 31*. Le caractère végétal des tiges est ici plus nettement accusé, surtout dans celui des deux motifs où elles se ramifient de part et d'autre. La plante figurée sur l'épaule du même aryballe est, elle aussi, analogue à l'ornement qui nous occupe. En outre, c'est du même motif fondamental: des tiges enroulées portant des palmettes debout ou renversées, que se composent les zones ininterrompues des magnifiques coupes dont nous avons parlé ci-dessus p. 25.[1] Des dessins semblables se trouvent enfin sur plusieurs fragments de grands vases sicyoniens conservés au musée d'Égine.

Il est évident que les vases de ce genre sont parmi les plus récents de l'époque que nous étudions et qu'ils représentent le point culminant de son développement artistique. Les ornements géométriques n'y jouent qu'un rôle secondaire. Les motifs nouveaux qui, au mépris de tout système géométrique, se déploient librement sur les parois sans se laisser resserrer dans des cadres limités, sont d'une nature très peu géométrique et annoncent, par leurs particularités techniques, la période archaïque postérieure. Non seulement on voit quelquefois sur les pétales des palmettes des bandes transversales incisées (v. *pl. VI, 2 b*[2]), mais nous y rencontrons même le commencement d'une peinture polychrome; sur les coupes provenant d'Égine et d'Argos, les pétales sont peints alternativement avec du vernis ordinaire brun foncé et une couleur mate, brun clair.



Fig. 33. Pyxis de l'Héraion d'Argos. D'après *Arg. Heraeum* II, 139, fig. 69 d. H. 0,13.

Comme on le sait, l'ornementation végétale des vases cités n'est pas spéciale à l'art sicyonien. Plusieurs vases de la fin de l'époque géométrique ou de la période suivante, provenant d'autres contrées, présentent des variétés des mêmes motifs. La »plante« isolée, telle que celle de la *pl. VI, 2 b*, est comparable aux ornements de quelques vases protoattiques[3] ou de vases venant des Cyclades.[4] Sur une pyxis de Mélos[5] se voit une zone d'une ressemblance frappante avec celles des coupes sicyoniennes. La plante sur l'épaule de l'aryballe de la *fig. 31* rappelle, par exemple, les palmettes de l'œnochoé à tête de griffon du Musée Britannique.[6] Les détails des peintures ne sont pas les mêmes partout. La forme spéciale, triangulaire, des pétales est caractéristique, par exemple, du style sicyonien (v. surtout *pl. VI, 2 b* et *fig. 33* ci-dessus; *Arg. Heraeum* II, pl. LXIV); c'est sans doute une particularité argienne. Nous la retrouvons sur un des cratères de Syracuse[7], dont nous avons déjà noté l'analogie avec les modèles argiens, et sur les fragments, trouvés à Égine, d'un grand vase qui ressemble à la poterie sicyonienne et qui est en tout cas argien.[8] Quelques exemples de la même forme de pétales, qui se rencontrent sur des vases protoattiques[9], s'expliquent certainement par une influence sicyonienne. Mais, malgré ces particularités locales, tous les ornements cités appartiennent évidemment à un même groupe de motifs qui, vers la fin de la période géométrique, s'est répandu dans les îles de la mer Égée et dans la Grèce continentale.

[1] La reconstruction faite par M. PALLAT de la frise de la coupe d'Égine (*Athen. Mitt.* 1897, 280, fig. 12 a) est assez douteuse. Les restes conservés permettent de supposer une plus grande analogie avec la coupe d'Argos. [2] Comp. *Arg. Heraeum* II, pl. LXIV. [3] *Jahrbuch* 1887, 52, fig. 14. Le revers du vase d'Analatos, ibid pl. 3. [4] *Athen. Mitt* 1903, *Beilage* XXIX, 2 et XXX, 1. [5] *JHS* 1902, 71, fig 2. [6] *Monum dell' Inst.* IX, pl. V, 1. [7] *Notizie* 1895, 185, fig. 86—87. [8] *Athen. Mitt.* 1897, 309, fig. 31 b. [9] *Jahrbuch* 1887, 52, fig. 14. Le cratère Burgon, représenté par ex. dans WALTERS, *History of pottery* I, 296, fig. 87.

Considéré isolément, ce groupe de motifs ne donne aucune indication exacte sur sa patrie d'origine. Il peut difficilement venir de l'Orient. Le caractère végétal, fort accentué, est, au contraire, absolument grec, et, comme M. Boehlau l'a déjà montré[1], spécialement mycénien. Il doit donc être originaire d'une contrée où avaient survécu les traditions de l'art mycénien.

Pour d'autres de ces ornements végétaux qu'utilise notre céramique, le point de départ peut être désigné avec plus d'exactitude. Sur la grande pyxis de l'Héraion d'Argos, reproduite *fig. 33*, on voit autour de la panse une frise composée de grands arcs. Dans les angles on a inséré des palmettes et sous le point où les bouts des arcs se joignent en se relevant un peu, trois petits triangles sont suspendus. Sous les arcs est disposé, alternant avec un groupe de losanges, un curieux ornement de caractère végétal. L'ensemble de cette décoration est probablement unique; c'est une combinaison particulière à l'auteur de cette pyxis; mais les motifs dont elle se compose ne le sont pas. Il existe une analogie évidente entre cette frise et le décor de quelques tessons attiques recueillis sur l'Acropole d'Athènes.[2] Considérés isolément, les éléments sont absolument les mêmes, mais ils sont combinés de manières différentes. Ce sont les mêmes arcs aux bouts relevés, les mêmes palmettes à trois pétales, qui, sur les tessons de l'Acropole, ont la forme attique ordinaire, tandis que, sur la pyxis, ils ont la forme triangulaire spécialement argienne; ce sont, enfin, les mêmes petits triangles renversés, détail qui, par son caractère particulier, rend incontestable l'affinité de la frise sicyonienne et de la frise attique. Cette dernière a cependant d'autres analogues, non seulement sur des ouvrages en bronze venant d'Olympie et de Delphes[3], mais aussi dans l'art crétois-chypriote, où, d'après tout ce qui a été dit ci-dessus, nous avons une raison spéciale d'en chercher le prototype. Avant tout, il faut mentionner la frise d'arcs placée au-dessous des cavaliers de Prinià. La céramique crétoise géométrique présente aussi des ornements du même genre.[4] Il faut y ajouter enfin les frises tout à fait semblables que l'on trouve dans les ouvrages en ivoire, certainement moins anciens, dont le seau de Chiusi[5] et les bras de Palestrina[6] sont les plus connus, et dont la relation avec l'art crétois-chypriote a été mis en pleine lumière par des recherches récentes.[7] Il faut rappeler, à ce propos, que M. Boehlau a démontré, il y a longtemps, que l'ornementation du seau de Chiusi présente l'analogie la plus frappante avec celle des vases protoattiques.[8]

En examinant de plus près les ornements étranges placés au-dessous des arcs de la pyxis mentionnée, nous verrons bientôt se confirmer l'affinité que nous avons cru découvrir entre la frise sicyonienne et l'art crétois-chypriote. Un de ces ornements est reproduit *fig. 34*. La *fig. 35* représente un autre ornement végétal, du revers de l'aryballe de la *pl. V, 5*.[9] Le rapprochement nous montre tout de suite que ce ne sont là que des variétés du même motif. Sont également semblables les deux ornements sur l'aryballe de la *pl. V, 6*, reproduits *fig. 36*. C'est en Crète justement que ces ornements sicyoniens trouvent leurs parallèles les plus frappants. Leur parenté avec la *fig. 38*, qui reproduit un motif d'un des boucliers de l'antre de l'Ida[10], est de toute évidence. Très analogues sont aussi les motifs des *fig. 37 et 39*, dont le premier fait partie du décor d'un pithos à reliefs de Prinià[11], d'une date moins reculée, et dont l'autre provient d'un vase géo-

[1] *Jahrbuch* 1887, 38. [2] *Akropolisvasen*, 37, n° 360. [3] *Olympia* IV, pl. XLII, 740. *Fouilles de Delphes* V, 127, fig. 173. [4] *Annuario* 1914, 48, fig. 18; ibid. 71, fig 40. [5] *Monum. dell' Inst.* X, pl. 38 a [6] Représentés par ex. dans *Arch. Anz.* 1910, 181. [7] Cf. surtout H. Nachod, *Der Rennwagen bei den Italikern*, 11 sqq. Fr. Poulsen, *Orient u. frühgriech. Kunst*, 128 sqq. [8] *Jahrbuch* 1887, 61 sq. [9] V. *Cuma*, pl. XLII, 3. [10] *Museo Italiano* II, pl. X, 2. On peut rappeler aussi l'ornement placé entre les lions sur le bouclier de Palaekastro, *BSA* 1904 05, pl. XVI. [11] *Annuario* 1914, 67, fig. 36.

métrique crétois appartenant à une catégorie peu connue encore, mais d'un intérêt spécial, à cause de l'imitation évidente de modèles chypriotes[1]. Et d'ailleurs il n'y a certainement aucun doute qu'il existe une relation intime entre les motifs crétois cités ci-dessus et les ornements chypriotes bien connus, composés d'éléments végétaux superposés[2].

Si donc l'ornementation végétale du style de transition semble dériver surtout de l'art crétois-chypriote, on est tenté de demander aussi à cet art l'explication d'un autre motif végétal qui, depuis la fin de l'époque des aryballes pansus, joue un rôle important dans la peinture sicyonienne. Nous pouvons l'appeler *l'ornement en forme de gland.*

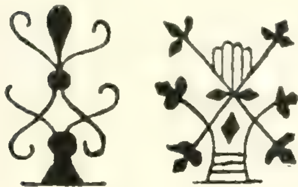


Fig. 34—35.

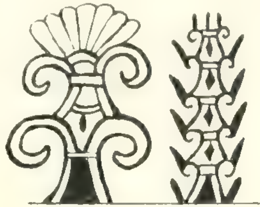


Fig. 36.

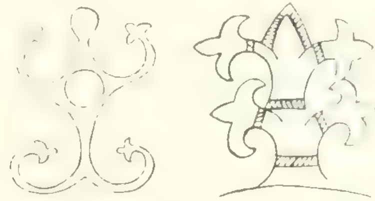


Fig. 37—38.

Tel qu'on le voit, par exemple, sur l'épaule d'un aryballe venant de la tombe 308 de Syracuse (*fig. 40, 1*) ou sur une œnochoé subgéométrique[3], il consiste en une tige qui monte de la limite inférieure du champ de décor; sa large base doit indiquer évidemment qu'elle y pousse; en haut, elle est légèrement inclinée et se termine par un bouton plat portant un gland, dont les brins sont le plus souvent simulés par une ou plusieurs lignes incisées. Sous cette forme la plus simple le motif n'est pourtant pas commun. Plus souvent il est combiné avec un décor composé d'enlacements plus ou moins riches, soit de manière que la tige même forme un ou plusieurs nœuds (*fig. 40, 2*, provenant de l'épaule d'un aryballe pansu du musée de Syracuse, l'œnochoé de la *pl. VI, 2* et le grand skyphos de la *pl. XXV, 1 b*, d'une époque postérieure, en donnent des exemples), soit de manière que le gland soit séparé de la tige et adapté à des entrelacs de différentes sortes; les œnochoés de la *pl. VI, 1—2*, plusieurs des ornements végétaux placés sous les arcs de la pyxis reproduite *fig. 33*, et le décor peint sous le fond du même vase (*fig. 41*), en donnent des exemples suffisants.



Fig. 39.

Les enlacements qui se déploient sur les vases cités ne seront pas ici le sujet d'un examen plus approfondi. Ce genre d'ornementation se prolonge bien avant dans le style archaïque, où il se combine avec la fleur de lotus. Il vaudra mieux en remettre l'étude au moment où nous pourrons faire l'histoire de ce motif dans son ensemble. Nous verrons alors qu'il est, au commence-

[1] Cette catégorie comprend une série de vases du musée de Candie, appartenant à la fin de l'époque géométrique et provenant des tombes de Knossos. Ce sont de grands vases à quatre anses, de la même forme que ceux qui se trouvent dans *Jahrbuch* 1899, 36 sq., mais à trois pieds, comme par ex. la fig. 58 dans *Athen. Mitt.* 1903, 215. Quelques-uns ont un décor purement géométrique, peint en vernis brun noir à la manière crétoise ordinaire. Mais plusieurs offrent des exemples d'un décor polychrome complètement nouveau, dans lequel se rencontrent des motifs végétaux fantaisistes comme la *fig. 39*, des oiseaux à deux têtes, des représentations humaines, le tout peint en noir et rouge à la manière bien connue des vases chypriotes polychromes. Un détail d'un de ces vases est figuré dans *Archaeologia*, vol. 65 (1913 14), 17, fig. 24.
[2] Il vaut la peine de mentionner qu'il existe dans la seconde zone d'en bas du seau de Chiusi, tant à droite qu'à gauche du griffon, des restes de grands ornements végétaux qui semblent avoir eu beaucoup de ressemblance avec les motifs sicyoniens et crétois. [3] Repr. dans *Notizie* 1895, 145, fig. 26.

ment, tout à fait indépendant des motifs végétaux et ne se combine que plus tard avec eux (v. ci-d. p. 116). Pour expliquer le motif du gland, il faut donc faire abstraction de son association avec les entrelacs et le considérer dans sa forme fondamentale: la forme simple de la *fig. 40, 1*. Or, celle-ci rappelle tout de suite un motif de l'art crétois-chypriote, un pédoncule qui pousse dans le champ du décor en portant une fleur ou une palmette. La *fig. 40, 3* reproduit un de ces ornements emprunté à un des boucliers crétois[1]. La manière dont il est stylisé rappelle beaucoup la manière sicyonienne. Mais il est évident qu'il est aussi étroitement lié à l'ornement du même bouclier, reproduit *fig. 40, 4*, lequel, pour sa part, nous ramène aux pédoncules portant des palmettes de l'art chypriote[2].

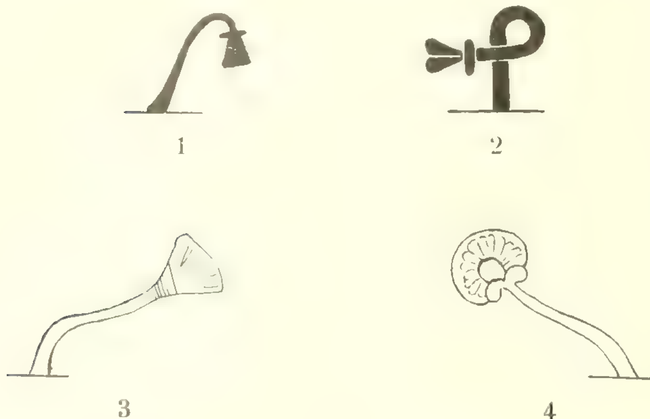
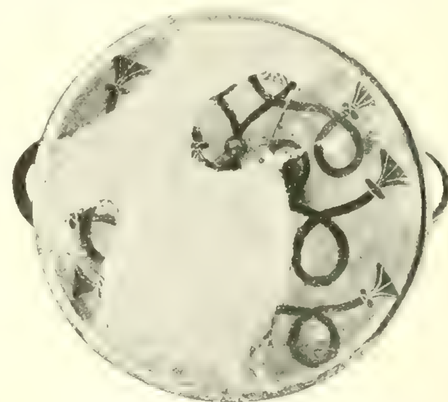


Fig. 40.

Après cet examen des éléments dont se compose à l'ordinaire l'ornementation sicyonienne de l'époque des aryballes pansus, il nous reste à parler de quelques représentations d'un genre spécial.

Sur le petit aryballe du musée de Berlin, figuré sur la *pl. V, 6 a—b*, nous voyons, parmi plusieurs des motifs déjà mentionnés (arêtes rayonnantes, tresses, oiseaux à aigrette, ornements végétaux), les images d'un trépied et d'un grand cratère qui repose sur un ὑποκρατήριον[3]. Le cratère est le motif le plus intéressant. En dépit de l'imperfection du dessin, les deux protomes d'animaux placées sur le bord sont nettement caractérisées, de sorte qu'on y distingue avec facilité des têtes de griffons. On a donc reproduit ici un de ces grands chaudrons en bronze dont de beaux exemplaires ont été découverts dans les trouvailles de la tombe Barberini, près de Palestrina[4], et de La Garenne[5]. Des fragments de chaudrons semblables se sont rencontrés dans la tombe Bernardini[6] et à Delphes[7]. Si, sur notre aryballe, le chaudron n'est représenté qu'avec deux têtes de griffons, c'est certainement que le peintre en a simplifié l'image. Le modèle a dû en posséder 4 ou 5, comme les chaudrons cités ci-dessus. Notre vase prouve donc clairement que ces cratères à têtes de griffons ont été connus en Argolide à la fin de l'époque des aryballes pansus. Il est utile de faire observer aussi qu'Hérodote indique expressément comme étant de type argien un cratère


Fig. 41. Pyxis de l'Héraion d'Argos. D'après *Arg. Heraeum* II, 138, fig. 69 b.

[1] *Museo Italiano* II, pl. II. Comp. les fleurs d'autres ouvrages crétois, v. l'œuvre citée, pl. III et IX, 1. [2] Cf *Jahrbuch* 1887, 91 et pl 8. [3] Après avoir terminé mon manuscrit j'ai reçu le tome XXXXV des *Athen. Mitt.*, où M. Karo (p. 128 sqq.) a fait des types les plus anciens du trépied et du chaudron à têtes de griffon l'objet d'une étude approfondie. L'aryballe du musée de Berlin est mentionné p. 142. [4] Figuré par ex. dans Poulsen, *Orient u. frühgriech. Kunst*, 129, fig. 142. [5] V. *Olympia* IV, p. 115 du texte. [6] *Monum. d. Inst.* XI, pl. II, 10, où il faut considérer les têtes de griffons comme tournées en dehors. [7] *Fouilles de Delphes* V, 85, fig. 289.

de ce genre que les Samiens, après une expédition heureuse à Tartessos, dédièrent à la déesse Héra[1]. Il n'y a donc guère lieu de contester la justesse de cette observation, comme le font plusieurs savants modernes[2].

La forme de l'*ὑποκρατήριον* sur lequel repose le cratère correspond aussi exactement à celle des grands piédestaux en bronze, provenant des tombes de Palestrina[3], qui ont sans doute été les supports des cratères à protomes de griffons, trouvés dans les mêmes tombes. Rappelons aussi la description que fait Pausanias de l'*ὑποκρατήριον* appartenant au cratère dédié par Alyatte à Delphes, ouvrage de l'artiste Glaukos[4].

Le trépied représenté sur le même vase (*pl. V, 6 a*) ne donne pas lieu à des commentaires détaillés. Il est du type géométrique, à deux anses annulaires et sans pattes de lion[5]. Les pieds, fortement recourbés en haut, sont conformes à ceux des originaux conservés[6].

Le singulier petit aryballe reproduit dans la *fig. 42*[7] mérite enfin une attention spéciale. En dépit de sa forme déjà assez développée, il faut le ranger plutôt parmi les aryballes pansus. Quelques détails de la décoration, par exemple la zone géométrique entre l'épaule et la panse et l'ornement en entrelacs sur la tête d'une des protomes (en haut à gauche, dans la figure), témoignent d'un contact immédiat avec le style de cette période. Il est vrai que le décor, par l'usage constant de lignes incisées et encore plus par les motifs, s'éloigne considérablement de ce que les vases sicyoniens de l'époque en question nous montrent ordinairement. Mais ceux de la période suivante ne comprennent non plus rien de semblable. On pourrait donc douter que ce petit vase appartienne réellement au groupe dans lequel nous l'avons rangé. La ressemblance du décor avec le style des vases »cyrénéens« a été relevée par M. Cecil Smith[8], et M. Boehlau l'attribue sans hésitation à cette série[9], attribution qui n'est probablement pas exacte. M. Smith soutient que le vase est »protocorinthien«. Une particularité sicyonienne, l'ornement en entrelacs mentionné plus haut, semble montrer qu'il a raison.



Fig. 42. Aryballe de la collection Branteghem. D'après *JHS* 1890, 179, fig. 2. H. 0,045.

Le même savant insiste à juste titre sur le rapport étonnant de ce vase avec les modèles orientaux. L'ensemble de la décoration produit, en effet, une vive impression d'orientalisme, plus vive que ce n'est en général le cas avec les vases grecs. Nous avons là évidemment un de ces exemplaires rares, où le peintre s'est écarté du chemin frayé pour s'amuser à imiter un modèle exotique quelconque, plutôt un travail sur métal, à

[1] Hérodote IV, 152: ... *ἐποιήσαντο χαλκήιον κρητῆρος Ἀργολικοῦ τρόπον· πέριξ δὲ αὐτοῦ γρυπῶν κεφαλαὶ πρόκροσσοί εἰσι.* [2] Par ex. Perdrizet, *Fouilles de Delphes* V, 84. Poulsen, *Orient und frühgriech. Kunst*, 122, fig. 131 et 129, fig. 142. [4] Pausanias X, 16, 2: *σχῆμα δὲ τοῦ ὑποθήματος κατὰ πύργον μάλιστα ἐς μύουρον ἀνιόντα ἀπὸ εὐρυτέρου τοῦ κάτω.* [5] V. Furtwängler, *Kleine Schriften* I, 351 et II, 306. [6] V. par ex. *Olympia* IV, pl. XXVIII, 550 etc., p. 76 du texte. [7] *Collect. van Branteghem, Catal.* par W. Froehner, Paris 1892, nº 214. Plus tard dans la Collect. Somzée, v. Furtwängler, *Coll. Somzée*, pl. XXXVIII. Il a fait ensuite partie d'une collection privée en Angleterre. J'ignore où il se trouve maintenant. Publié par M. Cecil Smith dans *JHS* 1890, 179, fig. 2; notre *fig. 42* est empruntée à cette publication. [8] *JHS* l. c. [9] *Nekropolen*, 93.

en juger par l'emploi abondant de l'incision. Pourtant nous n'avons pas là une copie fidèle du dessin oriental. Plusieurs détails trahissent le travail grec, que cela soit dû au peintre lui-même ou à un ouvrage intermédiaire ayant subi déjà l'influence hellénique. Ainsi les oiseaux, — de même que l'ornement en entrelacs que M. Smith appelle à tort *an Egyptian headdress*, — sont d'un type absolument grec[1]. Les protomes ailées font penser aux représentations analogues sur les pierres gravées des îles, bien qu'on ne puisse rien constater d'absolument identique. C'est »l'arbre sacré« qui, par sa forme, donne l'impression la plus vive de quelque chose d'étranger. Cependant il se présente avec une forme très semblable sur un diadème d'Égine[2] à peu près contemporain, qui est certainement aussi un travail grec. Dans les deux cas la façon spéciale dont l'arbre est stylisé semble rappeler plutôt un modèle chypriote. La composition de l'ensemble pourrait bien être empruntée aussi à un motif chypriote: l'arbre sacré formant le centre d'un groupe héraldique, groupe qui comporte, sur le vase, deux oiseaux affrontés, sur le diadème, deux quadrupèdes et — posés sur les branches de l'arbre — deux oiseaux. Sous une forme plus hellénisée cette composition se rencontre, comme on le sait, assez souvent dans l'ornementation grecque de la fin de l'époque géométrique, où elle apparaît comme un des premiers motifs orientaux adoptés par les Grecs.

Après avoir passé en revue les détails les plus importants de la décoration de nos vases, il nous reste maintenant à résumer les résultats de cet examen. Si déjà d'autres critères, tirés des formes et des conditions de trouvaille, nous on fait conclure que les aryballes pansus et le reste de la céramique sicyonienne contemporaine datent de la fin de l'époque géométrique, l'analyse des éléments et du caractère du décor vient encore confirmer la justesse de cette conclusion. Bien des fois, nous avons eu l'occasion de constater des analogies évidentes entre nos vases et plusieurs styles de la fin de l'époque géométrique ou de l'âge suivant. Surtout nous avons pu souvent relever des rapports intimes avec le style tardif du Dipylon et les vases »protoattiques« qui représentent en Attique la transition entre le style géométrique et le style archaïque, rapports qui indiquent que nos vases sont contemporains de ces groupes.

Dans un beau mémoire[3], auquel nous avons déjà renvoyé souvent, M. Boehlau a étudié, il y a plus de trente ans, le groupe protoattique et en a déterminé la place et l'importance. Les traits qui lui sont particuliers se rencontrent aussi dans nos vases: c'est le même courant d'idées et de motifs étrangers qu'on voit, dans l'un et l'autre groupe, envahir l'art indigène géométrique. Il est vrai que la transformation qui résulte de cette invasion se manifeste d'une manière différente en Attique et à Sicyone. En face des motifs nouveaux, il se révèle, chez les peintres attiques, une impressionnabilité extrême et un désir irrésistible de faire des expériences; mais, en même temps, la façon dont ils s'approprient les éléments étrangers est assez superficielle et souvent pleine de négligence. Dans l'art de Sicyone il y a plus de sagesse, plus de réserve prudente, moins de richesse, mais, en revanche, une méthode de reproduction plus sûre et plus originale. Comparez, par exemple, l'exubérante ornementation végétale de l'Attique avec les motifs végétaux plus clairsemés et plus clairs des vases sicyoniens. Ou bien, comparez la faune des deux groupes. Sur les vases attiques du style géométrique tardif les animaux de l'Orient, avant tout le lion et les êtres fabuleux (sphinx, centaures, chevaux ailés), jouent déjà un rôle important; les peintres sicyoniens de l'époque en question ne connaissent d'autres quadrupèdes que les cerfs et les biches. Remarquez,

[1] V. ci-d. p. 52. [2] Marshall, *Catal. of jewellery*, 1218, pl. XIV. [3] *Frühattische Vasen, Jahrbuch* 1887, 33 sqq.

enfin, une particularité frappante, à savoir que les vases sicyoniens de cette période, si nombreux qu'ils soient, ne fournissent aucun exemple de représentations de la vie humaine, tandis que les peintures attiques abondent, dès longtemps, en scènes de funérailles, de combats de terre et de mer, de chasses, d'aventures chez les centaures, etc. Par contre, le style sicyonien reste fidèlement attaché à l'ornementation géométrique, qu'il conserve plus riche et avec une forme plus pure que le style attique, et cela, comme nous le verrons dans le chapitre suivant, bien au delà de la fin de l'époque géométrique proprement dite. Le caractère conservateur dont nos vases portent donc, sous tous les rapports, l'empreinte, semble révéler une intelligence profonde du but décoratif de la peinture céramique et une ferme volonté de se resserrer dans les limites que ce but impose; c'est bien plus tard seulement que les peintres attiques ont poussé aussi loin l'art de se limiter. Mais, malgré les différences générales qui se manifestent ainsi entre les styles de transition en Attique et à Sicyone, différences qu'on peut considérer plutôt comme dues à la divergence des tempéraments, et malgré un certain désaccord tout naturel dans le choix des motifs, c'est pourtant, comme nous l'avons déjà dit, la même évolution qui s'effectue dans les deux styles soumis à peu près aux mêmes conditions; aussi, les résultats sont-ils très analogues. Les observations par lesquelles M. Boehlau caractérise la place des vases protoattiques dans cette évolution, peuvent s'appliquer aussi à nos vases sicyoniens: *In Technik, Form der Gefässe und Dekoration tritt das Geometrische als Grundton hervor. In der unseren Vasen vorausliegenden Periode hat der geometrische Stil offenbar allein die Keramik und die übrige Kunst beherrscht, unsere Vasen bezeichnen das Zurückweichen desselben vor den zahlreich und mächtig eindringenden fremden Elementen.*

Quant à la question de l'origine de tous ces éléments étrangers, les recherches de M. Boehlau ont déjà appelé l'attention sur le point qui a justement pour nos vases, de même que pour le groupe attique correspondant, une importance décisive. En ce qui concerne la céramique protoattique, il repousse avec raison le terme d'»orientalisant« comme exprimant trop ou trop peu; or, ce terme convient moins encore aux vases de notre groupe. Il n'y a dans leur décoration que très peu d'éléments qui ont pu être empruntés directement aux modèles orientaux. Ce qui caractérise justement la plupart des ornements nouveaux, c'est qu'ils se présentent dans les deux groupes en question, même lorsque les motifs originaires sont reconnus venir de l'Orient, avec une forme grécisée, complètement modifiée. Plusieurs circonstances prouvent que ces changements ne sont pas dus, en général, aux peintres sicyoniens ou attiques: d'abord, les analogies nombreuses qu'offrent avec ces séries beaucoup d'autres styles grecs du continent et des Cyclades, puis, le fait que ce renouvellement du décor est tout imprégné de réminiscenses mycéniennes, de même que des motifs mycéniens jouent dans l'ornementation nouvelle, non géométrique, un rôle important, en association intime avec les motifs orientaux. Dans nos vases sicyoniens, c'est même cette influence mycénienne qui frappe le plus. Mais, comme l'élément oriental, elle doit avoir pénétré du dehors dans les styles géométriques tardifs de la Grèce continentale. Même en Argolide, un des centres de la civilisation mycénienne, aucune tradition vivante ne rattache directement l'art mycénien primitif à sa renaissance dans notre groupe de vases. Au contraire, là comme en Attique, la continuité est interrompue par une longue période où règne le style géométrique pur.

L'évolution par laquelle l'art géométrique du continent, si bien enraciné, change peu à peu de caractère et de sujets, de sorte qu'il finit par aboutir à l'art archaïque, n'est donc pas la conséquence d'un contact immédiat avec les sources primitives d'où

elle tire en réalité son origine: l'Orient et Mycènes; il faut en chercher le point de départ dans un domaine grec, où les influences de l'art oriental ont pu rencontrer des survivances mycéniennes et se fondre avec elles.

M. Boehlau a cru trouver ce terrain sur la côte occidentale de l'Asie Mineure. L'art »orientalisant« s'y serait d'abord développé dans les colonies grecques, en continuant immédiatement le style mycénien[1] et en subissant l'influence directe des modèles orientaux; de là, il se serait étendu à la Grèce du continent. Cette théorie était parfaitement d'accord avec l'idée fondamentale, très répandue jusqu'à ces dernières années, suivant laquelle l'Ionie aurait joué le rôle initiateur dans le développement de l'art postmycénien; cependant les recherches et les trouvailles récentes ne l'ont pas confirmée. Les faits sont maintenant en contradiction avec l'hypothèse que l'art ionien n'aurait pas eu sa période géométrique, comme la Grèce continentale et les Cyclades ont eu les leurs[2]. Les fouilles de Milet[3] ont mis au jour une céramique géométrique, et dans les colonies ioniennes du bord de la mer Noire on a également trouvé des vases géométriques[4]. Il ne semble pas non plus probable que le style mycénien tardif se soit développé sur la côte occidentale d'Asie Mineure d'une manière plus active, ou y ait duré plus longtemps qu'ailleurs. Au contraire, les trouvailles mycéniennes y sont extraordinairement rares[5]. Pendant sa grande expansion durant la dernière moitié du second millénaire avant notre ère, la civilisation mycénienne pénètre sur la côte orientale de la mer Égée, de même que, vers l'Occident, elle rayonne jusqu'en Sicile, mais elle paraît ne s'être enracinée dans aucune de ces régions.

Si, pour ces raisons, il est déjà très peu vraisemblable qu'une évolution comme celle qui a lieu dans le style de transition sicyonien et dans la peinture attique contemporaine soit due à une impulsion venue de l'Ionie, cette hypothèse devient encore plus invraisemblable à mesure qu'on se voit plus manifestement obligé d'abandonner, également pour la période suivante — début de l'art archaïque —, le dogme de la priorité de l'Ionie et de son influence dominante sur la Grèce continentale. En ce qui concerne la céramique sicyonienne, les recherches exposées dans le chapitre suivant mettront en lumière, je pense, l'originalité profonde du style archaïque et son indépendance par rapport à l'Ionie.

L'ancienne confiance dans le rôle initiateur de l'art ionien a donc été ébranlée, mais, en revanche, les enquêtes et les trouvailles récentes ont de plus en plus appelé l'attention sur un autre domaine excentrique de l'art grec primitif. Les recherches activement poussées en Crète n'ont pas seulement éclairci toute l'évolution de la civilisation mycénienne et minoenne, elles ont encore prouvé que le rôle de cette île dans l'histoire de l'art ne finissait pas avec la chute du monde mycénien. C'est seulement beaucoup plus tard que les Dédalides ont quitté l'île et que celle-ci est devenue une province lointaine de l'art grec. Il est de plus en plus évident que l'art et l'industrie crétois, en continuant les grandes traditions, ont occupé une place éminente à l'époque postmycénienne et jusque dans la première période de l'âge archaïque, et qu'ils ont exercé une action profonde sur les régions grecques voisines, surtout sur le continent. Pour la statuaire la plus ancienne, cette influence a été illustrée par les recherches de M. Löwy[6]. L'importance qu'a eue la métallurgie crétoise pour la Grèce continentale a souvent été relevée. On ne s'étonnera donc pas que les analyses précédentes nous aient

[1] Boehlau, *Nekropolen*, 77 sqq. [2] Comp. les observations de M. Dugas dans *BCH* 1912, 520 sq. [3] Wiegand, *6. vorläufige Bericht*, 7 sq., dans *Abh. Berlin. Akad.* 1908. [4] *Arch. Anz.* 1910, 227, fig. 27. [5] Cf. David G. Hogarth, *Ionia and the East*, 45 sqq.; Martin P. Nilsson dans *Gött. gelehrt. Anz.* 1914, 530. [6] *Typenwanderung*, *Österr. Jahresh.* 1909, 243 sqq. et 1911, 1 sqq.

justement amené à reconnaître, dans la peinture sicyonienne et attique du géométrique tardif, une forte influence de l'art crétois.

Mais nous avons pu relever aussi dans l'ornementation de nos vases l'action de l'art chypriote. Probablement c'est surtout par l'intermédiaire de la Crète que cette action s'est fait sentir sur le continent. Quand nous avons parlé, dans ce qui précède, d'un art crétois-chypriote, nous n'avons naturellement pas voulu dire qu'il dût régner dans ces deux îles, à l'époque en question, un art commun et absolument homogène. Mais, en dépit des différences, les rapports intimes qui existent, à la fin de la période géométrique, entre l'art et l'industrie des deux îles, frappent tellement les yeux qu'on peut parler à bon droit d'un ensemble crétois-chypriote. Ce rapprochement se manifeste non seulement dans la métallurgie, mais aussi dans la céramique. Comme preuves nous pouvons citer les vases crétois à peinture polychrome, dont nous avons parlé ci-d. p. 59; et, de plus, les faits suivants: 1° qu'un chef-d'œuvre de poterie crétoise comme l'œnochoé figurée dans *Athen. Mitt.* 1897, pl. VI a subi évidemment l'influence de Chypre; 2° que tout un groupe de petits vases crétois ornés de grands cercles concentriques[1] sont étroitement liés aux modèles chypriotes; 3° que la forme représentée dans *Thera* II, 311, fig. 499 g provient de Chypre, etc.

Cette fusion des styles chypriote et crétois a évidemment pour point de départ l'influence exercée par Chypre sur la Crète. De là, cette influence a bien pu se transmettre au continent. D'ailleurs les apports chypriotes que l'on remarque dans la peinture sicyonienne sont probablement venus aussi par d'autres voies, par Rhodes et par les Cyclades, ou même directement, sans aucun intermédiaire; le petit aryballe de la collection Branteghem (*fig. 42*) semble attester l'existence de ces rapports directs. La fin de la période géométrique et l'âge qui la suit immédiatement (VIIIe—VIIe siècle) sont pour Chypre l'époque d'une grande expansion commerciale, de sa thalassocratie[2], durant laquelle les produits chypriotes se répandent de tous côtés. Des vases et des figurines chypriotes provenant de cette époque ont été trouvés en quantité considérable dans les tombes hittites de la nécropole de Deve Huyuk dans la Syrie septentrionale[3], de même qu'à Karkemish[4]; et les fouilles de Syrie et de Palestine en révèlent toujours de nouveaux spécimens; on en a également rencontré à Tépé-Moussian, à 100 km à l'Ouest de Suse[5], à Gordion[6], près de Nebesheh dans le delta du Nil[7], à Théra, à Délos et à Égine[8]. C'est dans la même période que commence l'importation et l'action chypriotes en Italie[9]. Rien d'étonnant donc que l'influence de Chypre se fasse aussi vivement sentir sur l'art et l'industrie grecs, non seulement dans les îles voisines, mais encore, d'une manière directe ou indirecte, dans le continent. Si, plus tard, le courant va toujours de Grèce à Chypre, il a eu évidemment, dans la dernière partie de l'époque géométrique, une direction contraire. C'est dans la céramique que ce phénomène est particulièrement sensible; il en résulte non seulement que des motifs chypriotes pénètrent dans la peinture du géométrique tardif, mais encore que le répertoire grec des formes de vases s'enrichit de types originaires de cette île. Comme exemples il suffit de rappeler le curieux flacon en forme de corne, cité ci-d. p. 42, et le flacon annulaire qui vient sans doute aussi de Chypre (cf. ci-d. p. 27). Mais d'autres domaines encore

[1] *Jahrbuch* 1899, 42, fig. 31. *Athen. Mitt.* 1903, *Beilage* XIX, 8 et 11. *Thera* II, 311, fig. 499 d. [2] Cf. MYRES, *Handbook of the Cesnola Collect.*, p. XXXIV. [3] Ashmolean Museum à Oxford. [4] Au musée de Constantinople (n^{os} d'inv. 5313—16): flacons à onguents décorés de cercles concentriques, venant de Djerabulus. [5] *Fouilles de Moussian, Mém. de la Délégat. en Perse* VIII, 65, fig. 96. Cf. POTTIER dans *Mém. de la Délég. en Perse* XIII, 100. [6] KOERTE, *Gordion*, 178 sq. [7] Mus. Brit. *Catal.* I, 2, 154, C 794 et 796. [8] *Thera* II, 313. *BCH* 1911, 351. *Athen. Mitt.* 1897, 261. Au musée d'Égine fragments prov. du temple d'Aphrodite. [9] Cf. FR. POULSEN, *Orient u. frühgriech. Kunst*, 128 sq.

de l'art et de l'industrie témoignent nettement de l'importance capitale des idées et des motifs chypriotes dans les ateliers grecs de l'époque en question[1].

D'après tout ce qui précède, nous pouvons donc considérer avec certitude les influences venues de Crète et de Chypre comme étant les facteurs les plus importants de cette révolution qui, dans la Grèce continentale, a mis fin à l'empire de l'art géométrique. Le chemin de l'Orient et de l'Égypte passait par Chypre. La situation de cette île, sa population hétérogène, dans laquelle se rencontrent les éléments grecs et orientaux, de même que ses relations commerciales, très étendues à cette époque, la rendent plus propre qu'aucune autre contrée à servir d'intermédiaire entre la Grèce et les civilisations anciennes de l'Orient. Les influences parties de Chypre se sont d'abord étendues en Crète. C'est dans l'île de Chypre elle-même, et encore plus dans l'ancien pays des Dédalides, que les motifs orientaux ont subi les premières transformations grécisantes. Voilà pourquoi le résultat de cette évolution fut tout imprégné de souvenirs mycéniens et que des motifs absolument mycéniens apparurent dans les styles géométriques tardifs du continent. Car, dans ces deux îles, l'art mycénien s'est prolongé bien au delà de l'époque où il avait complètement disparu du reste de la Grèce. En Crète, centre de la civilisation minoenne et mycénienne, le style géométrique ne paraît avoir pénétré que difficilement; il s'est développé dans cette île sous l'action continuelle des traditions mycéniennes. A Chypre, une céramique locale submycénienne s'est maintenue, paraît-il, bien avant dans l'âge de fer. Il n'est guère possible de fixer, dès maintenant, la chronologie et la durée de cet art submycénien des deux îles, mais il semble bien probable qu'il a pu se faire sentir jusque dans la période dont nous nous sommes occupé ici.

Avant de passer au chapitre suivant, il nous faut mentionner encore deux genres particuliers de vases sicyoniens, appartenant, pour la plupart, à l'époque des aryballes pansus, mais en partie aussi à l'âge suivant.

Supplément I. Petits vases à décor en raies.

Kalathos.

ARGOLIDE. *Arg. Heraeum* II, 124, fig 45–48 (la fig. 47 est reproduite dans notre *fig. 43*).

ÉGINE. Parmi les tessons du musée d'Égine, provenant du temple d'Aphrodite, se trouvent plusieurs fragments de kalathos sicyoniens qui, pour les formes et la décoration, sont exactement conformes aux types représentés dans *Arg. Her.* l. c. Les vases énumérés dans FURTWÄNGLER, *Aegina* 438, n°s 51–52 (forme de la pl. 120, 58) appartiennent probablement aussi à ce groupe.

Il n'y a pas de doute que la plupart des kalathos cités sont de fabrication sicyonienne. La terre et le vernis sont de la qualité sicyonienne ordinaire. Le spécimen reproduit par la *fig. 43* présente, de plus, la particularité de cuisson spécialement sicyonienne dont nous avons parlé ci-d. p. 36; la partie inférieure du vase a été exposée à une cuisson plus intense que le reste, par suite de laquelle le vernis des deux groupes de raies les plus bas a tourné du noir au rouge. La qualité du travail varie beaucoup, depuis une exécution grossière et négligée jusqu'à la technique la plus élégante et la plus minutieuse. Quelques exemplaires sont d'une terre plus sombre et peints avec un vernis plus mat qu'à l'ordinaire; ce sont peut-être des imitations argiennes.

[1] Cf. E. BUSCHOR, *Beiträge z. Gesch. der griech. Textilkunst*, Diss. Munich 1912, 48 sqq.

La décoration est toujours très simple. Sur le côté extérieur sont peintes seulement des raies de vernis plus ou moins larges, soit placées à égale distance l'une de l'autre, soit disposées en groupes. Sur le bord de l'embouchure se trouvent toujours des groupes de courts traits transversaux. Au-dessous de ces groupes on voit fréquemment, sur le côté intérieur, une ou plusieurs raies de vernis, le reste de l'intérieur en étant le plus souvent entièrement enduit. Le dessous du fond est décoré quelquefois de simples motifs linéaires: cercles concentriques, traits parallèles ou croisés.

Cette décoration si simple ne fournit pas de point de repère pour fixer la date de ces petits vases. Les différences d'exécution mentionnées plus haut ne nous aident pas non plus. Sans aucun doute il ne s'agit pas de produits plus anciens, donc médiocres, et d'autres plus récents et, par conséquent, plus perfectionnés[1], mais seulement de produits plus ou moins réussis. Seul le critère extérieur des conditions de trouvaille peut nous servir de base pour les déterminations chronologiques. Plusieurs mobiliers funéraires très clairs et très instructifs nous fournissent des critères de ce genre; il s'y rencontre des kalathos qui, à en juger par la terre et par le travail, peuvent être difficilement considérés comme des produits sicyoniens originaux, mais qui, pour la forme et pour le décor, correspondent exactement à ces derniers et en sont certainement des imitations locales. Un kalathos d'une forme et d'une décoration tout à fait semblables à celles de la fig. 48 dans *Arg. Heraeum* l. c. a été trouvé ainsi, en même temps que des vases géométriques, dans une tombe à pithos de la nécropole d'Éleusis.[2] La tombe 219 de Syracuse renfermait, avec des aryballes sicyoniens d'une forme intermédiaire entre le type pansu et le type ovoïde, un kalathos dont la forme et l'ornementation ressemblent à celles de la fig. 45 dans *Arg. Heraeum.*[3] Dans la tombe 178 du même cimetière se trouvait aussi un kalathos d'exécution médiocre mais exactement conforme à celui de la fig. 48 dans l'ouvrage cité; il s'y trouvait en compagnie d'un alabastre corinthien et de plusieurs skyphos en miniature d'une époque assez avancée.[4] Ces trouvailles prouvent que les kalathos de ce genre ont été employés sans modifications dès l'époque géométrique, ou en tout cas dès la dernière partie de cette époque, et bien avant dans l'âge archaïque. Les kalathiskos, que l'on a constatés en grand nombre dans les trouvailles de l'Héraion de Tirynthe, représentent leur continuation dans la céramique argienne.[5]

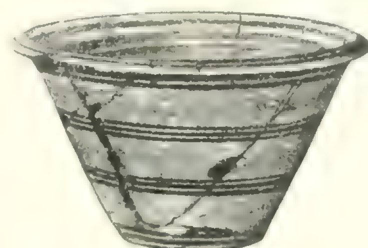


Fig. 43. Kalathos sicyonien. D'après *Arg. Heraeum* II, 124, fig. 47. H. 0,053.

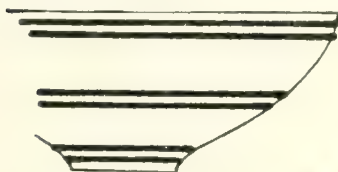


Fig. 44. Écuelle sicyonienne. 2/5.

Un petit détail des kalathos sicyoniens doit être encore relevé. Très souvent l'on remarque, juste au-dessous du bord, deux petits trous placés tout près l'un de l'autre. Il est probable que l'on a passé dans ces trous des ficelles pour ajuster un couvercle, tel que celui de l'exemplaire d'Éleusis mentionné ci-dessus.

[1] Ainsi que le soutient M. Hoppin dans *Arg. Heraeum* II, 124 [2] Au musée d'Éleusis, n° d'inv. 851. H. 0,048. Diamètre 0,084. Terre brunâtre. Vernis brun noir. Le couvercle, encore conservé, de ce calathos est d'une forme analogue à celle de la fig. 71 dans *Arg. Heraeum* II, 139. De la nécropole géométrique de Mycènes provient un fragment de kalathos figuré dans *'Eφ. ἀρχ.* 1912, 136, fig. 15. [3] M. Orsi (*Notizie* 1895, 136) l'appelle »scodeletta grezza a cono tronco«. C'est un exemplaire grossier et médiocre d'une terre grise tirant sur le vert. Sur la tombe 219 v. ci-d. p. 73. [4] M. Orsi le désigne sous le nom de »orcioletto« (*Notizie* 1895, 127). Un troisième kalathos de la nécropole de Syracuse est reproduit dans *Annali* 1877, tav. d'agg. AB, 14. [5] *Tiryns* I, 95 sqq.

Des kalathos de formes très analogues, mais avec un décor différent, se rencontrent aussi, comme on le sait, dans la céramique attique du style géométrique tardif; des exemplaires en ont été trouvés, par exemple, dans plusieurs des tombes d'Éleusis.[1]

Bien plus rares que ces types courants sont les

Kalathos à paroi ajourée.

Des fragments de ces kalathos ont été trouvés à l'Héraion d'Argos (*Arg. Heraeum* II, 144, pl. LIX, 20 a et b), au temple d'Aphrodite à Égine (*Athen. Mitt.* 1897, 288; fragments au musée d'Égine), et au temple d'Athéna à Syracuse (*Monum. ant.* XXV, 547, fig. 134). Les kalathos attiques tout à fait analogues sont bien connus.[2]

Écuelles.

Il faut ajouter à ces types ordinaires de kalathos quelques petites écuelles qui leur sont étroitement apparentées et dont il existe des fragments parmi les trouvailles venant de l'Héraion d'Argos. Notre *fig. 44* représente l'exemplaire le mieux conservé (mentionné dans *Arg. Heraeum* II, 125, dernière ligne[3]):

H. 0,05, diamètre 0,120. Terre assez fine, de couleur rougeâtre. Le décor extérieur à raies se répète identiquement à l'intérieur. Sur l'embouchure, petits groupes de traits transversaux, comme sur les kalathos. Sur l'un des côtés, juste au-dessous du bord, deux petits trous, tout près l'un de l'autre.

Supplément II. Vases noirs, avec ou sans ornements blancs.

Nous avons dit déjà (pp. 23 et 36) qu'on rencontre ça et là, sur les vases sicyoniens de l'époque des aryballes pansus, des ornements peints en blanc par dessus le vernis noir, probablement avec une dissolution d'argile très délayée. Un lécythe de l'Héraion d'Argos[4] est décoré ainsi d'un svastika blanc peint sur la partie extérieure de l'embouchure, elle-même recouverte de vernis noir. Sur un lécythe de Cumes[5] se voit une suite de triangles noirs sur lesquels sont exécutées, en retouches blanches, des rosaces pointillées. C'est de la même façon que sont peintes les croix blanches par dessus des losanges sur l'aryballe de la *pl. V, 2*, les traits obliques sur la large bande de vernis qui entoure la partie inférieure du col de l'œnochoé représentée sur la *pl. VII, 1*[6], la suite de points sur la grenade de la *pl. VIII, 1*, et les groupes de zigzags sur la grenade figurée *pl. VIII, 2*. Qu'on se rappelle, en outre, les taches blanches des serpents (cf. ci-d. p. 54).

Mais les ateliers sicyoniens de la période qui nous occupe ont produit aussi des vases entièrement enduits de vernis et dont tout le décor — réduit, d'ailleurs, à quelques motifs — est exécuté en retouches blanches. Les vases de ce genre ne semblent pourtant pas avoir été très nombreux; ils comprennent surtout des

[1] Tombe α, *'Εφ. ἀρχ.* 1898, 104, pl. II, 17; tombe d'Isis, ibid. 107. [2] *'Εφ. ἀρχ.* 1898, 107, fig. 27. *Athen. Mitt.* 1893, pl. VIII, 1, n° 4. Couve-Collignon 377, 379—80. Des vases du même genre à paroi ajourée, mais plus grands, ont été trouvés en Crète (E. H. Hall, *Vrokastro*, pl. XXXI) et à Théra (*Thera* II, 151, fig. 363—64). [3] Les coupes en miniature figurées dans *Arg. Heraeum*, l. c., fig. 49—50 ne sont pas sicyoniennes mais corinthiennes. [4] *Arg. Heraeum* II, 129, fig. 57. [5] *Cuma*, pl. XXXIV, 2. [6] On retrouve la même bande de vernis avec traits blancs obliques peinte au même endroit sur une œnochoé de Cumes (*Cuma*, pl. L, 5); c'est un de ces nombreux petits détails qui prouvent l'étroitesse des rapports entre les œnochoés cumaines et leurs modèles sicyoniens.

Skyphos.[1]

Les exemplaires reproduits sur les *pl. IX, 1* (de Phalère[2]) et *IX, 2* (d'Éleusis) présentent le décor ordinaire. Deux skyphos semblables à l'exemplaire d'Éleusis, dont l'un n'a que 6 cm, l'autre 11 cm de hauteur, ont été trouvés dans les tombes 11 (v. ci-d. p. 74) et 19 (v. ci-d. p. 39) de Phalère. Les fragments de vases à peu près identiques se rencontrent dans les trouvailles provenant de l'Héraion d'Argos[3], du temple d'Aphrodite à Égine[4] et du temple d'Athéna à Syracuse.[5] Le singulier ornement qui est l'unique décor stéréotypé de ces skyphos est peint ordinairement avec des retouches blanches, quelquefois, — comme sur l'exemplaire de la *pl. IX, 1* —, il est réservé dans le vernis noir, de sorte qu'il a la couleur naturelle, claire, du fond d'argile. Il n'est guère possible de préciser si cet ornement, formé toujours de deux arcs qui se touchent et non de deux lignes droites croisées, a des rapports avec le motif courant des triangles accolés par la pointe. Ce dernier se trouve sur un des tessons de l'Héraion d'Argos, exécuté en retouche blanche sur fond noir.[6]

La tombe 19 de Phalère, dont nous avons rendu compte en détail (p. 39), montre clairement que ce type de skyphos appartient à l'époque des aryballes pansus. Le tombeau d'Éleusis où était déposé l'exemplaire de la *pl. IX, 2* (v. ci-d. p. 41) vient confirmer cette observation. Mais le type persiste longtemps, bien avant dans la période des aryballes ovoïdes. On en a constaté la présence dans la tombe 11 de Phalère, tombe sur laquelle nous reviendrons avec plus de détail, en même temps que des aryballes du type intermédiaire mentionné ci-d. p. 73 sq. Dans un tombeau de Corneto[7] on a recueilli un skyphos sicyonien décoré, autour de la base, d'arêtes rayonnantes, et, en haut, de deux larges bandes de vernis dont la bande supérieure, placée juste sous l'embouchure, porte, réservé dans le vernis noir, l'ornement caractéristique du type de skyphos en question.

Il n'y a pas de doute que les skyphos cités appartiennent à la céramique sicyonienne. Pour un autre type de ces vases, dont la décoration offre la même technique, la question est moins simple. Un spécimen de ce genre a été trouvé dans les tombes d'Anabysos.[8] Il est entièrement couvert de vernis, rouge à l'intérieur, noir à l'extérieur, et décoré seulement, au-dessous du bord, de deux groupes de petits cercles concentriques. Un autre, très fragmentaire, vient de la nécropole d'Éleusis[9]; il est enduit de vernis rouge, au dedans aussi bien qu'au dehors, et porte au moins un groupe de cercles concentriques peints en blanc. Plusieurs skyphos semblables, dont le travail est souvent exquis, ont été recueillis à Théra.[10] Le fragment figuré dans *Arg. Heraeum* II, pl. LX, 9 offre une ornementation plus riche du même style. Quant à la technique, ces skyphos ont une ressemblance frappante avec ceux de Sicyone. La forme large et relativement basse est analogue à celle des vases figurés sur les *pl. IX, 1* et *X, 1*; cependant les cercles

[1] Un fragment de lécythe décoré suivant la même technique est figuré dans *Arg. Heraeum* II, pl LX, 11. Malgré les oiseaux géométriques, le lécythe reproduit dans *Athen. Mitt.* 1897, 296 est certainement de date plus récente, ainsi que le montrent les raies rouges. Cf. Washburn, *Jahrbuch* 1906, 124. [2] Tombe 45, *Δελτ. ἀρχ.* 1916, 32, fig. 22, 3. H. 0,08. Terre fine, d'un blanc tirant sur le jaune. Recouvert à l'extérieur comme à l'intérieur, excepté l'embouchure, d'un vernis châtain; le long du bord, bande large peinte en noir; dans cette bande, un ornement réservé en forme de sablier, limité des deux côtés par des traits verticaux peints en blanc (ces traits sont à peu près effacés et ne se voient pas sur la reproduction de la *pl. IX, 1*). [3] Cf. *Arg. Heraeum* II, 158. [4] *Athen. Mitt.* 1897, 277, fig. 9; d'autres au musée d'Égine. [5] *Monum. ant.* XXV, 540, fig. 122. [6] *Arg. Heraeum* II, pl. LX, 10. [7] Poggio Gallinaro, tomba 8. Museo Etrusco de Florence. *Notizie* 1907, 338. Dans ce tombeau se trouvaient d'ailleurs, outre quelques vases italiques non peints, plusieurs vases italiques du style géométrique et un aryballe de la catégorie dont nous avons parlé plus haut p. 42. [8] Musée d'Athènes, n° d'inv. 14445. Reproduit dans *Πρακτικά* 1911, 120, fig. 16. [9] Musée d'Éleusis, n° d'inv. 875; trouvé avec une petite œnochoé entièrement peinte en rouge. [10] *Athen. Mitt.* 1903, 151 sqq., C 79—85, *Beilage* XX, 8.

concentriques ne comptent pas parmi les motifs ordinaires du style sicyonien. M. Pfuhl considère cette catégorie de skyphos comme originaire de Crète.[1] Il est vrai que jusqu'à présent, à ma connaissance, on n'en a trouvé aucun exemplaire dans cette île; mais ce motif — des cercles concentriques peints en retouches blanches sur un fond noir — se rencontre, en tout cas, sur des vases géométriques de Crète.[2]

Sous l'étiquette de »crétois« M. Pfuhl range aussi un skyphos extrêmement beau provenant de la tombe de Schiff à Théra.[3] M. Dragendorff l'avait attribué au groupe »protocorinthien«; en vérité, il est, comme les vases précédents, si intimement lié, au point de vue de la technique, à la céramique sicyonienne qu'on a peine à découvrir une différence. »La croix de Malte« est un motif fréquent dans le style crétois[4], mais des ornements analogues ne font pas complètement défaut dans la décoration sicyonienne.[5]

Pour le moment il est certainement impossible de trancher avec certitude ces questions douteuses. Si les skyphos dont nous parlons sont d'origine sicyonienne, ils apportent une nouvelle preuve des rapports entre l'île de Crète et Sicyone. La technique même de la peinture, avec des retouches blanches sur fond noir, est, comme on le sait, arrivée à un épanouissement particulièrement brillant dans la céramique crétoise.[6] Elle se rencontre, d'ailleurs, sur le continent dans plusieurs styles géométriques tardifs, et justement en Argolide elle est assez répandue[7], mais il est bien probable que dans cette région sa présence est due à l'influence crétoise. Après tout, elle est peut-être un héritage de la technique de Kamarès.

Avant de terminer, signalons encore une catégorie spéciale de skyphos, sans doute sicyonienne, à deux anses verticales et d'une forme semblable à celle des vases figurés sur les *pl. II, 4 et XIII, 1*; sauf la face extérieure des anses, décorée ordinairement de raies transversales, ces skyphos sont entièrement recouverts de vernis noir, à l'extérieur comme à l'intérieur. En général, ils sont de taille assez petite. Des exemplaires de cette catégorie ont été trouvés à Théra[8] et à Cumes, où ils sont particuliers aux tombes les plus anciennes.[9]

[1] *Athen. Mitt.* 1903, 164. [2] *Jahrbuch* 1899, 38, fig. 18. — A l'*Ashmolean Museum* petit aryballe noir décoré de cercles concentriques peints en blanc, provenant de la caverne du Dikté. [3] *Thera* II, 316, fig. 508. [4] V. M. Schweitzer dans *Athen. Mitt.* 1918, 134. [5] Cf *Athen. Mitt.* 1897, 295, note 2. [6] Un magnifique exemplaire peint de cette manière est reproduit dans *BSA* 1901 02, pl. IX d. [7] V. pour le style laconien: *BSA* 1906/07, 119; pour le style protoattique: *Jahrbuch* 1887, 45; n°s 4 e—f; pour celui de l'Argolide: *Arg. Heraeum* II, 158, pl. LX. [8] *Athen. Mitt.* 1903, 195, K 34—35, *Beilage* XXXIII, 7. Fragment portant une anse dans la tombe de Schiff. [9] *Monum. ant.* XIII, 275, fig. 59—60. *Cuma*, 290, 315 et 338, pl. XL, 4; v. les tombes 17, 20, 29, 47.

CHAPITRE III

L'époque des aryballes ovoïdes.

La fin de la période dont nous nous sommes occupé au chapitre précédent, est caractérisée, non seulement par la transformation de l'aryballe du type pansu en type ovoïde, mais aussi par des modifications nouvelles et importantes de l'ornementation.

Le décor des œnochoés de la *pl. VI, 1—2* et d'autres vases semblables s'est déjà considérablement éloigné du style géométrique primitif. Cependant il porte encore, malgré tout, l'empreinte profonde des traditions géométriques. C'est seulement à une époque plus avancée qu'apparaissent les innovations amenant un changement décisif.

Parmi celles-ci il faut citer avant tout *la frise d'animaux différents*. Le style géométrique ne connaît que la file composée d'un même animal répété uniformément et passant toujours dans le même sens. Les files d'oiseaux de ce genre sont parmi les sujets géométriques les plus anciens et les plus répandus. Plus tard on y ajoute des séries d'autres animaux, surtout des cervidés. Comparée à ces files monotones, la frise d'animaux différents part d'un principe absolument nouveau. Les animaux de plusieurs sortes, réels ou fantastiques, placés en différentes positions et tournés tantôt d'un côté tantôt de l'autre, sont rangés ici en files extrêmement variées. Mais ce n'est pas seulement en raison de la composition et du type des animaux que cette frise forme, dans la peinture sicyonienne, un contraste profond avec les files géométriques, c'est aussi en raison de la technique nouvelle qui, dès le commencement, est intimement liée à son emploi, technique qu'on appelle en général, tout au moins lorsqu'elle a atteint sa forme tout à fait développée, *style à figures noires*. L'incision qui, dans les vases les plus récents du style de transition, était employée ça et là sans méthode, devient dès le début, dans la frise d'animaux différents, un moyen obligatoire d'animer les silhouettes noires en dessinant les détails de l'intérieur, moyen que justement les peintres sicyoniens ont pratiqué avec une sûreté étonnante. Il s'y ajoute bientôt l'usage des retouches, d'abord rouges et plus tard aussi d'autres couleurs, appliquées par dessus le vernis noir pour relever certaines parties des figures, et employées avec un but purement décoratif sans aucune intention de produire un effet de réalisme.

La frise d'animaux est restée un des éléments principaux du style archaïque de Sicyone. Mais d'autres créations nouvelles s'y rattachèrent bientôt: d'abord *la peinture à figures humaines* qui, exécutée souvent avec une virtuosité extraordinaire dans le style à figures noires, se développa dans des proportions et avec une rapidité d'autant plus étonnantes que les peintres sicyoniens, pendant toute la période précédente, avaient été, nous l'avons vu, très réservés à l'égard des représentations humaines; ensuite un *décor à fleurs de lotus* très caractéristique et plein d'élégance.

La frise d'animaux différents, la peinture à figures humaines, l'ornementation à

fleurs de lotus et la technique à figures noires constituent donc les éléments les plus importants de la peinture nouvelle que nous apellons *style archaïque*. Il est clairement démontré de plusieurs façons que, pour Sicyone, ce style nouveau commence justement à l'époque où l'aryballe pansu se transforme en type ovoïde, et se rattache immédiatement au style de transition. Pour les preuves que fournissent sur ce point les mobiliers funéraires nous renvoyons à pp. 104 sq. Comme autres arguments citons d'abord le fait que les aryballes les plus anciens à décor archaïque présentent une forme qui se rapproche extrêmement du type pansu; de plus, plusieurs éléments du décor forment un lien visible entre la dernière phase du style de transition et le commencement de l'archaïsme: les plus importants sont la polychromie et les incisions qui apparaissent déjà sur les vases les plus récents de l'époque précédente, les arêtes rayonnantes, le motif du gland et les entrelacs.

Au style de transition succède donc directement la peinture archaïque. Or cela, naturellement, ne signifie pas que l'ancien style géométrique disparaisse au même moment. En réalité il se prolonge dans la céramique sicyonienne bien au delà de l'époque où commence la peinture archaïque. Bien entendu, nous ne parlons pas ici du fait qu'on peut rencontrer, à une date assez avancée et associés à une décoration d'ailleurs tout à fait »moderne«, d'anciens éléments géométriques. Un lécythe de Suessula qui, au décor géométrique sicyonien du col, associe sur la panse une frise d'animaux corinthiens[1], fournit un exemple de pareil mélange. L'essentiel est ici qu'après la création du style archaïque et de sa technique nouvelle, la peinture géométrique continue de subsister comme style coordonné et indépendant.

Il va sans dire que cette survivance du style géométrique qui se maintient à côté de l'archaïsme naissant, ne laisse pas d'être influencée par les nouveautés de l'époque. Aux motifs conservés de la poterie géométrique plus ancienne il en joint d'autres appartenant à son temps et à la peinture archaïque, mais, contrairement à cette dernière, il les traite d'une manière purement géométrique.

Nous pouvons désigner du terme de *subgéométrique* ce style dont la technique est donc encore absolument géométrique, mais qui appartient à une période plus récente que l'époque géométrique proprement dite et dont les motifs sont en grande partie nouveaux et de caractère non géométrique.

Cette division en deux styles, l'un archaïque, l'autre subgéométrique, s'effectue donc dans la céramique de Sicyone immédiatement après l'époque des aryballes pansus, et elle persiste durant toute la période de l'aryballe ovoïde. Naturellement ces deux styles, pratiqués ainsi simultanément dans les mêmes ateliers et sur les mêmes formes de vases, viennent à se croiser et à se mêler. On rencontre, bien que rarement, des frises d'animaux différents peintes à la manière géométrique, et réciproquement des incisions employées dans un décor subgéométrique. De même on voit quelquefois, sur des vases plus grands, certaines parties décorées dans le style archaïque et d'autres portant des ornements géométriques. Mais en général les deux styles se distinguent nettement l'un de l'autre, de sorte qu'il n'y a pas de difficulté à diviser la céramique sicyonienne de l'époque des aryballes ovoïdes en deux séries dont l'une est archaïque, l'autre subgéométrique.

A en juger par l'importance proportionnelle de ces deux séries dans nos trouvailles — importance proportionnelle qui, sans doute, répond assez exactement à la réalité — elles sont, au point de vue de la quantité, très inégales. Le groupe archaïque est de beaucoup le moins nombreux. Il représente évidemment la production la plus recherchée et la plus précieuse de l'époque. Le groupe subgéométrique est beaucoup plus considérable.

[1] Figuré dans *Arch. Anz.* 1912, 306, fig. 24. Cf. *Coll. Borelli Bey, Catalogue de vente*, 1913, n° 212, pl. XIX.

Son caractère monotone, sa répétition perpétuelle des mêmes types de décor donnent à ses représentants l'aspect de produits fabriqués en gros, de poteries ordinaires, fort ré pandues et de bonne vente.

Au point de vue artistique la série archaïque est sans aucun doute la plus intéressante; c'est une des séries les plus attrayantes de toute la céramique grecque archaïque. Nous allons cependant commencer notre analyse par les vases subgéométriques, non seulement parce qu'ils continuent de la manière la plus directe »le style de transition«, mais aussi parce qu'ils fournissent, en vertu de leur nombre, une base plus solide pour les déterminations chronologiques. Il s'agit donc surtout de signaler et de caractériser les particularités spéciales par lesquelles cette céramique subgéométrique se distingue des vases géométriques de l'époque précédente. Naturellement il n'y a pas eu de changement brusque. C'est sur l'aryballe qu'on reconnaît le plus clairement comment une évolution progressive a mené d'un groupe à l'autre. Nous commencerons donc par montrer dans ce type principal la transformation graduelle de forme et de style, pour examiner plus tard, un à un, les types subgéométriques, suivant la méthode que nous avons pratiquée dans le chapitre précédent. Les vases sicyoniens de style subgéométrique sont toutefois, pour la plupart des types, si ordinaires, si répandus et d'un décor si peu varié qu'il serait absurde, peut-être aussi impossible, de donner pour chaque type un catalogue complet des trouvailles connues, comme nous l'avons fait pour les vases beaucoup moins nombreux et moins homogènes de l'époque antérieure. Il suffira donc d'indiquer les types existants, et de ne donner que pour ceux d'entre eux qui sont moins communs des listes précises des trouvailles. Nous terminerons enfin en examinant la répartition territoriale de tout l'ensemble de la céramique subgéométrique.

Vases à décor subgéométrique.

L'aryballe ovoïde.

La brève analyse d'une série de trouvailles caractéristiques peut servir à éclaircir l'évolution ininterrompue de la forme et du style qui, peu à peu, mène de l'aryballe pansu à l'aryballe ovoïde.

Dans la tombe 219 de Syracuse le mobilier funéraire comprenait, outre un petit kalathos grossier (v. ci-d. p. 67), cinq aryballes sicyoniens dont trois sont représentés dans *Notizie* 1895, 137 sq., fig. 14 (notre *pl. XIV, 1*) et 15—16. Au premier coup d'œil ils ressemblent à des aryballes pansus ordinaires, mais en les examinant de plus près on découvre bientôt des particularités, par exemple les orifices plats et assez grands, qui annoncent le type ovoïde. L'exemplaire figuré *pl. XIV, 1* est le plus intéressant.[1] Nous y retrouvons la suite de cerfs géométrique, mais associée à deux motifs de date plus récente. Les arêtes longues et élancées rayonnant autour de la base, qui s'éloignent d'ailleurs un peu de la forme ordinaire, ne comptent pas, comme nous l'avons vu plus haut (p. 50), parmi les ornements primitifs des aryballes pansus. Il en est de même de la »chasse au lièvre« qui décore l'épaule de notre vase et que nous rencontrons là pour la première fois. Nous verrons dans ce qui suit combien ce motif, de même que les arêtes autour du pied, est caractéristique des aryballes ovoïdes. Je ne l'ai vu que sur deux autres exemplaires du type pansu, dont l'un provient de la tombe 264 de Syracuse,

[1] M. Orsi a exprimé des doutes non fondés sur l'origine »protocorinthienne« de cet aryballe et de l'exemplaire analogue de la tombe 264. La technique des deux vases est d'un caractère absolument sicyonien. L'argile est d'un ton chamois vigoureux, la surface parfaitement polie. Le vernis est d'un rouge éclatant.

mentionnée ci-dessous, et dont l'autre — l'aryballe figuré sur notre *pl. XIV, 2* — se trouve au musée de Leyde. Tous les deux sont évidemment des types de transition.

Il existe une affinité étroite entre le mobilier funéraire mentionné ci-dessus et celui de la tombe 264 de la même nécropole. Outre quelques fragments, cette tombe renfermait deux aryballes complets, dont l'un est intimement apparenté à l'exemplaire aux cerfs de la tombe 219, tandis que l'autre[1] se rapproche extrêmement de l'aryballe ovoïde typique.

Des formes intermédiaires analogues se rencontrent dans plusieurs tombes de Phalère. Nous n'en citerons ici que deux, particulièrement caractéristiques:

La tombe 11 (*Δελτ. ἀρχ.* 1916, 20, n° 43) était un pithos dans lequel se trouvaient les ossements d'un enfant et une quantité considérable de petits vases. Outre trois petites tasses attiques à une anse, une œnochoé (décrite dans *Δελτ. ἀρχ.* l. c., 40, n° 73, où elle est appelée improprement »protocorinthienne«) et un lécythe monochrome appartenant au groupe argien mentionné p. 22, on y a recueilli encore sept vases sicyoniens: un petit skyphos à décor géométrique commun (pareil à celui des vases de la *pl. IX, 5—6*), la pyxis représentée sur la *pl. XII, 2*, un skyphos noir, semblable à celui de la *pl. IX, 2*, et enfin quatre aryballes. Deux de ces derniers sont d'une forme pansue plutôt globulaire: l'un se trouve figuré dans *Δελτ.* l. c., fig. 32, 2, l'autre porte un décor d'oiseaux sur l'épaule. L'ornementation du troisième (reproduit dans notre *pl. XIV, 5*) est encore du style géométrique, mais sa forme se rapproche beaucoup du type ovoïde. Enfin le décor du quatrième (*pl. XVI, 7*) est déjà tout subgéométrique-archaïque: sur l'épaule, deux chiens incisés et groupés symétriquement de part et d'autre d'une fleur de lotus; autour de la base, arêtes rayonnantes.

Le numéro 48 (*Δελτ.* l. c., 21, n° 53) était une tombe à pithos tout à fait semblable, pourvue également d'un riche mobilier. Celui-ci se composait de trois petites tasses attiques à une anse, de trois coupes proto-attiques, dont deux sont représentées dans *Δελτ. ἀρχ.* l. c., fig. 50, 1 et 3, de deux petites aiguières du type de Phalère (*Δελτ.* l. c., fig. 38, 4 et 41, 3), d'une imitation attique de skyphos sicyonien, d'une pyxis attique (*Δελτ.* l. c., fig 30, 2) qui est évidemment, elle aussi, apparentée aux modèles sicyoniens; enfin de six vases sicyoniens originaux: le skyphos subgéométrique figuré sur la *pl. XVII, 2* et cinq aryballes, tous des types intermédiaires caractéristiques, dont trois sont reproduits sur notre *pl. XIV, 6—8*.

Aux tombeaux que nous venons de mentionner on en peut ajouter d'autres dans lesquels les aryballes appartiennent au même stade de l'évolution. Telles sont les tombes 158[2] et 308 de Syracuse et le tombeau 6 de Rhitsona en Béotie.[3] Deux aryballes d'un mobilier funéraire de Cumes[4], dont l'un est représenté sur notre *pl. XIV, 9*, reproduisent également le même type.

L'évolution des aryballes des tombes 326 et 556[5] de Syracuse est un peu plus avancée. Cependant la forme est encore assez large et lourde, et malgré les arêtes autour de la base, le décor est empreint d'un caractère absolument géométrique.

Nous citerons encore la tombe 88, inédite, de la nécropole de Rhitsona. Deux fibules de la forme géométrique ordinaire en Béotie, quelques fragments sans importance et quatre aryballes sicyoniens en constituent tout le mobilier, tel qu'on le voit rangé au musée de Thèbes. L'un de ces quatre vases, dont la forme est à peu près identique à celle des aryballes de Syracuse trouvés dans les deux dernières tombes, porte, avec les arêtes rayonnant autour du pied, une décoration du »style de transition« (protomes d'oiseaux) sur l'épaule, tandis que les trois autres sont de véritables aryballes ovoïdes à décor subgéométrique: sur l'épaule et autour de la panse, »chasse au lièvre« (comp. *pl. XV, 6*).

Les mobiliers funéraires cités ci-dessus illustrent clairement la transformation gra-

[1] Reproduit dans *Notizie* 1895, 142, fig. 21. [2] Sur le couvercle du sarcophage de la tombe 158 se trouvait un vase assez grand, dans lequel étaient déposés un aryballe piriforme à imbrications incisées, un aryballe en faïence, reproduit dans *Notizie* 1895, 123, fig. 4, et une cylix de date récente. Sans aucun doute ce groupe de vases n'appartient pas à la sépulture primitive, la seule qui nous occupe ici. [3] *JHS* 1910, 344 sq. [4] *Cuma*, 274, pl. XLIV, 8 et 12. [5] *Notizie* 1903, 534, fig. 14.

duelle de l'aryballe pansu en type ovoïde du style subgéométrique.[1] Passons donc maintenant à l'examen des

aryballes ovoïdes à décor subgéométrique. Sur la *pl. XV—XVI* se trouvent reproduits quelques exemplaires typiques de ce genre de petits vases, extrêmement commun et très répandu.[2]

Relativement à l'évolution de la forme nous n'avons, croyons nous, plus rien à signaler. Les traits typiques par lesquels cette forme se distingue de l'aryballe pansu: orifice plat, col plus allongé et plus ample, anse large, panse plus svelte et très pointue en bas, ont déjà été relevés. Il s'y ajoute cependant une autre différence très caractéristique. Contrairement aux aryballes pansus, qui varient assez considérablement de forme et de grandeur, le type ovoïde est soumis à une règle beaucoup plus fixe. Il manifeste nettement une tendance générale vers une forme de plus en plus élancée, mais cette tendance n'entraîne que des variations de taille peu sensibles. La hauteur se maintient presque toujours entre 6 et 8 cm.



Fig. 45. Décor de l'épaule d'un aryballe ovoïde. Musée Britannique.

La même homogénéité se révèle dans l'ornementation. La parenté avec celle des aryballes pansus est évidente. Mais, au lieu de l'abondance de motifs de ces derniers et de la variété de leurs combinaisons, on ne constate ici qu'un petit nombre de types de décor, pauvres et monotones, qui se répètent perpétuellement avec très peu de différence. Comme sur les aryballes pansus, c'est l'épaule qui fournit le champ de décor obligatoire, mais en général elle ne porte maintenant qu'une seule zone d'ornements. Des chrochets (*pl. XV, 2, 9* et *XVI, 4—6, 8*), des rosaces pointillées (*pl. XV, 3 et 7*), une couronne d'arêtes simple ou double (*pl. XV, 4*), des figures en forme de S (*pl. XV, 1*), de petits zigzags verticaux (*pl. XV, 8*) et la »chasse au lièvre« (*pl. XV, 5—6* et *XVI, 1—3*): voilà les motifs les plus importants qui s'y rencontrent. Très particulière est la décoration peinte sur l'épaule d'un aryballe ovoïde du Musée Britannique[3], reproduite dans notre *fig. 45.* Il arrive fréquemment que la panse ne soit recouverte que de lignes ou de bandes horizontales de vernis (*pl. XV, 1* et *4—5*). Pourtant elle a en général, dans le bas, une zone d'arêtes rayonnantes fort élancées. Le plus souvent on voit aussi, au milieu de la panse, entre les bandes de vernis une zone d'ornements (zone à damier par ex.; *pl. XV, 2—3*) ou, ce qui est extrêmement commun, une »chasse au lièvre«. Un aryballe du musée d'Éleusis présente au même endroit une file d'oiseaux géométriques; sur un autre, provenant du temple d'Aphrodite à Égine (musée d'Égine), on retrouve cette même file, non seulement au milieu de la panse mais encore sur l'épaule. Des oiseaux géométriques se rencontrent aussi çà et là entre les chiens de »la chasse au lièvre« (v. par ex. *pl. XV, 9*). Plus rarement on voit autour de la panse, outre cette chasse, une seconde zone d'ornements (v. *pl. XVI, 3*); ou quelquefois la »chasse« se répète deux fois.[4]



Fig. 46. Aryballe de Syracuse. D'après *Notizie* 1893, 472. H. 0,05.

[1] D'autres représentants des étapes intermédiaires de cette évolution de l'aryballe sont cités ci-d. p. 17 sq. V. aussi l'aryballe reproduit sur notre *pl. XIV, 4,* provenant de Sicyone (musée archéologique de Florence, nº d'inv. 78723). [2] Pour d'autres exemples v. Couve-Collignon 397, pl. XVII; Pottier, *Vases du Louvre,* pl. 40, E 390; Sieveking-Hackl 254—67, pl. 6; *Fouilles de Delphes* V, 149, fig. 616—17; *Thera* II, fig. 101; *Cuma,* pl. LI, 1, 3, 7, etc. [3] Nº d'inv. 98. 11—22 23. Acheté à Athènes. Autour de la panse, seulement des bandes et des raies de vernis comme sur ceux de la *pl. XV, 1* et *4.* H. 0,055. [4] V. par ex. Musée Brit.,

Plus rares encore sont les décors plus riches, du genre de ceux de la *fig. 46* et de la *pl. XVI, 1—2*: panse entourée, en son milieu, d'une large zone ornée d'une »chasse au lièvre« ou remplie de motifs décoratifs et encadrée de part et d'autre par des zones d'ornements plus étroites.[1]

Ce système de décor se voit également sur les aryballes suivants:

1. Sicyone. Musée archéol. de Florence, n° d'inv. 78722; cf. Milani, *Guida* I, 146. Notre *pl. XVI, 5*. Dans la zone principale: chien, lions (?), cheval, tous passant à droite; comme figures de remplissage, deux oiseaux. H. 0,064.

2. Égine. Musée d'Égine. Furtwängler, *Aegina*, pl. 128, 15. Dans la zone principale: chien à gauche, chien à droite, sanglier à g. H. (jusqu'au col) 0,045.

3. Delphes. Musée de Delphes. *Fouilles de Delphes* V, 151, fig. 620. Dans la zone principale: chien, sanglier, sanglier, tous à d. H. 0,065.

4. Camiros. Musée Brit., n° d'inv. 64. 10—7. 761. Ornementation identique à celle du n° 3. Dans la zone principale, trois chiens, tous à d. H. 0,07.

5. Camiros. Mus. Brit., n° d'inv. 64. 10—7. 1333. *Pl. XVI, 8 a—b*. Dans la zone principale: taureau à d., chien à d., chien à g. H. 0,07.

6. Syracuse. Musée de la même ville. *Notizie* 1893, 479. Dans la zone principale, chiens et lions.

7. Tarente. Louvre, n° d'inv. S 1737. Sur l'épaule, chrochets. En bas, arêtes rayonnantes. Dans la zone principale: quatre chiens, tous à d., et rosaces pointillées. Dans les zones accessoires, damier et petits zigzags verticaux. H. 0,07.

8. Tarente. Musée de la même ville. *Pl. XVI, 6*. Dans la zone principale: chien à d., bouc à g., chien à g. H. 0,065.

9. Provenance inconnue. Musée de Naples. Sur l'épaule, crochets. En bas, arêtes rayonnantes. Dans la zone principale, trois chiens à droite. Dans les zones accessoires, petits zigzags verticaux. H. 0,07.

Ces neuf aryballes offrent entre eux l'analogie la plus parfaite. Pour tous la forme est assez grossière, le type appartient certainement à la première partie de l'époque dont nous parlons. Le décor est, dans son ensemble, de caractère subgéométrique, et c'est pourquoi la série trouve naturellement sa place ici. Dans la zone principale des éléments archaïques (lions, sangliers, taureau, bouc et ornements de remplissage) se mêlent pourtant en général aux motifs subgéométriques. Les animaux sont tous peints à la manière subgéométrique ordinaire; seulement ils portent le plus souvent quelques lignes incisées (sur tous excepté les n°s 2 et 8), mais jamais de couleur de retouche.

Çà et là on rencontre aussi, sur d'autres aryballes ovoïdes de caractère subgéométrique, des éléments empruntés au style archaïque. Comme exemples nous renvoyons à l'exemplaire représenté sur la *pl. XVI, 4*[2] dont la frise d'animaux, peinte à la manière géométrique, se compose d'un chien, d'un sanglier et d'un bouc, tous passant à gauche, et à un autre, reproduit *pl. XVI, 7*, provenant de Phalère, sur l'épaule duquel on voit une fleur de lotus.

L'orifice plat des aryballes ovoïdes est ordinairement orné de cercles concentriques au milieu desquels se trouve parfois une file de points, souvent aussi d'une zone d'arêtes courtes. L'anse porte, en général, un simple décor de raies transversales ou longitudinales (*pl. XV, 9* et *XVI, 3*).

L'exécution de ces aryballes, ainsi que des autres types de vases subgéométriques, témoigne d'une habileté technique très grande, bien que l'ornementation soit souvent un peu négligée.

n° d'inv. 83. 11—24. 13. Sur l'épaule, crochets; en bas, arêtes rayonnantes; au milieu, deux zones d'égale largeur remplies chacune de 5 chiens courant; dans la zone supérieure, en outre, rosace pointillée. H. 0,065. Provenance inconnue. [1] D'autres exemples du même type se trouvent dans Sieveking-Hackl 260 a et dans Furtwängler, *Aegina*, pl. 128, 13. L'exemplaire n° 9 de la même planche, dont la forme se rapproche extrêmement des aryballes pansus, rentre aussi dans cette catégorie. [2] Copenhague, Musée National, n° d'inv. 1715; acheté à Athènes.

Skyphos sans rebord.

Une série de mobiliers funéraires de Syracuse, dans lesquels des skyphos se rencontrent avec des aryballes ovoïdes et d'autres formes caractéristiques de l'époque, nous donnent une connaissance suffisante des types subgéométriques les plus ordinaires durant la période en question (tombes 343, 350, 378, 391, 428, 470, 471, 472, 486; dans les tombes 89, 136, 144, 205, 307, 487, 502 les skyphos de ces mêmes types forment tout le mobilier). Quelquefois ces skyphos à décor subgéométrique ont été déposés avec des aryballes d'une forme intermédiaire entre le type pansu et le type ovoïde, par exemple dans la tombe 308 de Syracuse et dans celle de Phalère, portant le n° 48 (v. ci-d. p. 74). Le tombeau 27 de Phalère[1] renfermait un skyphos pareil à celui de la *pl. XVII, 2* associé à une pyxis plate du type mentionné p. 82 sq., probablement imitation attique des originaux sicyoniens, et à l'aryballe pansu figuré sur la *pl. IV, 1*.

La forme nous est bien connue par la céramique de l'époque des aryballes pansus. Elle n'a guère subi de modifications; seulement il se manifeste dans tous les skyphos de la période que nous étudions, contrairement à ce qui se passe à l'époque précédente, une tendance vers plus de légèreté et vers une structure plus élancée. Le travail est généralement exquis et la paroi très mince. Par suite de l'intensité de la cuisson le vernis a presque toujours tourné au rouge vif.



Fig. 47. Skyphos subgéométrique de Syracuse. D'après *Notizie* 1893, 474. H. 0,075.

Par la *pl. XVII, 2* et par la *fig. 47* on se rend compte du type prédominant de décoration. Deux traits principaux distinguent l'ornementation de celle des skyphos plus anciens. Dans la zone étroite entre les anses on ne constate plus la riche variété de motifs géométriques de la période précédente; une série de petits zigzags verticaux disposés dans un cadre allongé qui est limité, aux deux extrémités, par un groupe de traits, forme maintenant le décor constant. Autour de la base rayonnent des arêtes longues et minces qui montent jusqu'au milieu de la panse. Le skyphos figuré *pl. XVII, 1*[2] constitue une exception rare à ce type de décor: une zone d'arêtes rayonnantes autour du pied y est associée à une file d'oiseaux géométriques le long du bord. — L'espace entre la zone supérieure et les arêtes est ordinairement rempli d'étroites raies de vernis serrées, qui alternent quelquefois[3] avec des bandes plus larges. Il est rare qu'il soit complètement recouvert de vernis.

Cependant, les arêtes autour de la base, qui sont le trait le plus caractéristique des skyphos subgéométriques, font quelquefois défaut. Le spécimen de la *pl. XVII, 3* en fournit un exemple. Il a été trouvé dans la tombe 28 de Cumes avec une pyxis mentionnée ci-d. p. 82. La forme extrêmement svelte, le travail exquis et la couleur rouge du vernis le rattachent à la céramique subgéométrique. D'autres skyphos absolument analogues ont été recueillis, mélangés à des vases d'un style subgéométrique pur, dans la tombe Regulini-Galassi et dans les fouilles récentes de M. Mengarelli à Caeré (musée de la Villa Giulia). L'exemplaire de la *pl. XVII, 4*[4], dont le vernis est complètement rouge, à l'intérieur comme à l'extérieur, appartient certainement aussi à ce groupe. Mais, naturellement, il peut être souvent assez difficile de fixer la date des skyphos qui portent ce type de décor très simple, remontant à l'époque des aryballes pansus (cf. *pl. IX, 5—6*).

[1] *Ἀρχ. Ἐφ.* 1916, 19, n° 41. [2] Musée de Berlin, Furtwängler, *Berlin. Vas.* n° 319. [3] Par ex. *Athen Mitt.* 1897, 276, fig. 8. [4] Musée de Berlin, Furtwängler, *Berlin. Vas.* n° 317, originaire de Nola.

Les skyphos subgéométriques à ornementation plus riche que celle des types cités sont assez rares. La *fig. 48* représente le fragment d'un exemplaire de ce genre venant de Conca. L'espace entre la zone juste au-dessous du bord et les arêtes du bas est divisé en plusieurs cadres étroits occupés par un motif en damier, des rosaces pointillées et une »chasse au lièvre«, système décoratif que nous connaissons par les aryballes du genre de ceux de la *pl. XVI, 1—3*. Le décor d'un skyphos appartenant aux trouvailles de l'Esquilin est du même type.[1]

Les dimensions de ces skyphos subgéométriques sont, ainsi que celles des exemplaires de la période précédente, assez variées. La hauteur est ordinairement d'environ 0,10, assez souvent moindre. Les petits skyphos dont la hauteur ne dépasse pas 0,06 ne sont pas très rares dans la période en question.[2] Un exemplaire de la tombe 396 de Syracuse est extraordinairement grand, haut de 0,13 et d'un diamètre de 0,15; un autre, dont les trouvailles de l'Héraion d'Argos renfermaient des fragments importants, est de dimensions encore plus considérables; il a eu 0,19 de hauteur et 0,265 de diamètre.

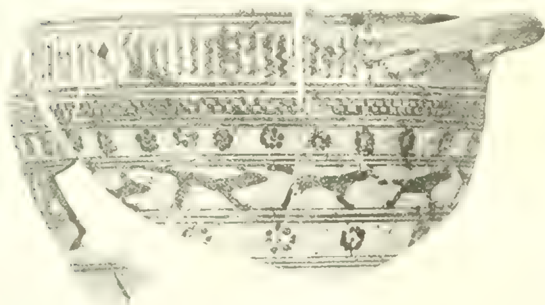


Fig. 48. Fragment de skyphos, trouvé à Conca. Musée de la Villa Giulia.

Les types cités représentent sans doute les skyphos d'usage de la période des aryballes ovoïdes, bien que les petites dimensions soient dues probablement, pour plusieurs exemplaires, à une destination plus spéciale, ces vases ayant été fabriqués expressément pour être déposés dans les tombes ou pour servir d'ex-voto. Mais il existe encore une catégorie spéciale de skyphos à décor subgéométrique, dont la présence fréquente dans les mobiliers funéraires et dans les trouvailles de temples ainsi que l'étonnante force de survivance doivent s'expliquer par un emploi rituel général. Le spécimen reproduit par la *fig. 49* représente cette catégorie très répandue.[3] Elle comprend uniquement de petits skyphos, rarement hauts de plus de 0,06, et d'ordinaire plus petits. Autour de la panse on voit toujours une »chasse au lièvre«, peinte avec très peu de soin à la manière subgéométrique habituelle; sous le bord, en général petits zigzags verticaux, et autour de la base, souvent — pas toujours — des arêtes rayonnantes. Les skyphos de ce genre ont été recueillis çà et là dans les tombeaux de l'époque des aryballes ovoïdes, par exemple dans la tombe 24 de Cumes et dans celles de Syracuse portant les n°s 471—472. Le type a donc été créé à cette époque, comme le montre aussi le décor. Mais il se rencontre bien plus souvent — avec une technique de plus en plus négligée — dans les tombes plus récentes, mêlé à la céramique polychrome (par ex. dans les tombeaux 29 et 160 de Syracuse) et à des vases corinthiens (dans les tombes 178, 200, 202 de Syracuse et dans plusieurs tombes de Mégara Hyblaea). La plupart de ces

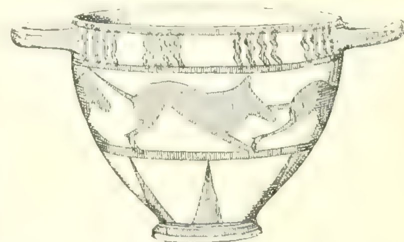


Fig. 49. Petit skyphos de Syracuse. D'après *Notizie* 1893, 457. H. 0,06.

[1] *Monum. ant.* XV, pl IX, 18 Cf. aussi *Cuma*, pl LI, 4, qui montre un mélange du subgéométrique et de l'archaïque semblable à celui des aryballes mentionnés plus haut, p. 76. [2] V. p. ex. *Thera* II, 47, fig. 151. [3] Cf. *Arg. Heraeum* II, 152; Furtwängler, *Aegina*, pl. 126, 11; *Fouilles de Delphes* V, 152, n° 186; *Akropolisvasen*, 403, pl. 15; *Athen. Mitt.* 1903, 194, *Beilage* XXXIII, 5; Kinch, *Vroulia*, pl. 28, 15; *Monum. ant.* XVII, 604; Sieveking-Hackl 220—220 a, pl. 6; etc.

petits skyphos décorés de la »chasse au lièvre« appartiennent donc à une date où la poterie sicyonienne était en train de disparaître des tombeaux. Ils y étaient remplacés par les skyphos corinthiens ordinaires en miniature, à décor en raies, propres aux nécropoles de la fin du VIIe et du VIe siècle, comme l'attestent surtout les grands cimetières de Sicile et de Béotie (Rhitsona, Abai), lesquels se maintiennent jusqu'à l'époque des vases à figures rouges.[1] La *fig. 50* reproduit trois de ces skyphos trouvés dans une tombe de Théra.[2]

Skyphos à rebord oblique.

L'ancien skyphos à rebord oblique (v. *pl. II, 2—3* et *IX, 4*) subsiste encore à l'époque des aryballes ovoïdes. Il est manifeste que les spécimens décorés comme l'exemplaire de la nécropole de Narce, figuré *pl. XIX, 1*, appartiennent à la catégorie des vases subgéométriques. Et il en est certainement de même de plusieurs élégants skyphos de même forme, qui portent le même décor stéréotypé le long du bord mais pas d'arêtes en bas. Ils ont été découverts surtout dans l'Italie centrale. Un spécimen de ce genre a été trouvé, par exemple, dans une sépulture voisine du tombeau Regulini-Galassi[3], en compagnie d'un aryballe ovoïde et d'une coupe sicyonienne. Dans les *Monum. ant.* XV, pl. IX, 11 est publié un autre exemplaire semblable recueilli à Rome. Il en existe plusieurs autres du même genre, par exemple dans les trouvailles de Conca et de Corneto.[4]



Fig. 50. Skyphos en miniature, trouvés dans une tombe de Théra. H. 0,035.

Cependant, les skyphos subgéométriques de cette forme ne sont pas très communs, probablement parce que les coupes, plus élégantes, les ont évincés de plus en plus. Toutefois, même au delà de l'époque en question, l'ancienne forme se continue, moins soigneusement modelée et avec des dimensions plus petites, par une espèce de petites coupes qui se rencontrent dans les mobiliers funéraires, mélangées parfois à la céramique sicyonienne subgéométrique (par ex. dans la tombe 175 *bis* de Syracuse, où deux des trois coupes mentionnées dans *Notizie* 1895, 126 sont de ce genre), plus souvent pourtant aux vases corinthiens. Pour des spécimens de ces exemplaires tardifs, avec ou sans arêtes autour du pied, nous renvoyons à *Monum. ant.* I, 864 et XVII, 186, fig. 141.

[1] Avec des vases à figures rouges dans la tombe 18 de Rhitsona, *BSA* 1907/08, 287 sqq. Il est peu exact d'appeler ces skyphos en miniature d'une date très avancée »protocorinthiens«, ainsi qu'on le fait souvent, par ex. encore M. Frickenhaus dans *Tiryns* I, 103. De même que la majeure partie des vases minuscules, vases dont l'industrie, propre au VIe siècle, est richement représentée dans les grandes trouvailles de Théra (*Thera* II, 19 sqq.) et du temple d'Héra à Tirynthe, ces skyphos sont issus certainement d'ateliers corinthiens qui ont conservé, en apportant moins de soin dans l'exécution, les anciens types de l'ornementation sicyonienne. M. Blinkenberg (*Exploration archéol. de Rhodes*, 3e rapport, 115) a sans doute raison en disant que ces skyphos en miniature représentent justement l'importation la plus récente à Rhodes de produits corinthiens. Leur diffusion très étendue, — on les rencontre même au delà des Alpes (v. Lindenschmit, *Altertumer unserer heidnischen Vorzeit* III, livr. VII, pl. I, 3 et 4), — supérieure à celle de tous les autres groupes de la céramique grecque, confirme cette hypothèse. — [2] *Thera* II, 16 sq., tombe 10. — [3] Tomba Giulimondi, trouvée en 1906. Museo Gregoriano. — [4] Cf. aussi Sieveking-Hackl 190—194 (en tout cas le n° 194, qui porte entre les anses une »chasse au lièvre«, est du style subgéométrique).

Coupes.

La belle coupe à boire nommée en général *cylix*, qui de la céramique sicyonienne a passé dans celle de Corinthe, n'est, à vrai dire, qu'une variété de l'ancien skyphos géométrique à rebord oblique.[1] C'est ce que montre immédiatement la comparaison entre l'exemplaire figuré sur la *pl. XIX, 2* et des skyphos comme ceux des *pl. II, 3, IX, 4* et *XIX, 1*. La forme fondamentale est évidemment la même. La différence consiste, d'une part, dans la grandeur, les coupes, dont la hauteur varie ordinairement de 0,04 à 0,05 et le diamètre de l'embouchure de 0,10 à 0,13, étant beaucoup plus petites que les skyphos géométriques, d'autre part, dans la distinction plus ou moins accentuée des différentes parties, la coupe se distinguant de son prédécesseur géométrique par sa base toute petite, par sa paroi plus incurvée, par son rétrécissement plus marqué au-dessus des anses et par son rebord relativement plus large.

Il est possible de fixer avec une assez grande sûreté la date où apparaît pour la première fois cette forme de vase. Le fait que, dans les riches mobiliers des tombes de la nécropole de Cumes, elle ne se rencontre jamais en compagnie d'aryballes pansus ou d'autres types contemporains, est un facteur de grande importance pour cette détermination. On ne l'a trouvée que dans les tombes dont le contenu était de caractère absolument subgéométrique (tombes 21 et 24). Dans la nécropole de Syracuse on n'a découvert qu'une seule fois des fragments de coupes associés à des aryballes pansus (tombe 466). Le tombeau 158 de la même nécropole renfermait plusieurs coupes et un aryballe de forme intermédiaire entre le type pansu et le type ovoïde (v. ci-d. p. 74). Mais ce n'est que dans les tombes dont les mobiliers se composent d'aryballes ovoïdes et d'autres vases du style subgéométrique que les coupes deviennent fréquentes (par ex. tombes 108, 175 *bis*, 372, 378, 428, 470, 472, 486). Dans les tombes de Phalère cette forme manque complètement. — Dans ces circonstances, et étant donné surtout le fait que les très nombreuses tombes qui, dans la nécropole de Cumes, datent de la fin de l'époque géométrique, n'offrent rien de correspondant, il est tout naturel de voir dans la coexistence de coupes et d'aryballes pansus, coexistence observée dans la seule tombe 466 de Syracuse, un de ces cas exceptionnels, dont il faut toujours tenir compte, où les types anciens et ceux de date plus récente se rencontrent ensemble. En tout cas, il résulte clairement de ce qui précède que les cylix n'ont pu faire leur apparition que très peu de temps avant l'époque des aryballes ovoïdes.

Le style et la technique s'accordent tout à fait avec cette conclusion. Dès le début les coupes sicyoniennes se distinguent justement par l'exécution légère et exquise et par le rouge vif du vernis, traits si caractéristiques de tout l'ensemble de la poterie subgéométrique. Leur décor est, presque sans exception, d'un style subgéométrique typique, qui correspond exactement à celui que nous connaissons par les skyphos de la même époque: entre les anses, zone étroite remplie de petits zigzags et limitée de part et d'autre par des traits verticaux; autour de la base, presque toujours arêtes; sur la panse, de même que le long de l'embouchure, lignes horizontales serrées ou bandes plus larges (v. *pl. XIX, 2*). Une coupe du musée de Munich est, paraît-il, l'unique exception à cette composition constante du décor; au lieu d'arêtes, elle porte autour du pied quatre échassiers.[2]

Comme les skyphos, dont elle descend, la coupe se continue par une série d'exemplaires tardifs assez longtemps après la période des aryballes ovoïdes. Ces répétitions plus récentes du type subgéométrique diffèrent nettement, par la qualité beaucoup plus médiocre du style et de la technique, des coupes plus anciennes. La terre n'a pas le

[1] Cf. Bohlau, *Athen. Mitt.* 1900, 66; Gabrici, *Cuma*, 339. [2] Sieveking-Hackl 205

ton chamois exquis des bons produits sicyoniens; elle est ordinairement d'un gris jaune tirant sur le vert. Le vernis rouge est remplacé par un autre d'un brun noir terne. La décoration devient plus sommaire. Même les traits verticaux et les petits zigzags disparaissent du champ entre les anses et ne sont plus rappelés que par une bande étroite réservée dans le vernis. Les arêtes deviennent de plus en plus courtes et minces, souvent elles font tout à fait défaut. La surface est en grande partie recouverte de vernis. En même temps la forme perd en netteté et tend à s'aplatir. — Comme les petites coupes en forme de skyphos ci-dessus mentionnées, coupes qui ne sont, en réalité, qu'une autre variété du même type fondamental, ces *cylix* de décadence se rencontrent souvent dans les tombes où dominent les vases corinthiens à frises d'animaux. Le type est fréquent dans la nécropole de Mégara Hyblaea.[1]

Lécythes.

Cette forme de vase paraît moins employée à l'époque dont nous parlons qu'à celle des aryballes pansus. Elle joue du moins, dans les mobiliers funéraires, un rôle moins important que dans la période précédente. Cependant on a trouvé dans les tombes 204 et 378 de SYRACUSE des lécythes à décor géométrique associés à des aryballes ovoïdes et à d'autres vases subgéométriques.

Les lécythes de ces tombeaux sont du même type[2] que le spécimen reproduit *pl. XVIII, 6*, qui vient aussi de la nécropole de Syracuse. La forme est à peu près la même que celle de la période précédente; nous avons déjà relevé (p. 22) la tendance générale à faire la panse plus allongée, à lui donner un profil moins incurvé, tendance qui distingue les lécythes plus récents des exemplaires antérieurs. C'est dans le décor que se manifeste surtout la différence, et, sur ce point, l'évolution est identique à celle que nous avons déjà observée dans plusieurs autres formes de vases. Au lieu de la richesse et de la variété de motifs par lesquelles se font remarquer les lécythes de l'époque des aryballes pansus, ceux de la période suivante ont une décoration extrêmement pauvre et monotone, dont l'élément essentiel est une couronne de minces arêtes pointues qui, de la partie inférieure du col, descend sur l'épaule. Le reste de la panse est recouvert de lignes horizontales qui, en général, forment aussi le décor du col; en quelques cas seulement on y a inséré une ou deux zones à ornements géométriques, d'ordinaire des lignes ondulées verticales. Les lécythes de ce type subgéométrique le plus commun ne sont pas rares. Mais dans les publications ils sont éclipsés par les spécimens plus richement décorés de l'époque précédente, dont ils n'ont pas été séparés.[3]

Moins fréquents sont les lécythes qui, à cette ornementation monotone, ont ajouté le motif préféré de l'âge subgéométrique: la »chasse au lièvre«, peint, à la manière géométrique ordinaire, dans une zone faisant le tour du milieu de la panse.[4] Sur un exemplaire de l'HÉRAION D'ARGOS on voit même deux frises de ce genre, placées l'une au-dessus de l'autre et séparées par une large bande de vernis. La *pl. XVII, 5* reproduit un lécythe avec ce type de décor[5] qui offre un intérêt spécial en raison de l'extraordinaire

[1] V. l'exemplaire reproduit dans *Monum. ant.* I, 865. Une série de coupes et de petits skyphos de ce genre est figurée dans *Monum. ant.* XVII, 610, fig. 413. [2] V. *Notizie* 1895, 132, fig. 10. [3] Quelques exemplaires du temple d'Athéna de SYRACUSE sont figurés dans *Monum. ant.* XXV, 541, fig 124—26; un autre de TIRYNTHE dans SCHLIEMANN, *Tiryns*, 400, n° 143. La panse d'un lécythe subgéométrique de cette sorte, décoré d'arêtes sur l'épaule, se trouve parmi les tessons sicyoniens qui viennent de la terramare de Scoglio del Tonno près de TARENTE (v. ci-d. p. 43, note 10. Au musée de Tarente). [4] Cf. FURTWÄNGLER, *Aegina*, 451; *Arg. Heraeum* II, 149, type 1 a. [5] Musée d'Athènes, NICOLE 835. H. 0,16. Autour du col, les lignes horizontales ordinaires, entre lesquelles deux larges zones à ornements: dans la zone supérieure, lignes

développement qu'y présente la »chasse au lièvre«: après le lièvre courant viennent deux »chasseurs«, chacun avec son chien, puis encore deux chiens seuls, le tout peint dans le style habituel, avec assez de négligence.

Il est probable que les lécythes comme celui de la *pl. XVIII, 5* (provenant de Cumes), à décor extrêmement pauvre, appartiennent également à la céramique subgéométrique. Mais les mobiliers funéraires qui pourraient confirmer cette hypothèse font défaut. Quelques autres exemplaires de Cumes offrent le même type d'ornementation.[1]

Quant à la technique, les lécythes subgéométriques présentent, ainsi que les coupes et les skyphos contemporains, une extrême finesse d'exécution. La tendance de l'époque à la réduction des dimensions se manifeste aussi visiblement. L'exemplaire de la *pl. XVII, 5*, dont la hauteur est de 0,16, est extraordinairement grand. Les petits lécythes, hauts d'environ 0,10, sont maintenant les plus fréquents.

Pyxis hautes.

Égine. Musée d'Athènes. Couve-Collignon 357, pl. XVI. H. 0,085.
Corinthe. Musée d'Athènes. Couve-Collignon 404, pl. XVII. H. 0,07, avec le couvercle 0,13.


Fig. 51. Pyxis haute. D'après *Arch. Zeitung*, 1883, 162. H. 0,12.

Ces deux pyxis sont d'un travail médiocre et rapide. L'exemplaire d'Égine, dont la terre est d'un ton rougeâtre plus sombre qu'à l'ordinaire dans la poterie sicyonienne, n'est peut-être qu'une imitation. L'autre, au contraire, est certainement, d'après l'argile et la technique, un original sicyonien. A en juger par le style ils appartiennent sûrement tous les deux à la céramique subgéométrique. On peut y ajouter la pyxis représentée dans la *fig. 51* (provenance: Grèce), dont le décor a subi l'influence de l'archaïsme contemporain. Ces trois vases sont les derniers représentants de ce type, devenu peu commun dès l'époque des aryballes pansus.

Quelques couvercles du genre propre à cette forme de vase et ornés, autour du bouton, d'arêtes rayonnantes, ont été trouvés sans récipients correspondants à Égine[2] et à Syracuse.[3] En ce dernier lieu le fragment d'un couvercle de ce genre a été recueilli dans une tombe (428) contenant en outre des aryballes, des skyphos et des coupes de style subgéométrique.

Pyxis plates.

A la céramique subgéométrique appartient sans aucun doute aussi une certaine catégorie de pyxis plates, qui n'est pas très commune, mais dont on possède pourtant des spécimens provenant de:

l'Argolide. Cf. *Arg. Heraeum* II, 137, type 1 b.
Égine. Cf. *Athen. Mitt.* 1897, 298.
Théra. *Athen. Mitt.* 1903, *Beil.* XXXVI, 1.
Syracuse. Fragments dans les trouvailles du temple d'Athéna; *Monum. ant.* XXV, 543, fig. 129
Cumes. *Cuma*, pl. XLII, 1.

ondulées verticales; dans l'inférieure, traits obliques. Sur l'épaule, couronne d'arêtes. Terre blanchâtre, tournant au vert. D'après les renseignements que M. Stais a eu l'obligeance de me donner, le vase a été probablement trouvé en Béotie. [1] V. Sieveking-Hackl 225, pl. 6 et *Cuma*, pl. XXXV, 8. Ce dernier lécythe, lourd et grossier, modelé avec une terre plus sombre que celle des vases ordinaires de Sicyone, peut être difficilement un original sicyonien. [2] *Arch. Anzeig.* 1891, 16. [3] *Annali* 1877, tav. d'agg. AB, 26.

Du même type sont aussi la pyxis figurée *pl. XVIII, 2* (Musée National de Copenhague, n° d'inv. ABc 1006, achetée à Athènes) et une autre, tout à fait analogue, qui vient probablement d'une des îles grecques (Rijksmuseum, Leyde, *Catalogus* IV, 28).

L'exemplaire représenté sur la *pl. XVIII, 2* montre quel est le caractère de cette catégorie. Elle comprend de petites pyxis d'une hauteur assez constante, 0,04 à 0,05, ayant à l'embouchure un diamètre de 0,09 à 0,10. La forme est celle de la période précédente; pourtant les pyxis du »style de transition« sont généralement plus aplaties. La décoration est toujours très simple. Entre les anses se trouve un cadre étroit, rempli le plus souvent du motif subgéométrique ordinaire: une série de petits zigzags, terminée des deux côtés par un groupe de traits verticaux; sur l'exemplaire de Théra il est remplacé par l'ornement dit »chien courant« et, sur une pyxis de Syracuse, par le motif en forme de N, particulier au style sicyonien (v. ci-d. la *fig. 19*, en haut). La panse est, d'ailleurs, entièrement recouverte de lignes horizontales serrées. La finesse de l'exécution peut se comparer à celle des meilleurs vases subgéométriques. La paroi est très mince; le vernis ordinairement rouge.

Ces petites pyxis ressemblent donc entièrement aux skyphos et aux coupes de l'époque subgéométrique. Cette conformité s'accorde bien avec le fait que l'exemplaire de Cumes a été trouvé en compagnie du skyphos reproduit sur la *pl. XVII, 3* (Cuma, tombe 28).

Pyxis à paroi concave.

Comme plus ancien exemple de cette forme nous avons reproduit sur la *pl. XII, 3* une pyxis provenant de Phalère, dont le décor paraît la rapporter à la fin de la période des aryballes pansus. Le type semble donc être apparu à peu près à l'époque de transition entre l'aryballe pansu et celui de forme ovoïde. Mais il n'est devenu fréquent que dans la céramique corinthienne,[1] où il a complètement remplacé la forme primitive à paroi verticale.

Les pyxis de ce type portant un décor subgéométrique ne sont pas communes. Sur la *pl. XVIII, 3* on en voit un spécimen trouvé dans la tombe 108 de Syracuse avec une œnochoé de la forme mentionnée plus loin. Un autre exemplaire complet et tout à fait semblable a été recueilli dans la tombe 378 de la même nécropole, où il faisait partie d'un mobilier sicyonien de style subgéométrique caractérisé. Une troisième pyxis du même genre, exactement semblable à celle de la *pl. XVIII, 3*, a été découverte dans la tombe 18 de Phalère[2], en compagnie de l'aryballe ovoïde figuré sur la *pl. XXI, 1 a—b*. A ce même groupe appartiennent enfin la pyxis de Camiros, représentée *pl. XVIII, 4*[3], et celle de la *pl. XVIII, 1* venant de Corneto[4].

Toutes ces pyxis sont d'un travail exquis et ont les parois extrêmement minces. Elles sont de même grandeur que les pyxis à paroi verticale que nous venons de mentionner.

Les *couvercles plats*, semblables à ceux des exemplaires de la *pl. XVIII, 1—3*, sont très employés, tant dans la période qui nous occupe que dans celle qui précède. Ils portent le plus souvent des arêtes autour du bouton, mais cependant le décor est très simple et ne consiste ordinairement qu'en cercles plus ou moins larges.

[1] Wilisch, *Altkorinthische Thonindustrie*, pl. I, 3. [2] *Ἀρχ. Ἐφ.* 1916, 19, n° 35. La tombe était formée par une amphore protoattique, dans laquelle se trouvaient les ossements d'un enfant, une petite tasse à une anse, recouverte de vernis noir, et les deux vases sicyoniens cités ci-dessus. [3] Musée du Louvre, A 402, don Salzmann. [4] Musée de Berlin, Furtwängler, *Berl. Vasen* 322.

Œnochoés à fond plat.

Je citerai ici de ce type de vase, très peu commun dans la céramique sicyonienne, tous les exemplaires venus à ma connaissance, y compris ceux dont la décoration comprend une frise d'animaux du style archaïque.

1. Égine. *Athen. Mitt.* 1897, 301, fig. 26. Fragment.

2. Même provenance. *Athen. Mitt.* 1897, 302, nº 4. Fragment. Forme plutôt semblable à celle de la *pl. XIX, 4*, mais sans bande en relief autour du col. Décor purement géométrique: en haut, autour du col, file de losanges hachurés, en-dessous, bande réticulée comme celle de la *fig. 19* (v. ci-d. p. 47). Sur l'épaule, larges triangles noirs, la pointe en bas.

3. Même provenance. Musée d'Égine. Provenant du temple d'Aphrodite. Fragment de la panse. Sur l'épaule, tour à tour zigzags verticaux et crochets. Au-dessous, zone de zigzags, au-dessous de laquelle frise d'animaux tracés en silhouettes opaques sans incisions et sans retouches; sont conservés: lion passant à droite, petit oiseau passant à gauche, lion passant à d., partie postérieure d'un lion passant à d. Une rosace pointillée. Diamètre: environ 0,065.

4. Tirynthe. Schliemann, *Tiryns*, pl. XXVI, b, cf. p. 138. Fragment.

5. Syracuse. Tombe 76. *Notizie* 1893, 468. H. 0,095. — *Pl. XIX, 3.*

6. Même provenance. Tombe 108. *Notizie* 1893, 477. H. 0,23. — *Pl. XIX, 4.*

7. Même provenance. Tombe 204. *Notizie* 1895, 131 sq. Semblable à l'exemplaire de la *pl. XIX, 5*, mais avec, sur l'épaule, des arêtes au lieu de la »chasse au lièvre«. H. 0,20.

8. Même provenance. Tombe 302. *Notizie* 1895, 145, fig. 26. H. 0,145.

9. Même provenance. Tombe 344. *Notizie* 1895, 153, fig. 38. H. 0,135. — *Pl. XIX, 5.*

10. Même provenance. Tombe 350. *Notizie* 1895, 153. Fragment. Du décor on voit, dans le bas, les larges triangles habituels. Autour de la panse, frise d'animaux, dont il ne reste que la partie postérieure d'un animal à sabot fendu et un ornement de remplissage en forme d'S.

11. Même provenance. *Annali* 1877, tav. d'agg. AB, 6. H. 0,11.

12. Même provenance. *Annali* 1877, tav. d'agg. CD, 3. H. 0,065.

13. Même provenance. Museo nazionale de Palerme. Inédite. Forme identique à celle de la *pl. XIX, 3.* Décor purement géométrique: autour du col, suite de points; sur l'épaule, crochets dressés, et, entre eux, quelques zigzags verticaux; au-dessous, zone étroite avec de petits groupes de lignes ondulées; le reste de la panse recouvert de lignes serrées; en bas, larges triangles debout. Vernis brun noir, rouge par endroits. H. 0,14.

Évidemment les œnochoés citées ci-dessus sont étroitement liées entre elles. Les tombes de Syracuse donnent sur leurs dates des renseignements précis. Le nº 6 a été trouvé dans la tombe 108 avec la pyxis représentée sur la *pl. XVIII, 3.* Les nºˢ 7 et 10 étaient déposés avec d'autres types subgéométriques: lécythes, skyphos et aryballes ovoïdes; le nº 5 enfin avec un aryballe piriforme à imbrications incisées, du type caractéristique de l'âge suivant. Nos œnochoés appartiennent donc, pour la plupart, à l'époque des aryballes ovoïdes, et elles se rencontrent encore dans la période qui la suit immédiatement, en même temps que la forme passe dans la céramique polychrome — une œnochoé polychrome de cette forme a été recueillie dans la tombe 373 de Syracuse — aussi bien que dans celle de Corinthe. Dans les tombeaux de l'époque des aryballes pansus ces œnochoés ne se rencontrent jamais.

La décoration s'accorde bien avec les observations précédentes: elle est visiblement du style subgéométrique. Le fond en est géométrique et comprend surtout les éléments prédominants du décor subgéométrique: les crochets et les zigzags verticaux. Il s'y ajoute les arêtes rayonnantes sur l'épaule (nºˢ 7 et 11), la »chasse au lièvre« (nºˢ 6 et 9) et la frise d'animaux (nºˢ 3 et 10).

Il est manifeste qu'au point de vue de la forme ces œnochoés sont apparentées aux lécythes. Elles ont en commun avec eux le récipient large à base plate, l'anse en forme de ruban et l'embouchure trilobée. La différence s'accuse surtout dans le profil de la panse et dans la proportion entre la panse et le col. En réalité, il existe aussi

des types intermédiaires qui représentent la transition entre ces deux formes.[1] Les trouvailles de l'Argolide et d'Égine renferment un assez grand nombre de lécythes qui, avec leur col plus court et plus ample et leur panse plus incurvée qu'à l'ordinaire, témoignent d'une tendance dont l'aboutissement devait être la catégorie qui nous occupe actuellement. La petite œnochoé figurée dans notre *fig. 52* trouverait sa place à mi-chemin de cette évolution.



Fig. 52. Œnochoé de l'Héraion d'Argos. D'après *Arg. Heraeum* II, 128, fig. 56. H. 0,124.

Les détails de la forme sont d'ailleurs assez variables. On peut distinguer deux groupes principaux. Dans l'un, représenté par le n° 6 (*pl. XIX, 4*), le col des vases est assez long et porte au milieu un anneau en relief; l'anse part horizontalement de l'embouchure. Le n° 2 semble avoir été du même type, mais sans anneau autour du col. A l'autre groupe appartient le reste des œnochoés; le col court et l'anse surélevée, se détachant verticalement de l'embouchure, en sont les traits typiques. La forme de la panse varie; elle est tantôt large et basse comme celle de l'exemplaire représenté sur la *pl. XIX, 5*, tantôt plus allongée, comme on le voit sur la *pl. XIX, 3*, avec parfois, dans ce cas, une tendance à se rétrécir en bas, comme les nos 8 et 11. Ces deux types principaux se perpétuent dans la céramique corinthienne.[2]

Ce qui précède montre clairement que la céramique subgéométrique est la continuation directe de celle que nous avons étudiée au chapitre précédent, mais aussi qu'elle a dans son ensemble des traits assez caractéristiques pour qu'on puisse sans difficulté distinguer nettement entre les deux groupes. En résumant ce que nous savons de la technique, des formes, du style et de la diffusion géographique des vases subgéométriques, nous ferons ressortir, d'une manière encore plus apparente, le rapport des deux groupes.

La différence de technique est la moins frappante. L'analyse de la technique sicyonienne donnée p. 35 sq. s'applique également aux deux groupes. On peut dire en général que l'art des potiers sicyoniens atteint, à l'époque dont nous parlons, son point culminant. Naturellement cette perfection se révèle avant tout dans la production archaïque, mais les vases subgéométriques aussi témoignent d'une habileté technique extraordinaire. Nous avons dit souvent que l'extrême légèreté et l'élégance du travail caractérisent essentiellement les meilleurs produits de cette céramique. La cuisson a été le plus souvent si intense que le vernis a tourné du noir au rouge.

Dans la poterie subgéométrique les formes sont, pour la plupart, les mêmes que celles de l'époque des aryballes pansus. Les skyphos sans rebord ou à rebord oblique, les lécythes, les pyxis — soit plates, soit hautes — se rencontrent, nous l'avons vu, dans les deux groupes et avec très peu de variation. Par contre, les cylix et les œnochoés à fond plat sont, avec les aryballes ovoïdes, des types nouveaux de l'époque subgéométrique. Réciproquement, plusieurs des formes de la période précédente ont maintenant disparu.

L'examen des différents types a suffissamment prouvé que le décor subgéométrique dérive du »style de transition«. Mais il est aussi évident qu'il porte dans son ensemble un caractère tout particulier, dû non seulement à la pauvreté et à la monotonie plus grandes, mais aussi et surtout au fait que les ornements géométriques proprement dits

[1] Cf. Lorimer, *JHS* 1912, 329. [2] Wilisch, *Altkorinthische Thonindustrie*, pl. II, 18. Furtwängler, *Berlin. Vas.*, forme 113.

ont été bien plus laissés de côté que dans le style de transition, tandis que quelques motifs d'origine non géométrique, les uns hérités de l'époque des aryballes pansus, les autres nouveaux, sont devenus les éléments prédominants de la décoration. Tel est le cas du *crochet* qui, ainsi que nous l'avons vu, se rencontrait déjà dans le »style de transition«, mais qui occupe maintenant une place très importante principalement dans le décor de l'épaule des aryballes ovoïdes. Tel est surtout le cas de la *couronne d'arêtes* et de la *»chasse au lièvre«*. Un regard jeté sur les *pl. XV—XIX* montre clairement le rôle essentiel que jouent ces deux motifs dans la peinture subgéométrique. Nous avons vu plus haut (p. 50) que les arêtes rayonnantes apparaissaient de façon intermittente vers la fin du style de transition, mais que l'usage n'en devenait fréquent qu'à l'époque où l'aryballe se transforma de pansu en ovoïde. La »chasse au lièvre« est, au contraire, un sujet absolument nouveau qui mérite à cette place une mention plus détaillée.

C'est, on le sait, un motif très ancien, qui remonte à une origine orientale extrêmement reculée[1]. En Grèce il se rencontre dès l'époque mycénienne[2]. Puis il reparaît vers la fin de la période géométrique sur des vases attiques[3], non comme une survivance mycénienne mais comme un emprunt renouvelé à l'Orient.[4] Dans la peinture sicyonienne il ne se montre, comme nous l'avons dit, qu'à l'époque de la transformation de l'aryballe pansu, mais plus tard il y acquiert, tant dans le décor archaïque que dans celui de style subgéométrique, une plus grande popularité que dans aucun autre groupe de vases. Sous sa forme complète, une chasse réelle, où les chasseurs accompagnés de leurs chiens poursuivent le lièvre, on le voit sur le lécythe figuré *pl. XVII, 5*. Les peintures du vase Chigi et de l'aryballe Macmillan (v. *pl. XXXI, 1 f* et *XL, 1 d*) en représentent des pendants de style archaïque. Mais, à part ces exemples, on ne rencontre le motif qu'avec une forme syncopée[5], où le chasseur, et souvent aussi le lièvre, brillent par leur absence. Sur les vases archaïques il est soigneusement exécuté avec incisions et retouches rouges. Sur ceux de style subgéométrique il se présente sous une forme géométrisée, souvent extrêmement négligée, et il se répète sans cesse comme une formule dont on a presque oublié la signification primitive. Les chiens et le lièvre deviennent des quadrupèdes souvent complètement indéterminables, courant à toute vitesse; ou le motif s'atrophie encore plus, et les animaux chassant se réduisent à un unique monstre à six pieds;[6] quelquefois même on a inséré un oiseau géométrique pour remplir un espace libre (*pl. XV, 9*).[7]

Parmi les autres motifs du style subgéométrique il y a lieu de faire remarquer encore la *rosace pointillée*. Ce petit ornement, qui se rencontre dès l'âge mycénien[8], et que l'on trouve quelquefois dans les différents styles géométriques[9], paraît, chose étrange, faire presque complètement défaut dans l'ornementation sicyonienne des périodes précédentes; on le voit en quelques cas seulement, durant la période des aryballes pansus, peint en blanc sur fond noir.[10] Ce n'est qu'à l'époque de la transformation de l'aryballe pansu en type ovoïde qu'il commence à se répandre, et dans le style subgéométrique il est très en faveur comme ornement de remplissage. Dans l'archaïsme de la même

[1] Cf. Pottier, *Céramique peinte de Suse*, *Mém. de la Délégation en Perse* XIII, 73. [2] Furtwängler-Loeschcke, *Mykenische Vasen*, pl. XXXIX, 411. [3] *Arch. Zeitung* 1885, pl. VIII, 1 b. *Akropolisvasen* 284, pl. 9. Fr. Poulsen, *Dipylongräber*, 122. [4] Sur l'histoire du motif voir d'ailleurs Loeschcke dans *Arch. Zeitung* 1881, 33 sq. et 45 sqq.; Pottier, dans *BCH* 1893, 228 sqq. [5] Cf. Furtwängler, *Arch. Zeitung* 1883, 155. [6] *Cuma*, 291. [7] Cf. *Cuma*, pl. LI, 7; Sieveking-Hackl 261; Louvre, n° d'inv. CA 65. [8] Par ex. *Mykenische Vasen*, pl. VI, 30, XX, 142 et 147; Sieveking-Hackl 35, pl. 3. [9] Fr. Poulsen, *Dipylongräber*, 91. *Thera* II, 161. *Athen. Mitt.* 1903, *Beilage* XXXIX, 2. *Tiryns* I, pl. XIV, 1. [10] V. *Cuma*, pl. XXXIV, 2; *Monum. ant.* XXV, 540, fig. 122.

époque on en fait aussi un usage étendu, mais souvent sous une forme plus compliquée, le point central étant joint par des rayons aux points de la périphérie. Dans la dernière phase du style archaïque cette rosace arrive à jouer un rôle prédominant.

La couronne d'arêtes, la »chasse au lièvre«, les crochets et les rosaces pointillées sont les éléments les plus caractéristiques du décor subgéométrique. Il s'y ajoute un nombre restreint de dessins géométriques que nous connaissons par le style de transition, surtout le motif de la *fig. 24* (ci-d. p. 47) qui forme le décor presque constant entre les anses des skyphos, des coupes et des pyxis (v. *pl. XVII, 2—4; XVIII, 1—2; XIX, 1—2).*

La manière de peindre est, en général, celle de l'art géométrique. Ce n'est que par exception que l'on rencontre, dans les animaux courant de la »chasse au lièvre«, une ligne incisée, jamais de retouches. Par contre, on voit çà et là une raie rouge très étroite peinte sur les bandes en vernis noir qui entourent la panse, création entièrement étrangère à la technique géométrique. Les aryballes de la *pl. XV, 2 et 8* en peuvent servir d'exemples.[1] La même raie se trouve également sur des vases protoattiques.[2] C'est le commencement du style polychrome qui ne s'épanouira tout à fait qu'après l'époque des aryballes ovoïdes.

Il nous reste encore à indiquer les régions dans lesquelles s'est trouvée la céramique subgéométrique. Mais il paraît naturel d'y joindre les vases archaïques du même temps (v. plus loin le catalogue des vases archaïques, classes A et B), dont la diffusion est de tous points conforme à celle du groupe subgéométrique et ne fait qu'augmenter de quelques noms la série des lieux de trouvaille. La liste suivante comprend donc la répartition territoriale de toute la céramique sicyonienne de l'époque des aryballes ovoïdes. Cette aire de diffusion comprend d'abord, comme on le verra, le domaine où les vases sicyoniens de la période précédente s'étaient déjà vendus, mais elle est considérablement plus vaste. Non seulement les limites en ont été reculées de tous côtés, mais la consommation a augmenté d'intensité dans les contrées où la poterie sicyonienne avait auparavant pénétré. Quant aux différentes formes, il est à remarquer que les aryballes et les skyphos sans rebord se sont rencontrés dans toute l'aire de diffusion. Les coupes, au contraire, paraissent avoir été de mauvaise vente dans leur propre pays où on ne les a trouvées qu'en Argolide et à Égine, tandis qu'en Occident elles ont été recueillies non seulement en Sicile et dans l'Italie méridionale, mais aussi dans le Latium et en Étrurie. Les lécythes ne se rencontrent que rarement en dehors du territoire grec. Les peuples italiques n'ont pas eu besoin de cette sorte de vases qui, par suite, n'a pas donné lieu à des imitations dans la céramique indigène, comme cela a eu lieu pour les aryballes, les skyphos et les coupes. Quant aux vases de formes plus rares, nous avons donné ci-dessus des catalogues détaillés des découvertes.

Voici donc la liste des localités d'où proviennent, à notre connaissance, des vases sicyoniens de l'époque que nous étudions:[3]

En Grèce ce sont les grandes trouvailles de l'Héraion d'Argos et d'Égine qui jouent toujours le rôle prédominant. Les environs de Corinthe sont riches aussi de trouvailles. Quelques aryballes ont été recueillis à Sicyone (Florence, Museo archeol., n^os d'inv 78721—23, reproduits sur nos *pl XIV, 4* et *XVI, 3 et 5*; *Leyde, Rijksmuseum, Catalogus,* XI, 2; un aryballe au musée de Bonn, cf. *Jahrbuch* 1906, 123, note 54). Parmi les aryballes trouvés au temple de Poseidon de Calaurie quelques-uns appartiennent peut-être à la période dont nous nous occupons, la plupart sont pourtant d'une date plus récente (*Athen. Mitt.* 1895, 318 sq.). Comme lieux de trouvailles dans le Péloponnèse nous pouvons citer de plus: Tirynthe (v. ci-d. p. 81 et p. 84), Argos (quelques aryballes subgéométriques au musée de cette ville), Tégée (fragments de quelques

[1] Cf. aussi Sieveking-Hackl 255 et 258; musée de Berlin, n° d'inv. 3134 et 3143—51; etc. [2] *Jahrbuch* 1887, 53, fig. 15. [3] Pour les grandes trouvailles citées sans cesse dans ce qui précède nous n'avons pas répété les renvois aux musées et à la bibliographie archéologique.

aryballes et un skyphos provenant du temple d'Athéna Aléa, au musée local, v. *BCH* 1921, 401, fig. 51, 328—29 et 420, fig. 61, 340; cf. ci-dessous, vases archaïques, n° 46), SPARTE (fragments de vases subgéométriques et archaïques au musée local; v. *BSA* 1906/07, 127 et 1908/09, 150, note 2; cf. ci-dessous, vases archaïques, n° 19), et OLYMPIE (un aryballe au musée local; fragments ramassés sous l'Héraion, v. *Athen. Mitt.* 1911, 190, fig. 24, 9—10; sur les trouvailles du Prytanée v. *Athen. Mitt.* 1908, 191).

Un aryballe et des fragments de skyphos ont été trouvés dans les fouilles de M. PHILIOS à MÉGARE (au musée d'Éleusis). De Mégare provient aussi l'aryballe de la *pl. XVI, 1* (au musée de Boston, cf. ROBINSON, *Catal. of Greek Vases*, 55, n° 19). Des aryballes, des skyphos, des lécythes et des pyxis se sont rencontrés dans le sanctuaire d'ÉLEUSIS (au musée local, cf. ci-dessous, vases archaïques, n°s 21 et 59), sur l'ACROPOLE d'ATHÈNES (*Akropolisvasen*, 399) et à PHALÈRE (aryballes subgéométriques, skyphos et pyxis; cf. de plus ci-dessous, vases archaïques, n°s 3, 13, 14, 20, 22). Au temple de Poseidon au CAP SOUNION on a découvert quelques aryballes subgéométriques (Ἐφ. ἀρχ. 1917, 197, fig. 9).

A DELPHES on a trouvé plusieurs vases sicyoniens de l'époque en question aussi bien que des périodes précédentes, surtout des aryballes ovoïdes à décor subgéométrique ou archaïque. De même en BÉOTIE, surtout aux environs de THÈBES (*Jahrbuch* 1888, 247; Louvre, n° d'inv. CA 65; *Leyde, Rijksmuseum, Catalogus* XI, 1, repr. sur notre *pl. XV, 2*; cf. ci-dessous, vases archaïques, n°s 1, 9, 38, 51) et à RHITSONA (aryballes subgéométriques non seulement dans les tombes mentionnées plus haut, mais aussi dans le n° 75, *JHS* 1910, 343). Les vases »protocorinthiens« recueillis à ORCHOMÈNE semblent être tous d'une époque plus récente que celle des aryballes ovoïdes, qui font là complètement défaut (*BCH* 1895, 182 sqq; BULLE, *Orchomenos*, 5 sq.). Il en est probablement de même des trouvailles inédites du sanctuaire du PTOÏON (*BCH* 1891, 661).

Je ne connais aucun vase sicyonien de l'époque des aryballes ovoïdes qui provienne de CHALCIS. L'aryballe archaïque de la *pl. XXVII, 2* vient d'ÉRÉTRIE).

Parmi les îles de la mer Égée c'est THÉRA qui, pour cette période aussi, a fourni le plus grand nombre de vases sicyoniens. Les fouilles de DÉLOS n'ont mis au jour que peu de chose: outre un fragment à décor géométrique, deux aryballes subgéométriques.[1] Dans le grand tombeau de RHÉNÉE on a découvert des fragments de skyphos, de lécythes et d'aryballes de style subgéométrique (au musée de Mykonos). Les vases »protocorinthiens« recueillis à PAROS (*Athen. Mitt.* 1901, 193; BOEHLAU dans F. DÜMMLER, *Kleine Schriften* III, 198, note 1) et à SYRA (Ἐφ. ἀρχ. 1899, 121; FURTWÄNGLER, *Gemmen* III, 442) ne me sont pas connus. Ils appartiennent probablement aussi en partie à la période que nous étudions. A RHODES les vases sicyoniens, à décor soit subgéométrique soit archaïque, ont été très repandus et ont donné lieu à des imitations locales (Louvre, n° d'inv. A 402, notre *pl. XVIII, 4*, et 407 (aryballe); DE RIDDER, *Catal. des vases peints de la Bibliothèque Nationale*, n° 117; aryballes subgéométriques au Musée Britannique, entre autres celui de la *pl. XVI, 8*; KINCH, *Vroulia*, 75; plusieurs vases subgéométriques, aryballes et skyphos, provenant des fouilles danoises de LINDOS; cf. de plus ci-d. vases archaïques, n°s 10, 25, 26, 52). Quelques aryballes subgéométriques de CRÈTE se trouvent au musée de Candie: l'un provenant de la caverne du DIKTÉ (cf. *BSA* 1899/1900, 105), un autre de KAVOUSI et deux trouvés à KISAMOS-POLYRRHENIA; avec l'aryballe pansu de Praesos, mentionné p. 18, ce sont probablement les seuls vases sicyoniens qui, jusqu'à présent, aient été découverts dans cette île.

Quelques rares trouvailles ont été faites sur la côte occidentale de l'Asie Mineure, par exemple à HISSARLIK (DÖRPFELD, *Troja* 1893, 117, fig. 78; *Troja und Ilion* I, 309; HUB. SCHMIDT, *Schliemanns Samml. trojan. Altertümer*, 186), à KEBRÉNÉ (d'où provient un skyphos subgéométrique, pareil à celui de la *pl. XVII, 2* et haut de 0,10, qui se trouve dans la collection de Frank Calvert à Tschanak-Kalessi; v. collection de photographies de l'Institut allemand d'Athènes, *Kleinasien*, n° 8) et à ÉPHÈSE (HOGARTH, *Excavations at Ephesus*, 229, n°s 29—30; cf. ci-dessous, vases archaïques, n° 23). A MILET la céramique sicyonienne ne paraît pas representée; les vases corinthiens y font aussi presque complètement défaut (v. WIEGAND, *6. vorläuf. Bericht*, 8 dans *Abh. Berlin. Akad.* 1908, *Anhang*). La provenance: SMYRNE qui se trouve parfois dans les catalogues des musées doit indiquer, dans la plupart des cas, le lieu d'acquisition plutôt que le lieu de découverte.

La poterie sicyonienne de cette période s'est transmise enfin jusque dans l'île de CHYPRE, où quelques exemplaires ont été trouvés dans les tombes d'AMATHONTE et de LIMASSOL (OHNEFALSCH-RICHTER, *Kypros*, pl. CLII, 18, p. 461, venant d'une tombe gréco-phénicienne de Limassol; v. sur cette tombe *Annals of Archaeol. and Anthropol.* 1910, 139 et MYRES, *Catal. of the Cyprus Museum*, 25 et 81, n° 1501; MYRES, *Handbook of the Cesnola Collect.*, 290; de plus Louvre A 235).

Du côté de l'Ouest la diffusion des vases sicyoniens de l'époque des aryballes ovoïdes est beaucoup plus étendue. A MALTE on a découvert les fragments d'un skyphos subgéométrique (*JHS* 1912, 97, fig. 2.

[1] M. FR. POULSEN a eu la bonté de m'autoriser à utiliser sa description manuscrite des trouvailles céramiques de Délos

Comp. aussi une pyxis, décrite par M. Alb. Mayr dans *Sitz. Ber. Munchener Akad.* 1905, 193). En Sicile la grande nécropole de Syracuse a fourni une partie considérable de la céramique sicyonienne de cette époque, tandis que dans les cimetières de Mégara Hyblaea et de Géla, dont les tombeaux sont en général de date postérieure, cette céramique est plus faiblement représentée. Deux aryballes du musée de Palerme sont indiqués comme provenant de Messine, et un autre du style subgéométrique ordinaire, qui se trouve au Louvre (n° d'inv. MNB 1777), vient, dit on, de Sélinonte. Çà et là des vases sicyoniens se rencontrent aussi dans les tombes sicules, mêlés à la poterie locale, par exemple à Finocchito (*Bull. di paletnol. Ital.* 1894, 23 sqq., tombe 38, pl. IV, 3), à Ossini près de Militello (deux fragments d'un skyphos semblable à celui de la *pl. XVII*, 2, au musée de Syracuse) et à Montagna di Caltagirone (dans sep. Rocca Alta 73, *Notizie* 1904, 92, coupe qui, du reste, ne s'est certainement glissée que plus tard et fortuitement dans le mobilier, cf. Orsi, l. c. 98).

La Calabre et la Basilicate sont encore, pour les archéologues, presque des terres inconnues. En quelques endroits seulement, des fouilles considérables ont été faites. L'examen approfondi de la nécropole de Lokroi Epizephyrioi (de grandes trouvailles, provenant des fouilles systématiques de M. Orsi, se trouvent au musée de Syracuse, mais sont destinées au musée de Reggio; des trouvailles moindres sont déposées aux musées de Tarente et de Naples) n'a mis au jour que très peu de documents appartenant à la céramique sicyonienne (*Notizie* 1909, 323. A Tarente, aryballes subgéométriques provenant de Lokres). A Tarente et dans ses environs on a trouvé un assez grand nombre de vases sicyoniens de la période qui nous occupe (Louvre, n° d'inv. S 1737; au musée de Tarente, plusieurs aryballes ovoïdes, subgéométriques et archaïques; v. ci.-d. vases archaïques, n°s 41, 44 et 56; fragments d'un lécythe et de plusieurs skyphos à décor subgéométrique provenant de la couche supérieure de la terramare au-dessus de Scoglio del Tonno, cf. ci-d. p. 43, note 10). Le musée de Bari possède un petit nombre d'aryballes subgéométriques. Des spécimens semblables se sont rencontrés également dans d'autres endroits de l'Apulie (*Notizie* 1896, 544; Sieveking-Hackl 264; un exemplaire au petit musée de San Giovanni al Sepolcro à Brindisi).

Suivant Beloch, *Griech. Geschichte*, 2e éd., I, 1, 238, on a rencontré à Poseidonia des vases »protocorinthiens«. Je ne sais rien ni de leur espèce, ni de leur âge.

En Campanie c'est Cumes qui à cette époque, de même que dans la période précédente, a été le point naturel de diffusion de la céramique sicyonienne. Différents skyphos et aryballes, subgéométriques ou archaïques, viennent de Nola (Furtwängler, *Berlin. Vas.* 317, 324. *Notizie* 1900, 106. Cf. ci-d., vases archaïques, n°s 43 et 45). Les trouvailles provenant des nécropoles de Suessula, de Capoue et de Valle del Sarno ne me sont pas personnellement connues. Elles paraissent comprendre surtout des poteries locales, en partie imitées des types sicyoniens. Il semble cependant qu'à ces copies aient été associés quelques originaux sicyoniens, aryballes ou skyphos subgéométriques (v. surtout l'aperçu de M. Gabrici dans *Cenni sulla origine dello stile geometrico di Cuma, Memor. d. Acad. di Napoli* 1911, 86 sqq. et *Cuma*, 372 sqq.). Dans *Cenni*, 92 et *Cuma*, 380 M. Gabrici parle d'un aryballe décoré de la »chasse au lièvre« et découvert dans une nécropole de Teano.

Pour le Latium il faut citer tout d'abord les trouvailles importantes de Conca, encore inédites, dans lesquelles il y avait un grand nombre de vases sicyoniens, aryballes, coupes et skyphos, sans rebord ou à rebord oblique, tous du meilleur genre subgéométrique (les trouvailles sont au musée de la Villa Giulia; cf. Mengarelli dans *Atti del congresso internazionale di scienze storiche* 1903, V, 267 sqq.; Helbig-Amelung, *Führer* II, 349 sqq.). La tombe 43 de la nécropole de Caracupa renfermait 5 aryballes subgéométriques (*Notizie* 1903, 324; *Atti del congresso stor.* 1903, V, 272 sqq.). Un intérêt spécial s'attache à la découverte, faite dans le remblai de la riche tombe Bernardini de Préneste, de fragments de vases subgéométriques de Sicyone, par exemple de skyphos de la catégorie ordinaire (au Museo preistorico de Rome; cf. Undset dans *Annali* 1885, 31, note 1; Helbig-Amelung, *Führer* II, 268; *Memoirs of the American Academy in Rome* III (1919), 66, pl. 44, 7—10). A Rome enfin, la nécropole du Forum et surtout des tombes du mont Esquilin renfermaient un nombre assez considérable de vases sicyoniens des types subgéométriques courants, aryballes, skyphos et coupes (cf. *Monum. ant.* XV, 211, fig. 89, 300, fig. 117 g, pl. IX, 9, 11, 18; *Notizie* 1911, 160, fig. 3 d).

Ces types, surtout les aryballes et les skyphos, sans rebord ou à rebord oblique, plus rarement les coupes et les pyxis plates, sont également très fréquents en Étrurie. Je connais des originaux sicyoniens de ces catégories provenant de Vétulonia (quelques vases subgéométriques découverts dans des fouilles récentes, au musée de la Villa Giulia), de Caeré (tombe Regulini-Galassi, *Röm. Mitt.* 1907, 131, fig. 20; tombe Giulimondi au Museo Gregoriano; au musée de la Villa Giulia, beaucoup de vases sicyoniens, découverts dans les fouilles de M. Mengarelli, entre autres l'aryballe archaïque n° 39 ci-dessous; Louvre D 100 (skyphos), plusieurs aryballes, cf. Pottier, *Vases antiques*, pl. 40, E 390, et des coupes, E 16—17), de Corneto (exemplaires au Museo civico de la même ville; cf. Montelius, *Civilisation*, pl. 292, 11; v. p. 83 et ci-dessous l'aryballe

archaïque n° 7), de Narce (plusieurs skyphos à la Villa Giulia; cf. Montelius, *Civilisation*, pl. 326, 6 et 8; ci-dessus p. 79), de Pitigliano (*Notizie* 1898, 447, fig. 9), de Vulci (Furtwängler, *Berlin. Vas.* 318; Winnefeld, *Vasensammlung zu Karlsruhe*, 50; Gsell, *Fouilles de Vulci*, 392 sq.), de Vetulonia (aryballes dans la tombe »delle tre navicelle«; aryballes et skyphos dans plusieurs des tombes de la périphérie du grand »tumulo della Pietrera«; skyphos dans la tombe »del Duce«; un aryballe dans une des tombes Franchetta), de Saturnia (un aryballe au Museo archeologico de Florence) et de Chiusi (aryballe reproduit dans Montelius, *Civilis.*, pl. 220, 3).

Vases archaïques.

En comparaison de la multitude de vases sicyoniens à décor subgéométrique, ceux de style archaïque sont assez peu nombreux. Ce sont pour la plupart des aryballes ovoïdes, auxquels s'ajoute un petit nombre d'autres vases. Les fouilles récemment faites dans diverses contrées et surtout les riches trouvailles de l'Héraion d'Argos et du temple d'Aphrodite à Égine ont mis au jour, il est vrai, une grande quantité de fragments peints dans le style archaïque sicyonien et ayant appartenu à des vases de formes différentes, dont plusieurs de grandeur considérable. Mais un petit nombre seulement a été publié; la plus grande partie reste encore presque inaccessible. Dans le catalogue suivant nous nous contenterons donc de citer quelques-uns de ces fragments qui ont une importance spéciale.

Nous avons déjà fait observer que les limites entre la céramique subgéométrique et la céramique de style archaïque ne sont pas absolument distinctes. De même que, dans ce qui précède, nous avons compté parmi les vases subgéométriques tous ceux dont le décor porte, dans son ensemble, une empreinte subgéométrique, nous rangerons ici dans le groupe archaïque tous les vases dont le décor est de caractère archaïque, même si la technique de ce décor — comme c'est le cas pour plusieurs des vases les plus anciens — est géométrique.

1. Catalogue. Chronologie relative.

Pour établir l'enchaînement chronologique des vases sicyoniens de style archaïque, nous n'avons pour points de départ qu'un nombre assez restreint de mobiliers funéraires bien classés. En dehors de ces repères fixes, la classification doit se fonder sur le développement de la forme de l'aryballe et sur des critères de style, beaucoup plus abondants dans la riche peinture archaïque, dont les progrès sont rapides, que dans la décoration subgéométrique immuable.

Telles sont les bases sur lesquelles nous avons établi une répartition des vases archaïques en trois classes principales, désignées dans ce qui suit par les lettres A, B, C, et correspondant à trois périodes successives. Les mobiliers funéraires qui nous fournissent les points de départ de cette division seront cités tous ensemble après le catalogue. Dans chaque classe les vases seront rangés d'abord d'après la forme, puis d'après les types de décor, de façon que les pièces apparentées soient rassemblées en de petits groupes qui, à leur tour, seront disposés de manière à faire sentir, le mieux possible, les progrès du style.

Quant au catalogue, les points suivants sont à remarquer. Les descriptions des vases ont été aussi réduites que possible. Elles n'ont pas pour but de rendre inutiles les publications primitives, auxquelles nous renvoyons pour plus de détails. D'ailleurs, elles ne forment qu'un supplément aux figures de nos planches, de sorte qu'en général tout ce que celles-ci font connaître nettement ne sera pas rappelé dans le texte. Les renvois bibliographiques n'indiquent, outre les premières publications, que les ouvrages

d'importance spéciale pour le vase en question. Les indications techniques sont dues, sauf explication contraire, aux observations faites par l'auteur lui-même sur les originaux. Lorsqu'il n'a pu les voir de ses propres yeux, ou lorsque ses notes se sont trouvées insuffisantes, l'auteur a ajouté des remarques techniques d'après les publications existantes, ou d'après les renseignements fournis par des collègues bienveillants.[1]

Classe A.

Aryballes.

1. Thèbes. Ashmolean Museum, n° d'inv. 504. *JHS* 1904, 295 — *Pl. XX, 1 a—b.*

Terre jaunâtre, tirant sur le vert. Vernis châtain. Pas d'incisions ni de retouches. Sur l'épaule, chasse au lièvre. H. 0,065.

Malgré son caractère unique cet aryballe est sans doute un original sicyonien. C'est ce que montrent et la terre et le travail. Il doit être placé au début de la série archaïque. Le système de décor est analogue à celui des n°s 2 - 12.

2. Héraion d'Argos. Musée National d'Athènes. *Arg. Heraeum* II, 147, fig. 88 — *Pl. XX, 3 a—c.*

Terre blanchâtre, tirant sur le vert. Vernis brun. Incisions, mais pas de retouches. Sur l'anse, même motif que sur le n° 11. H. 0,057.

3. Phalère. Musée National d'Athènes. *Ἀρχ. Ἐφ.* 1916, 38, n° 61 — *Pl. XX, 2 a—b.*

Terre blanchâtre, tirant sur le vert. Vernis châtain ou brun noir. Pas d'incisions ni de retouches. Sur le plat de l'embouchure, zone de petites arêtes; sur l'épaule, deux chiens affrontés, séparés par un crochet; dans la zone principale, un homme armé d'un bouclier rond et de deux javelots, entre deux sangliers, et, sous l'anse, un lion(?). H. 0,069.

4. Delphes. Musée de Delphes. *Fouilles de Delphes* V, 154, n° 212, fig. 640 bis.

Terre blanchâtre, tirant sur le vert. La peinture presque entièrement écaillée. Les contours des figures incisés. Sur l'épaule, entrelacs dont les détails ne se distinguent plus. Dans une unique large zone entourant la panse, frise d'animaux: cerf paissant, chien(?), lion, chien(?), lion, tous passant à droite. Pas d'ornements de remplissage. En bas, arêtes rayonnantes. Les zones sont séparées l'une de l'autre par des groupes de trois raies serrées. H. 0,052.

5. Delphes. Musée de Delphes. *Fouilles de Delphes* V, 150, n° 171, fig. 619.

Fragment. Terre chamois. Vernis châtain ou brun noir. Quelques traits incisés, aucune trace de retouches. Sur l'épaule, entrelacs confus. Dans la partie conservée de la large zone autour de la panse: lion et jeune homme à cheval, tournés à droite. La zone est encadrée en haut par trois, en bas par deux raies. Pas d'ornements de remplissage.

L'analogie des aryballes 2—5 est manifeste. Ils ont en commun: la forme lourde et trapue, le système de décor à zone large unique entourant la panse et limitée, en haut et en bas, par 2 ou 3 raies fines, système qui dérive évidemment de celui des aryballes pansus les plus récents (cf. *pl. V, 3—6*), enfin le style grossier des figures. La peinture est exécutée en silhouettes noires, sans retouches rouges; cependant, sur les n°s 2, 4 et 5, on s'est servi d'incisions. Dans la frise d'animaux du n° 4 les bêtes marchent toutes dans la même direction. Le rapport immédiat avec le style géométrique est donc évident.

Deux autres aryballes ne diffèrent des précédents que par leur dessin plus développé:

6. Grèce (acheté à Athènes). Coll. Radowitz. Maintenant au Musée Ottoman, n° d'inv. 2498. *Arch. Zeitung* 1883, 161. — *Fig. 53.*

Terre jaunâtre. Vernis brun noir presque entièrement disparu. Les contours des figures à peu près complètement incisés. Aucune trace de retouches. Sur le plat de l'embouchure, zone d'arêtes. Sur l'anse, raies verticales. H. 0,05.

[1] M. Fairbanks a eu tout spécialement l'extrême obligeance de m'envoyer des renseignements très détaillés sur tous les vases sicyoniens du musée de Boston ainsi que des photographies, dont plusieurs sont reproduites sur nos planches.

7. Corneto. Museo civico de la même ville. *Jahrbuch* 1888, 247. Montelius, *Civilisation*, pl 298, 3. *Pl. XXI, 2.* Le motif de l'épaule reproduit ci-dessous *fig. 59.*

Incisions et retouches rouges sur le corps des animaux. H. 0,065.

Aux aryballes n°s 2—7 se rattachent de plus les exemplaires suivants:

8. Acheté à Corinthe. Boston, Mus. of fine arts, n° d'inv. 95. 12. *Amer. Journ. Arch.* 1900, pl. VI. *Pl. XXII, 2 a—d.*

»Clay pale brown. Decoration in black glaze with applied red, details in fine incised lines« (Fairbanks). H. 0,074.

9. Thèbes. Louvre, n° d'inv. CA 617. *Rev. archéol.* 1898, XXXII, 213, fig. 1—3 et XXXIII, 399. — *Pl. XXII, 1 a—d.*

Terre grisâtre. Vernis brun noir ou noir. Contours et détails des figures incisés. Quelques traces de retouches rouges sur les cavaliers, de même que dans la décoration de l'épaule et de l'embouchure. H. 0,071.

10. Rhodes. Musée de Dresde. *Arch. Anz.* 1894, 33 (figure et description minutieuse).

11. Grèce. Musée de Berlin, n° d'inv. 3318. *Arch. Anz.* 1895, 33, fig. 4 — *Pl. XXIII, 1 a—d.*

Terre d'un brun clair. Vernis brun noir. Contours et détails incisés. Traces de retouches rouges, placées arbitrairement çà et là. Décor de l'embouchure identique à celui du n° 9. H. 0,072.

12. Grèce. Musée de Berlin, n° d'inv 3319. *Arch. Anz.* 1895, 33, fig 5. — *Pl. XXIII, 2 a—e.* Décor de l'épaule reproduit ci-dessous *fig. 58.*

Même terre et même technique que le précédent. Contours et détails des figures incisés; retouches rouges placées arbitrairement sur les figures des deux zones, sur les entrelacs de l'épaule et dans le décor de l'embouchure. H. 0,072.

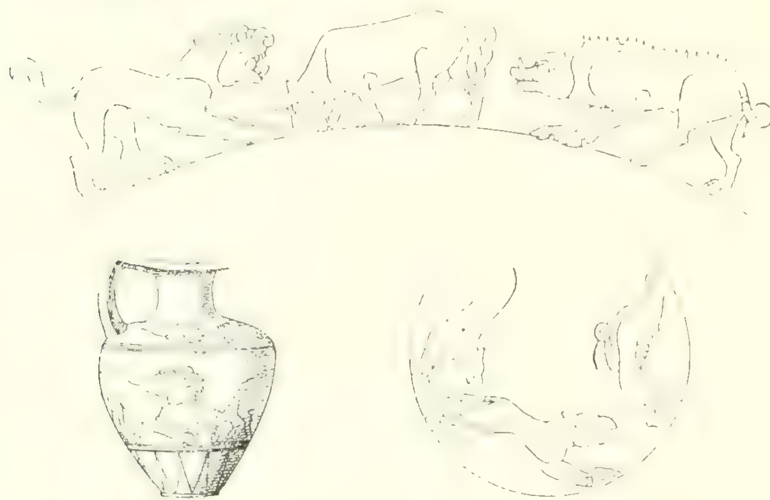


Fig. 53. Aryballe du Musée Ottoman. D'après *Arch. Zeitung* 1883, 161. H. 0,05.

Les aryballes n°s 9, 11 et 12 se ressemblent au point de donner à penser qu'ils sont du même artiste. Sous le rapport de la grandeur, de la forme et de la technique, ils sont absolument identiques. De plus, ils ont en commun plusieurs détails caractéristiques: les imbrications peintes de l'épaule du n° 9 se répètent sur le plat de l'embouchure du n° 12; le décor du plat de l'embouchure du n° 9 se retrouve sur celui du n° 11; les entrelacs, qui décorent l'épaule des n°s 11 et 12, ne diffèrent les uns des autres que par la couleur rouge de la bande entrelacée du n° 12; le petit coq, qu'on voit sur le n° 9 entre les jambes de derrière de l'un des chevaux, se trouve aussi sur le n° 12 (*pl. XXIII, 2 c*); etc. etc. Le n° 8 est, sinon de la même main, au moins très semblable aux n°s 9, 11 et 12. Le n° 10 semble en différer un peu plus. Ces cinq aryballes forment un petit groupe qui se rattache étroitement aux n°s 2—7. Comme ceux-ci ils ont la même forme lourde et le même dessin grossier des figures, ainsi que le même système de décor; la seule différence est que, sur le n° 12, deux zones d'égale largeur entourent la panse. De même que sur les n°s 2—7 les zones sont séparées l'une de l'autre par trois raies fines. Comme nouveautés, il faut noter surtout les sujets de genre et les représentations mythiques qui se trouvent dans les zones principales, de plus l'emploi abondant de retouches rouges et d'ornements de remplissage.

13. Phalère. Musée National d'Athènes. *Δελτ. ἀρχ.* 1916, 38, fig. 36. — *Pl. XXI, 1 a—b.*

Terre chamois, un peu sombre. Vernis châtain ou brun noir. Pas d'incisions ni de retouches. Sur le plat de l'embouchure, zone d'arêtes; sur l'anse, raies verticales; sur l'épaule, deux chiens se poursuivant. Dans la frise d'animaux: bouc à droite, chien, chien, lion, lion (?), tous à gauche. H. 0,066.

14. Phalère. Musée National d'Athènes. *Ἐφ. ἀρχ.* 1911, 249, fig. 10. H. 0,06.

15. Syracuse. Musée de cette ville. *Notizie* 1895, 190, fig. 93. — *Pl. XXI, 3 a—b.*

»Creta bigia finissima; trovato in terra di rogo, che ne ha alterato le tinte« (Orsi l. c.). Dans la frise d'animaux: sphinx, lion (?), taureau, lion ailé (*pl. XXI, 3 b*). H. 0,065.

16. Mégara Hybaea, tombe 199. Musée de Syracuse. — *Pl. XXI, 4.*

Terre blanchâtre, tirant sur le vert. Vernis brun noir. Incisions; aucune trace de retouches. Sur le plat de l'embouchure, deux zones remplies de traits obliques et de triangles noirs. Dans la frise d'animaux: lion à gauche, taureau à droite, lion à gauche, petit lièvre bondissant, taureau à gauche. H. 0,06.

17. Cumes. Musée de Naples. *Cuma*, 291, pl. XLVIII, 4. — *Pl. XXI, 6.*

L'anse et une partie de l'embouchure font défaut. Terre chamois. Vernis brun noir ou châtain. Incisions et retouches rouges. Sur l'embouchure et en bas de la panse, arêtes rayonnantes. Au dessous de la frise d'animaux, zone à damier. Toutes les zones séparées l'une de l'autre par trois raies fines. H. 0,06.

18. Provenance inconnue. Musée National de Copenhague, n° d'inv. 7771. — *Pl. XXI, 5.*

Terre brun clair. Vernis brun noir ou noir. Quelques traits incisés, pas de retouches. Sur le plat de l'embouchure, zone d'arêtes. Sur l'épaule, deux chiens poursuivant un lièvre. Dans la zone principale: deux sangliers affrontés, lièvre à droite, homme, armé d'un bouclier rond et d'une lance, attaquant un cerf. H. 0,065.

En ce qui concerne la forme et le style, les nos 13 à 18 sont absolument analogues aux aryballes mentionnés précédemment. Comme sur ceux-ci les zones décorées sont toujours séparées l'une de l'autre par des groupes de trois raies. Les retouches rouges sont rares et placées assez arbitrairement. La peinture du n° 13 est exécutée — comme celle des nos 1 et 3 — suivant l'ancienne technique géométrique, sans retouches ni incisions. Donc, entre les nos 1—12 et les nos 13—18 on constate, sous beaucoup de rapports, un parallélisme intime, signifiant sans doute que ces deux séries sont contemporaines. En fait, elles ne diffèrent l'une de l'autre que par la présence, sur les nos 13—18, entre la zone principale et les arêtes rayonnantes, d'une zone accessoire, étroite, remplie d'ornements. Par cette innovation on a déjà créé le système de décor qui va trouver son plein développement dans la classe B.

Pyxis.

19. Sparte, trouvée dans le sanctuaire d'Artémis Orthia. *JHS* 1912, 335, fig. 17. — *Pl. XXIV, 3.*

Cette pyxis à paroi verticale appartient évidemment au début du style archaïque. Le dessin se rapproche beaucoup de celui des aryballes 2 et 3. La suite de triangles [1] le long de l'embouchure et l'ornement en entrelacs qui se trouve au milieu de la frise d'animaux rappellent le »style de transition«.

20. Phalère. Musée National d'Athènes. *Δελτ. ἀρχ.* 1916, 35, fig. 29. — *Pl. XXIV, 1 a—b.*

Terre chamois, vernis châtain ou brun noir. Pas de retouches ni d'incisions. Sur le couvercle, zone d'arêtes rayonnantes et trois chiens courant dans la même direction. Dans la zone principale: chien, guerrier à bouclier rond et à lance, chien, chien, lion, tous à droite. H. sans couvercle 0,049. D. 0,085.

21. Éleusis. Musée de cette ville. Trouvée dans le sanctuaire. Inédite.

Terre blanchâtre, vernis brun noir. Tout à fait analogue à la précédente. Sur le couvercle, trois animaux presque complètement effacés. Dans la zone principale, lion à droite, sanglier à gauche, cerf paissant à droite, guerrier à gauche avec lance et bouclier rond, lion (?) à d., guerrier à g. Dans le champ, rosaces pointillées. Au-dessus de la zone principale s'en trouve une autre étroite, remplie de petits zigzags verticaux. H. sans couvercle 0,035. D. 0,065.

[1] Comp. *Arg. Heraeum* II, pl. LIX, 1 b.

Les n°s 20 et 21 se ressemblent tellement qu'ils paraissent peints par la même main, à laquelle on pourrait rapporter peut-être aussi l'aryballe nº 18 (*pl. XXI, 5*).

22. Phalère. Musée Britannique, nº d'inv. 65. 7—20. 7 (A 487). *JHS* 1884, 176 sqq., fig. A. C. Walters, *History of ancient pottery* I, pl. XIX, 4. — *Pl. XXIV, 2 a—b.*

Terre jaunâtre. Vernis, à l'extérieur brun noir, à l'intérieur rouge. Incisions et retouches rouges, employées d'une façon assez irrégulière. Les bandes larges du couvercle et de la panse sont peintes en rouge. Sur le couvercle, cinq lions passant à gauche. H. sans couvercle 0,05. D. 0,095.

23. Éphèse. Mus. Britan., nº d'inv. 1907. 12—1. 790. Hogarth, *Excavations at Ephesus*, 230, fig. 57 (couvercle, le récipient fait défaut).

Terre jaunâtre. Vernis brun noir. Incisions peu soignées. Pas de retouches. Frise d'animaux, voir la figure dans l'ouvrage cité.[1] D. 0,091.

Le style négligé et le manque de règles fixes dans le maniement des incisions et des retouches semblent prouver que ces deux pyxis doivent être rangées parmi les vases archaïques les plus anciens. La composition de la frise d'animaux qui se trouve sur le couvercle du nº 22, nous amène à la même conclusion, les animaux marchant tous dans la même direction, comme c'est la coutume dans l'art géométrique.

Skyphos.

24. Égine. Musée National d'Athènes. *Athen. Mitt.* 1897, 283 sqq., pl. VII, 1. Nicole 849.

Terre jaune, vernis brun noir ou noir. Détails et presque tous les contours incisés. Retouches rouges. Pour le décor v. *Athen. Mitt.* l. c. D. environ 0,244.

25. Camiros. Mus. Britan., nº d'inv. 60. 4—4. 18 (A 1530). *Athen. Mitt.* 1897, 283, pl. VII, 2—3. — *Pl. XXV, 1 a—b.*

Terre jaunâtre, vernis brun noir ou noir. Incisions et retouches rouges, comme sur le précédent. Quelques-uns des ornements de remplissage sont peints en rouge. H. 0,19. D. 0,205.

26. Rhodes. Museo archeologico de Florence, nº d'inv. 79249. — *Pl. XXV, 2 a—b.*

Terre jaune, vernis brun noir, en partie écaillé. Incisions comme sur les n°s 24 et 25. Retouches rouges sur les cous des chiens et les ailes du cygne. Sous l'une des anses un lièvre, invisible sur les figures de la *pl. XXV*. H. 0,18. D. 0,202.

On ne peut guère douter que ces trois beaux skyphos ne soient l'œuvre du même artiste, tellement ils se ressemblent de tous points. Leur style est assez développé, mais encore un peu raide. Pour cette raison et à cause des grands ornements en forme de gland des n°s 24 et 25, qui rappellent le »style de transition«, nous croyons devoir les ranger parmi les vases de la classe A.

Œnochoés.

Parmi les œnochoés à fond plat, mentionnées ci-dessus p. 84, il s'en trouve quelques-unes dont le décor subgéométrique comprend une frise d'animaux ou une »chasse au lièvre«, peinte en style archaïque. Nous les énumérons à nouveau ici:

27. Égine, v. p. 84, nº 3. Fragment.
28. Syracuse, v. p. 84, nº 6. — *Pl. XIX, 4.*
29. Syracuse, v. p. 84, nº 9. — *Pl. XIX, 5.*
30. Syracuse, v. p. 84, nº 10.

La frise d'animaux du nº 27 est peinte en silhouettes noires sans incisions ni retouches, tandis que sur les n°s 28—30 on a suivi la technique archaïque à détails incisés et à retouches rouges.

[1] Le curieux motif qui sépare les deux sphinx est comparable à l'objet qui se voit, entre deux griffons, sur une bande en bronze de Corinthe (*Arch. Anz.* 1894, 117, fig. 8). On a voulu probablement représenter, dans les deux cas, un trophée pareil à celui qui est figuré de façon plus complète sur le ceinturon de Rhetymno, publié dans *Athen. Mitt.* 1906, pl. XXIII, cf. p. 377 sqq.

Classe B.

Aryballes.

Progressivement l'aryballe a atteint l'élégance svelte qui caractérise l'aryballe ovoïde. En même temps on a adopté comme principe fixe la répartition du décor, que nous avons trouvée déjà sur les aryballes n°s 13—18: la partie entre l'épaule et les arêtes rayonnantes qui entourent toujours le bas du vase est divisée en deux zones, une zone principale plus large et, au-dessous, une autre plus étroite. Ce n'est pas une violation de ce principe, mais c'en est seulement le développement logique, si, dans quelques cas, surtout sur les aryballes à peinture particulièrement riche et soignée, le nombre des zones accessoires augmente par l'addition d'une ou même de plusieurs zones, dont la largeur diminue toujours de haut en bas (v. p. ex. *pl. XXXI—XXXII*). L'emploi de motifs secondaires est aussi réglé. Sur l'épaule, dont le décor était, dans le groupe A, extrêmement variable, on trouve maintenant presque toujours un ornement à fleurs de lotus et à palmettes. La zone accessoire, ou l'inférieure s'il y en a plusieurs, est le plus souvent occupée par la »chasse au lièvre«, quelquefois par une série de »motifs de remplissage«; on y trouve très rarement une frise d'animaux, et seulement s'il n'en existe pas dans la zone principale (v. *pl. XXXIV*). Les anses portent généralement une tresse.

Le développement de la forme et du système décoratif est accompagné d'un perfectionnement évident du style et de la technique. L'usage, encore indécis et arbitraire, des incisions et des retouches, qui caractérise les vases de la classe A, a fait place à des principes arrêtés. On commence à employer plus de couleurs. Il va sans dire qu'en même temps le dessin des figures s'est développé. Enfin un détail important mérite d'attirer l'attention: sur les vases de la classe A nous avons vu que les zones du décor sont toujours séparées l'une de l'autre par plusieurs raies fines, trois en général, conformément à l'habitude du style géométrique. Il est vrai qu'on trouve quelquefois ce même procédé sur les vases de la classe B; mais le plus souvent ces groupes de raies fines sont remplacés par des bandes plus larges. Nous verrons plus tard que, dans la classe C, cette dernière façon de séparer les zones est constamment usitée.

Dans ce qui suit les aryballes de notre classe B sont groupés d'après les particularités de style et de technique. Nous commençons par énumérer les exemplaires qui s'éloignent en quelque façon du système décoratif ordinaire de cette classe et conservent manifestement des traits communs avec les vases de la classe A; au n° 36 commencent les aryballes typiques de la classe B.

31. Étrurie. Louvre, n° d'inv. MNB 1683 (E 429). *Pl. XXVI, 1 a—b.*

Terre blanchâtre, vernis brun noir. Contours et détails incisés. Retouches rouges. Plusieurs des lignes incisées ont été refaites et les retouches semblent aussi dues en partie à une restauration moderne. Sur le plat de l'embouchure, double zone d'arêtes, alternativement rouges et noires. Sur l'anse, tresse. Sur l'épaule, deux chiens poursuivant un lièvre, tous à droite. Dans la zone principale: taureau à d., bouc à g., panthère à g. Rosaces formées de points tour à tour rouges et noirs. H. 0,062.

32. Provenance inconnue. Boston, Mus. of fine arts, n° d'inv. 08. 369. *Report for the year 1908*, 61. *Pl. XXVI, 2.*

"Clay pale orange brown. Decoration in redbrown glaze, details in fine incised lines. In the main zone two lions, a wolf and a swan. On lip short rays from centre and row of dots between double concentric circles; on back of handle small squares each containing a square spot.[1] H. 0,063." (Fairbanks)

33. Acheté à Corinthe. Boston, Mus. of fine arts, n° d'inv. 95 11. *Amer. Journ. Arch.* 1900, pl. V *Pl. XXVII, 1 a—d.*

"Clay pale red-brown. Decoration in brown to black glaze probably with added red; details in fine incised lines. H. 0,068." (Fairbanks).

[1] Cf. *Arg. Heraeum.* II, pl. LIX, 18 a.

34. Acheté à Corinthe. Boston, Mus. of fine arts, n° d'inv. 95. 13. Mentionné dans *Arch. Anzeig.* 1896, 96, n° 5 et dans *Amer. Journ. Arch.* 1900, 441. — *Pl. XXVI, 3.*

"Clay pale brown. Decoration in dull black glaze, details in fine incised lines. Main zone: two sphinxes facing, separated by double lozenge ornament, at the back two antilopes (?) nearly effaced. On the lip spiral hooks pointing out; net work on back of handle. H. 0,052." (Fairbanks).

35. Syracuse. Musée de cette ville. *Notizie* 1893, 471. — *Pl. XXVI, 5 a—b.*

»La creta è verdastra chiarissima a superficie nitente, bruno-cupi i fregi con qualche tocco di roseo nel trofeo delle spalle« (Orsi l. c.). — Sur l'anse, tresse. Sur le plat de l'embouchure, deux zones, dans l'intérieure, arêtes courtes, dans l'extérieure, godrons. H. 0,053.

Le n° 31 se rattache à la série des n°s 13—18; sa forme svelte et son style développé indiquent toutefois une date plus avancée. Le n° 32 est très semblable aux aryballes à décor subgéométrique-archaïque, énumérés ci-d. p. 76 (comp. *pl. XVI, 5—6 et 8*). Mais en raison de l'exécution soignée de la frise d'animaux nous l'avons rangé à cette place. — Les n°s 33, 34 et 35 ont entre eux plusieurs particularités communes. Malgré le soin avec lequel est appliquée la peinture, leur style est encore assez raide et rappelle celui de la classe A; v. surtout les sphinx des n°s 34 et 35. Les types des entrelacs et des fleurs de lotus des n°s 33 et 34 diffèrent de ceux des aryballes suivants et sont d'un caractère plus ancien. De plus, le n° 35 s'écarte du système décoratif ordinaire de la classe B par l'intercalation, entre les deux zones à figures, d'une série de crochets. Sur tous les trois les zones sont séparées l'une de l'autre par deux ou trois raies fines, comme dans la classe A. Notons enfin l'absence presque complète de retouches rouges.

36. Érétrie. Mus. Britan., n° d'inv. 94. 7—18. 2 (A 1051). Boehlau, *Nekropolen*, 109. — *Pl. XXVII, 2 a—c.*

Terre blanchâtre, tirant sur le vert. Les couleurs sont presque entièrement écaillées. Les détails et à peu près tous les contours soigneusement incisés. La ligne ponctuée sur la figure qui représente l'ornement de l'épaule était peinte en rouge. Sur le plat de l'embouchure, deux zones remplies d'arêtes courtes. H. 0,067.

37. Provenance inconnue. Boston, Mus. of fine arts, n° d'inv. 99. 511. *Report for the year 1899*, 55, n° 9. — *Pl. XXVI, 4.*

"Clay pale buff. Decoration in black glaze slightly lustrous, with applied red; details in fine incised lines. In the main zone two lions facing on the front, two rams butting on the back, in the field point rosettes, chevrons, and ornaments made up of black triangles. On the lip concentric bands of ornament, lines, short rays, red and black tongue pattern; complex guilloche on back of handle. H. 0,066." (Fairbanks).

On croit reconnaître que ces deux aryballes sont de la même main, tellement ils se ressemblent sous tous les rapports. Remarquez, par exemple, la conformité de l'agencement des deux guirlandes de lotus, de la disposition des animaux des frises, des séries d'ornements qui remplissent les zones accessoires, etc.

Une ressemblance non moins frappante unit étroitement les trois aryballes suivants:

38. Thèbes. Musée de Berlin. *Jahrbuch* 1888, 247. — *Pl. XXVIII, 2 a—c.*

Terre jaunâtre, vernis ordinaire. Retouches rouges. Incisions nombreuses. Sur le plat de l'embouchure, deux zones; dans l'intérieure, languettes, dans l'extérieure, arêtes rayonnantes. H. 0,067.

39. Caeré. Musée de la Villa Giulia, n° d'inv. 21126. Provient des fouilles récentes, encore inédites, de M. Mengarelli. Reprod. *pl. XXVIII, 1 a—b*, avec la permission de ce savant. L'ornement de l'épaule reprod. ci-dessous *fig. 73.*

Terre jaunâtre. Vernis châtain. Retouches rouges, détails et contours incisés. Sur le plat de l'embouchure, même décor que sur celui du n° 36. Sur l'anse, tresse. Dans la zone principale, deux béliers affrontés, lion à gauche et petit cygne aux ailes fermées. H. 0,065.

40. Provenance inconnue. Mus. Britan., n° d'inv. 1913. 10—20. 1. — *Pl. XXVIII, 3 a—b.*

Col, plat de l'embouchure et la plus grande partie de l'anse modernes. Terre grisâtre. Vernis noir. Retouches rouges. Détails et contours incisés. Sur l'anse, tresse. Dans la zone principale, lion à droite, bouc à g., lion à g. H. (jusqu'au col) 0,053.

Aux nos 38—40 se rattache de plus:

41. TARENTE. Musée de cette ville, no d'inv. 3655. Inédit.

L'embouchure et l'anse font défaut. Terre brun clair. Vernis brun noir (presque entièrement écaillé). Détails et contours incisés. Il ne reste plus aucune trace des retouches rouges. Sur l'épaule, ornement en fleur de lotus, identique à celui des nos 38—40. Dans la zone principale, lion à d., biche paissant à d., lion à g., bouc paissant à g.; dans la zone accessoire, trois chiens poursuivant un lièvre, tous à d.; dans toutes les deux, semis de rosaces pointillées. En bas, double zone d'arêtes rayonnantes. Toutes les zones séparées l'une de l'autre par des groupes de trois raies. La hauteur était d'environ 0,065.

Les deux aryballes suivants forment un petit groupe à part:

42. SYRACUSE. Musée de cette ville. *Notizie* 1895, 156, fig. 43—44. — *Pl. XXIX, 1 a—b.*

»La creta giallo carica ha superficie nitente; i fregi sono bruno cupi, quasi neri, con dettagli pavonazzi« (ORSI l. c.). H. 0,07.

43. NOLA. Mus. Britan., no d'inv. W. T. (c'est-à-dire Temple Collection) 199 (A 1052). *Arch. Zeitung* 1883, pl. X, 2. WALTERS, *History of pottery* I, pl. XVII, 1. — *Pl. XXIX, 2 a—b.*

Terre chamois, un peu plus sombre qu'à l'ordinaire. Vernis presque entièrement d'un rouge vif dû à la cuisson. Pas de retouches. Les contours des figures incisés seulement en partie. H. 0,071.

On ne peut guère douter que ces deux aryballes aient été peints par le même artiste. En renvoyant à nos figures, nous appelons l'attention sur le curieux procédé par lequel on a rendu, dans les deux vases, la rotation du javelot au vol en répresentant le bois par une ligne ondulée.

Des scènes de chasse semblables à celles qui forment les sujets principaux des nos 42 et 43, se retrouvent aussi sur les deux aryballes suivants:

44. TARENTE. Musée de cette ville, no d'inv. 4172. Inédit.

Terre blanchâtre, tirant sur le vert. Vernis châtain ou brun noir, par endroits d'une teinte olivâtre. Traces de retouches rouges. Retouches et vernis en partie disparus. Détails et tous les contours des figures soigneusement incisés. Sur le plat de l'embouchure, deux zones: dans l'intérieure, godrons, dans l'extérieure, arêtes. Sur l'anse, tresse. Sur l'épaule, guirlande de fleurs de lotus, identique à celle des nos 38—40 sauf quelques détails peu importants. Trois zones entourent la panse. Dans la supérieure, sur le devant, sphinx à aile recourbée, marchant à d. et affronté à un cavalier; entre ces deux figures, aigle volant; à droite du cavalier, lion assis à d., la tête retournée; sur le revers (sous l'anse), scène de chasse: un sanglier, passant à droite, est attaqué par un homme vêtu d'un chiton court et muni d'une longue lance; à droite de cette homme une panthère tournée à gauche. Dans le champ, rosaces pointillées. Dans la première zone accessoire, frise d'animaux: lion à g., cygne à l'aile déployée à g., bouc à g., lion à d., deux sphinx assis, affrontés, aux ailes recourbées, sanglier à g.; pas d'ornements de remplissage, sauf un entre les deux sphinx. Dans la seconde zone accessoire, trois chiens poursuivant un lièvre, tous à d., chien à g. et — comme figure de remplissage — petit cygne à l'aile déployée; pas d'ornements de remplissage. En bas, zone d'arêtes rayonnantes. Toutes les zones séparées l'une de l'autre par trois raies, qui se fondent par endroits en une seule large bande. H. 0,068.

45. NOLA. Musée de Naples, coll. Sant-Angelo 114 c. HEYDEMANN, *Catalogue*, p. 659. V. *JHS* 1912, 349.

Col, embouchure et anse modernes. Les deux zones à figures sont repeintes, de sorte que les incisions et les couleurs antiques sont en partie effacées. Pourtant l'essentiel de la peinture primitive se reconnaît sans difficulté. Terre grisâtre, vernis châtain, retouches rouges. Sur l'épaule, entrelacs très compliqués sans fleurs de lotus. Dans la zone principale, sur le devant, un homme armé de deux lances, entre deux griffons debout; à droite de ce groupe, deux boucs se battant, dressés sur les pieds de derrière; entre les jambes de ces boucs, un aigle volant portant dans le bec un lièvre; ensuite trois hommes munis de lances, attaquant un lion. Dans la zone accessoire, lion poursuivant deux biches et lion mordant une biche. Pas d'ornements de remplissage. En bas, zone d'arêtes rayonnantes. Toutes les zones séparées l'une de l'autre par trois raies. H. 0,06.

Les nos 44 et 45 sont tous deux des pièces excellentes qui, pour le style et pour l'exécution, ne sont point inférieures aux meilleurs parmi les aryballes qui suivent.

Une innovation importante, l'emploi d'une couleur spéciale pour la chair nue du corps humain, se remarque pour la première fois sur les trois aryballes ci-après:

46. TÉGÉE. Musée de Piali. *Jahrbuch* 1906, 120, note 26. Fragment. Voir la description minutieuse de M. WASHBURN, l. c.

47. CORINTHE. Musée de Berlin, n° d'inv. 2686. FURTWÄNGLER, *Berlin. Vas.*, n° 336. *Arch. Zeitung* 1883, pl. X, 1. — *Pl. XXX, 1 a—d.*

Terre jaunâtre. Vernis brun noir ou noir. Retouches rouges. La couleur des chairs, qui n'est peut-être qu'un délayage du vernis ordinaire, est posée directement sur l'argile. Les couleurs sont d'ailleurs très écaillées. Incisions abondantes, les contours étant presque tous incisés. H. 0,065.

48. THÈBES. Boston, Museum of fine arts, n° d'inv. 95. 10. *Amer. Journ. Archaeol.* 1900, pl. IV. — *Pl. XXX, 2 a—d.*

»Clay pale gray. Decoration in lustrous black glaze with applied red, details in fine incised lines. H. 0,068« (FAIRBANKS).

Les n°s 46—48 présentent tous le système décoratif ordinaire de la classe B; sur le n° 48 seul on a intercalé une tresse entre la »chasse au lièvre« et les arêtes rayonnantes. La »chasse au lièvre« est remplacée sur le n° 47 par une série d'ornements. Le n° 46 ne semble pas être supérieur aux autres aryballes de la classe B, à en juger par la description de M. WASHBURN. En revanche les n°s 47 et 48 sont tous deux de petits chefs-d'œuvre à sujets mythiques dans les zones principales. La couleur de chair n'est pas, comme le rouge, apposée sur le fond du vernis, mais appliquée directement sur l'argile. D'après la description de M. Washburn, elle serait simplement, sur le n° 46, un délayage du vernis ordinaire. Tel est peut-être aussi le cas du n° 47. Sur l'aryballe de Boston, au contraire, ce »ton de chair« semble être donné par une couleur spéciale (v. HOPPIN dans *Amer. Journ.* l. c., 442).

Les n°s 46—48 nous amènent à un petit groupe formé de huit aryballes d'une exécution superbe et d'un style particulier que nous appellerons dans la suite *le style magnifique*. Ces vases sont tous de vrais chefs-d'œuvre de miniature et marquent, avec le vase Chigi (ci-d. n° 84), l'apogée de la peinture sicyonienne:

49. HÉRAION D'ARGOS. Musée National d'Athènes. *Arg. Heraeum* II, pl. LXVI, 10.

Fragment. Il existe seulement le goulot entouré de trois têtes de femme modelées. Terre fine blanchâtre. Vernis noir. La chevelure de la tête du milieu est peinte en retouche rouge, celle des deux têtes à gauche et à droite en vernis noir.

50. THÈBES. Musée Britan., n° d'inv. 89. 4—18. 1. »Aryballe Macmillan«. *JHS* 1890, 167 sqq., pl I—II. — *Pl. XXXI.*

Terre chamois; surface polie, d'un brun clair. Vernis brun noir ou châtain. Retouches rouges. Sur les guerriers de la zone principale, ton de chair brun gris, posé directement sur l'argile. Détails et presque tous les contours des figures soigneusement incisés. Un des chevaux dans la zone à cavaliers est représenté par un simple contour peint. H. 0,068.

51. THÈBES. Louvre, n° d'inv. CA 931. *Mélanges Perrot*, 269, pl. IV. — *Pl. XXXV, 1 a—b.* Ornement de l'épaule reproduit ci-dessous *fig. 75.*

Terre jaunâtre, à teinte chamois; surface brun clair. Retouches rouges, incisions et »ton de chair« comme sur le précédent. H. 0,068.

52. RHODES. Musée de Berlin, n° d'inv. 3773. *Jahrbuch* 1906, 116 sqq., pl. 2. — *Pl. XXXII.*

Terre grisâtre, tirant sur le vert. Vernis brun noir ou noir. Retouches rouges. Ton de chair brun clair, appliqué directement sur l'argile. Incisions abondantes, presque tous les contours étant incisés. Les couleurs ont en grande partie disparu; les détails du décor ne se reconnaissent sur l'original que par une étude minutieuse à la loupe. H. 0,07.

53. GRÈCE. Louvre, n° d'inv. CA 1831. *Revue archéolog.* 1921, VIII, 7 sqq. — *Pl. XXXIII.* Ornement de l'épaule figuré ci-dessous *fig. 76.*

Terre jaunâtre. Vernis brun noir ou noir. Retouches rouges et jaunes (sur le bouclier, dont l'épisème est un bucrâne, et sur les cuirasses). Ton de chair brun gris. Détails et contours incisés. H. 0,062.

54. SYRACUSE. Musée de cette ville. *Monum. ant.* XXV, 551, pl. XIV. — *Pl. XXXIV, 1*

»Sottile graffito, con deboli tracce del colore« (ORSI l. c.). Sur le plat de l'embouchure, deux zones: dans l'intérieure, arêtes rayonnantes, dans l'extérieure, godrons. Sur l'anse, tresse. En bas, arêtes rayonnantes. H. 0,068.

55. Géla. Musée de Syracuse. *Monum. ant.* XVII, 157 sq., fig. 116. *Pl. XXXIV*, 2.

»Purissima creta; le figurine umane ed animali vennero dapprima disegnate tutte a punta secca; la parte floreale invece e quella geometrica sono condotte a puro colore. I nudi delle figure umane erano dipinti a carnicino intenso, simile al rame, ma solo i due cadaveri conservarono intatto il colore; le arme invece erano date in bruno« (Orsi l. c.). Sur le plat de l'embouchure, deux zones: dans l'intérieure, crochets, dans l'extérieure, arêtes courtes. Sur l'anse, tresse. En bas, arêtes rayonnantes. H. 0,062.

56. Tarente. Musée de cette ville, n° d'inv. 4173. *Jahrbuch* 1906, 118, note 5. — *Pl. XXXV*, 2. Ornement de l'épaule reproduit *fig. 74*.

Terre chamois; surface polie, d'un brun clair. Vernis brun gris. Retouches rouges. Pas de couleur spéciale pour rendre la chair nue des hommes. Incisions abondantes, mais moins régulièrement employées qu'à l'ordinaire, les contours n'étant qu'en partie incisés. Trois têtes de femme modelées entourent le goulot; au revers, anse étroite. Les couleurs des têtes ont entièrement disparu. Sur l'anse, tresse. Sur l'épaule, ornement avec fleur de lotus (*fig. 74*). Trois zones entourent la panse: 1° Course à cheval. Sous l'anse, deux juges du combat debout l'un derrière l'autre, absolument identiques et tournés tous les deux à gauche; ils sont barbus, vêtus d'un chiton dont seulement la partie inférieure, peinte en rouge, est visible, et d'un manteau qui couvre les bras. Devant les juges un trépied (prix du combat), dont le chaudron, peint en rouge, est muni de deux anses annulaires. Quatre éphèbes nus à cheval se dirigent au galop à droite, vers le trépied, tous tenant la bride de la main gauche, et de la droite un *kentron*. Sous le premier des cavaliers, un chien. Les crinières des chevaux sont indiquées en rouge; à l'exception de ce détail, les figures sont peintes seulement avec le vernis, les cavaliers étant d'un ton un peu plus sombre que les chevaux. Derrière les cavaliers (comme figure de remplissage), un sphinx debout à gauche, dont l'aile est légèrement recourbée, la coiffure striée horizontalement et la tête couronnée d'un pédoncule. Dans cette zone, pas de motifs de remplissage. 2° Frise d'animaux, commençant sous l'anse et allant vers la droite: lion à d., dont le corps est rendu par un simple contour, sans incisions, et entièrement parsemé de petites taches, tandis que la tête est exécutée comme à l'ordinaire en silhouette à détails incisés; deux cerfs paissant, tous les deux à g.; lion à g.; oiseau (épervier?) à d., dessiné au trait et parsemé de taches comme le premier lion; taureau à d.; griffon à g., prêt à bondir, à l'aile recourbée, entièrement peinte en rouge; tête et poitrine dessinées au trait avec épaule parsemée de taches; partie postérieure du corps peinte en silhouette noire. A la seule exception de l'aile du griffon, les figures de cette zone sont peintes seulement avec le vernis. Sauf un unique crochet, pas de motifs de remplissage. 3° Quatre chiens poursuivant un lièvre, tous à d. — En bas, arêtes rayonnantes. Toutes les zones séparées l'une de l'autre par trois raies serrées. H. 0,06.

Les numéros 49—52 et le n° 56 ont des goulots merveilleusement modelés, tandis que les n°s 53—55 ont une embouchure plate du type ordinaire. Mais, malgré cette différence, l'analogie qui unit étroitement entre eux ces huit aryballes et en forme un groupe à part, est assez évidente pour nous dispenser d'une démonstration détaillée. En outre de la concordance de style et de technique, il faut remarquer surtout l'homogénéité des représentations qui remplissent les zones principales. Elles ont leur répertoire particulier de sujets, qui diffère du répertoire habituel des vases sicyoniens et dont le thème est la glorification de la vigueur virile: scènes de batailles, courses à cheval ou en char. Les motifs mythiques font absolument défaut. Dans ces tableaux si riches, malgré leurs dimensions minuscules, en figures et en détails, tableaux animés par l'emploi de plusieurs couleurs mates, les peintres sicyoniens ont fait preuve d'une capacité artistique et technique surprenante. Le système de décoration de ces aryballes est, d'ailleurs, absolument conforme aux règles adoptées dans la classe B; seulement sur quelques-uns le nombre des zones est plus grand qu'à l'ordinaire.

Nous croyons devoir attribuer à la classe B quelques tessons provenant de

Skyphos.

57. Égine. Musée d'Égine. Provenant des fouilles bavaroises du temple d'Aphrodite. — *Pl. XXXV*, 3 *a—b*. (En outre des tessons figurés sur notre planche, un tout petit fragment de l'embouchure).

Terre brun clair. Vernis comme à l'ordinaire. Retouches rouges sur le cou et les côtes de la chimère, sur le front, la crinière et l'aile du Pégase, sur le visage, le cou et l'aile du sphinx. Incisions soignées, mais pas d'incisions sur les contours. A l'intérieur, les tessons sont entièrement enduits de vernis à l'exception d'une zone étroite le long de l'embouchure. Le diamètre était d'environ 0,22.

58. Égine. Musée d'Égine. Même provenance que le précédent. Inédit.

Fragment de l'embouchure d'un skyphos analogue au précédent en ce qui concerne la terre, la technique et la grandeur. Dans une zone étroite le long du bord, frise d'animaux, dont il reste seulement un lion. Au-dessous, zone à damier. Dans la zone principale qui entoure la panse, frise d'animaux, dont il reste un cerf paissant à droite et un lion à gauche. Quelques motifs de remplissage.

Un fragment sicyonien figuré dans *Arg. Heraeum* II, pl. LIX, 29 provient d'un grand skyphos très analogue au n° 58.

Classe C.

Aryballes.

Les aryballes que nous allons énumérer ont en commun certaines particularités qui paraissent indiquer une date postérieure aux aryballes de la classe B. Comparés à ceux-ci, ils sont généralement plus hauts et d'une forme plus svelte et plus pointue dans le bas. Par ces traits caractéristiques ils se rapprochent du type des aryballes piriformes, ou même le reproduisent. Le système décoratif est le même que dans la classe B, mais des éléments nouveaux apparaissent dans la décoration, surtout dans celle de l'épaule. Les zones sont séparées l'une de l'autre par une bande isolée, jamais par un groupe de raies serrées. Le répertoire des sujets est beaucoup plus monotone, et l'exécution assez souvent moins soignée que dans la classe B.



Fig. 54.

Les aryballes qui suivent se répartissent selon le décor en deux groupes. L'un est formé par les n°s 59—64 :

59. Éleusis. Musée de cette ville. Inédit. Ornement de l'épaule reproduit *fig. 54*.

Le col, le plat de l'embouchure et la plus grande partie de l'anse manquent. Terre blanchâtre. Vernis brun noir, par endroits d'une teinte olivâtre, d'ailleurs très écaillé. Traces de retouches rouges. Incisions nombreuses, tracées sur presque tous les contours des figures. Sur l'anse, tresse. Sur l'épaule, ornement en spirales avec palmettes en éventail (*fig 54*). Dans la zone principale, sur le devant, deux sphinx assis, à ailes recourbées, symétriquement affrontés et séparés l'un de l'autre par un motif de remplissage; sur le revers, taureau à droite, panthère assise à gauche. Dans la zone accessoire, trois chiens courant à droite. Dans les deux zones, les motifs de remplissage ordinaires. En bas, zone d'arêtes rayonnantes. H. (jusqu'à la base de l'anse) 0,054.

60. Delphes. Musée de Delphes. *Gazette des beaux arts* 1894, II, 443. *Fouilles de Delphes* V, 151, n° 179, fig. 627 et 627 a—b. — *Pl. XXXVI, 4 a—b.*

Terre blanchâtre. Vernis brun noir ou noir. Retouches rouges. Incisions presque uniquement dans l'intérieur des figures. Dans la zone principale, oiseau à tête de griffon à droite, bouc paissant à d., lion à g., taureau à g. H. 0,075.

61. Delphes. Musée de Delphes. *Fouilles de Delphes* V, 150, n° 173, fig. 621.

Fragment. Terre chamois, vernis noir, retouches rouges. Sur l'anse, tresse, sur l'épaule, même ornement que sur les n°s 59—60. La zone principale a contenu une frise d'animaux, dont il reste seulement les bouts des ailes de deux sphinx affrontés et la queue d'un lion (?). Motifs de remplissage comme à l'ordinaire.

62. Géla. Musée de Syracuse. *Monum. ant.* XVII, 327, fig. 241. — *Pl. XXXVI, 1 a—b.*

63. Mégara Hyblaea, tombe 499. Musée de Syracuse. — *Pl. XXXVI, 2.*

Terre d'un jaune gris, vernis brun noir. Traces de retouches rouges. Couleurs presque entièrement écaillées. Sur l'anse, tresse. Dans la frise d'animaux, taureau à droite, lion à d., bélier à gauche, lion à g. H. 0,082.

64. Provenance inconnue. Bruxelles, Musée du Cinquantenaire, Coll. de Ravestein. *Notice* par E. de Meester de Ravestein (1880), n° 207. *Catal. descript.* III, 132 a. Mentionné dans *Jahrbuch* 1888, 247. — *Pl. XXXVI, 3.*

»Terre blanche, peinture violette. Sur la zone supérieure, deux sphinx devant une fleur, derrière l'un une oie, derrière l'autre un cerf. Sur la zone inférieure, trois animaux que nous prenons pour des loups« (*Notice*, l. c.). La peinture paraît être fortement restaurée, à en juger d'après la photographie (*pl. XXXVI, 3*) due à l'obligeance de M. Mayence. H. 0,078.

L'affinité qui unit étroitement entre eux les n°s 59—64 est évidente. Outre la légèreté de la forme et la hauteur relativement considérable il faut remarquer surtout l'ornement spécial en spirales, qui se répète presque identique sur l'épaule de tous les exemplaires.

Le fragment suivant d'un aryballe unique en son genre semble se rattacher à ce groupe:

65. Sicile. Musée de Berlin, n° d'inv. 3258. *Arch. Anzeig.* 1893, 83, n° 6. — *Pl. XXXVI, 5 a—c.*

Terre brun clair. Vernis noir. Beaucoup de retouches rouges. Presque tous les contours incisés. Sur l'anse il y a eu un motif en méandre, sur l'épaule, des entrelacs (?). Autour de la panse, quatre zones à frises d'animaux: 1° .... Patte d'un lion(?) à droite, bouc paissant à gauche, queue d'un lion à d. Le reste manque. 2° Lion à d., cerf à g., lion à g., biche paissant à d., biche paissant à g.; du premier lion et de la dernière biche il ne reste que les têtes; pour le reste la frise est complète. 3° Sanglier à d., lion à g., lion à d., bouc à g.; il manque seulement l'arrière train du sanglier et la queue du bouc. 4° Trois chiens courant à g. H. jusqu'à la base du col 0,054.

Le second groupe des aryballes de la classe C est formé par les exemplaires suivants:

66. Héraion d'Argos. Musée National d'Athènes. *Arg. Heraeum* II, 147, fig. 89, pl. LXVI, 12.

Le plat de l'embouchure et la plus grande partie du col et de l'anse manquent. Terre chamois. Vernis brun noir. Pas de retouches rouges. Sur l'anse, zigzag avec triangles noirs dans les angles. V. en outre les reproductions citées ci-dessus. H. de la partie conservée 0,044.

67. Delphes. Musée de Delphes. *Fouilles de Delphes* V, 152, n° 183, fig. 630—630 a. — *Pl. XXXVII, 2.*

Terre chamois à surface jaune. Vernis brun noir. Retouches rouges. Incisions nombreuses, mais manquant dans certains contours des figures. Sur le plat de l'embouchure, deux zones, l'intérieure avec languettes, l'extérieure avec arêtes. Sur l'anse, zigzag avec triangles noirs dans les angles. Dans la zone principale, frise d'animaux: oiseau à tête de panthère à droite, sphinx assis à d., cygne, sphinx assis à gauche, lion à g. Dans *Fouilles de Delphes* l. c. l'oiseau à tête de panthère est faussement décrit et représenté comme une sirène. H. 0,078.

68. Syracuse. Musée de cette ville. *Notizie* 1893, 458. — *Pl. XXXVII, 3.*

»Nella frisa centrale un cinghiale e due leopardi, di sotto tre cani correnti« (Orsi l. c.).

69. Syracuse. Musée de cette ville. *Monum. antichi* XXV, 551, pl. XIII. — *Pl. XXXVII, 5*

»Creta pallida, finissima, talcosa al tatto. La zona zoomorfa tracciata a lievissimo grafitto e completata poi a colori delicati, oggi interamente perduti« (Orsi l. c.) Sur le plat de l'embouchure, deux zones: dans l'intérieure, languettes, dans l'extérieure, arêtes. Sur l'anse, damier. Sur l'épaule, languettes alternativement rouges et noires. En bas, arêtes rayonnantes. H. 0,072.

70. Leporano. Musée de Tarente, n° d'inv. 3090. Inédit.

Terre blanchâtre, tirant sur le vert. Vernis brun noir. Retouches rouges. Incisions nombreuses, mais manquant dans certains contours. Forme très pointue en bas. Sur le plat de l'embouchure, arêtes. Sur l'anse, tresse. Sur l'épaule, languettes rouges et noires. Dans la zone principale, bouc à droite, lion à gauche, tous deux avec la tête retournée, deux sphinx assis aux ailes recourbées, affrontés et séparés par un cygne aux ailes fermées. Dans la zone accessoire, trois chiens courant à g. et un petit cygne aux ailes fermées. Motifs de remplissage dans le champ des deux zones. En bas, arêtes rayonnantes. H. 0,07.

71. Caeré. Villa Giulia, n° d'inv. 21125. Provenant de fouilles récentes encore inédites. Reproduit sur la *pl. XXXVII, 1 a—b,* avec la permission de M. Mengarelli.

Terre blanchâtre, tirant sur le vert. Vernis brun noir. Retouches rouges. Tous les contours incisés. Sur le plat de l'embouchure, arêtes. Sur l'anse, tresse. Languettes de l'épaule peintes en noir seulement. Dans la frise d'animaux, lion à d., sanglier à g., lion à g. H. 0,075.

72. Caeré. Villa Giulia, n° d'inv. 21129. Même provenance que le n° 71.

Identique au précédent sous tous les rapports, sauf que les motifs de remplissage sont en nombre plus grand dans la frise d'animaux. H. 0,075.

73. Provenance inconnue. Boston, Museum of fine arts, n° d'inv. 99. 512. *Report for the year 1899,* 55, n° 10. — *Pl. XXXVII, 4.*

»Clay pale brown. Decoration in lustrous black glaze and violet-red, details incised; tongue pattern on shoulder; main zone: two boars facing and lion, point rosettes in field; below it a narrow zone, two dogs running and one point rosette; rays at the base and on tip of the lip; dots on edges of lip and handle; on back of handle a large zigzag with black triangles in the intervening spaces. H. 0,074« (Fairbanks).

Les n°s 68, 71, 72 et 73 doivent être attribués au même artiste. Mais les n°s 66, 67, 69 et 70 offrent avec eux une ressemblance très marquée. Le trait le plus caractéristique du groupe est la couronne de languettes qui décore toujours l'épaule. C'est, comme nous le verrons plus loin, un motif typique des aryballes piriformes et de la céramique corinthienne. Sur quelques-uns des aryballes énumérés elle est polychrome (rouge et noire), sur d'autres peinte seulement en noir.

Aux aryballes n°s 66—73 se rattache étroitement le groupe suivant:

Alabastres.

74. Bassai. *Ἐφ. ἀρχ.* 1910, 288, fig. 8, avec description minutieuse. — H. 0,065.

75. Delphes. Musée de Delphes. *Fouilles de Delphes* V, 153, fig. 633.

Terre jaunâtre. La surface étant très endommagée, les couleurs ont presque entièrement disparu; par endroits on voit des traces de retouches rouges. Tous les contours incisés. Type sans anse. Sur le plat de l'embouchure et sous le fond, languettes rouges et noires. Autour du col, trois raies serrées. En outre, la panse est complètement occupée par deux grandes figures, un sphinx assis, analogue à celui du n° 77, et une sirène à l'aile déployée. Dans le champ, semis de rosaces pointillées. H. 0,062.

76. Delphes. Musée de Delphes. Probablement un des alabastres mentionnés dans *Fouilles de Delphes* V, 154, n°s 194—197.

Terre et technique comme à l'ordinaire. La surface fort endommagée. Traces de retouches rouges. Type à anse, comme les n°s 74, 78, 79 et 80. Du décor reste seulement la partie antérieure d'un taureau. H. 0,067.

77. Rhodes. Louvre, A 439. *Strena Helbigiana*, 147, fig. 2. — *Pl. XXXVIII, 4.* Il faut remarquer que la figure, reproduite d'après *Strena Helbigiana*, l. c., ne représente que les lignes incisées, non les détails seulement peints, tels que plusieurs des queues des animaux et tous les motifs de remplissage, dont on distingue pourtant en partie les traces sur l'original.

Terre brun gris, tirant sur le vert, plus sombre qu'à l'ordinaire. Les couleurs presque entièrement effacées. Sur le plat de l'embouchure et sous le fond, languettes. Autour de la panse, deux zones à frises d'animaux, au champ semé de nombreux motifs de remplissage, surtout de rosaces pointillées. Entre les deux sphinx de la zone supérieure il y a eu un grand losange. H. 0,06.

78. Lindos. Provenant des fouilles danoises. Musée Ottoman, n^{o} d'inv. 4340. Inédit.

Terre blanchâtre. Surface très endommagée; légères traces de couleurs seules visibles. Incisions nombreuses, mais non employées pour tous les contours. Forme et système décoratif pareils à ceux du n° 80. Sur le plat de l'embouchure, sur l'épaule et sous le fond, languettes. Autour de la panse, deux zones. Dans la supérieure, sur le devant, deux sphinx affrontés analogues aux sphinx du n° 77, sur le revers, un cygne aux ailes fermées, à gauche; dans le champ, rosaces pointillées et petits zigzags. Dans la zone inférieure, plus étroite, série de rosaces pointillées. H. 0,062.

79. Camiros. Mus. Britan., n^{o} d'inv. 60. 2—1. 30 (A 1053). Cf. Boehlau, *Nekropolen*, 110, fig. 59. — *Pl. XXXVIII, 2 a–b.* Motif de l'épaule reproduit ci-dessous *fig. 77.*

Terre brun clair, d'une teinte plus foncée qu'à l'ordinaire. Vernis noir ou brun noir. Retouches rouges. Dans la zone principale, sur le devant, deux griffons affrontés, séparés par un ornement en spirales; sur le revers, un lion à gauche. Les languettes sous le fond sont peintes alternativement en rouge et en noir. H. 0,057.

80. Ephèse. Mus. Britannique. Hogarth, *Excavations at Ephesus*, 231, fig. 60 à gauche.

Type comme n° 81. Dans la zone principale, deux sangliers et, sur le revers, une chouette.

81. Syracuse. Musée de cette ville. *Notizie* 1895, 171, fig. 67. — *Pl. XXXVIII, 3.* H. 0,06.

Il n'y a pas lieu de douter que les alabastres ci-dessus énumérés appartiennent à la céramique sicyonienne. Sous tous les rapports ils offrent une analogie frappante avec les aryballes n°s 66—73.

L'alabastre ne se trouve pas dans la poterie sicyonienne plus ancienne. Ce n'est que dans les ateliers corinthiens qu'il est un type de prédilection. Pourtant les exemplaires sicyoniens représentent une variété spéciale, qui se distingue nettement du type corinthien et semble d'un caractère plus primitif. La différence réside surtout dans l'embouchure, qui a généralement, sur les alabastres sicyoniens, une forme conique à arête

aiguë. En outre, les numéros 75 et 77 n'ont pas d'anse. La même particularité se retrouve sur trois alabastres provenant de Delphes et dont le décor consiste seulement en quelques raies rouges.[1] Évidemment cette variété sans anse nous offre la forme la plus primitive de l'alabastre; elle est une imitation fidèle de la bourse en cuir serrée en haut et portée par une ficelle.



Fig. 55. Fragment d'aryballe globulaire de l'Héraion d'Argos. D'après *Arg. Heraeum* II, 185, fig. 101. 1/2.

Aryballes globulaires.

82. Héraion d'Argos. Musée National d'Athènes. *Arg. Heraeum* II, 185, fig. 101. — *Fig. 55.* Fragment. Terre jaunâtre, à teinte chamois. Vernis brun noir et retouches rouges.

83. Grèce. Musée National d'Athènes, n° d'inv. 340. Couve-Collignon 619. Mentionné dans Boehlau, *Nekropolen*, 110. — *Pl. XXXVIII, 1.* L'ornement à fleurs de lotus figuré ci-d. *fig. 78.*

Terre blanchâtre, tirant sur le vert. Vernis brun noir. Retouches rouges. Incisions nombreuses pour les détails et pour les contours des cavaliers. Sur le plat de l'embouchure, godrons. Sur le plat de l'anse, quadrillé au dessin serré. Sur la panse, grand ornement composé de quatre fleurs de lotus opposées deux à deux en forme de croix autour d'une rosace à huit pétales (*fig. 78*); de chaque côté de cet ornement, cavalier, menant deux chevaux. Les cavaliers sont de jeunes hommes imberbes, vêtus de chitons courts; les queues des deux paires de chevaux se croisent sous l'anse. Pas de motifs de remplissage. H. 0,065.

L'aryballe globulaire est une forme favorite des ateliers corinthiens, mais plusieurs autres fabriques contemporaines en ont fait usage. Il n'y a donc pas lieu de s'étonner que les céramistes de Sicyone l'aient aussi adopté. C'est sans doute à eux, à en juger par le style et la technique, qu'il faut attribuer les deux exemplaires précédents. Le décor riche et soigné du plat de l'embouchure et de l'anse, étranger aux aryballes corinthiens, est absolument pareil à celui des meilleurs aryballes ovoïdes sicyoniens. Sur le n° 82 se lit une inscription sicyonienne (v. ci-dessous p. 172). Le caractère »protocorinthien« du n° 83 a été signalé déjà par M. Boehlau l. c.



Fig. 56. Œnochoé du Museo Gregoriano. H. 0,28.

Œnochoé.

84. Véies. Autrefois dans la collection Chigi. Maintenant au musée de la Villa Giulia. *Antike Denkmäler* II, pl. 44—45. *Ausonia* 1913, 104 sqq., pl. V—VIII. Sur les circonstances de la découverte v. *Notizie* 1882, 291 sqq. — *Pl. XXXIX—XL.* L'ornement à fleurs de lotus qui entoure le col est reproduit ci-d. *fig. 102.*

L'œnochoé Chigi donne lieu à l'observation que nous avons déjà faite à propos de l'alabastre et de l'aryballe globulaire. Cette forme est étrangère à la céramique antérieure de Sicyone, tandis que, dans les ateliers corinthiens, elle est très en faveur. Cependant le type sicyonien se distingue nettement de celui de Corinthe (v. *pl. XLV, 1—2*), comme c'est

[1] *Fouilles de Delphes* V, 153, n°s 190—192, fig. 632.

aussi le cas pour l'alabastre. Il est plus trapu, à col plus court, à panse plus large et plus lourde. Je ne connais que deux autres œnochoés du même type, toutes deux à décor polychrome, l'une au Museo Gregoriano (reproduite *fig. 56*), l'autre, très semblable et provenant de Corneto, au musée de Berlin.[1] D'ailleurs, style et technique rendent certain que le vase Chigi appartient au groupe sicyonien. Sous tous les rapports il en représente l'apogée. L'affinité qui l'unit intimement aux aryballes du »style magnifique« (n[os] 49—56) est manifeste. Il a en commun avec ceux-ci non seulement le style et en partie les sujets, mais aussi certaines particularités techniques caractéristiques: l'emploi d'un »ton de chair« spécial, ainsi que de retouches jaunes pour les cuirasses et les cnémides dans la zone des guerriers (comp. l'aryballe n° 53). Pourtant, il semble d'une date un peu plus récente que les aryballes en question. Pour la première fois dans la série des vases archaïques de Sicyone, nous relevons l'emploi d'une couleur blanche pour peindre, sur le fond de vernis, des ornements et même tout une zone à figures (*pl. XL, 1 e*). De même, l'ornementation de fleurs de lotus révèle une étape plus avancée que celle de la classe B, à laquelle elle se rattache cependant de façon évidente.

Il existe, parmi les trouvailles provenant de L'HÉRAION D'ARGOS, quelques tessons d'une œnochoé qui semble avoir été analogue au vase Chigi.[2]

La division des vases sicyoniens à décor archaïque en trois classes principales a été fondée, dans ce qui précède, sur des critères de forme et de style. Il s'agit maintenant d'examiner comment les mobiliers funéraires en notre possession s'accordent avec cette division, et quels sont les éclaircissements qu'ils nous donnent sur le rapport chronologique de ces classes archaïques avec le reste de la céramique sicyonienne.

Le n° 3 a été trouvé dans la tombe 37 de Phalère[3]; un pithos servait d'ossuaire; il renfermait, outre l'aryballe archaïque n° 3, deux petites tasses attiques à une anse, une petite œnochoé, le couvercle d'une pyxis attique et l'aryballe subgéométrique représenté sur la *pl. XV, 6*.

Le n° 13 se trouvait dans la tombe 18 de Phalère.[4] Une amphore protoattique[5], qui servait d'ossuaire, contenait les ossements d'un enfant et trois petits vases: outre l'aryballe n° 13, une pyxis subgéométrique sicyonienne, analogue à celle de la *pl. XVIII, 3*, et une petite tasse attique à une anse.[6]

Le n° 20 a été découvert dans la tombe 32 de Phalère.[7] L'urne était un pithos renfermant la pyxis archaïque n° 20, un skyphos subgéométrique sicyonien, haut de 6 cm et semblable à celui de la *pl. XVII, 2*, et une petite tasse attique à une anse. Au dehors, autour du couvercle, se trouvaient une aiguière du type de Phalère[8], un petit amphorisque[9] et une pyxis attique.[10]

Le n° 28 a été recueilli dans la tombe 108 de Syracuse[11] avec la pyxis subgéométrique représentée *pl. XVIII, 3*.

Le n° 30 se trouvait dans la tombe 350 de Syracuse[12] avec quelques fragments d'un skyphos subgéométrique sicyonien.

Le n° 35 était déposé dans la tombe 85 de la nécropole de Syracuse.[13] Ce riche tombeau, d'une extrême importance pour les déterminations chronologiques, était formé par un petit sarcophage contenant un seul squelette. Le mobilier consistait en quatre aryballes sicyoniens, le petit vase de la *pl. XLI, 5* en forme de protome d'animal, et

[1] FURTWÄNGLER, *Berlin. Vas.* 1138. [2] *Arg. Heraeum* II, 150, pl. LXIV, 2 a—c. [3] *Δελτ. ἀρχ.* 1916, 20, n° 49. [4] *Δελτ. ἀρχ.* 1916, 19, n° 35. [5] Reproduite l. c., 29, fig. 15—16. [6] Reproduite l. c., fig. 44, 8. [7] *Δελτ. ἀρχ.* 1916, 20, n° 46. [8] Reproduite l. c., fig. 38, 2. [9] Reproduit l. c., fig. 47. [10] De la même forme que celle de *Δελτ. ἀρχ.* 1916, fig. 30, 2. [11] *Notizie* 1893, 476. [12] *Notizie* 1895, 153. [13] *Notizie* 1893, 470 sqq.

deux vases en faïence. L'un des aryballes est le nº 35 à décor archaïque, un autre, l'exemplaire subgéométrique reproduit dans la *fig. 46*. Les deux derniers sont des types intermédiaires entre l'aryballe pansu et l'aryballe ovoïde (*pl. XIV*); l'un[1] est absolument identique à celui de la *pl. XIV, 9*, l'autre ne s'en distingue que par le décor de l'épaule qui, au lieu de crochets, se compose d'ornements en forme d'S. Ces deux aryballes nous ramènent donc au commencement de l'époque des aryballes ovoïdes, et le reste du mobilier funéraire n'est pas en désaccord avec cette date. Nous reviendrons plus loin sur le vase en forme de protome d'animal. Quant aux deux vases en faïence, l'un est un alabastre de genre spécial qui se rattache étroitement à un groupe de vases égyptiens en faïence, datant d'entre 900 et 700, suivant M. v. Bissing.[2] L'autre est un aryballe globulaire à surface unie, sur laquelle est peint en noir un simple décor linéaire. — A l'extérieur, le long du sarcophage, se trouvaient plusieurs petits vases — appartenant en partie à la céramique sicyonienne, en partie à d'autres séries — qui ne sont certainement pas contemporains de ceux de l'intérieur. La tombe 158 de Syracuse, dont nous avons parlé ci-d. p. 74, présente le même désaccord entre la date des vases placés sur le couvercle du sarcophage et ceux qui y étaient renfermés.

Le nº 42 était déposé dans la tombe 366 de Syracuse[3], qui contenait aussi, avec quelques fibules et une bague, deux aryballes ovoïdes à décor subgéométrique.

Les nºs 44 et 56 ont été trouvés à Tarente, dans le même tombeau (Borgo orientale, Contrada Montedoro, area del Signor Molco)[4], avec deux autres aryballes sicyoniens, tous deux à décor subgéométrique. L'un se trouve représenté sur notre *pl. XVI, 6*; l'autre porte sur l'épaule et autour de la panse la »chasse au lièvre«.

Le nº 55 a été recueilli dans la tombe 323 de Géla[5], qui ne renfermait en outre que l'aryballe subgéométrique figuré sur la *pl. XV, 3*.

Le nº 68 faisait partie du mobilier de la tombe 29 de Syracuse[6], qui comprenait aussi une grande quantité de skyphos minuscules, entre autres celui de la *fig. 49*, des fragments de coupes assez récentes ainsi que de pyxis du type représenté par notre *pl. XLII, 4*, type qui semble n'avoir apparu qu'après l'époque des aryballes ovoïdes (v. ci-d. p. 164), enfin quelques tessons d'un vase du style milésien. Apparemment, la tombe a été ouverte dès l'antiquité.

Le nº 81 a été découvert dans la tombe 430 de Syracuse[7] avec un aryballe piriforme à imbrications incisées.

Le nº 84 enfin, le vase Chigi, se trouvait dans une tombe à chambre près de Véies. La tombe avait déjà été ouverte et bouleversée, mais elle contenait encore un grand nombre de tessons, provenant non seulement de vases locaux, façonnés à la main, mais aussi de vases en bucchero fin à décor incisé, quelques poteries »pélasgiques«, un aryballe piriforme à imbrications incisées et une aiguière polychrome de la forme du vase Chigi.[8]

Pour être complet nous citerons en dernier lieu quelques tombes qui ne sont pas comprises dans la liste précédente, parce qu'on n'est pas sûr que tous les objets dont se composent les mobiliers funéraires aient été déposés en même temps. Tel est le cas de la tombe 499, inédite, de la nécropole de Mégara Hyblaea. M. Paolo Orsi a eu la bonté de nous donner les renseignements suivants empruntés à son journal de fouilles: Dans la fosse se trouvait un petit sarcophage renfermant les restes des ossements de

[1] Reproduit dans *Notizie* l. c. [2] Sur ces alabastres v. v. Bissing, *Der Anteil der ägyptischen Kunst am Kunstleben der Völker*, 60 sq., et *Catal. génér. du musée du Caire* VI, p. XVI sq. [3] *Notizie* 1895, 156. [4] Cf. *Rev. archéolog.* 1921, tome VIII, 15. [5] *Monum. ant.* XVII, 156 sqq. [6] *Notizie* 1893, 457 sq. [7] *Notizie* 1895, 171. [8] Cf. la description exacte de la trouvaille donnée par M. Ghirardini dans *Notizie* 1882, 291 sqq.

deux enfants. Outre un nombre considérable de bijoux en bronze et en argent etc., le mobilier comprenait encore de nombreux petits vases, dont plusieurs étaient déposés sur le couvercle du sarcophage, à savoir: deux aryballes pansus sicyoniens, l'un figuré sur notre *pl. XIV, 3*, le curieux aryballe reproduit *fig. 57*, un aryballe ovoïde à décor subgéométrique ordinaire, les deux aryballes archaïques n° 16 et n° 63, et une grande quantité d'alabastres corinthiens. M. le professeur Orsi m'a dit qu'il ne tient pas, lui non plus, ces vases pour contemporains, mais qu'il considère leur ensemble, représentant une évolution de style d'assez longue durée, comme le résultat d'offrandes continuelles faites au tombeau pendant un temps considérable.

Il n'est pas davantage possible de tirer des conclusions chronologiques des deux tombes delphiques: la »tombe de Pylæa«, dans laquelle se trouvaient deux aryballes pansus associés à des alabastres sicyoniens (en particulier n°s 75 et 76 de style archaïque) et à des skyphos minuscules etc., et la »tombe du Musée« qui renfermait, avec des aryballes pansus et des vases corinthiens, l'aryballe archaïque n° 4.[1] Les deux tombeaux étaient en grand désordre et le contenu avait été mélangé aux mobiliers de quelques tombes du Ve siècle, creusées dans les mêmes endroits.

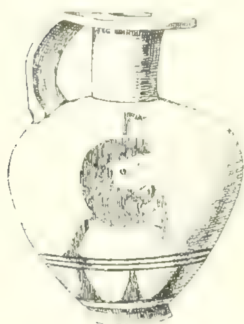


Fig. 57. Aryballe de Mégara Hyblaea. Musée de Syracuse. H. 0,049.

Nous croyons avoir cité maintenant toutes les tombes clairement connues dans lesquelles se sont trouvés des vases archaïques de Sicyone. Bien que peu nombreuses, elles sont pourtant assez instructives pour fournir une base solide à la chronologie relative de la céramique archaïque sicyonienne. Elles nous permettent de constater les faits suivants:

L'aryballe n° 35, qui indique déjà une phase assez avancée, mais qui, à en juger d'après le style, se place avant les vases typiques de la classe B, a été découvert en compagnie d'aryballes appartenant à la phase de transition entre l'aryballe pansu et l'aryballe ovoïde. Nous voyons là une confirmation de notre thèse que la peinture archaïque commence immédiatement après »le style de transition«, thèse que confirment aussi clairement la technique, quelques-uns des motifs et le système décoratif de la classe A. Les vases archaïques les plus anciens — classe A — doivent donc coïncider avec le début du style subgéométrique.

La céramique archaïque des classes A et B a toujours été trouvée en compagnie de vases sicyoniens subgéométriques, jamais, avec certitude, en même temps que la poterie corinthienne, les aryballes piriformes ou les vases à décor polychrome. Vu la pauvreté du mobilier des tombes, on a pensé qu'il ne fallait pas attacher d'importance à ces indications.[2] On doit se rappeler cependant que les trois dernières catégories citées constituent justement les types qui, dans les mobiliers funéraires, succèdent à la poterie sicyonienne subgéométrique, ainsi que nous le montrerons plus tard en détail; par conséquent, elles sont moins anciennes que les aryballes ovoïdes subgéométriques et les autres types auxquels sont associés les vases archaïques des classes A et B. Il est donc impossible de ne pas tirer de l'examen des tombes découvertes la conclusion que les vases sicyoniens archaïques, jusqu'à — et y compris — la classe B, sont aussi antérieurs à la céramique corinthienne et aux autres catégories contemporaines, aryballes piriformes et vases à décor polychrome.

Cette conclusion est également attestée par le fait que les vases archaïques de la classe C, sur lesquels on a des renseignements précis, proviennent de tombes appartenant

[1] *Fouilles de Delphes* V, 153 sq. [2] Lorimer, *JHS* 1912, 340

à l'époque des aryballes piriformes et coïncident ainsi avec la première apparition des vases corinthiens dans les mobiliers funéraires. La classe C représente donc la continuation du style sicyonien dans la période dont nous parlerons au chapitre suivant. C'est justement aussi dans cette classe, et seulement là, qu'apparaissent des types nouveaux, inconnus jusqu'à ce moment dans la poterie sicyonienne: l'alabastre, l'aryballe globulaire et l'œnochoé de la forme du vase Chigi, types qui caractérisent spécialement la céramique corinthienne la plus ancienne.

La conception de la chronologie relative des vases sicyoniens archaïques, à laquelle les critères de forme et de style, aussi bien que l'examen des tombes, nous ont conduit, diffère — comme on le verra — sur des points décisifs des opinions généralement répandues. L'évolution, si souvent enseignée et en apparence si logique, que l'on a appelée »la hiérarchie des genres«[1], et qui, du style géométrique, s'élève lentement et graduellement, en traversant une phase où la frise d'animaux est le motif prédominant, jusqu'à la peinture de genre et aux représentations mythologiques, n'est évidemment qu'une construction théorique; or, trop souvent on lui a attribué à tort une valeur chronologique réelle. A sa place nous avons établi maintenant un classement beaucoup plus varié et moins clair, mais probablement aussi plus exact, suivant lequel les styles et les techniques subgéométriques et archaïques ont prospéré côte à côte, de même que la peinture archaïque a abordé dès l'origine les compositions à figures humaines, même les sujets mythologiques. Un autre fait se trouve d'ailleurs aussi en opposition avec les opinions généralement admises, c'est que des chefs d'œuvre archaïques, comme les aryballes n°s 49—56, avec leur excellente décoration à figures humaines, aient dû être placés avant les vases corinthiens les plus anciens à frise d'animaux.[2] Mais tout ce qui précède a prouvé — nous le croyons — l'exactitude de cette conception, et la suite de nos études sur le style archaïque de Sicyone en confirmera aussi la justesse.

Bien que — comme il a été démontré — les vases de la classe C appartiennent en réalité à l'époque des aryballes piriformes et qu'ils devraient, par suite, être rangés dans le chapitre suivant, il sera pourtant plus pratique de les étudier en même temps que les vases archaïques plus anciens, auxquels ils se rattachent étroitement. Nous nous occuperons donc dans ce qui va suivre de l'ensemble des vases archaïques réunis dans le catalogue ci-dessus. Il n'est pas dans notre intention de traiter à fond ce riche sujet; notre but est seulement d'examiner les points particulièrement susceptibles de contribuer à mieux faire ressortir le caractère spécial du style sicyonien et la place à part qu'il occupe dans la peinture grecque archaïque.

2. La technique. Le style à figures noires.

Le groupe de vases archaïques que nous avons réunis dans le catalogue précédent présente le plus grand intérêt. Bien souvent, en effet, quand on s'occupe des problèmes relatifs aux origines du style archaïque de la Grèce continentale, on est justement ramené à ce petit groupe. Il semble que ce soit aux auteurs de ces vases que revienne l'initiative de plusieurs des innovations qui devaient fonder, sur le continent, la peinture céramique des siècles suivants.

Nous avons déjà dit (p. 71) que ces innovations sont de deux sortes. Les sujets nouveaux (frises d'animaux, ornementation à fleurs de lotus, représentations à figures hu-

[1] V. Pottier, *Catal. des vases antiques du Louvre* I, 250. [2] Cf. par ex. Pottier dans *Mélanges Perrot*, 271, et dans *Catal. des vases antiques du Louvre* II, 426 et 444; même auteur dans *Rev. archéol.* 1921, VIII, 17 sqq; Perrot-Chipiez, IX, 647 sq.; Walters, *History of pottery* I, 310

maines), d'une part, une technique nouvelle (peinture à figures noires), d'autre part: tels sont les éléments constitutifs du style nouveau que nous appelons le »style archaïque.«

Dans ce qui précède nous avons eu souvent l'occasion de faire remarquer que les mobiliers funéraires, l'évolution progressive de la forme de l'aryballe et plusieurs détails de la décoration prouvent clairement que les vases archaïques les plus anciens (classe A) succèdent immédiatement au style de transition. L'archaïsme cependant, tel qu'il se manifeste dans la céramique sicyonienne, ne peut pas être considéré uniquement comme le résultat naturel de l'évolution qui, à l'époque des aryballes pansus, a entraîné le déclin du style géométrique. Il s'agit de quelque chose d'absolument nouveau, d'un changement du goût et des conceptions artistiques si brusque qu'il doit avoir des causes spéciales. Sinon, nous aurions pu observer une formation graduelle des types archaïques nouveaux, une modification lente du style. Mais c'est le contraire qui s'est produit. Presque sans qu'il y ait eu d'intermédiaire, le style de transition a été remplacé avec une vitesse étonnante par le style archaïque, et — ce qui est surtout remarquable — les motifs nouveaux de ce dernier se présentent, dès le début, avec une technique nouvelle dont le moyen principal, l'incision, n'appartient pas à l'art de la peinture. On a tout de suite l'impression qu'à une époque déterminée, celle de la transformation de l'aryballe pansu en type ovoïde, une influence profonde s'est fait sentir, venant d'une catégorie nouvelle de modèles dans lesquels les sujets introduits par le style archaïque dans la peinture céramique avaient déjà été traités, et où se trouvaient réalisées les conditions nécessaires de la technique nouvelle.

Par comparaison avec la manière dont s'est faite, dans d'autres groupes de vases, cette même transition du style géométrique à l'archaïsme, le processus que nous venons de signaler s'accuse plus nettement encore comme une particularité caractéristique, assignant une place à part au style archaïque de Sicyone. Il s'agit ici de phénomènes assez bien connus. Un résumé sommaire suffira donc à notre but.

On sait que la peinture archaïque a essayé deux procédés différents pour remplacer la silhouette opaque du style géométrique qui ne satisfaisait plus le sens artistique. L'un était l'emploi de ce qu'on appelle le »dessin au trait«, c'est-à-dire la représentation au moyen d'un simple contour, procédé d'abord utilisé pour les parties principales de la figure, surtout la tête, le reste étant exécuté en silhouette opaque, puis pour toute la figure. Les détails intérieurs sont indiqués, dans cette technique, soit par un trait noir sur le fond d'argile, soit — dans les parties opaques des figures — par des lignes réservées dans le vernis. Le second moyen était le perfectionnement de la silhouette géométrique par l'usage de lignes incisées indiquant les détails. A ces deux procédés correspondent deux manières différentes de colorier, employées simultanément. Le style à silhouette noire conservait l'ancienne technique, également connue à l'époque géométrique, qui consistait à appliquer les couleurs en retouches sur le vernis noir. A cette méthode, pratiquée pour les parties opaques, la technique du dessin au trait a pu en joindre une autre, suivant laquelle les couleurs sont posées directement sur l'argile et limitées par le contour de vernis noir.

De ces procédés, fondés sur des principes absolument différents, le dessin au trait est le plus ancien, et il succède partout immédiatement au style géométrique. C'est cependant la silhouette noire à incisions qui, dans les différents styles à figures noires du VIe siècle, remporte la victoire. Le commencement et la fin sont donc à peu près les mêmes dans toutes les séries. Mais l'évolution parcourue entre le point de départ et le point d'aboutissement, est autre dans le style sicyonien, fait caractéristique, que dans le reste de la peinture céramique.

La peinture ionienne est, au début de l'époque archaïque, dominée par le dessin au trait. Dans le *style milésien*[1] l'incision des détails, due sans doute à l'influence de l'Ouest, n'apparaît que dans une phase assez récente. Un des exemples les plus anciens se trouve sur le plat d'Euphorbos. Tandis que tout le reste du décor est exécuté au trait, à la manière ionienne ordinaire, le bouclier d'Hector porte un aigle volant peint en silhouette noire avec des lignes incisées. Entouré comme il l'est de rosaces pointillées, cet aigle paraît — au milieu d'une décoration de caractère ionien typique — l'imitation d'un modèle sicyonien ou corinthien. Et justement dans l'inscription de ce plat figurent en effet des lettres argiennes[2]! Cependant, en Ionie aussi, c'est la technique à incisions qui l'emporte, mais non sans que les céramistes ioniens aient observé, à l'égard de cette technique, une réserve prolongée; au VIe siècle encore, en plein épanouissement du style à figures noires, ils cherchent souvent à rendre les détails des figures sans l'emploi d'incisions, à l'aide de lignes peintes en blanc par dessus le vernis.

La céramique des *Cyclades* a parcouru une évolution tout à fait analogue. Grâce aux importantes trouvailles de Théra, de Délos et de l'île de Rhenée, nous sommes en mesure de suivre dans cette région, mieux qu'en Ionie, l'évolution qui conduit du style géométrique à la peinture à figures noires. Le début du style archaïque, continuation immédiate du géométrique pur, peut être parfaitement étudié en détail dans le groupe nombreux de grandes amphores du »style de transition«, ordinairement attribuées à une fabrique eubéenne, mais originaires sans doute des Cyclades.[3] Les types d'animaux archaïques, surtout le lion, y sont communs, et ils y sont dessinés, entièrement ou en partie, au trait, par simple contour. L'atelier dont le chef-d'œuvre est l'œnochoé bien connue à tête de griffon, trouvée à Égine[4], doit être étroitement rattaché à celui dont est sorti le groupe mentionné ci-dessus, et a certainement été situé, lui aussi, dans une des îles. Une belle amphore de Théra[5] est sûrement une production, peut-être un peu plus ancienne, du même atelier, auquel il faut également attribuer une œnochoé de Cumes.[6] Sur ce vase les lions offrent des exemples de peinture au trait complètement développée; les contours sont tracés par une ligne de vernis, tandis que l'intérieur est rempli de couleur brun mat. Cette œnochoé présente encore l'intérêt spécial d'avoir été trouvée dans une tombe en compagnie de vases sicyoniens de l'époque des aryballes pansus (v. ci-d. p. 43), d'où il résulte que le commencement du style archaïque des îles coincide, au moins en partie, avec le style de transition de la poterie sicyonienne.

La suite de l'évolution peut s'étudier dans les trouvailles de Délos et de Rhénée. Avec les *amphores de Délos*[7] nous sommes déjà au delà du style de transition. La frise à fleurs de lotus a fait son apparition. Le décor est toujours dessiné au trait. Les riches trouvailles du grand tombeau de Rhénée, malheureusement trop peu connues encore, qui donnent au musée de Mykonos son importance éminente pour l'étude de la peinture céramique du style archaïque, trouvailles auxquelles s'ajoutent les récentes découvertes de Délos, provenant surtout de l'ancien Héraion, nous ont mis à même de connaître l'évolution du groupe nommé *vases de Milo*. Quelques prédécesseurs de cette catégorie, trouvés à Délos[8], représentent l'étape de transition entre la période purement géomé-

[1] Les fouilles de Milet me semblent avoir prouvé de manière décisive qu'on a eu raison de considérer cette ville comme lieu d'origine de la catégorie bien connue de vases archaïques, dite ordinairement »rhodienne«. Cette catégorie s'est trouvée richement représentée à Milet. Sa grande diffusion sur tous les pays grecs de l'Est, et sa rareté dans les colonies rhodiennes de Sicile, de même que son visible manque d'affinité avec le style géométrique de Rhodes, nous font également penser à Milet plutôt qu'à Rhodes. [2] Cf. Buschor, *Griech. Vasenmalerei,* 78. [3] *Thera* II, 198 sqq. *Athen. Mitt.* 1903, 183 sqq. *BCH* 1911, 371 sqq. [4] *Monum. dell' Inst.* IX, pl. 5, 1. *Athen. Mitt.* 1897, 259 sqq. Buschor, *Griech. Vasenmalerei,* 71, fig. 46. [5] *Thera* II, 212 sqq. [6] *Cuma*, pl. XXXII—XXXIII. [7] *Monuments Piot* XVI, pl. III. *BCH* 1911, 393 sqq. [8] *BCH* l. c., 381 sqq.

trique et le »style de Milo« proprement dit, style dont le développement est identique à celui du style milésien. La peinture au trait reste longtemps le procédé prédominant, et avec les célèbres amphores elle atteint son point culminant. Sur la pièce la plus grande et la plus importante du groupe, le vase d'Apollon et d'Artémis, elle présente le plus haut degré de perfection. C'est seulement après cette phase que commence le style à figures noires; alors les détails intérieurs sont indiqués à l'aide de lignes soit incisées, soit peintes sur le vernis, comme en Ionie, avec des retouches blanches, de façon à imiter les lignes incisées. Or, dans ce cas, on reconnaît facilement d'où vient ce style à incisions. Les riches matériaux du musée de Mykonos démontrent clairement qu'il utilise une catégorie d'ornements inconnus jusqu'à cette époque dans le style de Milo et dont l'origine est évidemment dans la céramique corinthienne: ornements en fleurs de lotus de types corinthiens, rosaces à quatre pétales et rosaces formées de grosses taches noires à bords dentelés et à traits incisés ou peints en blanc (pour plus de détails v. ci-d. p. 123). Dans le »style de Milo« le dessin au trait s'est donc prolongé sans interruption durant toute la période caracterisée sur le continent par le style sicyonien archaïque; le style à figures noires n'apparaît qu'au temps de la peinture corinthienne et il a été visiblement influencé par celle-ci.

La *céramique de Théra* semble occuper une place à part. On y resta très longtemps attaché au style géométrique, et, à proprement parler, on ne s'en éloigna jamais. Ce n'est que sur les vases de Théra les plus récents, vases qui appartiennent sans doute à une date assez avancée du VIIe siècle, que quelques motifs orientaux (frises à fleurs de lotus) réussissent enfin à pénétrer dans le système géométrique. En un cas seulement on rencontre des figures exécutées en silhouette noire à incisions[1], unique tentative de représentations humaines et animales (les représentations d'oiseaux mises à part) que possède la céramique en question. Et il est manifeste qu'il s'agit là d'imitations tout à fait accessoires d'une technique étrangère.

De la peinture archaïque de *Crète* nous ne savons presque rien. Le fragment bien connu d'un plat venant de Praesos[2], sur lequel se trouve une représentation d'Héraclès luttant contre un monstre marin, est complètement isolé et difficile à dater. A la peinture au trait, avec ou sans application de couleurs, il associe la silhouette à incisions.

L'évolution de la *céramique attique*, depuis la fin de la période géométrique jusqu'au plein épanouissement du style à figures noires, illustre de façon caractéristique la grande impressionnabilité de l'art attique et les particularités de la situation géographique d'Athènes dans le monde grec, situation qui l'exposait également à l'influence des îles et de l'Ionie et à celle du Péloponnèse. Toutes les idées nouvelles se rencontrent dans ce pays, tout y est accepté et essayé. Aussi les peintres attiques éprouvaient-ils de la difficulté à faire leur choix. On a souvent décrit comment cette hésitation entre les différents procédés techniques se révèle sur les vases protoattiques.[3] Il suffira d'en signaler ici les traits principaux. Tout d'abord la silhouette géométrique est remplacée par le dessin au trait, mais ce procédé n'est employé au début que pour certaines parties des figures, principalement la tête: les amphores de l'Hymette et de Picrodaphné, le vase Burgon, un cratère du musée de Munich[4], plusieurs aiguières du type de Phalère, etc., représentent cette première étape. Dans la seconde la peinture au trait apparaît complètement développée, telle qu'on la voit sur les fragments du Kynosarges[5] et sur une amphore de New-York.[6] En même temps s'introduit l'usage des couleurs, d'abord du blanc, plus tard également du rouge; elles sont soit peintes en retouches sur le vernis, soit appliquées directement

[1] *Athen. Mitt.* 1903, 136, *Beilage* VI, 4–7. [2] *BSA* X, pl. III. [3] V. par ex. Gisela Richter dans *JHS* 1912, 380 sqq. [4] *Jahrbuch* 1907, pl. I. [5] *JHS* 1902, pl. II–IV. [6] *JHS* 1912, pl. X–XII.

sur le fond d'argile. Parallèlement à ce progrès du dessin au trait, dont la marche est la même qu'en Ionie et dans les Cyclades, on a cependant pratiqué aussi l'incision; les fragments, trouvés sur l'Acropole, d'une grande amphore de style géométrique tardif[1] en offrent vraisemblablement l'exemple le plus ancien. M. PERNICE s'est fondé sur ces fragments pour émettre l'hypothèse que l'usage des lignes incisées dans la peinture céramique était une invention attique.[2] Mais le manque absolu de méthode et d'intelligence que révèle la manière dont ce procédé est utilisé au début, est décidément contraire à cette conjecture. Sur l'amphore de New-York mentionnée ci-dessus, vase où l'on trouve d'ailleurs employés tous les différents procédés de la peinture archaïque la plus ancienne, on constate aussi, ce qui est bien caractéristique, à côté de l'usage de l'incision, celui des deux autres manières de rendre les détails des figures, soit par des lignes peintes en retouches blanches sur le vernis, soit par des lignes réservées. Ce n'est que dans le groupe de vases protoattiques qui comprend la coupe d'Égine, le vase de Nessos, l'amphore du Pirée, etc., que les peintres attiques ont tiré enfin de toutes leurs expériences une conclusion décisive. La silhouette noire à incisions et à retouches peintes sur le vernis, c'est-à-dire »le style à figures noires«, remporte la victoire; mais l'Attique n'est arrivée à ce résultat qu'à une époque postérieure au développement du style archaïque de Sicyone, comme le montrent principalement les guirlandes de fleurs de lotus de la coupe d'Égine et de l'amphore de Nessos (v. plus loin p. 127).

Une série de grandes amphores, du type communément usité dans les Cyclades, provient d'*Érétrie*.[3] Elles illustrent les étapes d'une évolution qui va de la période géométrique, en passant par la peinture au trait, jusqu'à la floraison du style à figures noires. Cette série n'offre cependant que peu d'intérêt et présente un caractère provincial évident. La *Béotie* ne semble pas non plus avoir contribué au développement du style archaïque. Le groupe des coupes à pied décorées d'oiseaux volant est assez isolé; c'est une spécialité que les ateliers béotiens ont cultivée jusqu'à une époque très avancée, ainsi que la nécropole de Rhitsona nous l'a appris. Les phases les plus anciennes de la *céramique laconienne* sont encore très peu connues. On manque en particulier des matériaux nécessaires pour éclaircir l'époque de transition du style géométrique au style archaïque. Nous constatons que le dessin au trait a été également employé dans cette catégorie de vases, mais que c'est à la fin un style à figures noires assez original et très vivace qui l'emporte, celui qui est connu depuis longtemps sous le nom de »cyrénéen«. Quant à l'*Argolide méridionale*, nos connaissances ne sont pas beaucoup plus étendues. Une amphore de la nécropole de Tirynthe, reproduite ci-dessus *fig. 13*, représente les premiers efforts pour sortir du géométrique pur. Mais les éléments nouveaux ne consistent encore qu'en quelques grands ornements végétaux, semblables à ceux qu'on voit sur la poterie protoattique la plus ancienne. Plus tard quelques fragments de vases assez grands, provenant de l'Héraion d'Argos et d'Égine, qui sont sans doute des produits de l'Argolide du sud[4], attestent qu'une peinture à figures humaines dessinées, entièrement ou en partie, au trait, a succédé au »style de transition«. Dans ces vases on s'est servi aussi, çà et là, de lignes incisées, mais d'une manière complètement arbitraire et sans aucune méthode.[5] Il est probable que l'œnochoé d'Égine, malheureusement fort endommagée, sur laquelle sont représentés Ulysse et ses compagnons échappant à Polyphème[6], provient aussi d'Argolide. Sur cette œnochoé le procédé de la peinture au trait est en plein épanouissement; la couleur blanche y est appliquée soit en retouches sur le vernis, soit

[1] *Akropolisvasen* 345. [2] *Athen. Mitt.* 1895, 125. [3] Cf. l'aperçu de M. DUGAS, *Les vases d'Érétrie*, dans *Mélanges Holleaux*, 69 sqq., pl. II—III. [4] *Arg. Heraeum* II, pl. LXVII. *Athen. Mitt.* 1897, 308 sqq., fig. 31. [5] Cf. les observations de M. PALLAT dans *Athen. Mitt.* 1897, 310. [6] *Athen. Mitt.* 1897, 324, pl. VIII.

directement sur le fond d'argile à l'intérieur du contour tracé avec le vernis; il n'y a pas d'incisions. La peinture céramique de l'Argolide, mis à part naturellement les ateliers de Sicyone et de Corinthe, n'a jamais dépassé, à ma connaissance, l'étape représentée par ce vase.

Après ce résumé sommaire revenons aux vases sicyoniens. On remarque tout de suite combien dans sa progression le style archaïque de cette céramique diffère de celui des autres groupes de vases contemporains. A Sicyone aussi on a essayé d'abord, à la fin de l'époque des aryballes pansus, de la peinture au trait. Mais il ne s'agit là que de la première phase de ce procédé. Les types d'animaux du style de transition, cerfs, oiseaux et serpents, en présentent des exemples nombreux. Ordinairement ce n'est que la partie la plus importante des figures, la tête surtout, qui est dessinée au trait, par un simple contour, tandis que, pour le reste, la silhouette géométrique est conservée sans modification; quelquefois, les figures plus petites, oiseaux ou poissons, sont entièrement exécutées au trait, et en quelques lignes seulement. Dans aucun cas on n'a fait usage de couleurs à l'intérieur du contour. En même temps que cette ébauche de peinture au trait, on rencontre souvent, dès le style de transition, des lignes incisées pour indiquer les détails intérieurs. Les palmettes des œnochoés de la *pl. VI*, etc.[1], et avant tout le décor des deux aryballes mentionnés p. 60 sqq. (*fig. 42* et *pl. V, 6*), en sont des exemples caractéristiques.

Mais ce premier essai n'est suivi ni d'un dévéloppement continu de la peinture au trait, comme en Ionie et dans les Cyclades, ni d'une longue période d'expérimentation, comme en Attique. A partir du moment où les types nouveaux du style archaïque ont fait leur apparition sur les vases sicyoniens, le dessin au trait disparaît, autant dire, complètement. La silhouette noire prédomine à nouveau, quelquefois (toujours dans la classe A; v. les n°s 1, 3, 13, 20 et 21) sous une forme purement géométrique, mais ordinairement associée à l'incision. Et ce style à figures noires est en usage, non seulement pour tout le répertoire nouveau d'animaux orientaux, lions, panthères, sphinx, etc., mais aussi, dès le début, pour les figures humaines. Les exemples de peinture au trait qu'offre la décoration sicyonienne de style archaïque, sont si peu nombreux et si peu importants qu'il faut les signaler comme exceptions confirmant la règle. Sur l'aryballe n° 11 un petit oiseau est peint au trait (*pl. XXIII, 1 d*), de même sur le couvercle n° 23 la tête d'un homme; mais dans ce dernier cas on a employé aussi l'incision! Sur deux des aryballes les plus anciens de la classe B se voient également quelques têtes tracées au trait (la tête d'homme de la chimère sur le n° 33, *pl. XXVII, 1 b* et les têtes des sphinx sur le n° 35, *pl. XXVI, 5*). Sur le vase Macmillan (*pl. XXXI*) un des chevaux, au second plan de la zone ornée d'une course de cavaliers, est représenté par un simple contour, évidemment pour éviter une confusion avec les figures du premier plan. Enfin le petit oiseau semblable à un épervier, l'un des lions et le griffon de la frise d'animaux de l'aryballe n° 56 sont, entièrement ou en partie, exécutés au trait, méthode qui a été employée aussi pour les têtes du sphinx et des déesses de l'œnochoé Chigi (*pl. XL*). Voilà tout ce qu'on peut relever, comme emploi de la peinture au trait, dans le style sicyonien archaïque, tel que nous le connaissons jusqu'à présent. On n'y constate jamais de couleurs à l'intérieur des contours.

Si la peinture au trait n'a présenté aucune importance pour la céramique sicyonienne de style archaïque, en revanche la technique à incisions s'y est développée rapidement et d'une manière extrêmement sûre et régulière. Le défaut d'habitude et l'inexpérience, dont les vases les plus anciens (v. par exemple *pl. XX, 3 c*) portent l'empreinte, sont bientôt

[1] V. par ex. les animaux de l'aryballe figuré dans *Arg. Heraeum* II, 127, fig. 53, et le lécythe ibid. 130, fig. 59.

surmontés. Il ne faut pas attendre la classe B pour trouver l'incision maniée avec une fermeté et une précision admirables (v. par exemple la *fig. 53*). L'habileté technique des potiers sicyoniens ne se dément pas dans l'usage de ce procédé. Malgré les dimensions minuscules des dessins, l'incision est exécutée, dans le style archaïque complètement développé (classe B), avec une maîtrise et utilisée dans des proportions qui n'ont pas d'équivalents dans toute la céramique postérieure à figures noires. Une particularité caractéristique qui mérite d'être relevée, c'est que non seulement tous les détails intérieurs, mais aussi — contrairement à ce qui est de règle dans la peinture corinthienne ou attique — les contours sont incisés. Dans les pièces les plus soignées en particulier, ce procédé est employé de manière constante. Les scènes minuscules à multiples personnages de certains aryballes, par ex. le n° 52 (*pl. XXXII*), présentent des gravures d'une finesse et d'une élégance incomparables.

La réserve observée par les peintres sicyoniens à l'égard de la peinture au trait est parfaitement en accord avec la prudence dont ils font preuve dans l'adoption de la seconde nouveauté de l'époque, l'application de couleurs sur les figures. Jusqu'à une phase assez avancée du développement on n'a employé que le rouge, posé toujours en retouches sur la silhouette noire. Et même on ne s'est servi de cette couleur qu'avec beaucoup de modération; sur plusieurs vases de la classe A elle manque complètement. C'est seulement dans les aryballes n°s 46 et suivants qu'un changement s'est effectué. Les peintres sicyoniens ont alors cédé, eux aussi, au goût général pour une polychromie plus riche, à tendance réaliste, qui à la même époque se faisait sentir dans la peinture archaïque d'autres contrées. Mais cette transformation a revêtu des formes propres, caractéristiques. Dans quelques cas on a cherché à produire l'effet voulu en utilisant les moyens dont on disposait déjà; c'est ainsi que l'on a réussi, par l'emploi d'un vernis plus ou moins délayé, à nuancer les couleurs. Sur l'aryballe n° 46 — peut-être aussi dans d'autres cas — on a en particulier distingué de cette façon les parties nues des figures humaines. Sur plusieurs des aryballes n°s 46—56, de même que sur l'œnochoé Chigi, on a cependant employé, à cet effet, une couleur nouvelle gris brun ou brun clair, un ton de chair mat, semblable à celui dont on a fait usage sur les grandes amphores de Milo. Comme dans la peinture au trait, cette couleur est appliquée directement sur le fond d'argile. Mais en même temps les contours et les détails intérieurs sont incisés à la manière ordinaire du style sicyonien. Outre le »ton de chair«, les peintres sicyoniens se sont servis en deux cas (sur l'aryballe n° 53 et sur l'œnochoé Chigi), pour les cnémides et pour les cuirasses (probablement donc pour rendre la couleur du cuir), d'une couleur jaune posée en retouches sur le vernis. Le blanc n'apparaît qu'à la fin, sur le vase Chigi, où on en a fait usage pour les ornements en fleurs de lotus et dans l'étroite frise ornée de boucs courant (*pl. XL, 1 e*) peints sur le vernis. Il faut enfin noter, à ce propos, une petite particularité. Sur l'aryballe n° 53 l'épisème d'un des boucliers, un cygne (*pl. XXXIII, 1 c*), est réservé dans le fond de vernis noir, c'est-à-dire que le peintre, — par hasard et sans se douter du brillant avenir de son procédé, — a employé la technique que les peintres attiques devaient mettre en honneur au VIe siècle, c'est-à-dire la technique des vases à figures rouges.

On dira peut-être qu'il est assez difficile d'établir des comparaisons entre la peinture sicyonienne et les styles des autres régions, attendu que, pour la première, on est obligé de s'appuyer principalement sur l'art miniaturesque des petits aryballes, tandis que, pour les autres styles, on a affaire à de grands vases, permettant un décor d'exécution plus ample et plus large. Mais cette objection ne peut être considérée comme bien sérieuse. Les vases sicyoniens de dimensions plus grandes — v. par exemple *pl. XXV, XXXV, 3, XXXIX—XL* — ne présentent pas trace d'une distinction entre un style miniaturesque, qui aurait été employé pour les aryballes, et un style plus ample qui aurait

utilisé, pour d'autres types de vases, le dessin au trait. Au contraire, le caractère absolument homogène que présentent et la technique et le style dans tout l'ensemble de notre groupe, indépendamment des formes et des proportions des différents vases, ne permet pas de douter que les matériaux existants nous offrent de l'évolution de la série une image fidèle. Voici, par conséquent, la conclusion des observations précédentes: Dès le début du style archaïque et juste au moment où le dessin au trait commençait à se développer dans les autres groupes de vases, la peinture sicyonienne a abandonné ce mode de dessin pour s'engager dans une voie nouvelle, et repris l'usage de la silhouette noire, tantôt en lui conservant son ancienne forme géométrique (v. la »chasse au lièvre« de style subgéométrique et quelques vases archaïques), tantôt en en faisant le principe d'un style nouveau, le »style à figures noires«. C'est seulement lorsque celui-ci a atteint son développement complet que se fait sentir dans la céramique sicyonienne (aryballes n[os] 46—56 et vase Chigi) le goût du coloris naturaliste.

Le style à figures noires est donc sans doute une création de la céramique sicyonienne.[1] Nulle part il ne s'est développé aussi rapidement et d'une manière aussi régulière; nulle part non plus l'incision, son procédé le plus caractéristique, n'a été maniée avec autant de sûreté ni utilisée avec pareille abondance. De Sicyone il s'est répandu d'abord dans l'Attique voisine, où il a fini, après une longue lutte, par éliminer la peinture au trait. Plus tard il a continué sa marche du côté de l'Est. Le résumé qui précède nous a montré comment, par les modèles sicyoniens et corinthiens, il s'est introduit dans la céramique des Cyclades et de l'Ionie. Dès la fin du VII[e] siècle il est partout, en Grèce, le style dominant dans la peinture céramique, et il le restera jusqu'à l'époque où le style à figures rouges cherchera à réaliser, d'une manière nouvelle, les idées sur lesquelles était fondée la peinture au trait. — Reste à rechercher pour quelles raisons les peintres sicyoniens sont devenus justement sur ce point des initiateurs.

Ce qui distingue la peinture sicyonienne, au début du style archaïque, de celle des autres régions, ce n'est pas seulement une différence fortuite dans le choix de l'une ou de l'autre manière de peindre. La divergence a certainement des racines plus profondes. On ne peut guère douter que les différentes formes de la peinture au trait reflètent sur les vases des procédés correspondants de la grande peinture contemporaine. Les métopes de Thermos le démontrent clairement; ce sont des peintures de ce genre que les céramistes ont prises pour modèles. La tradition antique sur l'origine de la peinture, telle qu'on la trouve chez Pline, fait évidemment allusion à un dessin au trait de cette sorte, dessin dans lequel les couleurs sont appliquées en teinte unie et limitées par la ligne du contour (monochromata).[2] Le cas est différent pour le style à figures noires. En ce qui concerne les sujets et les types des figures, celui-ci dépend naturellement aussi de la grande peinture, de même que de tout le grand art contemporain. Mais la technique et l'effet extérieur sont indépendants de toute imitation. La silhouette noire n'a vraisemblablement jamais été usitée, ni sous sa forme purement géométrique, ni avec incisions, dans la peinture murale ou dans d'autres œuvres de la mégalographie. Elle a été inventée par les peintres céramistes et pour la peinture céramique, afin de remplir un rôle décoratif. L'usage des couleurs de retouche dans le style à figures noires est, de même, de nature purement décorative: le rouge, — plus tard aussi le blanc, — a été

[1] Cf. M. Pfuhl dans *Gött. gelehrt. Anz.* 1915, 341. [2] *Hist. nat.* XXXV, 15: Graeci autem alii Sicyone, alii aput Corinthios (picturam) repertam (affirmant), omnes umbra hominis lineis circumducta, itaque primam talem, secundam singulis coloribus et monochromaton dictam postquam operosior inventa erat, duratque talis etiam nunc. Inventam liniarem a Philocle Aegyptio vel Cleanthe Corinthio primi exercuere Aridices Corinthius et Telephanes Sicyonius, sine ullo etiamnunc hi colore, iam tamen spargentes linias intus.

traité comme un simple ornement et appliqué sur les figures d'après des règles conventionelles, en vue d'un effet exclusivement décoratif.

C'est une coïncidence singulière que le style à figures noires ait été créé justement dans la contrée où la tradition ancienne, transmise par Pline et citée ci-dessus, a placé, à peu près au même moment, l'origine de la peinture au trait. Si les villes de Sicyone et de Corinthe sont mises par Pline au premier plan, cela est dû probablement aux sources de cet auteur. En effet, les traces d'autres traditions, qui localisent dans d'autres contrées et rattachent à d'autres noms la même invention, ne font pas complètement défaut.[1] Cependant, dans plusieurs des plaques peintes de Pente-Skouphia, monuments provenant d'une époque un peu plus avancée que celle dont il s'agit ici, nous avons des témoins de la prospérité du dessin au trait dans les environs de Corinthe. Quoi qu'il en soit, le fait que la peinture sicyonienne a montré une aussi grande réserve à l'égard du procédé habituel de la mégalographie est, en vérité, tout à fait d'accord avec le sens remarquable des buts et des limites de la peinture décorative que nous avons eu lieu de relever souvent comme trait caractéristique des peintres sicyoniens. Mais cela ne suffit pas à expliquer la façon nouvelle dont ce sens se manifeste dans le style à figures noires. Il est peu probable que celui-ci soit né spontanément dans la peinture céramique, car, d'une part, l'emploi de l'incision est un élément étranger aux procédés techniques de la peinture, et, d'autre part, le style nouveau a été lié dès le début à un fonds de motifs et de sujets inconnus jusqu'alors dans la peinture sicyonienne, circonstance souvent signalée, dans ce qui précède, comme un point capital. Autrement dit, nous sommes obligés de supposer un groupe de modèles qui a fait justement à cette époque son apparition à l'horizon des céramistes sicyoniens et qui a exercé une influence décisive sur le développement du style archaïque de Sicyone, tant au point de vue des sujets qu'à celui de la technique.

En fait il n'y a guère de doute sur le genre de ces modèles. Il semble évident que les lignes incisées imitent la gravure des objets en métal. L'emploi de couleurs de retouche sur fond noir vise sans doute à produire le même effet décoratif que l'incrustation de matières diverses dans les ouvrages métalliques. Nous reviendrons plus loin sur l'importance qu'a eue la métallurgie pour la peinture archaïque de Sicyone.

3. Les ornements à entrelacs et à fleurs de lotus.

L'extrême variété du décor de l'épaule est un trait caractéristique des aryballes de la classe A. Les peintres tâtonnent pour trouver la meilleure solution possible. Déjà dans cette classe des entrelacs de différentes sortes jouent un rôle important. Mais c'est seulement dans la classe B qu'ils arrivent, pour ainsi dire, à régner souverainement, et ils s'y combinent avec un élément tout à fait nouveau, la fleur de lotus. De cette combinaison naissent des types d'ornements qui, dans l'histoire de l'ornementation végétale en Grèce, prennent une importance durable. Il vaut la peine d'étudier en détail l'origine de ces types et leurs formes les plus anciennes, d'autant plus que cet examen est de nature à éclaircir les rapports entre les différentes écoles de l'archaïsme naissant. M. Boehlau a déjà consacré à cette importante catégorie d'ornements quelques observations[2] qui, pour la plupart, sont encore valables. Mais aujourd'hui les matériaux sont bien plus nombreux et permettent, par conséquent, une explication plus complète.

Considérons d'abord les *entrelacs* tels qu'ils se présentent avant de se combiner

[1] Athenagoras, *Πρεσβεία περὶ Χριστιανῶν*, XVII; Geffcken, *Zwei griech. Apologeten*, p. 133 (Overbeck, *Schriftquellen* 381). — Diels, *Laterculi Alexandrini*, 6 (*Abhandl. Berl. Akad.* 1904). [2] *Nekropolen*, 109 sqq.

avec la fleur de lotus. Nous les avons déjà rencontrés sur les vases les plus récents du style de transition, mais nous en avons remis jusqu'à présent l'étude détaillée pour pouvoir examiner en même temps toute la suite de l'évolution.



Fig. 58. Décor de l'épaule de l'aryballe n° 12 (*pl. XXIII, 2*).

Sur les deux magnifiques œnochoés de Cumes (*pl. VI*) et sur la pyxis de l'Héraion d'Argos (*fig. 33 et 41*), ces entrelacs se déploient de manière extrêmement riche, tantôt isolés, tantôt — le plus souvent — associés au gland (v. ci-d. p. 59). Un autre motif en forme de gland à tige enlacée est représenté dans la *fig. 40, 2*. Les mêmes ornements se retrouvent au début du style archaïque. Renvoyons au gland du grand skyphos n° 25 (*pl. XXV, 1 b*) et aux entrelacs de la pyxis n° 19 (*pl. XXIV, 3*).



Fig. 59. Décor de l'épaule de l'aryballe n° 7 (*pl. XXI, 2*). — D'après Boehlau, *Nekropolen*, 110, fig. 61.

Dans le décor de l'épaule des aryballes archaïques les plus anciens ces entrelacs prennent des aspects nouveaux. Le type que l'on voit sur l'aryballe n° 17 (*pl. XXI, 6*), où ils présentent la forme de huits enchaînés, est peu fréquent. Le même type réapparaît sur un des aryballes de la classe B (n° 42, *pl. XXIX, 1 a*), mais sans jamais prendre d'importance dans l'ornementation sicyonienne. Deux autres types jouent un rôle beaucoup plus grand. L'un, *fig. 58*, se retrouve presque identiquement sur les n°s 11 et 12, et, un peu différent, sur l'épaule du n° 16 (*pl. XXI, 4*). Le second s'en distingue par le sens de la bande enlacée qui est toujours tournée dans la même direction, de façon que les nœuds soient tous du même côté. La *fig. 59* montre la forme la plus simple (n° 7, *pl. XXI, 2*). Le même type, mais plus richement développé et plus compliqué, se voit sur un des aryballes les plus anciens de la classe B (n° 33, *pl. XXVII, 1 c*).



Fig. 60. Amphore attique, au musée de New-York. D'après *JHS* 1912, 377, fig. 3. H. 1,085.

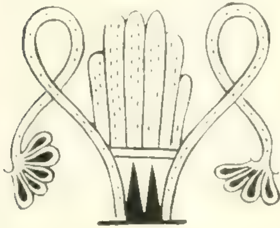
Dès longtemps avant que la fleur de lotus fasse son apparition, les entrelacs jouent donc, dans l'ornementation sicyonienne, un rôle prédominant.

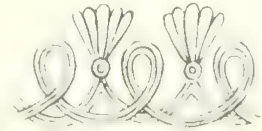
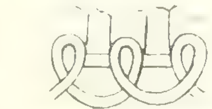
On ne s'étonne pas de retrouver en Attique un décor d'enlacements tout à fait analogue, et là aussi précisément sur les vases géométriques les plus récents et sur les vases de style archaïque les plus anciens. Les huits se trouvent sur le cratère Burgon. L'amphore du Pirée et surtout celle de Nessos au musée de New-York (*fig. 60*) présentent une série d'entrelacs isolés. Le motif reproduit par la *fig. 61* offre la parenté la plus étroite avec le gland sicyonien à tige enlacée; il se trouve sur le col d'une amphore attique du Louvre[1], qui date de la fin de l'époque géométrique. Extrêmement communs sont les entrelacs continus à nœuds tournés toujours du même côté (comp. *fig. 59*).[2] Les enlacements attiques ont ordinairement un caractère tout géométrique. Mais, dans les groupes de traits ou de bandes transversales qui enchaînent les nœuds des bandes enroulées et auxquels s'ajou-

[1] N° d'inv. CA 1960, trouvée en Béotie. [2] Couve-Collignon 469, pl. XX. Stackelberg, *Graber der Hellenen*, pl. IX, 1. Gardner, *Ashmolean Vases*, n° 18, fig. 4. *Jahrbuch* 1887, 57, fig. 23. *Ἀρχ. Ἐφημ.* 1916, 29, fig. 15—16 et fig. 18.

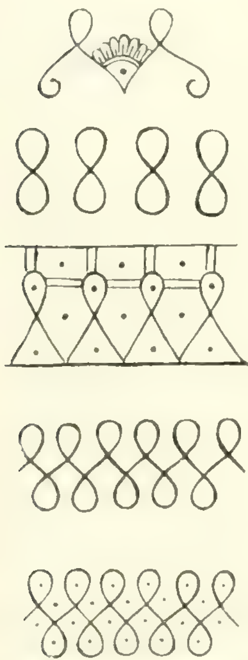
tent souvent des motifs linéaires remplissant les angles, nous avons sans aucun doute une reproduction géométrisée des ornements végétaux avec lesquels les entrelacs du style sicyonien se combinent de manière analogue.

Les entrelacs continus pareils à ceux de la *fig. 59* se trouvent aussi sur d'autres produits du continent. Nous les rencontrons sur des fragments en bronze provenant de l'Acropole d'Athènes (*fig. 62—63*) et sur un fragment d'Olympie.[1] Il est probable que le dessin d'un vase laconien à reliefs dérive du même ornement.[2]


Fig 61 Ornement du col d'une amphore attique à décor géométrique. Musée du Louvre.

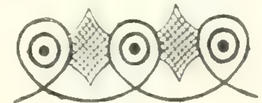
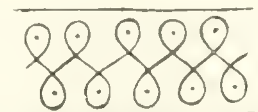


Fig 62 63 Ornements de fragments de bronze de l'Acropole d'Athènes. Musée National d'Athènes.

Les vases archaïques les plus anciens d'Érétrie nous offrent un autre groupe d'enlacements. Leur affinité avec l'ornementation en entrelacs de la Grèce continentale est évidente, et pourtant il y a une différence sensible. Dans quelques cas, il est vrai, nous retrouvons les mêmes formes ou des formes semblables (*fig. 64—66*), mais le type qui prédomine de beaucoup manque complètement sur le continent; c'est une ligne enlacée continue dont les nœuds sont disposés alternativement à droite et à gauche et qui ne porte ni bandes transversales, ni palmettes, ni remplissage géométrisé des angles, etc. (*fig. 67—68*).[3] Aussi n'est-il pas possible, comme l'ont fait MM. Boehlau et Nilsson[4], de faire dériver les enlacements du continent de ceux d'Eubée. Du reste, les grossiers entrelacs d'Érétrie ne constituent évidemment pas une ornementation originale et indépendante, mais sont la reproduction médiocre et provinciale de modèles étrangers.


Fig 64 68 Ornements de vases d'Érétrie, au Musée National d'Athènes.

Sur ce point — comme sur beaucoup d'autres — il est probable que les vases d'Érétrie ont emprunté à la céramique des Cyclades. Dans le style de Milo nous retrouvons la ligne continue d'entrelacs, et, de même qu'en Eubée, elle s'y présente tantôt avec la forme qui prédomine sur le continent (*fig. 69*), tantôt, et plus souvent, avec celle qui est préférée à Érétrie (*fig. 70*).

Si enfin nous suivons l'ornementation en entrelacs du côté de l'Est, nous n'y rencontrons aucun exemple des types du continent, tandis qu'au contraire les entrelacs continus avec la forme purement linéaire sans décor végétal, comme nous les montrent les *fig. 67, 68 et 70*, sont un motif très en faveur sur des pithos à décor en relief de Rhodes, de la Carie et d'Halicarnasse[6], sur des vases milésiens (v. *fig. 71*) et dans la céramique ionienne d'autres régions.[7]



Fig 69 70. Ornements de vases (style de Milo) du musée de Mykonos.

[1] *Olympia* IV, 742, pl XLII [2] Perrot Chipiez IX, 164, fig 81 [3] V. par ex Collignon-Couve 665, pl. XXVIII; Nicole 888, pl. VII; *Mélanges Holleaux*, pl. III. [4] *Nekropolen*, 111. *Jahrbuch* 1903, 142. [5] Cf *BCH* 1911, 409, fig 67 [6] Salzmann, *Necropole de Camiros*, pl XXVII *Athen Mitt* 1896, pl VI Un pithos au Louvre provenant d'Halicarnasse. [7] *Monum dell' Inst* IX, 5, 2 Kinch, *Vroulia*, 220, fig 107 Sieveking-Hackl

Il semble que nous nous soyons maintenant rapprochés de la région originaire de l'ornementation que nous examinons. Sur des cachets et sur des cylindres hittites les enlacements de différentes sortes jouent un rôle prédominant, entre autres justement les entrelacs continus de la forme connue dans les contrées grecques de l'Est, dans les Cyclades et dans l'île d'Eubée[1]; de plus, d'autres dessins très compliqués en entrelacs se retrouvent, exactement avec la même forme, dans les métopes d'un certain groupe de vases milésiens[2], de même que sur des travaux ioniens en métal.[3] Malgré la différence considérable de date, on a donc tout lieu de rattacher à l'ornementation hittite en entrelacs celle de la Grèce orientale d'époque postérieure.

Or, on ne peut guère douter que toute cette décoration d'entrelacs de la Grèce orientale et celle que nous avons rencontrée sur le continent, ne soient des dérivés différents de la même série de motifs, dont l'origine doit donc être probablement cherchée sur le territoire hittite. Mais il semble aussi évident que les entrelacs sicyoniens et attiques ne peuvent pas descendre directement de ceux de la Grèce orientale, et que l'inverse n'est pas non plus possible; d'une part, en effet, le type qui domine dans l'Est, les entrelacs continus à nœuds disposés alternativement d'un côté et de l'autre, ne se voit jamais sur le continent, tandis que les entrelacs continentaux à nœuds tournés tous du même côté, de même que les différentes formes d'entrelacs isolés, n'existent pas du tout dans l'ornementation de la Grèce orientale; d'autre part, les enlacements de l'Est, conformément à ce qui a lieu dans l'art hittite, se présentent avec une forme purement linéaire, tandis que les enlacements sicyoniens et attiques ont pour trait caractéristique de se combiner ordinairement avec des palmettes, des corolles de fleurs, ou un remplissage géométrisé des angles. Malgré les éléments communs, on constate donc une différence incontestable entre l'ornementation de la Grèce orientale et celle des contrées grecques occidentales. Les Cyclades et, avec elles, l'île d'Eubée occupent une place intermédiaire, en relation avec l'Est et l'Ouest.



Fig 71 Œnochoé du musée de Berlin D'après Prinz, *Funde aus Naukratis*, pl II, c H. 0,30.

L'analyse du second élément principal de l'ornementation florale de Sicyone, la *fleur* elle-même, nous conduit à la même conclusion.

Les *figures 72—78*, complétées par les figures de nos planches, font amplement connaître les types de fleurs des vases sicyoniens. En les examinant, on se rendra facilement compte que, malgré les nombreuses différences de détail, ils se ressemblent cependant d'une manière frappante et représentent évidemment le même type fondamental.

La caractéristique de celui-ci est avant tout le réceptacle large et vigoureux. En

149, fig. 54. Prinz, *Funde aus Naukratis*, pl. II. *Arch. Anz.* 1911, 235, fig. 42 et 1912, 378, fig. 70. *Athen. Mitt* 1903, *Beilage* XXIII, 4. Hogarth, *Excavations at Ephesus*, 220, fig. 47. *BCH* 1893, 428, fig. 3. Une amphore de Myrina au Louvre, salle B, 561. [1] V. par ex. Perrot-Chipiez IV, 771, fig. 382; *Rev. archéol.* 1898, t. XXXII, 421 sqq., pl. IX; Delaporte, *Catal. des cylindres orientaux de la Bibl. Nationale*, 649, pl. XXXVIII; L. Messerschmidt, *Corpus inscr. Hettit.* (dans *Mitt. der vorderasiat. Gesellsch.* 1900), pl. XLIII, 1 a. Cf. Furtwängler, *Gemmen* III, 7. [2] Comp le cachet chez Delaporte, cité ci-d., avec la coupe de Kinch, *Vroulia*, pl. 18, 2 a. [3] Hogarth, *Excavations at Ephesus*, pl. X, 5.



Fig. 72.



Fig. 73.



Fig. 74.



Fig. 76.



Fig. 75.



Fig. 77.

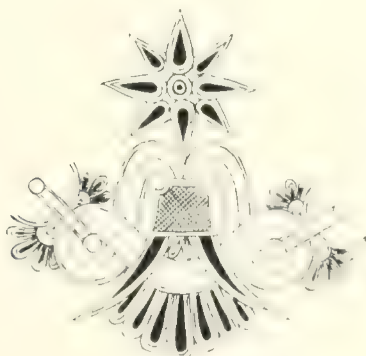


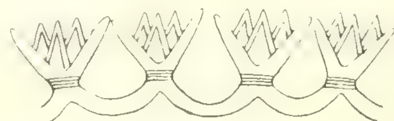
Fig. 78.

Fig. 72 - 78. Ornements sicyoniens à fleurs de lotus. Fig. 72 d'après l'aryballe n° 36, fig. 73 d'après n° 39, fig. 74 d'après n° 56, fig. 75 d'après n° 51, fig. 76 d'après n° 53, fig. 77 d'après l'alabastre n° 79, fig. 78 d'après l'aryballe globulaire n° 83.

un seul cas (*fig. 72*) il est arrondi; ordinairement il est carré, les angles étant allongés souvent en forme de petites spirales (*fig. 73 et 77, pl. XXVIII, 3 a et XXXI, 1 d*). L'intérieur du réceptacle est le plus fréquemment occupé par un quadrillé serré (*fig. 73, 77 et 78*); quelquefois il est entièrement peint (*fig. 75, pl. XXVI, 4*) et, dans un seul cas (*fig. 72*), décoré de petites spirales. Presque toujours cette partie est séparée des pétales par une bande transversale non peinte qui, parfois, se continue le long du contour du réceptacle. Sur quelques vases qui, à d'autres égards aussi, représentent un style plus raffiné, une tendance se fait sentir à agrandir la corolle aux dépens du réceptacle. Celui-ci diminue peu à peu; il devient moins massif et moins considérable. Sur l'aryballe nº 51 il a déjà été fortement réduit (*fig. 75*), sur le nº 53 il s'est rétréci jusqu'à ne former qu'une bande étroite, mais pourtant il est encore complet (*fig. 76*). Sur les nºs 52 et 56 il n'en reste plus que l'ébauche (*fig. 74*; *pl. XXXII, 1 c*). Enfin les fleurs des aryballes nº 34 (*pl. XXVI, 3*), nº 35 (*pl. XXVI, 5 a*) et nº 43 (*pl. XXIX, 2 b*) présentent des formes spéciales, qui ne sont sans doute que des reproductions mal comprises du type ordinaire.


Fig 79. Guirlande de fleurs de lotus. Style milésien ancien.

La corolle consiste le plus souvent en deux pétales pointus, entre lesquels est tendu un arc portant une palmette en éventail (*fig. 72, 73 et 78*). En un seul cas (aryballe nº 34; *pl. XXVI, 3*) on voit, à la place de la palmette, trois pétales triangulaires. Sur l'alabastre nº 79 le remplissage entre les deux pétales extérieurs a tout à fait disparu, évidemment faute de place, ou a été réduit à quelques petits pétales rudimentaires (*fig. 77*). En dehors de la fleur ordinaire à deux pétales, on en rencontre aussi d'autres où un troisième pétale sort du réceptacle entre les deux pétales extérieurs. Les espaces intermédiaires entre les trois pétales sont remplis alors ou de palmettes en éventail (*fig. 75, 76*; *pl. XXX, 1 c*) ou de pétales rudimentaires (*fig. 74* et les fleurs sur la tête du sphinx représenté *pl. XXXV, 3 b*). Ces fleurs à trois pétales ne se trouvent que sur des vases dont le style atteint un haut degré de perfection. Nous pouvons donc conclure sans aucun doute qu'elles représentent, dans l'ornementation sicyonienne, un développement de la fleur primitive à deux pétales.


Fig 80. Guirlande de fleurs de lotus. D'après un bouclier crétois.

La riche variété des détails tient évidemment, dans les fleurs sicyoniennes, à leur caractère décoratif très net. Ce sont des fleurs conventionnelles, sans aucune relation directe avec les modèles naturels, et qui laissent par suite, pour les détails, le champ libre au dessinateur. Il a donc pu facilement se produire une fusion d'éléments n'ayant tout d'abord aucun rapport entre eux. Que le type des fleurs sicyoniennes se soit créé de cette manière, c'est ce que me paraît démontrer l'histoire de sa formation.

Pour comprendre cette histoire il est nécessaire de faire connaître les types les plus anciens de l'ornementation florale en Grèce, mais cela d'une façon tout à fait sommaire, seuls les points capitaux ayant ici de l'importance. On sait que deux fleurs profondément différentes, la *»fleur de lotus«* et la *»fleur de lis«*, en constituent les éléments fondamentaux; elles ont passé de l'ornementation égyptienne et orientale, où elles jouaient toutes deux un rôle prédominant, dans celle des Grecs. Étudions d'abord la fleur de lotus.

Dans l'art archaïque le plus reculé elle se présente avec deux formes principales,

qui dérivent évidemment toutes deux de la fleur de lotus égyptienne-orientale, mais qui n'en diffèrent pas moins considérablement l'une de l'autre.

Dans l'art ionien, c'est le lotus bien connu des vases milésiens qui prédomine; il comprend deux pétales extérieurs en forme de poire, mais longs et étroits, qui se touchent, sans se confondre, par les extrémités inférieures; entre eux se voient les pétales intérieurs, trois le plus souvent, en forme de losanges (*fig. 79*). Le prototype est le lotus phénicien-chypriote, à deux pétales extérieurs et trois intérieurs.[1] Mais la manière spéciale dont la fleur est dessinée — avec les deux pétales extérieurs ne se rejoignant pas dans un réceptacle commun — est grecque et n'a pas de pendant en Orient. On peut comparer, pour saisir la différence, les guirlandes des boucliers crétois provenant de l'antre de l'Ida (*fig. 80*)[2], où le type de la fleur se rattache étroitement aux modèles phéniciens-chypriotes. Tout le monde connaît la place prépondérante que tient, sous différentes formes, le type milésien de la fleur de lotus dans l'ornementation florale la plus ancienne de l'Ionie (vases milésiens et samiens, situles de Daphnae, sarcophages de Clazomènes, etc.). Dans le style milésien tardif — celui que M. Boehlau a appelé *spätmilesisch* — la fleur est souvent peinte entièrement en silhouette noire, de sorte que les pétales extérieurs se confondent (*fig. 81*).[3]


Fig. 81. Guirlande de fleurs de lotus. Style milésien récent.

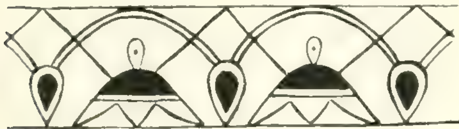

Fig. 82.


Fig. 86.


Fig. 83.


Fig. 87.


Fig. 84.


Fig. 88.


Fig. 85.

Fig. 82—88. Guirlandes de fleurs de lotus. Style de Milo. Dessinées d'après des vases des musées de Mykonos et de Delos.

[1] Fr. Poulsen, *Orient und frühgriech. Kunst*, 10 et 89. — [2] *Museo Italiano* II, pl. VII et IX. — [3] Cf. Kinch, *Vroulia*, 195.

Dans les Cyclades c'est un type tout autre de la fleur de lotus que nous rencontrons. Les *figures 82 à 88* reproduisent des guirlandes qui proviennent de vases du style de Milo appartenant aux musées de Mykonos et de Délos. Le type de la *fig. 82* prend place en tête de la série. Il est particulier à de petites hydries à large panse, dont le décor est de caractère très ancien (il conserve un assez grand nombre de dessins géométriques, entre autres le méandre; les ornements en spirales ne prédominent pas encore; pas de couleurs en retouche). C'est la même guirlande avec le même type de lotus que nous voyons sur des fragments de vases déliens.[1] Dans la phase suivante de l'évolution du style, celle que représentent, par exemple, l'amphore d'Apollon et d'Artémis et les autres grandes amphores, nous retrouvons encore ce type, qui présente maintenant diverses variétés (*fig. 83—85*).[2] Certainement il dérive aussi du lotus phénicien-chypriote. Mais la différence qui le distingue du type milésien (*fig. 79*) est bien frappante. La fleur se compose d'un réceptacle large et lourd, souvent rempli d'un quadrillé serré et portant une corolle à trois, quatre ou cinq pétales pointus. Entre la corolle et le réceptacle on voit toujours une ou plusieurs bandes transversales. Outre ce type, on rencontre cependant çà et là, sur les vases du style de Milo de cette époque, des guirlandes avec d'autres formes de la fleur de lotus (*fig. 86—88*). Ces formes rappellent en partie des types tardifs du lotus milésien, comme, par exemple, celui de la *fig. 81*, et sont dues peut-être à des influences de l'Est. Mais le quadrillé des pétales intérieurs et la bande transversale des fleurs renversées de la guirlande *fig. 86* sont évidemment empruntés au lotus ordinaire du style de Milo.

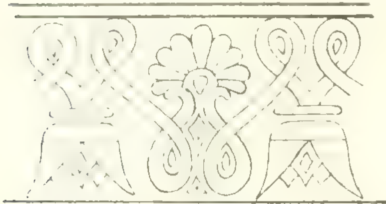


Fig. 89. Guirlande d'après un pithos crétois à reliefs. Au musée de Candie.

Ce type n'est pourtant pas du tout une particularité des vases de Milo. C'est le même que l'on retrouve sur une des amphores les plus récentes du style géométrique de Théra.[3] Nous le voyons, de plus, sur un pithos à décor en relief venant de Sitia, dans l'Est de la Crète (*fig 89*)[4], et sur les cuirasses en bronze d'Olympie (*fig. 90*).[5] Enfin c'est justement de ce type du lotus que dérive visiblement la fleur sicyonienne ordinaire (cf. *fig. 72 à 78*). Le réceptacle large et lourd, le quadrillé et la bande transversale en haut sont autant de traits communs qui rendent manifeste leur affinité. Au type sicyonien se rattachent les formes les plus anciennes de la fleur de lotus appartenant à d'autres styles du continent, aux vases attiques et corinthiens aussi bien qu'aux diadèmes en bronze à frises de lotus (v. *fig. 103* ci-dessous).



Fig 90. Guirlande d'après une cuirasse en bronze d'Olympie.

Tandis que le type milésien du lotus est particulier à la Grèce orientale et manque complètement dans le plus ancien art archaïque du continent, la forme de fleur des

[1] *Monuments Piot* XVI, pl. III. *BCH* 1911, 395, fig. 52. [2] Cf. Conze, *Melische Thongefässe*, pl. I, 5; *BCH* 1911, 409, fig. 67; *Revue de l'art ancien et moderne* 1912, I, 343. [3] *Thera* II, 142, fig. 339. [4] Au musée de Candie. Inédit. Forme et décor du type crétois ordinaire, semblables par ex. à ceux du pithos de Priniá reproduit dans *Annuario della scuola di Atene* 1914, 66, fig. 35. Autour du col, deux files de rosaces; sur l'épaule, série de cercles concentriques; autour de la partie la plus large de la panse et limitée en bas par une bande en spirales, large frise à fleurs de lotus, dont le motif est reproduit *fig. 89*. [5] *Olympia* IV, pl. LVIII, LIX

vases de Milo et du continent apparaît décidément comme le type propre de la Grèce occidentale. Dans l'archaïsme le plus ancien de l'Ionie elle fait complètement défaut.

L'examen des fleurs nous ramène donc à l'opposition primitive entre l'art grec des régions orientales et celui des régions occidentales, opposition qui ressortait également de l'étude des entrelacs. Seulement à une phase assez avancée la différence s'efface dans une certaine mesure. Et il est très intéressant de constater que ce rapprochement, conformément à ce qui a été dit ci-dessus de l'origine et de la diffusion de la peinture à figures noires, est le résultat d'une influence du continent sur les styles de l'Est plutôt que d'une influence en sens inverse. Les *fig. 91 et 92* représentent des ornements en fleurs de lotus appartenant à la phase la plus récente du style de Milo, phase dans laquelle ils sont associés aux rosaces, semblables à celle de la *fig. 93*, aux ornements de remplissage du genre corinthien et à la peinture à figures noires, le tout étant évidemment une imitation du style corinthien. Dans la région ionienne les mêmes types corinthiens de fleur de lotus se trouvent, à côté de formes dégénérées du lotus milésien, sur les vases de Naucratis[1] qui, à d'autres égards aussi, ont visiblement subi l'influence corinthienne.

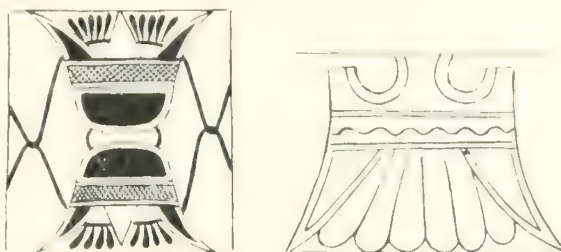


Fig 91 92 Fleurs de lotus, dessinées d'apres des vases du musee de Mykonos

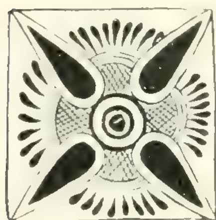


Fig 93 Ornement d'un vase du musée de Mykonos.

La palmette que nous voyons dans un grand nombre des fleurs sicyoniennes, n'appartient cependant ni au type de lotus propre aux régions de l'Ouest ni au type propre à celles de l'Est ni aux modèles orientaux courants. Il reste donc à examiner comment elle a été introduite dans le lotus. Cette recherche nous amène au second élément fondamental de l'ornementation florale en Grèce, à la fleur, désignée ordinairement sous le nom de »fleur de lis«[2], qui a pour marque distinctive les volutes formées par les deux sépales. La palmette est intimement liée, déjà dans l'ornementation égyptienne, à ce type de fleur, mais elle l'est surtout à la forme spéciale que lui donne l'art phénicien-chypriote.[3] A côté de la fleur de lotus, les Grecs trouvaient sur leurs modèles ce lis phénicien avec une palmette entre les deux volutes (*fig. 94*). De même qu'ils tirèrent du lotus des types nouveaux et originaux, ils adoptèrent la fleur à volutes dans leur ornementation et lui donnèrent diverses formes nouvelles. Tantôt ce sont soit les volutes elles-mêmes soit la palmette qui se développent considérablement aux dépens du réceptacle, plusieurs des grands ornements à spirales et à palmettes des différents »styles de transition« (vases protoattiques, vases de Milo, etc.) doivent certainement leur origine à une transforma-

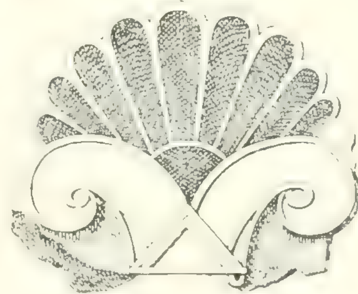


Fig. 94. Fragment d'ivoire, trouvé à Nimroud D'après J. Lange, *Det joniske Kapitæls Oprindelse*, pl. I, 8.



Fig. 95. D'après Kinch, *Vroulia*, fig. 118 m

[1] P. ex. dans le décor polychrome des exemplaires représentés dans *Naukratis* I, pl. VII, 8, 9 et II, pl. VIII, 2. — [2] La description du modèle naturel de cette fleur n'a aucun intérêt ici où nous ne nous occupons que des types ornementaux. Sur cette question v. Thiersch dans *Zeitschr. für Gesch. der Architectur* 1907/08, 260 sqq. et Reinhold Wurz, *Spirale und Volute* (Munich 1914). — [3] V. surtout Thiersch, l. c.

tion de ce genre du lis —; tantôt, au contraire, le caractère réaliste de la fleur se conserve, et les volutes disparaissent. Dans ce dernier cas le lis se confond tout naturellement, comme il faisait déjà dans l'ornementation phénicienne-chypriote[1], avec la fleur de lotus. Il n'est pas difficile de signaler, dans l'art grec le plus ancien, beaucoup de produits de cette contamination. Une fleur comme celle de la *fig. 95* (provenant d'un vase milésien) ressemble plutôt, par la forme des deux pétales extérieurs, à une fleur de lotus. Mais la palmette en éventail, ainsi que le triangle central du réceptacle, font penser au »lis« phénicien dont ce triangle est justement un trait caractéristique (cf. *fig. 94*). A une étape postérieure de l'évolution du style milésien la distinction entre le véritable lotus et la fleur qui contient une palmette est devenue impossible. On n'a, pour s'en convaincre, qu'à comparer les fleurs de la *fig. 96* avec celles de la *fig. 81*. La fleur de la *fig. 97* (provenant d'un vase du style de Milo) est, par sa forme extérieure, une fleur de lotus, mais le pétale du milieu en forme de massue a été emprunté à la fleur de lis. Inversement les grandes spirales de la *fig. 98* dérivent évidemment des volutes du lis, tandis que les pétales pointus et le quadrillé tirent leur origine du lotus.



Fig 96. D'après Kinch, *Vroulia*, pl. 24,6 c.



Fig. 97. D'après un vase du musée de Mykonos.

Manifestement la fleur de lotus à palmette des vases sicyoniens est due à une confusion de ce genre entre le lis et le lotus. De là vient en particulier le manque frappant de précision que nous avons relevé plus haut comme caractéristique du type de fleur sicyonien. Tantôt ce sont les particularités du lotus, tantôt celles du lis qui dominent dans l'ensemble. Les spirales qui terminent les pétales extérieurs de l'étrange fleur de l'aryballe n° 43 (*pl. XXIX, 2 b*) sont peut-être encore une réminiscence des volutes du lis. Du moins cette contamination des deux types fondamentaux explique-t-elle certainement l'hésitation, constatée plus haut, entre deux ou trois pétales. Dérivant du lis, la fleur sicyonienne ne peut avoir en vérité que deux pétales. Telle est aussi, comme nous l'avons démontré, sa forme originaire. Plus tard, sous l'influence de la véritable fleur de lotus, un troisième pétale est intercalé au milieu de la palmette. Cette hésitation entre deux ou trois pétales, que montre le lotus à palmette, continue, on le sait, à se faire sentir dans l'ornementation florale du continent, bien après la céramique sicyonienne.[2]



Fig. 98. Fleur »mélienne«, d'après Conze, *Melische Thongefässe*, pl. I

[1] Les exemples de cette confusion sont fréquents, surtout sur les vases chypriotes et sur les coquilles dites *tridacna*; cf. Poulsen, *Orient und frühgriech. Kunst*, 69 sq. [2] Cf. Thiersch, *Tyrrhenische Amphoren*, 70.

Après avoir considéré les éléments de l'ornementation florale de Sicyone, nous allons examiner maintenant les combinaisons dans lesquelles entrent ces éléments. Les formes fondamentales en sont bien connues depuis les recherches de MM. Riegl[1] et Boehlau.[2] Et là aussi nous voyons le même évident contraste entre l'Ionie et le continent.

Au commencement de l'archaïsme la *guirlande à arcs*, composée d'une série de fleurs ou de boutons, tous tournés du même côté et réunis par des arcs rigides — seule forme, pour ainsi dire, de guirlande de fleurs que possède l'art oriental — domine entièrement dans l'ornementation florale de l'Ionie. La phase la plus ancienne du style milésien ne connaît pas d'autre forme de la guirlande de fleurs (*fig. 79*), et dans les phases postérieures également cette forme reste prédominante (*fig. 81 et 96*). Nous la rencontrons de même dans les Cyclades comme type le plus ancien (*fig. 82*). Sur le continent, au contraire, elle ne joue dans l'art archaïque naissant qu'un rôle insignifiant. Dans la céramique sicyonienne nous la trouvons, exceptionnellement, sur l'aryballe n° 43 (*pl. XXIX, 2 b*). Si, plus tard, elle devient fréquente dans un certain groupe de vases corinthiens à décor floral[3], de même qu'en Attique et dans le style laconien, ce fait est dû, sans aucun doute, à l'influence croissante de l'Orient grec.

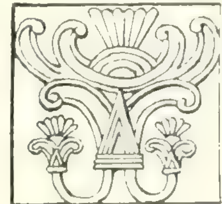


Fig. 99. Ornement chypriote. D'après Ohnefalsch-Richter, *Kypros*, pl. CLXII, 6.

A côté de la guirlande à arcs nous rencontrons, dans l'archaïsme naissant, un autre type de frise, composé de fleurs qui portent deux arcs ou pédoncules sortant du réceptacle. Ce motif, qui est aussi d'origine orientale, a été employé en Orient, tant pour la fleur de lotus que pour le lis. Mais il n'y apparaît, semble-t-il, que comme un tronçon de la frise à arcs; les arcs raides se terminent ordinairement par une petite fleur ou un bouton (*fig. 99*). Il n'en est pas ainsi dans l'art grec. La Grèce, aussi bien de l'Est que de l'Ouest, a adopté ce motif ornemental — chaque région avec son type de fleur spécial — et l'a employé tantôt comme motif isolé (v. par ex. *fig. 97*), tantôt comme élément fondamental dans une série de guirlandes à combinaisons variées. Dans le style milésien le plus ancien il paraît être rare. Il est, au contraire, fréquent sur les vases samiens, les sarcophages de Clazomènes et les vases de Naucratis, soit comme motif isolé, soit — et surtout — comme élément des guirlandes. Cependant il y présente toujours une forme assez raide et peu variée. Les bouts des pédoncules s'enroulent en spirales, et les spirales des deux fleurs voisines portent, à leur point de jonction, une palmette en éventail. La principale variation consiste en ce que celle-ci est tantôt debout (*fig. 100*) tantôt renversée.[4] Sur les vases de Milo (*fig. 84–85*) et sur les cuirasses d'Olympie (*fig. 90*) nous voyons le même type de guirlande, composé de fleurs de lotus du type propre à la Grèce occidentale.



Fig. 100. Guirlande d'un sarcophage de Clazomènes. D'après Riegl, *Stilfragen*, 171.

Dans l'ornementation florale de Sicyone la fleur à pédoncules a été — ainsi que M. Boehlau l'a depuis longtemps démontré[5] — l'élément le plus important. Comme motif isolé on la rencontre souvent sur le vase Chigi (*pl. XXXIX, 1 b*). De même sur l'aryballe n° 55 (*pl. XXXIV, 2*), où trois fleurs de ce genre sont placées l'une à côté de l'autre sans être enchaînées. Sur les deux aryballes n° 36 et 37 se trouvent des guirlandes dont la composition est semblable à celle des *fig. 84, 85, 90 et 100*; sur le n° 37 (*pl. XXVI, 4*) elles ont la forme la plus simple, sur l'autre (*pl. XXVII, 2 c*) une forme

[1] Riegl, *Stilfragen*, Berlin 1893. [2] Boehlau, *Nekropolen*, 109 sqq. [3] Du style représenté par ex. par Sieveking-Hackl 240 a, pl. XII. [4] V. par ex. Boehlau, *Nekropolen*, 81, fig. 36. [5] l. c., 109 sqq.

plus développée. Mais les peintres sicyoniens ont eu une idée particulièrement féconde lorsqu'ils ont transféré aux pédoncules des fleurs les entrelacs qui étaient un des éléments fondamentaux du décor de l'épaule sur les aryballes archaïques les plus anciens (*fig. 58—59*). Par cette heureuse combinaison il est devenu possible de varier à l'infini l'agencement des guirlandes. Nos figures donnent bien l'impression de cette richesse de variétés et du développement auquel a donné lieu cette innovation, développement d'où sont sorties des formes de plus en plus savantes. Le type le plus simple, qui revient sans cesse, se trouve, par exemple, sur les aryballes nº 35, 38, 40 et 50 (v. *fig. 101; pl. XXVI, 5a, XXVIII, 2—3 et XXXI, 1d*); on le voit, avec une forme un peu plus compliquée, sur l'aryballe nº 39 (*fig. 73*); le nº 56 (*fig. 74*) en présente une variété toute particulière. Sur l'aryballe nº 51 (*fig. 75*) nous rencontrons de nouveau ce même type; mais on y a ajouté quelque chose de nouveau. L'arc sur lequel est posée la palmette entre les deux pétales de la fleur a été prolongé des deux côtés, de sorte qu'il fait l'effet d'une petite bande qui traverse la fleur et dont les bouts s'enroulent en spirales. Nous constatons la même disposition sur des fleurs de l'aryballe nº 55 (*pl. XXXIV, 2*) et sur le vase Chigi. En prolongeant cette petite bande des deux côtés à travers les fleurs voisines et en joignant de cette manière plus étroitement toutes les fleurs de la guirlande, on obtient une bordure pareille à celle qui se voit sur le nº 54 (*pl. XXXIV, 1*) ou à celle, plus savante, du nº 48 (*pl. XXX, 2c*). La bande qui traverse la fleur peut aussi s'attacher aux pédoncules qui sortent du réceptacle de cette même fleur. La forme la plus simple de cette combinaison, sans entrelacs, est offerte par la guirlande du nº 53 (*fig. 76*), si belle dans sa simplicité. Combiné avec les entrelacs, le même type se rencontre sur le nº 83 (*fig. 78*); très compliqué et accru d'une bande accessoire, sur le nº 47 (*pl. XXX, 1c*). Enfin la bande en travers de la fleur peut s'attacher aux pédoncules des réceptacles des deux fleurs voisines. On a alors une bordure comme celle de l'alabastre nº 79 (*fig. 77*), guirlande dont la céramique de Milo présente plusieurs variétés (par ex. *fig. 87*).

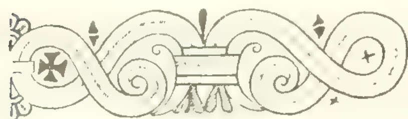


Fig. 101. Ornement de l'épaule de l'aryballe Macmillan. D'après Boehlau, *Nekropolen*, 110, fig. 58.

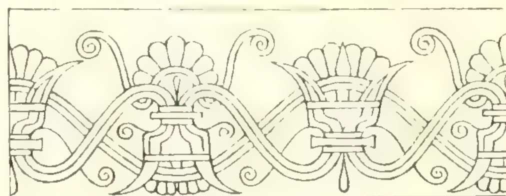


Fig. 102. Guirlande du vase Chigi. D'après *Antike Denkmäler* II, pl. 45.

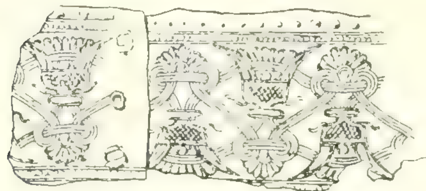


Fig. 103. Bande en bronze. D'après Riegl, *Stilfragen*, 181, fig. 84.

Nous voyons enfin sur deux des vases sicyoniens les plus récents, l'aryballe nº 58 (*pl. XXXII, 1c*) et le vase Chigi (*fig. 102*), une troisième forme fondamentale de la guirlande de fleurs, celle qui repose sur ce que M. Riegl a appelé *die intermittierende Wellenranke*[1], et que caractérise la disposition des fleurs, alternativement debout ou renversées. Sans doute cette forme de frise est, ainsi que le prouve son apparition tardive, plus récente dans l'ornementation sicyonienne que les formes précédentes. Et cependant M. Boehlau a eu tort d'y voir une décomposition secondaire des entrelacs.[2] Le fait qu'elle est assez commune dans le style de Milo avant l'influence corinthienne dont nous avons plus haut constaté l'existence, et que les fleurs dont elle se compose sont du pur type de Milo (*fig. 83, 86, 88*), montre clairement que c'est là une forme

[1] *Stilfragen*, 123 sqq. [2] *Nekropolen*, 111 sq.

fondamentale et originale. Par contre, la guirlande alternée semble avoir été, à l'origine, tout à fait étrangère à l'ornementation ionienne.[1] C'est donc, semble-t-il, un type spécial à la Grèce occidentale. Il est à supposer que cette forme de la guirlande de fleurs a dû céder, elle aussi, à la tendance, générale dans l'ornementation sicyonienne, à enlacer toutes sortes de tiges et de pédoncules. Les vases qui existent ne présentent aucun témoignage de la justesse de cette hypothèse; mais la bande en bronze, reproduite par la *fig. 103*, dont le style est visiblement sicyonien, prouve qu'elle est fondée.

Nous avons vu qu'il existe des relations intimes entre l'ornementation sicyonienne à fleurs de lotus et celle de Milo, tant en ce qui concerne la forme des fleurs que les types de combinaison. L'association des entrelacs aux guirlandes de fleurs est cependant, ainsi que nous l'avons démontré, une particularité du style sicyonien par laquelle il se distingue de celui de Milo. Il n'est pas nécessaire de signaler l'importance exceptionelle qu'a prise, au cours des siècles, cette combinaison dans toute l'ornementation du continent. La question se pose maintenant de savoir jusqu'à quel point nous pouvons faire honneur à l'art sicyonien de cette heureuse invention. Car l'ornementation attique connaît de même, depuis une époque assez reculée, la guirlande composée de fleurs de lotus associées aux enlacements; et en Attique aussi existait, avant l'apparition du lotus, une riche ornementation à entrelacs. Lequel des deux pays a donc la priorité? La réponse peut à peine être douteuse. Dans le style sicyonien nous avons pu observer un développement graduel et organique, sans sauts et sans lacunes. En Attique il n'en est pas ainsi. Nous y rencontrons brusquement, comme la forme la plus ancienne de la guirlande de lotus associée aux entrelacs, la composition très compliquée que nous montre la *fig. 104*. C'est avec une forme presque identique que nous la retrouvons sur la coupe d'Égine et sur le vase de Nessos. Si nous la comparons aux guirlandes sicyoniennes, son caractère secondaire nous frappe tout de suite. Le type de la fleur est le même que le type sicyonien, mais il correspond à la forme la plus récente de ce dernier, forme dans laquelle on a intercalé, au milieu de la palmette, de façon injustifiée, un troisième pétale pointu. Et quant à la composition des frises, M. Riegl a certainement raison en soutenant qu'elle suppose la connaissance du schéma de la guirlande alternée[2] qui, nous l'avons vu, représente, dans le décor sicyonien, le type de guirlande le plus récent. Il est donc sûr que la guirlande de lotus attique est, au point de vue du style, secondaire par rapport à l'ornementation sicyonienne, et, par conséquent, il peut se faire qu'elle dérive de celle-ci. Cependant cette conjecture ne constitue pas une explication satisfaisante. La guirlande attique présente une forme dont il n'existe pas d'exemple dans la céramique sicyonienne. Pour la manière inorganique dont les fleurs sont disposées sur les entrelacs, la seule analogie qu'on rencontre dans la peinture

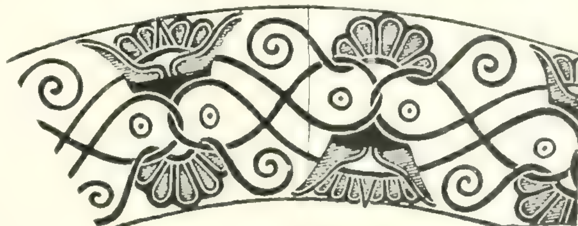


Fig. 104. Guirlande attique. D'après Riegl, *Stilfragen*, 180, fig. 83

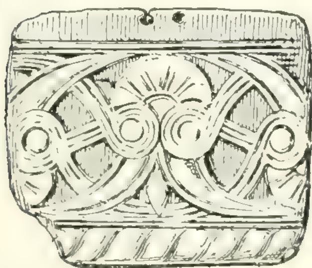


Fig. 105. Plaque en terre-cuite de Praesos. D'après *Amer. Journ. Arch.* 1901, 391, fig. 22.

[1] Cf. Riegl, *Stilfragen*, 170. Je ne peux considérer, avec M. Riegl, les palmettes des coupes de Vroulia à décor polychrome comme dérivées du schéma alterne. [2] *Stilfragen*, 180

sicyonienne est le décor de l'épaule de l'aryballe n° 33 (*pl. XXVII, 1 c*), décor qui appartient cependant à une étape du style évidemment plus ancienne et plus primitive.

Involontairement on se demande si les ornementations sicyonienne et attique n'auraient pas eu, à cet égard, une source commune. Et il est alors d'un grand intérêt de constater que nous sommes de nouveau ramenés en Crète, comme nous l'avons été tant de fois auparavant au cours de ces recherches. Dans la *fig. 89* nous avons reproduit une section d'une guirlande de fleurs de lotus provenant d'un pithos crétois à reliefs. La conformité absolue entre cette guirlande et la guirlande sicyonienne est évidente. La *fig. 105* représente une plaque en terre-cuite venant de Praesos, sur laquelle nous reconnaissons aussi facilement le schéma attique. Nous trouvons donc en Crète la forme sicyonienne de la guirlande combinée avec les entrelacs, aussi bien que la forme attique. Il est peu probable que leur présence soit due à l'influence de l'art continental sur l'ornementation crétoise. De plus, le fait que les deux guirlandes crétoises présentent des types purs de la fleur de lotus, non remplis de palmettes comme sur le continent, témoigne décidément contre pareille hypothèse.

Avant de terminer, quelques mots seulement sur le rapport de l'ornementation sicyonienne à fleurs de lotus avec l'ornementation corinthienne. Il existe évidemment entre elles une relation. Le type de la fleur est le même, et en partie aussi les combinaisons. Et pourtant les différences sont frappantes. On rencontre sur les vases corinthiens trois types d'ornements à fleurs de lotus. Très souvent la fleur est employée isolément; elle est alors renversée et munie de pédoncules qui sortent du réceptacle; la corolle est généralement traversée par une bande aux bouts enroulés en spirales.[1] C'est donc le motif même qui constitue un des éléments fondamentaux de l'ornementation florale de Sicyone. Par contre, le second type, la croix de fleurs de lotus, qui comprend quatre fleurs enlacées de manière à former une croix[2], est un motif nouveau, exclusivement caractéristique du style corinthien. Enfin, comme guirlande continue, on ne rencontre que la guirlande à fleurs alternativement debout ou renversées.[3] Aucun des trois types corinthiens ne comporte des entrelacs.

Comparée à la décoration sicyonienne à fleurs de lotus, celle de Corinthe présente un caractère manifestement secondaire. Nous avons vu que la guirlande alternée apparaît pour la première fois sur les vases sicyoniens les plus récents. La croix de fleurs de lotus s'y montre une seule fois, et justement sur un vase de forme corinthienne, appartenant à la classe C, l'aryballe globulaire n° 83. Mais elle y est associée aux entrelacs sicyoniens. A part ce seul cas, les entrelacs ont complètement disparu dans la classe C, de même que dans les vases corinthiens.

Nos recherches stylistiques sur l'ornementation à fleurs de lotus ont ainsi entièrement confirmé les conclusions auxquelles nous avons été conduits par d'autres voies. A cet égard aussi les vases sicyoniens des classes A et B, y compris le »style magnifique«, représentent une phase plus ancienne que les vases corinthiens, tandis que la classe C en est contemporaine.

4. *Les animaux.*

L'histoire de l'ornementation zoomorphe en Grèce, jusqu'au VI[e] siècle, sujet de grande importance, n'a été jusqu'à présent nettement éclaircie que sur quelques points.[4] Elle mériterait une étude d'ensemble approfondie, ayant pour objet d'examiner l'évolution et la diffusion de chaque type animal dans les divers styles de l'art grec naissant, leur

[1] V. Thiersch, *Tyrrhenische Amphoren*, 74 sq. [2] V. par ex. Sieveking-Hackl, pl. 9, 291; Thiersch, l. c., 71, fig. 2. [3] Cf. Boehlau, *Nekropolen*, 111 sq. [4] V. surtout H. Thiersch, *Tyrrhenische Amphoren*, 86 sqq.

rapport avec les modèles orientaux, et les différentes modes de composition des frises d'animaux.[1] Sur tous ces points on pourrait faire sans aucun doute de nombreuses observations d'un intérêt considérable pour l'intelligence du développement des styles grecs et de leurs relations avec l'art des contrées environnantes. Mais le sujet est très vaste et exigerait une monographie spéciale. Nous ne pourrons pas le traiter ici en totalité; nous n'aborderons les questions indiquées qu'autant que notre étude de la faune sicyonienne nous y conduira.

C'est par les *animaux fabuleux* que nous allons commencer notre analyse de la faune introduite dans la céramique sicyonienne par le style archaïque. Mais nous ferons, pour le moment, abstraction des êtres comme Pégase, la Chimère et les Centaures, qui figurent comme personnages actifs dans les scènes mythiques et dont nous parlerons plus tard. Ici nous ne nous occuperons que des types fantastiques employés exclusivement comme motifs décoratifs et ne prenant jamais part à aucune action. On voit sur les vases sicyoniens des sphinx, des griffons, quelques lions ailés et quelques sirènes et autres oiseaux fantastiques.

Ils sont tous ailés, tous représentés de profil, et, comme c'est la règle dans l'archaïsme le plus ancien, ils n'ont tous qu'une seule aile dont la forme présente des variations caractéristiques.

Les êtres ayant le corps d'un mammifère: sphinx, griffons et lions ailés (de même que Pégase et les démons humains munis d'ailes), portent tous une aile levée, soit droite, soit plus ou moins recourbée. L'évolution que ce type d'aile a parcourue dans l'archaïsme est bien connue: conformément aux modèles orientaux, le bord supérieur est primitivement tout droit ou seulement un peu concave; plus tard il se courbe extrêmement, de sorte que l'aile prend la forme d'une faucille.[2] L'aryballe reproduit ci-d. *fig. 42* nous prouve que cette courbure a commencé, dans notre groupe de vases, à une époque assez reculée, ce qui s'accorde bien avec le fait que, dans l'art ionien, l'aile en forme de faucille semble s'être développée dès avant la fin du VIII[e] siècle.[3] Au cours du VII[e] elle finit par remplacer complètement la forme ancienne. Sur les vases corinthiens et sur ceux de l'Attique qui en sont contemporains (vases de Vourva, etc.) l'aile fortement recourbée est, à ma connaissance, la seule employée. Une preuve de l'ancienneté de la céramique sicyonienne est donc la fréquence de la forme primitive de l'aile, à bord droit ou presque droit, non seulement sur les vases de la classe A (v. *pl. XX, 1 b* et *XXI, 6)* et sur les exemplaires les plus anciens de la classe B (v. *pl. XXVI, 3 et 5 b*), mais même sur les vases du »style magnifique« (v. les sphinx de la *pl. XXXII, 1 e* et le griffon de la *pl. XXXIV, 2*). Mais en même temps l'aile fortement recourbée apparaît dès la classe A (v. *pl. XXI, 3 a—b*; le démon de la *pl. XXIII, 1 a*). Dans la classe B elle devient courante (*pl. XXVII, 2 b; XXIX, 1 b*; *XXX, 2 b*; *XXXV, 3 b*, etc.). Dans la classe C la forme la plus ancienne a complètement disparu, et l'aile recourbée reste seule, comme dans la céramique corinthienne (v. par ex. *pl. XXXVI, 3*; *XXXVII, 2 et 5*; *XXXVIII, 4* et *XL, 1 c*).

Chez les oiseaux fabuleux les ailes sont figurées d'une manière tout autre, conforme à leur représentation chez les oiseaux réels. Elles sont soit abaissées sur le corps (v. *pl. XXXVIII, 4* et cf. par ex. le cygne de la *pl. XXV, 1 a*), soit ouvertes et formant un angle comme l'aile naturelle déployée (v. par ex. *pl. XXXVII, 2*), ainsi que nous le voyons déjà chez les oiseaux réels du style de transition et, plus fréquemment, chez ceux des vases archaïques (v. *fig. 31*; *pl. XXV, 2 b*; *XXXVI, 1 b*).

[1] Morin-Jean, *Le dessin des animaux en Grèce d'après les vases peints*, a été écrit d'un point de vue principalement artistique en laissant de côte les problèmes archéologiques. [2] Cf. Poulsen, *Orient und frühgriech. Kunst*, 90; Kinch, *Vroulia*, 196. [3] Poulsen, l. c., 91 et 103.

Une seule figure échappe à la règle ordinaire; c'est l'oiseau à tête de griffon de l'aryballe n° 60 (*pl. XXXVI, 4 a*), qui joint à un corps d'oiseau une aile recourbée, particularité qui est probablement due à une confusion avec le type ordinaire du griffon. A cette seule exception près, la différence entre les ailes des mammifères et celles des oiseaux a été observée d'une manière constante. Sur ce point aussi la comparaison avec les vases corinthiens et la céramique de Vourva est utile; car, dans ces deux groupes, on rencontre souvent des contaminations secondaires des types originaux, à la suite desquelles les animaux fabuleux à corps de mammifère ont été munis d'une aile déployée en angle, et les oiseaux fabuleux d'une aile recourbée.[1]

Après ces observations générales sur les types des ailes, nous allons étudier un à un les animaux fabuleux.

Le *sphinx* est, dans l'art du continent, le plus ancien de tous les êtres fantastiques. En Attique il fait son apparition dès la fin de l'époque géométrique.[2] Dans les vases sicyoniens aussi il appartient aux éléments primitifs du style archaïque. Nous le rencontrons déjà sur l'aryballe n° 1, et, durant toute l'évolution du style, il reste très en faveur. Il est l'animal le plus fréquemment représenté après le lion.

Il est figuré dans différentes attitudes stéréotypées. Dans les classes A et B on le voit presque toujours debout (v. *pl. XX, 1 b*; *XXI, 3 a*; *XXVI, 3*; *XXX, 2 b*) ou prêt à bondir, l'arrière-train relevé et les pattes de devant jointes (v. *pl. XXI, 6*; *XXVI, 5 b*; *XXXII, 1 e*), attitudes qui, pour les sphinx et les griffons, prédominent partout dans le monde grec au début de l'archaïsme. Trois fois seulement, dans les classes A et B, il se trouve des sphinx assis: sur les n°s 23, 36 (*pl. XXVII, 2 b*) et 44. Dans la classe C c'est le contraire qui se produit. Quelquefois encore on rencontre le sphinx prêt à bondir, mais d'ordinaire il est assis (n°s 67, 70, 71, 75, 77 et 78; v. *pl. XXXVII, 2 et XXXVIII, 4*). Sur ce point la classe C s'accorde donc avec le style corinthien, dans lequel le sphinx assis est le type prédominant.

Les deux sphinx du n° 48 (*pl. XXX, 2 b*) portent sur la tête le haut polos cylindrique que les Grecs, au commencement de l'époque archaïque, ont emprunté aux modèles orientaux.[3] Le polos appartient par excellence aux déesses, plus rarement aux dieux, mais il peut être porté aussi par de simples mortels qui participent à quelque acte sacré, et même par des êtres comme les sphinx et les sirènes; à cet égard cependant il semble qu'il faut distinguer entre les diverses régions du monde grec. Bien que le polos paraisse se rattacher spécialement à l'Asie Mineure (Hittites), les sphinx et les sirènes pourvus de cette coiffure sont extrêmement rares dans l'art ionien le plus ancien. Parmi les nombreux sphinx des vases milésiens il n'y en a pas un seul, à ma connaissance, qui soit coiffé du polos. En Crète les sphinx à polos sont, par contre, très fréquents.[4] S'il en est de même sur le continent, où les sphinx à polos se rencontrent à Sparte[5], à Olympie[6], à Bassae[7], en Béotie[8], en Attique (sphinx de Spata) et avant tout, en grand nombre, sur les vases corinthiens, nous avons lieu de croire que c'est le résultat d'une influence de l'art crétois.

Les sphinx des n°s 56 et 57 (*pl. XXXV, 3 b*) et du vase Chigi (*pl. XL, 1 c*) portent

[1] V. par ex. Sieveking-Hackl 284, fig. 29; Morin-Jean, l. c., fig. 87 et 93; *Athen. Mitt.* 1890, pl. XI—XII, et 1893, pl. II. [2] *Athen. Mitt.* 1895, pl. III, 1—2. *Jahrbuch* 1907, 100, fig. 14. [3] V. Valentin K. Müller, *Der Polos, die griechische Götterkrone.* [4] V. les statuettes de bronze: Reinach, *Répertoire de la statuaire* II, 706, 2—6. Athènes, Mus. National, n^os^ d'inv. 11769—70; le relief en terre-cuite: *BSA* 1904/05, 256, fig. 18; des pithos à reliefs: Poulsen, *Orient und frühgriech. Kunst.* 148, fig 173—74 et 184, fig 197. Cf. Löwy dans *Österr. Jahreshefte* 1911, 5. [5] *BSA* 1906/07, 87, fig. 22 b, 1907/08, 25, fig. 10, 1908/09, 131, fig. 7, 3. [6] *Olympia* IV, n° 819, pl. XLVIII. [7] *'Εφ. ἀρχ.* 1910, 277, fig. 5. [8] Winter, *Die Typen der figürlichen Terrakotten* I, 229, 1—2.

sur la tête des pédoncules se terminant, sur le nº 57, en fleurs de lotus, particularité qui, conformément aux modèles mycéniens et orientaux, est très commune dans les représentations archaïques des sphinx, en Ionie aussi bien qu'en Crète et sur le continent.

Il faut citer enfin le sphinx à double corps du vase Chigi (*pl. XL, 1 c*). Un sphinx très semblable se voit sur un médaillon en ivoire presque du même temps, qui provient de l'Héraion d'Argos.[1] On sait que ces êtres fantastiques à double corps, le plus souvent à tête de panthère, sont extrêmement communs sur les vases corinthiens et se rencontrent aussi en Ionie.[2] Ils sont peut-être un héritage de l'art mycénien, fécond en représentations de ce genre.[3] Sans aucun doute on a eu tort de les expliquer comme des essais primitifs de dessin en perspective, par lesquels on aurait cherché à rendre visibles en même temps les deux côtés du corps de l'animal.[4] Car, dans l'art mycénien comme dans l'art archaïque, on voit des figures de ce genre qui ont trois ou quatre corps attachés à une seule tête.[5] Il faut certainement y reconnaître des types purement décoratifs et héraldiques; et c'est comme tels qu'ils ont été transmis à l'art roman du moyen âge.[6]

Le *griffon* à corps de lion est, dès le début, très commun dans l'art archaïque de l'Ionie. Sur les vases milésiens les plus anciens il est à peu près aussi fréquent que le sphinx, et plus tard encore il continue à être particulièrement en vogue en Asie Mineure.[7] Des reliefs en ivoire de Sparte[8] montrent qu'il a de bonne heure pénétré aussi sur le continent. Rappelons également le petit vase, reproduit *pl. V, 6 b*, qui prouve que, dès la fin de l'époque des aryballes pansus, les peintres sicyoniens ont connu au moins les protomes de griffons. Cependant le griffon n'a jamais été aussi en faveur sur le continent qu'en Ionie. En Attique il est presque complètement absent de l'archaïsme le plus ancien, et dans le style corinthien il est relativement rare. Ne nous étonnons donc pas que, dans la peinture sicyonienne, il soit de même beaucoup moins fréquent que le sphinx.

Nous rencontrons des griffons à corps de lion sur les vases nºˢ 42, 45, 55, 56, 69, 77 et 79, c'est-à-dire seulement dans la dernière partie de la classe B et dans la classe C (v. *pl. XXIX, 1 b; XXXIV, 2; XXXVII, 5; XXXVIII, 2 a—b et 4*). Les attitudes sont celles que nous connaissons par les sphinx. Toutefois, sur l'aryballe nº 69 (*pl. XXXVII, 5*), les griffons lèvent l'une des pattes de devant, motif bien connu dans l'archaïsme grec et très employé aussi chez les modèles orientaux. Les têtes ne présentent rien d'intéressant. Elles ont toutes les oreilles longues et pointues et sur le front ce bouton qui, dans la Grèce archaïque, est une caractéristique du griffon. Plusieurs ont encore au cou la boucle roulée en spirale qui se retrouve fréquemment dans toutes les régions grecques (v. *pl. XXXVII, 5 et XXXVIII, 2 b*).

Les *lions ailés* étaient spécialement en faveur en Orient, et, dans l'art grec, ils appartiennent aux éléments orientaux les plus anciens. Nous les rencontrons de très bonne heure en Ionie aussi bien que dans les îles et sur le continent.[9] Dans l'art archaïque naissant de l'Étrurie ils sont extrêmement répandus.[10] En ce qui concerne nos vases, le lion ailé s'y montre sur deux aryballes de la classe A (*pl. XXI, 3 b et 6*); on le trouve encore, avec deux ailes, comme épisème d'un bouclier du vase Macmillan (*pl. XXXI, 1 e*).

Les sphinx, les griffons à corps de lion et les lions ailés sont les seuls animaux

[1] *Arg. Heraeum* II, 351, nº 5 a. [2] Des sphinx à double corps se voient p. ex. sur un sarcophage du Musée Britannique, originaire de Clazomènes, et sur une monnaie de Cyzique, v. *Numismatic Chronicle* 1887, pl. 4, 30. Cf. Furtwängler, *Gemmen*, pl. VIII, 34 et Schumacher, *Bronzen zu Karlsruhe*, pl. XXI. [3] V. Furtwängler, *Gemmen*, pl. III, 23—24; *Ἀρχ. Ἐφ.* 1918, pl. 5, 2. Cf. Poulsen, *Orient*, 146. [4] Murray dans *JHS* 1881, 318. [5] Furtwängler, *Gemmen* III, 55, fig. 38. Pottier, *Vases du Louvre*, pl. 57, E 807. [6] Pottier dans *Revue de l'art ancien et moderne* 1910, II, 424 sqq. Morin-Jean, l. c., 87. [7] V. Furtwängler dans Roscher, *Mythol. Lexikon* I, 2, 1762. [8] *BSA* XIII, 90 sqq. [9] Hogarth, *Excavations at Ephesus*, pl. VIII, 3. *Thera* II, 213, fig. 420 b. *BSA* XIII, 90, fig. 24 b. [10] V. Karo, *de arte vascularia antiquissima*, 17, note 3.

fabuleux qui se voient dans la frise d'animaux sicyonienne avant les vases de la classe C. Sur ceux-ci il s'y ajoute un certain nombre d'oiseaux fabuleux.

L'apparition des *sirènes* dans l'archaïsme le plus ancien correspond à peu près à celle des griffons.[1] Elles se répandent de bonne heure dans l'art de la Grèce orientale, où elles se rencontrent déjà sur une œnochoé de Rhodes du style géométrique.[2] Sur un vase du style de transition de Théra on voit de même un oiseau à tête humaine.[3] Dans l'art continental, au contraire, elles semblent n'avoir pénétré que relativement tard. C'est seulement sur les vases corinthiens et la céramique attique du même temps (vases de Vourva) qu'elles deviennent fréquentes. Cependant on trouve quelques exemples d'oiseaux à tête humaine d'époque antérieure sur des objets en ivoire de Sparte[4], sur une amphore attique du musée d'Athènes[5], et sur un diadème en bronze d'Éleuthères.[6] Les figures béotiennes de sirènes, en terre-cuite[7], remontent probablement aussi au commencement du VII[e] siècle. Peut-être le fait que, dans le style sicyonien, on ne connaît, jusqu'à présent, aucune sirène avant la classe C, doit-il être attribué au hasard. Il s'en rencontre deux dans cette classe, l'une, sur l'alabastre n° 75, dont l'aile est déployée en angle, l'autre, avec les ailes fermées, sur le n° 76 (*pl. XXXVIII, 4*). Toutes deux sont du type ordinaire le plus ancien, dessinées de profil, sans bras humains, et ont des têtes de femmes.

Par contre, ce n'est certainement pas par hasard que deux autres oiseaux fabuleux, le *griffon à corps d'oiseau* (*pl. XXXVI, 4 a*) et l'*oiseau à tête de panthère* (*pl. XXXVII, 2*), ne se rencontrent que dans la classe C. Tous deux sont, on le sait, caractéristiques de la zone d'animaux corinthienne. Leur apparition dans la dernière phase du style sicyonien doit être considerée sans aucun doute comme une preuve nouvelle du rapport intime de la classe C avec la céramique corinthienne. M. Karo a consacré à l'oiseau à tête de griffon des recherches détaillées[8], et il a fait observer que cet oiseau se trouve sur un des œufs d'autruche trouvés dans la tombe de Polledrara à Vulci[9], dont le rapport étroit avec l'art chypriote est évident. Il est donc peut-être originaire de la région syro-chypriote. En Ionie ce griffon se rencontre assez souvent au VI[e] siècle, comme l'a démontré M. Karo, mais avant ce moment il paraît complètement inconnu. Il n'y a donc pas lieu de croire, avec ce savant, que les vases corinthiens l'auraient emprunté aux modèles ioniens; c'est plutôt le contraire qui a eu lieu. Sur le continent on ne le voit, je crois, mis à part les vases corinthiens et notre aryballe, que sur deux reliefs en bronze, provenant d'Argolide[10], qui doivent être à peu près contemporains de la céramique corinthienne la plus ancienne à zones d'animaux. Le type avec lequel il se présente sur notre vase, avec bouton sur le front et gueule ouverte, est identique au type le plus ancien de Corinthe.[11] — En dehors de l'aryballe sicyonien mentionné, l'oiseau à tête de panthère ne semble se trouver que sur les vases corinthiens, où il est un des types les plus ordinaires.[12]

Il reste enfin à citer l'*oiseau à tête du bouc* de l'alabastre n° 77 (*pl. XXXVIII, 4*) qui paraît être unique.[13]

[1] Sur les sirènes v. surtout Weicker, *Der Seelenvogel*, et le même auteur dans Roscher, *Mytholog. Lexikon* au mot *Seirenen*. [2] Roscher, *Lexikon*, l. c., fig. 16 Quand M Weicker déclare qu'elles font défaut sur les vases milésiens, il est dans l'erreur; v. Kinch, *Vroulia*, 200, fig. 81. [3] *Thera* II, 202, fig. 405. Cf. aussi les sirènes sur les fragments d'un vase de Milo, représenté dans Poulsen, *Orient und frühgriech. Kunst*, 144, fig 163. [4] *BSA* XIII, 90, fig 24 g et k [5] *BCH* 1898, 283, fig 4 [6] De Ridder, *de ectypis quibusdam aeneis*, 23, n° 84, fig. 12. [7] Winter, *Die Typen der figürlichen Terrakotten* I, 30, 3—4. [8] *Strena Helbigiana*, 150 sqq. Cf. aussi Furtwängler dans Roscher, *Mythol. Lexikon*, au mot *Gryps*. [9] Perrot-Chipiez III, 857, fig. 625. [10] *Arch. Anz.* 1894, 117, fig. 8. *BCH* 1892, pl. XIV, 2. Cf. de Ridder, *de ectypis quibusdam aeneis*, 55. [11] Cf. Karo, l. c., 151. [12] Cf. Karo, l. c., 149. [13] Comparez pourtant une figure semblable sur un vase italo-ionien, reproduit dans Morin-Jean, l. c., 154, fig. 177.

Parmi les animaux réels, nul n'est plus fréquent que le *lion*. Dès la fin de l'époque géométrique il fait, avec le sphinx, son apparition dans l'art grec en tête de la faune orientale, et devient, sur tout le territoire hellénique, un motif extrêmement en faveur. Il en est ainsi sur les vases sicyoniens, où non seulement il est le plus courant de tous les types de la zone d'animaux, mais où il figure aussi plusieurs fois dans des scènes de chasse.

Les lions de la zone d'animaux sont d'un caractère purement conventionnel et sont représentés dans les mêmes attitudes que les sphinx et les griffons.

Le type le plus répandu est le lion tranquillement debout ou en marche, avec la gueule ouverte et ordinairement la langue pendante, motif commun à toute la Grèce et qui a été emprunté tel quel aux modèles orientaux[1]; dans le style sicyonien, nous le rencontrons sans modifications depuis les vases les plus anciens jusqu'aux plus récents (v. par ex. *pl. XX, 3 c*; *XXVI, 4*; *XXVII, 2 b*; *XXXII, 1 e*; *XXXIV, 2*; *XXXVII, 1 a*; *XXXVIII, 2 a*). On constate cependant quelques variations: en un cas l'animal est une lionne (*pl. XXXIV, 1*); en deux autres cas il tourne la tête et regarde derrière lui (n° 36: *pl. XXVII, 2 b* et n° 70), attitude connue aussi, dans l'archaïsme naissant, par d'autres monuments provenant tant de la Grèce orientale que du continent.[2]

Le second type, le lion prêt à bondir, l'arrière-train relevé et les pattes de devant jointes, est surtout particulier aux phases les plus anciennes du style, de même que les types correspondants de sphinx et de griffons. Il est relativement fréquent dans la classe A (v. *fig. 53*; *pl. XX, 2 a*; *XXII, 2 b*; *XXIII, 2 a*; *XXIV, 3*); dans la classe B on ne le voit qu'une seule fois (*pl. XXVIII, 1 b*), ainsi que dans la classe C (*pl. XXXVI, 5 a*).

Le lion assis appartient — comme le sphinx assis — aux types les plus récents du style sicyonien. Il ne s'y trouve que deux fois, sur l'aryballe n° 44, où il a la tête retournée, et sur le n° 65 (*pl. XXXVI, 5 c*).[3] Sur les vases corinthiens il est un des types les plus fréquents.

Un détail, commun à ces trois types de lions sicyoniens, est à relever, c'est que la crinière n'est, dans aucun cas, spécialement indiquée. L'épaule et le col, il est vrai, sont ordinairement peints en rouge, mais il en est de même de plusieurs autres animaux qui n'ont pas de crinière, et le but de cette peinture n'a certainement été que décoratif. Sur ce point aussi nous pouvons constater un contraste avec le style corinthien, qui aime, on le sait, à distinguer nettement, par un quadrillé incisé, la crinière des lions. La céramique attique nous offre un développement parallèle. Jusque et y compris l'amphore du Pirée et une autre, à peu près contemporaine, du Musée Britannique[4], les lions attiques, employés dans les files d'animaux ou de quelque autre manière purement décorative, n'ont jamais de crinière. C'est seulement plus tard et sous l'influence ionienne que la crinière à longues franges, spéciale à l'Attique, fait son apparition.

Dans les scènes de chasse de nos vases se voient d'autres représentations de lions, essentiellement différentes des types de la zone d'animaux et beaucoup moins stéréotypées. Nous en parlerons plus loin (v. ci-d. p. 150 sq.).

La *panthère* est assez rare dans la poterie sicyonienne. Elle se rencontre avec les mêmes attitudes que le lion: le plus souvent en marche (*pl. XX, 3 c*; *XXVI, 1 a*; *XXXVIII, 4*; en outre, le n° 44), une seule fois prête à bondir (*pl. XXVII, 1 b*) et deux fois — sur quelques-uns des vases les plus récents — assise (*pl. XXXIV, 1* et n° 59). Dès le debut de l'archaïsme nous trouvons, dans toute la Grèce, ce type de panthère dont la tête est

[1] Cf. Poulsen, *Orient*, 33. [2] Marshall, *Catalogue of the jewellery*, 95, fig. 20. *Annali dell' Inst.* 1880, tav. d' agg. H. [3] Dans l'art attique il apparaît presque en même temps, v. l'amphore du Pirée (*Ἐφ. ἀρχ.* 1897, pl. 6) et Morin-Jean, l. c., 161, fig. 186. [4] *BCH* 1898, 285, fig. 5.

dessinée de face, mais au début il est partout assez rare. Qu'il ne soit pas très commun dans notre groupe de vases, alors qu'il compte parmi les types les plus fréquents dans le style corinthien, est donc un trait bien caractéristique. En Attique on constate la même particularité. Là aussi la panthère se rencontre quelquefois dans l'art archaïque le plus ancien[1], mais c'est seulement sur les vases de Vourva qu'elle devient courante, et sur les amphores »tyrrhéniennes«[2] elle est l'animal favori. Sur l'aryballe n° 2 (*pl. XX, 3 c*) la peau de la panthère est tachetée, comme on le voit assez souvent dans l'archaïsme naissant.[3] Dans l'art postérieur ce détail a été, le plus souvent, omis.

Le *taureau* est une des figures les plus fréquentes dans la zone d'animaux sicyonienne. Sur l'aryballe n° 2 (*pl. XX, 3 c*) il ressemble beaucoup, avec ses deux cornes et sa queue en forme de zigzag, au taureau d'une coupe attique de la fin de l'époque géométrique.[4] Ailleurs il se présente presque toujours avec le type archaïque ordinaire, emprunté à l'art oriental, type qui, au début de l'archaïsme, a été très en faveur dans toute la Grèce: marchant, la tête généralement un peu baissée, et les cornes, dont une seulement est dessinée, dirigées en avant (v. par ex. *fig. 53*; *pl. XXI, 2 et 4*; *XXIII, 2 b*; *XXXII, 1 e*; *XXXIV, 1 et 2*; *XXXVI, 4 b*). Une seule fois — sur l'aryballe n° 31 (*pl. XXVI, 1 b*) — se trouve représenté un taureau donnant des coups de cornes.

Le *sanglier* aussi est très employé. Dans les zones d'animaux il se rencontre tantôt marchant tranquillement (v. par ex. *pl. XXVI, 2*; *XXXII, 1 e*; *XXXIV, 1*; *XXXVI, 5 a*; *XXXVII, 1 b et 3*; *XXXVIII, 3*), tantôt dans une attitude menaçante, les pattes de devant jointes (v. par ex. *fig. 53*; *pl. XXI, 6*; *XXXII, 1 e*; *XXXVII, 4*). Deux fois on voit des sangliers affrontés, dans l'attitude du combat: sur les n°s 18 et 73 (*pl. XXXVII, 4*). Il se trouve enfin des sangliers dans les scènes de chasse des n°s 3 (*pl. XX, 2 b*), 42 (*pl. XXIX, 1 b*) et 44. Le dos est quelquefois dessiné en zigzag (v. *fig. 53*; *pl. XXIX, 1 b*); d'ordinaire cependant il porte une série de poils. Sur un des vases les plus anciens le corps est recouvert, en outre, de petits traits incisés (*pl. XXIV, 3*). Le sanglier appartient surtout, comme le taureau, au décor zoomorphe le plus reculé. Il figure déjà çà et là sur des vases géométriques[5]; dans la peinture archaïque naissante de toutes les régions grecques c'est un type de prédilection.[6] Dans les zones d'animaux des vases corinthiens du VIIe siècle il est encore — de même que le taureau — très répandu. L'art postérieur ne l'emploie que rarement comme type décoratif.

Les *béliers* sont assez rares dans l'archaïsme le plus ancien. Dans le style sicyonien ils se rencontrent dans les zones d'animaux des vases n°s 8, 12, 37, 39 et 63. Ils sont représentés soit passant (v. *pl. XXII, 2 b*), soit donnant des coups de cornes (*pl. XXIII, 2 a et XXVIII, 1 a*). Dans l'art postérieur ils deviennent fréquents. C'est ainsi que, sur les vases corinthiens, ils sont assez communs, et que, sur les amphores tyrrhéniennes, ils comptent parmi les animaux préférés.[7]

Déjà dans le style de transition nous avons rencontré les *cerfs* à grande ramure et les *biches*; nous renvoyons donc à ce qui en a été dit ci-d. p. 53 sq. Nous les retrouvons dans la zone d'animaux archaïque, en général paissant comme précédemment (comp. par ex. *pl. V, 1 et VII, 3*); sur les vases n°s 4, 42, 55, 56, 58 et 65 sont figurés des cerfs

[1] V. *Akropolisvasen* 369 et 385; *JHS* 1893, 245, fig. 17. [2] THIERSCH, *Tyrrhenische Amphoren*, 102. V. *JHS*, l. c. et *Olympia* IV, pl. LVIII—LIX. Les panthères grecques descendent probablement d'animaux tels que les léopards d'une coupe de Nimroud, reproduite dans PERROT-CHIPIEZ II, fig. 407. [4] *Athen. Mitt.* 1903, pl. III. [5] Nous avons rencontré le sanglier dans le style sicyonien géométrique, v. ci-d. p. 10. Cf. aussi le canthare béotien, reproduit dans *Athen. Mitt.* 1901, pl. V. [6] V. *BCH* 1893, pl. II—III; *Arg. Heraeum* II, pl. LXV, 4; *JHS* XIII, 245 et 261; *Olympia* IV, pl. LVIII. Il se trouve aussi sur des vases milésiens. [7] THIERSCH, *Tyrrhenische Amphoren*, 107.

(*pl. XXIX, 1 b*; *XXXIV, 2*; *XXXVI, 5 a*), sur les n[os] 41, 62 et 65 des biches (*pl. XXXVI, 1 a et 5 b*). En certains cas on a représenté une chasse au cerf (n[os] 18 et 21; *pl. XXI, 5*), ailleurs des biches poursuivies par des chiens (n[o] 24) ou attaquées par des lions (n[o] 45). — Les *daims*, si communs dans l'art ionien, ne se voient sur aucun de nos vases. On les trouve çà et là dans la zone d'animaux corinthienne.

De même que les cervidés, les *boucs* figurent déjà dans le style géométrique du continent.[1] Au début de l'art archaïque c'est un des types les plus répandus dans tout le monde grec. Mais il existe une différence sensible entre les régions orientale et occidentale. Dans l'art ionien le plus ancien on ne voit que le bouquetin[2] à longues cornes recourbées en arrière. Aucun animal n'est, plus que lui, caractéristique du style milésien. C'est lui aussi qui figure sur les vases de Milo.[3] Dans la céramique du continent on trouve çà et là, il est vrai, des boucs dont les cornes ressemblent à celles du bouquetin ou de l'égagre. Mais ordinairement elles ont la même forme que celles de la chèvre domestique, avec les extrémités recourbées en avant.[4] Quant à nos vases, sur lesquels les boucs comptent parmi les animaux les plus en faveur, ce sont sans doute des bouquetins ou des égagres que poursuivent les chiens sur le vase Chigi (*pl. XL, 1 e*). Dans quelques-uns des boucs qui font partie des zones d'animaux on croit reconnaître le même type. En général cependant les cornes reproduisent nettement celles de la chèvre domestique. — Le plus souvent les boucs sont représentés en train de paître (v. par ex. *pl. XXII, 2 b*; *XXIII, 2 c—d*; *XXVIII, 2 a et 3 a—b*; *XXXVI, 5 b*); plus rarement la tête levée (*pl. XXVIII, 2 a et XXXVII, 5*), une seule fois la tête retournée (n[o] 70). Sur le n[o] 31 (*pl. XXVI, 1 b*) on voit un bouc aux pattes de devant jointes et prêt à bondir. Très vivant et très amusant est le petit bouc du n[o] 42 (*pl. XXIX, 1 b*) qui danse sur ses pattes de derrière. Sur le n[o] 45 se voient deux boucs face à face et prêts à lutter.

Les *chiens* se rencontrent sur la plupart de nos vases dans la »chasse au lièvre«; ils sont toujours représentés comme dans le style subgéométrique, courant à toute vitesse, les pattes jointes, de sorte qu'ils ont l'air de n'en avoir que deux. Sur le vase Chigi seul, les quatre jambes sont nettement indiquées (*pl. LX, 1 d—e*). Le même type, mais agrandi, a été employé d'une manière purement décorative pour orner les côtés des grands skyphos n[os] 24, 25 et 26 (v. *pl. XXV*). Par exception, la chienne y a une fois remplacé le chien (*pl. XXV, 2 b*).[5] Celui-ci n'appartient pas à la zone d'animaux proprement dite; il est extrêmement rare de l'y rencontrer parmi les autres animaux, et seulement sur les vases les plus anciens (par ex. n[os] 13 et 23). Sur la pyxis n[o] 20 (*pl. XXIV, 1 a—b*) le chasseur est accompagné de plusieurs chiens (à deux pattes de derrière). Sur les aryballes n[os] 52 et 56 (*pl. XXXII, 1 e et XXXV, 2*) sont peints des chiens courant entre les pattes des chevaux.

Le *lièvre* ne se trouve, en dehors de la »chasse au lièvre«, que dans quelques cas assez rares, où il est utilisé comme »figure de remplissage« dans les zones d'animaux (par ex. n[os] 16 et 38: *pl. XXVIII, 2 c*).

La poterie sicyonienne n'a jamais fait des *chevaux* de simples motifs décoratifs, comme le style de Milo et les vases protoattiques. Mais, dans les représentations narratives, ils se rencontrent très souvent. Sur l'aryballe n[o] 1 ils sont dessinés à la manière géométrique et portent des crinières hérissées. Plus tard la crinière est indiquée, à la façon archaïque ordinaire, par une série de longues touffes ou par des lignes ondulées incisées. Nous reviendrons plus loin sur le type des chevaux sicyoniens (v. ci-d. p. 152).

[1] V. par ex. Masner, pl. I, 30; Pottier, *Vases du Louvre*, pl. 19, A 491; *Jahrbuch* 1887, 50, fig. 9—10.
[2] C'est peut-être l'égagre, v. Kinch, *Vroulia*, 265 sqq. [3] V. par ex. *Jahrbuch* 1887, 212. [4] V. Thiersch, *Tyrrhenische Amphoren*, 105. [5] Comp. un tesson sicyonien d'Égine, reproduit dans *Athen. Mitt.* 1897, 304.

Parmi les mammifères représentés sur nos vases il ne reste plus qu'à mentionner les animaux, semblables à des *renards*, que poursuivent les chiens dans les zones accessoires de l'aryballe Macmillan et du vase Chigi (*pl. XXXI, 1 f et XL, 1 d*), ainsi que le petit *singe* qui se voit au-dessous de l'un des cavaliers du vase Macmillan (*pl. XXXI, 1 f*). Un tesson d'Égine[1] prouve que les peintres argiens connaissaient cet animal exotique dès le commencement de l'époque archaïque. Les flacons à onguents en forme de singes, de fabrication corinthienne, ne sont pas rares dans la dernière moitié du VIIe siècle.[2]

Les *oiseaux* tiennent peu de place dans la faune du style archaïque. Dans la classe A on rencontre çà et là — comme figures de remplissage — des types de petits oiseaux hérités du style de transition (v. par ex. *pl. XXIII, 1 d* et le coq de la *pl. XXIII, 2 c—d*). Nous connaissons aussi, par les aryballes pansus, des oiseaux à tête retournée, semblables à ceux du n° 8 (*pl. XXII, 2 d*; cf. ci-d. p. 52), et d'autres qui becquettent le sol, comme ceux du n° 17 (*pl. XXI, 6*).[3] A propos d'un des aryballes pansus les plus récents (*fig. 31*) nous avons déjà parlé, d'une manière détaillée, de l'*aigle volant* qui se trouve souvent comme figure de remplissage dans le style archaïque, aussi bien dans la classe A que plus tard (v. *pl. XX, 1 b*; *XXII, 2 d*; *XXXIII, 1 f*). L'aryballe n° 45, où l'on voit un aigle volant portant un lièvre dans le bec, offre sans doute l'exemple le plus ancien[4] de ce motif connu par les vases de Corinthe[5] et de l'Ionie[6] et choisi par Agrigente pour type de ses monnaies au Ve siècle.[7]

A partir de la fin de la classe A les *cygnes* sont assez communs; ils sont représentés ordinairement avec les ailes fermées (v. *pl. XXV, 1 a*; même type sur les n°s 39, 50, 53, 67, 70 et 78), plus rarement avec les ailes déployées (*pl. XXV, 2 b* et n° 44). Le plus souvent ce ne sont que des figures de remplissage, placées par exemple sur le vase Macmillan sous un des cavaliers (*pl. XXXI, 1 f*), sur le n° 69 entre deux griffons (*pl. XXXVII, 5*) et, dans plusieurs cas, dans la »chasse au lièvre« (v. par ex. *pl. XXXIII, 1 f*). Les cygnes se rencontrent aussi, on le sait, sur les vases protoattiques les plus récents[8], et ils deviennent très fréquents dans le style corinthien.

Deux *oies* volant se remarquent sur l'aryballe n° 52 sous un des attelages de chevaux (*pl. XXXII, 1 e*); un oiseau, semblable à un *épervier*, dans la zone d'animaux du n° 56 (*pl. XXXV, 2*); et sur le n° 62 (*pl. XXXVI, 1 b*) un oiseau impossible à déterminer, à l'aile déployée et à la tête retournée.

Il faut citer enfin la *chouette*, qui apparaît pour la première fois sur le vase Macmillan comme épisème d'un bouclier, mais qui ne se rencontre, à part ce vase, que dans les zones d'animaux de la classe C (n°s 66, 80 et 81). De même que le cygne, elle se montre sur les vases protoattiques les plus récents[9] et devient assez commune dans le style corinthien.

L'analyse qui précède de la faune de nos vases a spécialement contribué à éclaircir les rapports du style sicyonien avec celui de Corinthe. De même que pour l'ornementation à fleurs de lotus, nous avons constaté que les types sicyoniens d'animaux, non seulement dans la classe A mais aussi dans toute la classe B, y compris le »style magnifique« (n°s 49—56), révélaient, par plusieurs détails, un caractère plus ancien que les

[1] *Athen. Mitt.* 1897, 309, fig. 31 b. [2] V. *Thera* II, 124; Boehlau, *Nekropolen*, 156. [3] Cf. *Arg. Heraeum* II, 127, fig. 53 et 130, fig. 59. [4] Cf. pourtant l'amphore béotienne figurée dans *Ἐφ. ἀρχ.* 1892, pl. X, 1 a. [5] V. Daremberg-Saglio, *Dictionnaire*, au mot *divinatio*, fig. 2470; Gsell, *Fouilles de Vulci*, pl. II, 7 et 7 a. [6] Par ex. Pottier, *Vases du Louvre*, pl. 52, E 698 et Morin-Jean, l. c., 99, fig. 111—112. [7] Sur le sens du motif v. Eschyle, *Agamemnon*, 114 sqq. Cf. Stengel, *Die griechischen Kultusaltertümer*, 3e éd., 58 sq. [8] *Akropolisvasen* 388. *Athen. Mitt.* 1890, pl. X. [9] *JHS* 1912, pl. X.

types corinthiens, tandis qu'au contraire les zones d'animaux de la classe C présentaient avec ces derniers une grande analogie.

L'examen de quelques détails de style d'un genre plus général confirmera encore l'exactitude de ce résultat. Il s'agit de la manière dont les peintres se sont servi des retouches rouges et de l'incision des détails. Car, à cet égard aussi, le style sicyonien représente évidemment une phase plus ancienne que celui de Corinthe.

On sait que les peintres corinthiens ont une prédilection pour les retouches rouges. En général ce n'est pas seulement le cou des mammifères qui est peint en rouge, mais encore leur ventre; les côtes aussi sont indiquées d'ordinaire par une série de traits rouges, et l'on voit souvent sur les cuisses une ou plusieurs taches rouges. Pour mieux marquer les côtes il y a habituellement entre les traits rouges une série de lignes incisées, souvent au nombre de 10 à 12. La couleur rouge du ventre est limitée aussi par une ligne incisée s'étendant de la patte de devant à celle de derrière.

Le style sicyonien des classes A et B est, sur ces points, beaucoup plus réservé. Il faut se rappeler, il est vrai, que les couleurs d'un grand nombre de vases sicyoniens sont très écaillées; ce qui en reste suffit cependant pour déterminer certaines règles générales. Dans la classe A, celles-ci n'ont pas encore été fixées. Sur plusieurs vases les retouches rouges n'ont pas été employées du tout. Sur d'autres les mammifères (lion, taureau, bouc, sanglier, cerf, biche, chien) ont le cou rouge (v. par ex. *pl. XXI, 6* et *XXII, 2 b*). Sur le n° 11 la queue et la crinière du cheval ont été indiquées en rouge. Dans aucun cas il n'y a de rouge sur le ventre des animaux, pas plus qu'il y a de ligne incisée entre la patte de devant et celle de derrière. Sur les côtes et sur les cuisses il n'y a pas de rouge non plus. Une seule fois, sur le grand lion de l'aryballe n° 11, les côtes sont marquées à l'aide de lignes incisées (*pl. XXIII, 1 c*); mais ce lion est, sous tous les rapports, un type à part (v. plus loin p. 150), absolument différent du lion sicyonien ordinaire. — Dans la classe B, les retouches rouges sont encore complètement absentes de plusieurs vases; même dans la zone d'animaux d'une pièce magnifique comme l'est le n° 56, le rouge ne se voit que sur l'aile du griffon. En général pourtant le cou des mammifères est peint en rouge (v. par ex. *pl. XXIX, 1 b et XXX, 2 b*). Sur trois vases le ventre l'est aussi, et la couleur est limitée par la ligne incisée tracée d'une patte à l'autre (n°s 37, 38 et 40). Dans un seul cas, sur la chimère du skyphos n° 57, qui est un des vases les plus récents de la classe B (*pl. XXXV, 3 a*)[1], on voit des taches rouges entre les côtes incisées.

Dans la classe C un changement s'est produit. A l'instar du style corinthien, c'est alors chose commune que, comme le cou, le ventre soit peint en rouge. Il est vrai que la couleur est à présent le plus souvent écaillée, mais la ligne incisée qui en formait la limite, reste. Le ventre rouge, ou du moins la ligne incisée allant de la patte de devant à celle de derrière, se constate sur les animaux des vases n°s 62, 63, 65 (sur tous les animaux), 67 (sur le lièvre de la »chasse au lièvre«), 68, 69, 70, 71, 72, 73, 80 (v. *pl. XXXVI—XXXVII*), et probablement sur d'autres encore (cf. aussi le sphinx sur le vase Chigi, *pl. XL, 1 c*). Les côtes sont incisées sur un lion du n° 67 et sur la panthère du n° 77 (*pl. XXXVIII, 4*). Sur les cuisses du sanglier du n° 81 se voient aussi quelques lignes incisées (*pl. XXXVIII, 3*).

Quelques remarques enfin sur les retouches rouges dans les représentations d'êtres ailés. Sur les sphinx on remarque souvent des traces de couleur rouge sur le visage, le

[1] Il faut remarquer cependant que non seulement le cou des trois animaux de l'aryballe n° 31, mais aussi les côtes et les cuisses sont actuellement marquées à l'aide de taches rouges, sans incisions. Néanmoins il est probable que ces taches ne sont pas antiques; elles paraissent dues à une restauration moderne. V. ci-d. p. 95.

cou et la poitrine; de même sur le cou et sur la poitrine de l'oiseau à tête de panthère. Sur l'oiseau à tête de griffon on voit des taches rouges sur le cou, détail courant dans la céramique corinthienne. Les ailes sont, en quelques cas, entièrement peintes en rouge, par exemple, sur les oiseaux du n° 17 (*pl. XXI, 6*) et sur le griffon du n° 56. Sur les sphinx et le lion ailé du n° 17 (*pl. XXI, 6*) elles sont à moitié rouges, à moitié noires. A part ces exemples, les ailes sont ordinairement de couleur rouge uni près du corps, tandis qu'à leur extrémité les plumes sont alternativement rouges et noires. Le type plus compliqué, prédominant dans le style corinthien, où l'aile est divisée en trois zones, la zone intérieure noire, l'intermédiaire rouge, et l'extérieure aux plumes alternativement rouges et noires, ne se rencontre dans le style sicyonien qu'une seule fois, sur le sphinx du vase Chigi (*pl. XL, 1 c*).

La *composition* de la zone d'animaux n'obéit pas à des règles déterminées. Sur quelques vases de la classe A la tradition du style géométrique se sent encore au fait que tous les animaux de la zone se dirigent du même côté (par ex. n° 4). Mais dans les classes B et C, le manque d'un principe fixe de composition est manifeste. En quelques cas seulement la zone a été ordonnée d'une manière absolument symétrique, de façon à former un ensemble (v. par ex. *pl. XXVII, 2 b*). Il arrive fréquemment que les peintres semblent avoir placé d'abord un groupe symétrique sur le devant du vase, et avoir rempli ensuite l'espace resté libre au revers à l'aide d'un ou de plusieurs animaux (v. par ex. *pl. XXXVII, 5 et XXXVIII, 2 a—b*). Mais le plus souvent il n'y a aucune règle de composition, la zone étant occupée par des animaux juxtaposés, ou par des groupes de deux animaux affrontés, placés l'un à côté de l'autre sans symétrie ni méthode.

Par ce manque de composition méthodique la zone d'animaux sicyonienne ressemble tout à fait à celle de Corinthe. Dans l'art ionien il n'en est pas ainsi. Une composition d'ensemble, sévèrement symétrique, est justement ce qui caractérise les zones ioniennes, même lorsqu'elles comprennent une série d'animaux assez longue (v. les zones de l'épaule des œnochoés milésiennes, des sarcophages de Clazomènes, etc.). Sur le continent ce n'est que relativement tard, et sans doute sous l'influence ionienne, que cette symétrie devient la règle générale, ainsi qu'on le voit, par exemple, sur les amphores tyrrhéniennes.[1]

Cette différence entre la manière de composer du continent et celle de l'Ionie ne se manifeste pas seulement dans la zone d'animaux, mais encore dans les représentations à figures humaines. Là aussi on constate, sur les vases sicyoniens, un manque absolu d'unité. Des sujets différents, sans liaison entre eux, sont placés côte à côte dans la même zone, et les espaces intermédiaires sont occupés par des types purement conventionnels (v. comme exemples caractéristiques les aryballes n°s 11—12: *pl. XXIII*; n° 33: *pl. XXVII, 1 b*; la zone principale du vase Chigi: *pl. XL, 1 c*). La peinture ionienne à figures humaines présente, dès l'origine, un sens beaucoup plus développé de la composition en tant qu'elle forme un tout unique et qu'elle embrasse tout le champ disponible.[2]

5. *Les représentations à figures humaines.*

Les peintures de genre et les sujets mythiques jouent déjà dans les vases de la classe A, et encore plus dans ceux de la classe B, un rôle assez considérable. Avant d'étudier en particulier tous ces petits tableaux, nous commencerons par quelques observations générales sur les figures humaines du style sicyonien. Notre intention n'est

[1] Cf. Thiersch, *Tyrrhenische Amphoren*, 86 sq. — [2] Cf. v. Lücken dans *Athen. Mitt.* 1919, 56

pourtant pas d'en donner une analyse complète. Ce serait une tâche trop difficile, les dimensions minuscules des figures ainsi que le mauvais état de la peinture rendant très souvent impossible un examen minutieux des détails stylistiques. Nous renonçons de même à rendre compte systématiquement de toutes les particularités concernant les vêtements, l'armure, etc., et nous nous contenterons de relever quelques traits caractéristiques qui peuvent contribuer à déterminer la place de nos vases dans l'archaïsme grec.

Entre les représentations humaines de la classe A et les figures des tableaux du »style magnifique« et du vase Chigi, un développement remarquable s'est effectué. Sur quelques-uns des vases les plus anciens les personnages sont encore tout géométriques (v. surtout *pl. XX, 1 b*). Mais les aryballes plus récents de la classe A présentent, eux aussi, un style très primitif (v. surtout *pl. XXII—XXIII*). Ce qui caractérise particulièrement leurs figures d'hommes, ce sont les bustes trop courts, triangulaires, le rétrécissement extrême de la taille et les jambes longues et vigoureuses aux cuisses remarquablement fortes (v. par ex. *pl. XXIII, 1 d*), traits qui rappellent le style géométrique. Quelques plaques en bronze de la Grèce centrale présentent avec ces figures l'analogie la plus frappante (v. par ex. *fig. 106*).[1] Sur les vases de la classe B, on rencontre encore çà et là des hommes de ce style primitif (*pl. XXIX, 1 b et 2 b*); mais les guerriers des aryballes n[os] 33 et 35 (*pl. XXVI, 5 et XXVII, 1 b*) marquent déjà, malgré beaucoup de raideur, un progrès considérable. Ce progrès est plus sensible encore chez les Centaures du nº 47 (*pl. XXX, 1 b*), dont quelques-uns, tombant en avant ou à genoux, nous montrent de nouveaux motifs pleins de mouvement mais d'une exécution encore un peu maladroite. Cependant ce sont les peintures à personnages multiples du »style magnifique« qui nous offrent surtout une hardiesse de composition et une sûreté de dessin bien éloignées de la naïveté de l'art géométrique et donnant l'impression d'un développement stylistique fort avancé. Un détail tel que les guerriers courant du vase Chigi (*pl. XXXIX, 1 b*, à gauche), avec leur jambe tendue en arrière relevée, et leurs deux genoux à peine pliés, ne peut guère s'appeler archaïque, mais il anticipe sur la représentation de l'homme courant, telle que l'art libre s'en est servi en tout temps.[2]



Fig. 106. Plaque en bronze de Béotie. D'après *Annali* 1880, tav. d'agg. H.

Néanmoins, bien que la peinture sicyonienne archaïque ait parcouru ainsi une évolution artistique fort considérable, plusieurs détails attestent nettement qu'elle appartient tout à fait, y compris le »style magnifique«, au début de l'archaïsme.

Les *coiffures* en particulier sont instructives à cet égard. Sur les aryballes n[os] 49, 51 et 52 (*pl. XXXII et XXXV, 1*) les cheveux des têtes de femmes sculptées sont représentés comme une grosse masse, striée horizontalement, qui descend jusqu'à l'épaule

[1] *Annali* 1880, tav. d'agg. H. 1 (Furtwängler, *Kleine Schriften* I, 443 sqq., pl. 14) et de Ridder, *Bronzes de la société archéol. d'Athènes*, nº 799. V. aussi une plaque en bronze de l'Acropole, reproduite dans *JHS* 1893, 259, fig. 26; cf. Stais, *Guide, Marbres et Bronzes*, 348, nº 6956. — [2] Cf. Eduard Schmidt, *Der Knielauf (Münchener archäol. Studien)*, 300.

et qui encadre le visage comme une perruque.[1] C'est la coiffure spéciale dénommée dans la terminologie allemande *Etagenperücke*, et connue surtout par un grand nombre d'ouvrages plastiques de l'art mineur. M. FURTWÄNGLER[2] et, après lui, M. POULSEN[3] ont minutieusement démontré qu'elle apparaît immédiatement après la période géométrique et qu'elle est caractéristique justement de l'archaïsme naissant. On la trouve sans cesse, plus ou moins soignée, dans la décoration peinte des vases de cette époque, par exemple sur des vases milésiens[4], dans le style de Milo[5], dans la céramique protoattique[6], etc. De même sur nos vases. Elle se reconnaît avec une netteté particulière sur les sphinx des aryballes 34 à 36 (*pl. XXVI, 3 et 5* et *XXVII, 2 b*) et sur le skyphos n° 57 (*pl. XXXV, 3 b*).[7] Mais c'est évidemment la même coiffure que présentent déjà le sphinx de l'aryballe n° 17 (*pl. XXI, 6*) et les personnages des aryballes 8, 9, 11 et 12 (*pl. XXII—XXIII*), la même que portent aussi les sphinx des nos 48 et 77 (*pl. XXX, 2 b* et *XXXVIII, 4*). En un mot, aucune coiffure n'est aussi caractéristique de nos vases, depuis les plus anciens jusqu'aux plus récents, que cette *Etagenperücke* propre au début de l'archaïsme. - Il faut ajouter encore que la coiffure en question est spécialement employée dans les ouvrages crétois de l'époque archaïque la plus reculée.[8] Il y a tout lieu de croire que sa fréquence sur nos vases est due à une influence crétoise.

Cette »Etagenperücke« ne se trouve pas sur le vase Chigi. Mais la coiffure qu'y porte le sphinx (*pl. XL, 1 c*) a aussi des analogies dans l'archaïsme naissant.[9] La curieuse boucle placée sur le front du joueur de flûte est de même une particularité de vieille date; elle se retrouve sur une tête de l'aryballe n° 33 (*pl. XXVII, 1 b*) qui est un des plus anciens de la classe B.

On s'étonne, il est vrai, qu'un des centaures du n° 47 porte un *κρώβυλος* (*pl. XXX, 1 b*). On sait que cette coiffure n'apparaît, en général, que dans l'art du VIe siècle. Cependant il en existe peut-être d'autres exemples, dès le début de l'archaïsme, sur des vases du groupe de Phalère et sur un fragment d'un pithos crétois à reliefs.[10] A l'origine c'est sans doute une mode ionienne. Peut-être n'est-ce donc pas par hasard qu'elle se rencontre justement sur l'aryballe n° 47, qui semble avoir subi par ailleurs l'influence de l'Ionie; sur ce vase les autres Centaures portent également une coiffure ionienne: les cheveux tombent en large nappe sur le dos, retenus sur la nuque par un simple bandeau.[11] L'Héraclès imberbe semble être aussi d'origine ionienne (v. plus loin p. 148).

Quant à la *barbe*, nos vases ne connaissent, autant qu'on peut s'en rendre compte, qu'une seule mode: une grande barbe au menton et la lèvre supérieure rasée. Dans toute la Grèce cette mode est, on le sait, particulière à l'archaïsme le plus ancien, et elle continue à prédominer bien avant dans le VIe siècle; les moustaches se rencontrent pourtant quelquefois assez tôt dans l'art attique, par exemple sur l'amphore de Nessos.[12]

[1] C'est certainement la même coiffure que portent les têtes de l'aryballe n° 56 (*pl. XXXV, 2*); les stries horizontales ont été probablement peintes. [2] *Kleine Schriften* I, 447 sqq. [3] *Orient und frühgriech. Kunst*, 137 sqq. [4] V. par ex. POULSEN, l. c., 88, fig. 87 et KINCH, *Vroulia*, 215, fig. 103 a. [5] V. par ex. POULSEN, l. c., 144, fig. 163. [6] V. *Athen. Mitt.* 1895, pl. III, 2. [7] Deux de ces vases, les nos 35 et 57, présentent une variante, les coiffures comprenant, outre la masse horizontalement striée, une tresse qui, de chaque côté, tombe librement sur la poitrine. L'aryballe n° 35 prouve l'ancienneté de cette variante. Une plaque en terre-cuite de Corinthe (*Antike Denkmäler* II, pl. 39, 1 a) et un torse en marbre de Tanagra (*Rev. archéol.* 1908, XI, 190 sqq.) offrent des analogies un peu plus récentes. [8] V. POULSEN, l. c., fig. 164, 172—175 et 197; *Amer. Journ. Archaeol.* 1901, pl. XIII, 11 et XIV, 9. [9] Comp., par ex., la déesse de Prinià, v. *Arch. Anz.* 1909, 98 et *Annuario della scuola archeol. di Atene* I, 87. [10] BREMER, *Die Haartracht des Mannes in archaisch-griechischer Zeit*, 23 sqq. *Jahrbuch* 1887, 46, fig. 7, et 55, fig. 20. *Athen. Mitt.* 1886, pl. 4. [11] V. BREMER, l. c., 17 sqq. [12] *Antike Denkmäler* I, pl. 57.

Les *vêtements* sont en général — surtout dans la classe A, mais aussi dans les vases les plus anciens de la classe B — traités sans beaucoup d'attention. Dans le »style magnifique« et dans les minutieuses peintures du vase Chigi il y a ordinairement plus de détails. Les femmes portent une longue robe (v. *pl. XXII, 1 c*). Il en est de même des auriges (v. *pl. XXXII, 1 e*; *XXXIV, 1*; *XL, 1 c*). A part ces derniers, les hommes portent habituellement, lorsqu'ils ne sont pas tout à fait nus, un chiton court à ceinture. Ce vêtement a souvent la forme d'une chemise descendant à peu près jusqu'aux genoux (v. par ex. Héraclès sur la *pl. XXX, 1 b*, et le joueur de flûte de la *pl. XXXIX, 1 b*). Mais, dans plusieurs cas, on voit nettement que ce chiton est taillé en rond dans le bas et muni par devant d'une bande étroite passée entre les jambes (v. sur la *pl. XXXII, 1 d* le dixième guerrier de gauche, et sur la *pl. XXXIX, 1 b* le guerrier immédiatement à droite de l'aulète). Comme on le sait, le même habillement se rencontre aussi çà et là sur d'autres objets du début de l'archaïsme [1]; la mitra de Rhetymno [2] en offre l'exemple le plus clair. Le costume semble être d'origine crétoise et est peut-être une survivance minoenne.[3]

Le vêtement que porte Alexandros sur l'œnochoé Chigi (*pl. XL, 1 c*) est d'un intérêt spécial. C'est le seul personnage de nos vases pourvu d'un manteau. On est frappé de la manière maladroite dont celui-ci a été dessiné. Ni indication de plis ni effort pour s'adapter aux formes du corps; le vêtement entoure la figure comme une gaîne carrée. Les figures d'une des cuirasses d'Olympie [4], reproduites *fig. 107*, offrent avec ce personnage l'analogie la plus frappante. Alexandros représente évidemment la même étape de l'évolution stylistique. Et par là nous sommes encore ramenés à l'époque de l'archaïsme naissant, à laquelle appartiennent certainement les cuirasses d'Olympie.


Fig. 107. Détail du décor d'une cuirasse en bronze Olympie D'après Helbig, *Das homerische Epos*, 175, fig. 48.

Ces observations préliminaires terminées, nous passons à l'examen des scènes et des mythes représentés sur nos vases.

Divinités sicyoniennes. A ma connaissance, la singulière représentation de l'aryballe n° 1 (*pl. XX, 1*) n'a pas encore été interprétée d'une manière satisfaisante. M. Gardner, qui a publié le vase [5], a reconnu le caractère sacré de cette peinture, sans avoir pu en expliquer les détails. L'interprétation suivante se fonde sur notre opinion que le groupe de vases dont nous nous occupons tire son origine de Sicyone, et réciproquement elle semble en confirmer la justesse.

Commençons par la figure du milieu dont la signification n'est pas douteuse. Elle reproduit certainement une de ces antiques images (*ξόανα*) d'Athéna Polias armée, adorées sur l'acropole de plusieurs villes grecques. Elle porte au bras gauche un bouclier et brandit une lance de la main droite. Sur la tête elle a un casque dont le panache ressemble à une crinière. A Sicyone aussi, Athéna comptait parmi les divinités les plus anciennes et les plus vénérables; on disait que son grand et magnifique temple avait été bâti par Epopeus [6], et il était situé sur l'acropole de la ville primitive.[7] C'était sans doute

[1] V. par ex. Apollon sur l'amphore de Milo reproduite dans Conze, *Melische Thongefässe*, pl. IV et la plaque corinthienne figurée dans *Ant. Denkmäler* I, 8, 13. [2] *Athen. Mitt.* 1906, pl. XXIII. [3] Cf. Washburn dans *Jahrbuch* 1906, 121. [4] *Olympia* IV, pl. LIX. [5] *JHS* 1904, 295. [6] Pausanias II, 6, 3 et 11, 1. [7] Paus. II, 5, 6.

Athéna Polias qu'on y adorait.[1] Nous n'avons pas de renseignement sur la manière dont elle y était représentée, mais c'était sûrement sous la forme d'un *ξόανον* armé, comme celui qui est peint sur notre vase, et il est probable que c'est justement ce *ξόανον* qui se trouve reproduit sur une monnaie sicyonienne de l'époque de Caracalla, où on voit une Athéna debout, la lance dans la main droite et dans la gauche un bouclier.[2]

A gauche d'Athéna se trouve une petite figure dans laquelle, en raison du vêtement, il faut voir une femme. Les bras sont levés avec le geste bien connu de ceux qui prient; c'est donc évidemment une orante, qu'à ses petites dimensions on reconnaît pour une mortelle, conformément à la coutume de l'art antique.

La taille du curieux personnage à droite d'Athéna suffit à elle seule à le désigner comme divinité. Le visage paraît barbu, mais ce n'est que le menton proéminent, caractéristique du style géométrique, qui donne cette impression. C'est une femme, ce que prouve surtout la robe longue (cf. la femme du nº 9, *pl. XXII, 1 c*). Le haut polos qu'elle porte est aussi spécialement une coiffure de femme. Les deux bras sont pliés. Du gauche on ne voit que le haut, l'avant-bras étant caché derrière la queue du cheval. Dans la main droite, elle tient un objet rond qui, à en juger par la petite corolle du haut, est certainement un fruit. Ce peut être une pomme, une grenade ou le fruit du pavot. Qui est donc cette déesse?



Fig. 108. Figurine en bronze, provenant de Sicyone. D'après GERHARD, *Antike Bildwerke*, pl. 309, 6.

Parmi les divinités principales de Sicyone se trouvait aussi Aphrodite. Le culte qu'on lui vouait était cependant d'un genre tout spécial, et elle était pourvue d'attributs qui, en général, n'étaient pas les siens.[3] Nous les connaissons par la description que fait Pausanias de sa statue en or et en ivoire, ouvrage de Kanachos, qui la figurait assise, un polos sur la tête, tenant d'une main un pavot, de l'autre une pomme.[4] Il va sans dire qu'avant l'idole de Kanachos il doit en avoir existé une autre plus ancienne. Il n'est aucunement nécessaire de supposer que cette dernière représentait aussi la déesse assise. Qu'on se rappelle seulement les formes variées avec lesquelles Athéna a été figurée, au cours des siècles, sur l'Acropole d'Athènes. Mais naturellement les attributs particuliers donnés à la déesse ne sont pas de l'invention de Kanachos. Il faut que l'image antérieure, qui était sans doute un *ξόανον*, les ait aussi possédés. Il semble donc naturel de supposer que la déesse de notre vase, coiffée d'un haut polos et portant dans la main visible un fruit (pomme ou pavot), reproduit justement ce simulacre plus ancien de l'Aphrodite sicyonienne. La figurine en bronze, reproduite *fig. 108*[5], nous apporte fort à propos une confirmation de la vraisemblance de cette hypothèse. Elle représente une femme debout, vêtue, comme la figure de notre vase, d'une robe longue, portant sur la tête un polos semblable et ayant aussi les bras levés; tous les deux ont

[1] Il est douteux que cette Athéna doive être identifiée avec celle qui, selon ATHÉNÉE III, 72 b, était adorée à Sicyone sous le nom de *Κολοκασία*. [2] MIONNET, *Descr. des médailles, Suppl.* IV, 170, 1130. — Il est possible aussi que cette médaille reproduise l'ancien *ξόανον* d'Athéna à Titané dont parle PAUSANIAS (II, 12, 1). [3] Ils semblent témoigner que l'Aphrodite sicyonienne a été étroitement apparentée à Déméter, cf. ODELBERG, *Sacra Corinthia, Sicyonia, Phliasia*, 68. [4] PAUSANIAS II, 10, 5. — M. VAL. K. MÜLLER, *Der Polos*, 103, a fait observer que Pausanias a désigné sans doute par le mot *πόλος* la même coiffure haute et cylindrique qu'on désigne maintenant par ce nom. [5] GERHARD, *Antike Bildwerke*, pl. 309, 6. Je ne sais où la figurine se trouve actuellement.

évidemment tenu des attributs qui font maintenant défaut.[1] Or, le lieu de trouvaille indiqué pour cette statuette est justement Sicyone.

Il reste encore trois figures. Le sphinx ne demande pas d'explication. Il se trouve au revers du vase sous l'anse et ne sert qu'à remplir l'espace vide. Il en est autrement des deux cavaliers, absolument identiques, qui ont certainement une signification précise. Or, nous savons que les deux Dioscures étaient adorés à Sicyone. Le fait que leur sanctuaire était situé sur l'acropole donne lieu de croire qu'ils comptaient parmi les *θεοὶ πολιοῦχες*[2] de Sicyone, et que, par conséquent, leur culte remontait à une date reculée et jouait un rôle dans la ville. Pausanias raconte que leurs idoles étaient des *ξόανα*[3], c'est-à-dire des statues en bois très anciennes. Il est vrai qu'il ne décrit point ces statues. Mais il est probable à priori qu'on a représenté ces dieux en cavaliers. L'aryballe nº 9 (*pl. XXII, 1 c*) montre que, dès l'époque de la classe A, les peintres de nos vases les ont imaginés sous cette forme. De plus, nous pouvons rappeler le fait que les anciennes statues en bois du temple des Dioscures à Argos, ouvrages de Dipoinos et de Skyllis[4], les ont figurés à cheval. Nous sommes donc certainement autorisés à croire que les deux cavaliers de nos vases reproduisent justement les *ξόανα* des Dioscures sicyoniens dont parle Pausanias.

Si les interprétations que nous venons de donner sont justes, notre vase nous représente l'adoration des divinités les plus anciennes et les plus importantes de Sicyone. Malgré son apparence modeste il devient donc un monument d'un intérêt considérable.

L'enlèvement d'Hélène. Sur l'aryballe nº 9 (*pl. XXII, 1*) on a évidemment reproduit une scène dramatique. Le personnage principal est la grande figure de femme dont les bras levés expriment l'étonnement et l'épouvante. Deux hommes armés se sont rapprochés d'elle, manifestement avec des intentions hostiles. L'un la saisit par le poignet, l'autre brandit une épée d'un air menaçant. Comme pour implorer protection, elle tourne les yeux vers les deux cavaliers qui paraissent rester indifférents.

M. Blinkenberg a donné de cette scène une interprétation convaincante.[5] Il s'agit de l'enlèvement d'Hélène par Thésée et Peirithoos. Les personnages passifs sont ses deux frères les Dioscures qui, suivant la légende, n'empêchèrent pas l'enlèvement de leur sœur et ne la ramenèrent que plus tard à Sparte, d'Aphidna où Thésée l'avait cachée. Leur présence au moment même de l'enlèvement est donc assez inopportune, mais motivée par le rôle qu'ils jouent dans la suite de la légende. Sans excessive recherche de l'exactitude les peintres réunissent souvent dans le même tableau les personnages qui jouent un rôle dans le mythe représenté, bien que, selon la logique du récit, ceux-ci ne puissent se trouver ensemble à la fois. Un groupe en terre-cuite conservé au musée de Berlin, où M. Curtius a reconnu une représentation de l'enlèvement d'Hélène[6], nous offre probablement un pendant de notre tableau. Là aussi se voient deux figures d'hommes que M. Curtius a interprétées, certainement avec raison, comme les Dioscures. Dans ce groupe l'un des frères est barbu, tel qu'on le voyait aussi sur le coffre de Cypsélos.[7] Sur notre vase ils le sont tous deux, de même que Thésée et Peirithoos, détail qui se distingue nettement sur l'original.

La légende de l'enlèvement d'Hélène ne joue, dans les traditions les plus anciennes, qu'un rôle peu important, mais qui ne nous permet pas de douter de sa haute antiquité. Un scoliaste de l'Iliade nous apprend qu'elle avait été racontée dans »*τὰ κυκλικά*«[8]:

[1] Une statuette semblable d'Aphrodite, portant également un polos et avec une pomme dans chaque main, a été trouvée à Sparte, v. *BSA* 1906-07, 149. [2] Cf. Odelberg, l. c., 134. [3] Paus. II, 7, 5. [4] Paus. II, 22, 5. [5] *Rev. archéol.* 1898, XXXIII, 399 sqq. [6] *Philolog. und histor. Abhandl. Berlin. Akad.* 1878, 46 sqq., pl. II. [7] V. Paus. V, 19, 2. [8] *Schol. in Il.* III, 242.

mais nous ignorons à quel poème du cycle épique il fait allusion. Le poète Alkman avait exploité aussi cette légende.[1] Sur le trône d'Amyclées se trouvait représentée la même scène que sur notre vase[2], et sur le coffre de Cypsélos on voyait les Dioscures ramenant Hélène.[3] Cette dernière représentation nous montre que la légende a été un des thèmes de l'art argivo-corinthien primitif; ne nous étonnons donc pas de la rencontrer dans la céramique sicyonienne.

Le suicide d'Ajax. Le récit de la dispute d'Ajax et d'Ulysse au sujet des armes d'Achille, de la victoire d'Ulysse, de la folie d'Ajax et de son suicide, se trouvait dans les deux poèmes de l'»Aithiopis« et de »la petite Iliade«. Dans l'Odyssée (XI, 541 sqq.) on ne parle pas du genre de mort d'Ajax, mais la description de sa rencontre aux enfers avec Ulysse suppose la connaissance de la dispute au sujet des armes. C'est donc un thème légendaire de date très ancienne.

Un épisode de ce récit, le suicide d'Ajax, se trouve figuré sur l'aryballe n° 12, dans la zone supérieure, juste au-dessous de l'anse (*pl. XXIII, 2 a*). Le sujet a imposé au peintre une tâche qui, en réalité, était au-dessus de ses forces, et le résultat a par suite été fort maladroit. Ajax est placé obliquement, les jambes de profil, de sorte qu'une seule est visible, le corps de face, les deux bras repliés devant la poitrine, la tête de nouveau de profil, le visage tourné en bas. Par-dessus le corps est dessinée une grande épée, dont la poignée appuie contre la terre. Elle porte des traces de couleur rouge, indiquant évidemment le sang du héros. Bien que l'épée se trouve entièrement devant le corps d'Ajax, le peintre a sûrement voulu signifier qu'elle s'enfonce dans sa poitrine; les jambes seules appuient sur la terre. A cette scène appartient sans doute aussi la figure la plus proche à gauche, un homme qui, les jambes très écartées, lève les bras en détournant le visage d'Ajax, avec le même mouvement d'épouvante qu'Hélène sur l'aryballe n° 9. Manifestement les autres figures de la zone sont sans rapport avec ce sujet.

Cette scène est certainement la représentation la plus ancienne de la mort d'Ajax qui ait été conservée. Mais, dans l'art argivo-corinthien de l'époque qui suit immédiatement, le même sujet se rencontre assez souvent, et toujours représenté de façon absolument semblable; seulement il y a quelquefois deux spectateurs. C'est ainsi que nous le retrouvons sur une matrice de bandes de métal à décor repoussé[4], sur des reliefs en bronze »argivo-corinthiens«[5], et sur des vases corinthiens.[6] La représentation de la mort d'Ajax sur un relief de Corneto[7] dérive sans doute aussi de modèles appartenant à ce même cycle artistique. Par contre, à l'époque archaïque, il ne semble pas exister de représentations de cette scène dans les autres branches de l'art grec.

Héraclès et Géryon. Sur la pyxis n° 22 on voit Héraclès combattant contre le triple Géryon (*pl. XXIV, 2 b*). L'exécution est extrêmement grossière et négligée. Héraclès est représenté avec le type qu'on lui voit ordinairement dans l'archaïsme ancien, sans peau de lion et sans massue. Le type de Géryon est manifestement celui qui est commun dans le Péloponnèse[8] et qui est formé par la réunion de trois figures complètes d'hommes, armées de boucliers ronds et de lances. C'est ce type qui était figuré également sur le coffre de Cypsélos[9] et que nous retrouvons sur un relief argien en bronze datant certainement du VII[e] siècle.[10] Derrière Géryon on voit sur notre vase un groupe de trois bœufs.

[1] *Schol. in Il.*, l. c. Paus. I, 41, 4. [2] Paus. III, 18, 15. [3] Paus. V, 19, 2. [4] *JHS* 1896, 329, fig. 3. [5] *Athen. Mitt.* 1895, pl. XIV. de Ridder, *de ectypis* etc., n°s 11 et 12. [6] *Musée Napoléon* III, pl. LXVI. *Arch. Anzeig.* 1891, 116, n° 5. *Boston, Museum of fine arts, Report for the year 1899*, 56, n° 12. [7] Cf. Wolters, *Athen. Mitt.* 1895, 476. [8] V. Pauly-Wissowa, *Realencyklopadie* VII, 1292. [9] Paus. V, 19, 1: *τρεῖς δὲ ἄνδρες Γηρυόνης ἐστὶν ἀλλήλοις προσεχόμενοι*. [10] *Fouilles de Delphes* V, pl. XXI.

La légende remonte sûrement à une haute antiquité. Géryon (c.-à-d. »le hurleur«) est un être fabuleux créé par l'imagination populaire et probablement à l'origine un démon des enfers. La description littéraire la plus ancienne de ce combat d'Héraclès se trouve dans la Théogonie d'Hésiode (v. 287—294), qui peut être à peu près contemporaine de notre vase. Mais la forme abrégée du récit prouve que le poète le supposait bien connu. La présence de la scène sur le coffre de Cypsélos et sur le bronze de Delphes cité plus haut témoigne qu'elle appartenait, elle aussi, au répertoire de l'ancien art argivo-corinthien.

Centauromachies. C'est une opinion fort répandue que les Centaures sont venus en Grèce d'Orient, de même que tant d'autres êtres fabuleux, les sphinx, les griffons, etc.[1] Mais il est bien douteux que cela soit juste. Le nom est grec.[2] Et les observations archéologiques aussi rendent difficile de les regarder comme des types étrangers, importés par l'art. Les êtres fabuleux de l'archaïsme le plus ancien peuvent se diviser en deux groupes. Le premier comprend ceux qui sont toujours employés d'une manière purement décorative, en particulier dans les zones d'animaux. C'est le cas, par exemple, pour les sphinx, les griffons et autres monstres semblables qui ne prennent jamais part à aucune action et ne luttent jamais contre les hommes (v. ci-d. p. 129), évidemment parce que, dès l'origine, ils ont été empruntés à l'Orient comme simples motifs artistiques. C'est plus tard seulement que des mythes déterminés se sont formés sur eux. Il en est autrement du second groupe, auquel appartiennent, par exemple, les Centaures et la Chimère. Je ne crois pas qu'on puisse signaler, dans les monuments grecs archaïques, un seul exemple d'un emploi purement décoratif des Centaures dans les zones d'animaux. Dès le commencement ils se présentent seuls, deux à deux ou en longues files, marchant, galopant, chassant ou luttant, soit l'un contre l'autre, soit contre des hommes, toujours aussi pleins de vie et aussi actifs que ceux-ci, et pas plus qu'eux figés en schémas décoratifs. On ne peut guère conclure de là autre chose sinon qu'à l'époque où ils ont commencé à se montrer dans l'art grec, c'est-à-dire vers la fin de la période géométrique[3], ils étaient déjà familiers aux Grecs; faisant partie du cycle des êtres monstrueux dont la croyance populaire peuplait la nature environnante, ils étaient des démons des bois analogues aux Silènes et aux autres créations du même genre.[4]

Il est vrai que la plupart des représentations les plus anciennes des Centaures ne trahissent aucune connaissance des aventures dans lesquelles l'art et la littérature postérieurs devaient leur donner un rôle; ils sont représentés seulement comme ces *φῆρες ὀρεσκῷοι* dont parle Homère.[5] Mais il faut pourtant qu'à une époque assez reculée il se soit formé à leur sujet des mythes détaillés. Leurs luttes contre les hommes en sont toujours le motif principal. Homère déjà parle souvent de la légende thessalienne relative au combat entre les Centaures et les Lapithes.[6] Et l'extermination des Centaures a trouvé de bonne heure sa place parmi les exploits qu'Héraclès accomplit au profit de l'humanité. Au cours des siècles l'art et la poésie ont enrichi de plusieurs détails les formes primitives de ces mythes.

[1] Ainsi pense encore M. Paul Baur, *Centaurs in ancient art* (Berlin 1912); cf. aussi C. Robert, *Die griechische Heldensage* I (Berlin 1920), 5, note 1. On s'appuie sur quelques représentations de »Centaures« ailés et tirant de l'arc qu'on voit dans l'art oriental (Baur, l. c., nos 1—3). Mais il faut se rappeler que les Centaures tirant de l'arc sont tout à fait inconnus en Grèce et qu'on n'y trouve presque pas de Centaures ailés; une coupe du style tardif du Dipylon (*Athen. Mitt.* 1893, 113, fig. 10) en présente peut-être le seul exemple connu. Réciproquement les Centaures à jambes humaines ne se voient jamais en Orient. [2] L'énigme que ce mot avait posée jusqu'à présent aux étymologistes semble être résolue maintenant par M. Kretschmer, v. *Glotta* 1920, 50 sqq. [3] V., dans l'ouvrage cité de M. Baur, le catalogue complet des représentations les plus anciennes de Centaures. [4] Cf. v. Wilamowitz-Moellendorff, *Herakles*, 2e éd., II, 89. [5] V. par ex. *Athen. Mitt.* 1893, 113, fig. 10; *Jahrbuch* 1887, pl. IV; etc. [6] *Il.* I, 262 sqq. et II, 742 sqq.; *Od.* XXI, 295 sqq.

Un examen des peintures de nos vases dont le sujet a été tiré de ce cycle de légendes, montrera, je pense, qu'elles représentent des phases assez reculées de leur développement.

Le tableau de l'aryballe n° 8 (*pl. XXII, 2 d*), dont l'interprétation a soulevé de grandes difficultés, est le plus intéressant. M. Hoppin[1] était persuadé que l'homme attaquant le Centaure était Héraclès. Le jeune homme courant, sans barbe, serait donc

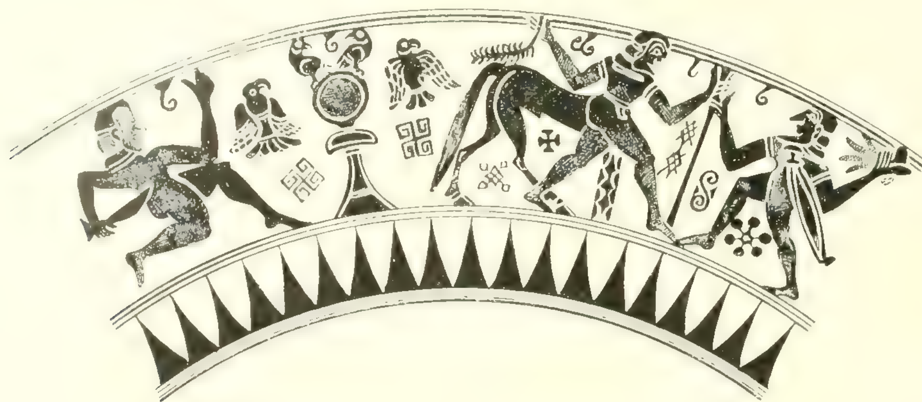


Fig. 109. Centauromachie de l'aryballe n° 8.

Iolaos, poursuivi par un Centaure, mais sauvé par l'intervention d'Héraclès. M. Walters[2] a pensé à l'épisode localisé sur le mont Pholoë. M. Oelschig[3] a imaginé un mythe, inconnu par ailleurs, suivant lequel Zeus, armé de la foudre, défend un homme fuyant devant le centaure. Aucune de ces interprétations ne semble convaincante.

Ce qui, pour une bonne part, a provoqué les difficultés, c'est la manière, sans doute incorrecte, dont M. Hoppin a développé la scène dans la figure reproduite sur notre *pl. XXII, 2 d*. Considérons la disposition des personnages sur le vase (v. *pl. XXII, 2 a*). Le Centaure est placé sur le devant, au milieu, et il est, par conséquent, naturel de le regarder comme la figure centrale. La scène se présente donc telle que nous l'avons reproduite dans la *fig. 109*: le Centaure est attaqué de front par un homme barbu qui, de la main droite, saisit son bâton, tandis que, de la gauche, il brandit une arme étrange rappelant une racine d'arbre. A gauche, on voit d'abord un objet encore inexpliqué, puis un homme imberbe, courant à toute vitesse pour attaquer le Centaure par derrière.

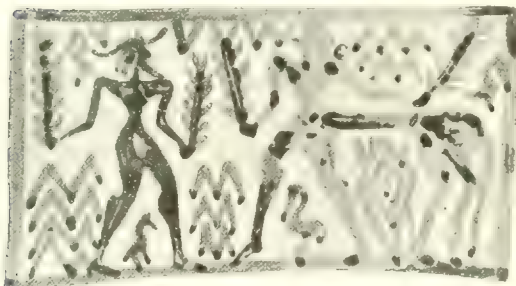


Fig. 110. Détail d'une amphore attique. Musée National de Copenhague.

Nous avons donc devant les yeux l'image de deux hommes attaquant un Centaure, c'est-à-dire, sous une forme un peu plus développée, la scène que nous connaissons par plusieurs des représentations les plus anciennes de Centaures. Citons quelques pithos à reliefs de Rhodes et de la Carie[4], où un guerrier à épée et à bipenne attaque un Centaure, une scène toute semblable sur une œnochoé de Mégara Hyblaea[5] et la scène, reproduite dans notre *fig. 110*, qui est tirée d'une amphore attique inédite du style tardif

[1] *Amer. Journ. Archaeol.* 1900, 454 sqq. Cf. Miss Harrison, *Prolegomena to Greek religion*, 383. [2] *History of ancient pottery* II, 102, note 2. [3] *De centauromachiae in arte Graeca figuris*, 21, note 1. [4] *Athen. Mitt.* 1896, 230, fig. 1 et pl. VI. [5] *Monum. ant.* I, 810.

du Dipylon, conservée au Musée National de Copenhague. De même que dans ces représentations, rien sur notre vase ne caractérise spécialement les personnages qui combattent le Centaure. Il se peut que ce soient des hommes quelconques ou des héros sans nom. Il n'y a rien qui justifie une identification avec Héraclès. Le vase de Géryon nous a montré que, dès cette période, les peintres sicyoniens l'ont figuré en archer.

Et pourtant la scène représentée sur notre vase cache peut-être une forme plus développée du récit de la lutte des hommes contre les Centaures féroces. Entre l'homme courant et le Centaure se voit un objet singulier qu'on n'a pas pu expliquer jusqu'à présent. Le petit aryballe publié sur notre *pl. V, 6 a—b*, nous en fournit l'explication. Dans l'hypocratérion qui, sur cet aryballe, porte le cratère à têtes de griffon, on reconnaît facilement le motif de notre vase. Même certains détails, comme le cercle incisé sur la partie supérieure de l'objet, sont communs aux deux figures. C'est donc certainement un hypocratérion que représente notre vase.[1] Sa présence ne signifie-t-elle pas qu'une bacchanale a eu lieu avant le combat? Et le tableau de l'aryballe n'illustre-t-il pas en réalité le récit de l'Odyssée relatif au Centaure Eurytion qui arriva seul chez les Lapithes, s'enivra dans la maison de Peirithoos et provoqua un grand scandale, sur quoi les héros le jetèrent à la porte et le mutilèrent avec leurs épées?[2]

A mon sens, cette interprétation de notre vase est complètement satisfaisante. Qu'on n'objecte pas que l'évènement eut lieu aux noces de Peirithoos et que la faute d'Eurytion a consisté à se saisir de la mariée, personnage qui, par conséquent, ne devrait pas manquer dans la scène. Car se sont là des traits dus à un développement postérieur de la légende.[3] Homère ne les connaît pas.[4] Et aucune des autres sources littéraires avant Pindare n'en fait mention. De même, dans les diverses représentations de combats entre les Lapithes et les Centaures, les femmes font toujours défaut jusqu'à l'époque de Polygnote. On ne peut objecter non plus que le Centaure de notre vase porte un chiton, et qu'un Centaure vêtu en homme doit être ou Chiron ou Pholos.[5] Cela ne s'applique également qu'aux temps postérieurs. Au début de l'art archaïque d'autres Centaures aussi portent souvent des vêtements de différentes sortes.[6]

Une autre centauromachie se rencontre sur l'aryballe nº 47 (*pl. XXX, 1 b*): le combat d'Héraclès contre les Centaures. Elle ne demande pas d'explication détaillée. Comme M. Furtwängler l'a déjà noté en publiant le vase[7], elle nous montre la forme la plus ancienne de ce mythe, forme que nous retrouvons, par exemple, sur les vases à reliefs dits *red-ware*[8] et sur un relief en bronze d'Olympie[9], et qui se voyait aussi sur le coffre de Cypsélos[10]: Héraclès tuant les Centaures avec ses flèches, sans aucune indication que le combat ait lieu sur le mont Pholoë devant l'antre de Pholos. Ce dernier trait n'a certainement été ajouté que plus tard. Le poète Stésichoros[11] et la céramique corinthienne[12] le connaissaient déjà. Notre vase représente donc une phase plus ancienne.

Le type d'Héraclès témoigne encore de l'ancienneté de cette représentation. C'est le même que celui de la pyxis nº 22: Héraclès en archer, à genoux, sans la massue et sans la peau de lion qui, dans l'art archaïque postérieur, constituent ses attributs indispensables. Une petite particularité mérite d'être relevée. Héraclès porte sur notre vase

[1] Les deux oiseaux ne semblent pas avoir de signification réelle. C'est le type à tête retournée dont nous avons parlé ci-d. p. 52, et que les peintres de cette époque aiment à placer partout sans aucune raison, comme par ex., sur les vases de Milo, à l'extrémité du timon; v. Conze, *Melische Tongefässe*, pl. IV, et *Arch. Zeitung* 1854, pl. 62. [2] *Od.* XXI, 295 sqq. [3] Cf. Robert, l. c., 17. [4] *Il.* II, 743 indique même expressément que le combat entre les Centaures et les Lapithes eut lieu le jour où naquit Polypoites, le fils de Peirithoos. [5] Cf. Baur, l. c., 91. [6] V. les exemples cités par M. Baur, l. c., 137. [7] *Arch. Zeitung* 1883, 157. [8] V. *Arch. Zeitung* 1881, 42. [9] *Olympia* IV, pl. 38. [10] Paus. V, 19, 9. [11] V. Athénée XI, p. 499 b. [12] *JHS* I, pl. I.

des bottines, trait qui se retrouve sur l'amphore protoattique de Nessos, au musée de New-York[1], mais qui est inconnu ailleurs. Il faut également remarquer qu'Héraclès n'a pas de barbe; cela est dû peut-être à l'influence ionienne[2], comme nous l'avons dit plus haut.

Bellérophon et la Chimère. Ce n'est probablement pas un effet du hasard que le seul mythe reproduit plus d'une fois sur nos vases soit celui de Bellérophon qui, monté sur Pégase, lutte contre la Chimère (*pl. XXX, 2 b* et *XXXV, 3 a*). Car il n'y a aucun doute que cette légende appartienne, dès l'origine, justement à la contrée à laquelle nous avons attribué notre céramique. Bellérophon est un héros argien.[3] Son histoire se rattache à Argos, à Sicyone, à Trézène et surtout à Corinthe où il avait son sanctuaire propre.[4] Et, en dépit du récit de l'Iliade[5], le combat avec la Chimère a sûrement été localisé, dès le début, aux environs de Corinthe, peut-être précisément à Sicyone. La représentation de ce combat sur les pièces de monnaie des deux villes[6], dès une époque fort reculée, autorise cette conclusion.

Il n'y a pas de doute que la légende remonte à une très vieille date. Comme Géryon et les Centaures, la Chimère compte parmi les monstres fantastiques nés fort anciennement de la naïve croyance populaire. Il n'y a pas lieu de discuter ici sa signification primitive, pas plus que d'aborder la question de savoir si, originairement, elle a été imaginée avec une autre forme que celle qui lui est donnée dans l'art grec.[7] Il suffit de constater que le type traditionnel de la Chimère, type que représentent nos deux vases et qui répond parfaitement à la description d'Hésiode[8], a été sans aucun doute bien connu au VIIe siècle. Il se rencontre déjà sur des intailles très anciennes.[9] Le cheval ailé (Pégase) est familier aussi à l'art archaïque naissant. Les vases protoattiques et le style de Milo l'ont fréquemment employé, et souvent d'une manière purement décorative.

Autres démons. La prédilection de nos vases pour les démons monstrueux tirés du monde des croyances populaires, est sans doute une preuve de leur antiquité. Nous nous sommes occupé de Géryon, des Centaures et de la Chimère. Mais, outre ceux-là, il se trouve sur nos vases plusieurs êtres analogues, pour lesquels nous n'avons pas de noms.

Ainsi, sur l'aryballe n° 33 (*pl. XXVII, 1*) on voit un guerrier ou un héros luttant contre un monstre qui a la forme d'un lion avec sur le dos une tête humaine[10]; c'est évidemment l'illustration d'un mythe inconnu dont le sujet rappelle les exploits d'Héraclès et de Bellérophon.

Sur le même vase on voit encore un démon ailé, représenté dans l'attitude singulière appelée par les savants allemands *Knielaufschema.* Il se rencontre également sur l'aryballe n° 11 (*pl. XXIII, 1 a*), où il porte un serpent dans une main et dans l'autre un oiseau qu'il tient par la queue. On sait que ce démon est assez fréquent dans l'art du VIIe siècle et surtout sur le continent. Des intailles de Milo[11], des *red-ware*-vases[12], une plaque en bronze de l'Acropole[13], un relief en ivoire de Sparte[14] et avant tout les vases corinthiens[15] en offrent de nombreux exemples. En général il a les mains vides,

[1] *JHS* 1912, pl. X—XI. [2] V. Furtwängler dans Roscher, *Mythol. Lexikon* I, 2151 sqq. [3] V. Pauly-Wissowa, *Realencyclopädie* au mot *Bellérophon.* [4] Paus. II, 2, 4. [5] VI, 156 sqq. [6] V. Pauly-Wissowa, l. c., 243, et Robert, *Griech. Heldensage* I, 180. [7] V. sur cette question Robert, *Archäologische Miszellen*, 9 sqq. (*Sitzungsber. Bayer. Akad.* 1916, 2). [8] *Theogon.*, 319 sqq. [9] Furtwängler, *Gemmen*, pl. V, 16, 18, 39 a. [10] Un monstre semblable se trouve sur un bijou en or d'Étrurie, v. *Monum. dell' Inst.* X, 31 a, 1—1 b. [11] Furtwängler, *Gemmen*, pl. V, 27. [12] *Arch. Anzeig.* 1891, 16. [13] *JHS* 1892, 259, fig. 26. Staïs, *Guide, Marbres et Bronzes*, 349, n° 6956. [14] *BSA* XIII, 79, fig 18 b. [15] V. par ex. Pottier, *Vases du Louvre*, pl 16 (A 465), 43 (E 586), 46 (E 629). Plusieurs exemples dans Eduard Schmidt, *Der Knielauf* (*Münchener archäol. Studien*), 268 sqq.

mais — en qualité de pendant masculin de la *πότνια θηρῶν* — il tient quelquefois, comme sur notre vase, un animal de chaque main. Sur la plaque de l'Acropole et le relief en ivoire de Sparte, mentionnés ci-dessus, il porte aussi deux oiseaux.

Il faut citer enfin, sur l'aryballe n° 35 (*pl. XXVI, 5*), un démon dont la tête ressemble à celle d'un animal (lion?).

Jugement de Pâris. La seule scène mythologique qui nous reste est le jugement de Pâris, malheureusement très mal conservé, sur le revers du vase Chigi, sous l'anse (*pl. XL, 1 c*, à droite). Ce tableau demande d'autant moins d'explication que les noms des figures sont indiqués par des inscriptions. La légende est ancienne[1] et appartient aux thèmes favoris de l'art archaïque. Sa composition sur le vase Chigi ne diffère en aucun point essentiel de celle que l'on connaît par plusieurs vases à figures noires provenant tant de l'Ionie que du continent, composition que l'on trouvait également sur le trône d'Amyclées et sur le coffre de Cypsélos.[2]

Un assez grand nombre de sujets mythologiques ont donc été figurés sur nos vases. Et pourtant ils ne tiennent qu'une place relativement modeste dans le répertoire de nos peintres. Ce sont les représentations tirées de la vie journalière qui y prédominent.

Les *scènes de chasse* se rencontrent souvent, dans tout le cours de la série, depuis les aryballes les plus anciens jusqu'au vase Chigi. Sur beaucoup de vases de la classe A on voit des hommes, armés de boucliers ronds et de longues lances, qui luttent avec des sangliers (*pl. XX, 2 b*), des cerfs (*pl. XXI, 5*, et la pyxis n° 21) ou des lions (*pl. XXIV, 1 a—b*). Sur l'aryballe n° 11 est peint un homme attaquant, avec une longue lance, un lion qui a surpris son compagnon (*pl. XXIII, 1 c—d*). Les aryballes n°s 42—45 nous présentent une série de scènes plus détaillées, où les chasseurs, armés de javelots ou d'arcs, se battent contre des sangliers et des lions (*pl. XXIX, 1—2* et les descriptions des n°s 44—45). Sur le vase Chigi enfin se voit la reproduction très vivante d'un combat analogue avec un lion (*pl. XL, 1 c*).

Il est utile de faire remarquer que, dans aucune de ces représentations, on ne découvre le moindre signe indiquant que le peintre a pensé à un sujet mythologique. Ce n'est pas le sanglier d'Érymanthe, ni la biche cérynite, ni le lion de Némée que l'on chasse, et Héraclès ne se trouve pas parmi les chasseurs. Ce sont tout simplement des scènes de genre, ce qui est sans doute une marque d'antiquité. L'art archaïque postérieur préfère donner aux compositions de cet ordre un caractère mythologique.

Les *combats avec des lions* surtout, à la reproduction desquels les peintres de nos vases ont trouvé un plaisir spécial (v. les n°s 11, 20, 43, 45 et 84), offrent un intérêt considérable. Ainsi que l'a démontré M. Furtwängler, ce sujet disparaît de très bonne heure dans l'art continental.[3] Déjà sur les vases corinthiens les plus anciens on rencontre le combat d'Héraclès avec le lion de Némée[4], mais jamais, à ma connaissance, des combats avec des lions non mythologiques. C'est là encore un trait qui prouve l'ancienneté de nos vases. Qu'on se souvienne des représentations mycéniennes de chasses aux lions et, dans les poèmes homériques, de toutes les descriptions d'attaques de lions contre les troupeaux et de combats avec les bergers.[5] La peinture de l'aryballe n° 43 (*pl. XXIX, 2 b*) rappelle exactement la description, qui se trouve dans l'Iliade, d'une scène analogue sur le bouclier d'Achille (XVIII, 579 sqq.); seulement les bergers sicyoniens paraissent plus courageux que ceux d'Homère.

[1] Elle avait été racontée dans *Κύπρια*. [2] Paus. III, 18, 12 et V, 19, 5. [3] *Arch. Zeitung* 1883, 160 sq. [4] V. Roscher, *Mythol. Lexikon* I, 2139; *Annali* 1877, tav. d'agg. CD, 2. Cf. le relief argivo-corinthien en bronze reproduit dans *Athen. Mitt.* 1895, pl. XIV, 4. [5] V. par ex. *Iliade* V, 136 sqq.; X, 485 sq.; XI, 548 sqq.

Il y a cependant une autre différence, plus essentielle. Tandis que les représentations mycéniennes et les récits homériques trahissent une connaissance profonde des lions, il n'en est pas ainsi de nos vases. Si frais et si plein de vie que soit l'ensemble de leurs tableaux, si réussies que soient les figures humaines, les lions eux-mêmes sont tout à fait conventionnels et attestent de façon catégorique que les artistes ne connaissaient pas personnellement les modèles naturels.[1] Si toutefois les peintres sicyoniens ont une prédilection pour la chasse aux lions, c'est sans doute qu'ils ont subi l'influence d'un art étranger.

Or, nous avons déjà fait observer (p. 133) que les lions des scènes de combats offrent des types qui se distinguent notablement de ceux des zones d'animaux. La différence ne consiste pas seulement dans le caractère plus animé de la représentation, mais aussi dans les détails du dessin, surtout en ce qui concerne le traitement de la crinière. Il s'agit là évidemment d'une différence dans les modèles. Nous pouvons faire la même observation sur les vases protoattiques en comparant leur type ordinaire avec le lion qui, sur l'amphore de New-York, attaque une biche[2], scène que nous retrouvons sur notre aryballe n° 45. D'où est donc venue aux peintres sicyoniens et attiques l'idée de représenter des scènes de ce genre auxquelles ils n'ont jamais pu assister eux-mêmes?

Sur l'aryballe n° 11 nous voyons un homme attaquant un lion qui s'est dressé sur ses jambes de derrière pour mordre au cou un autre homme (*pl. XXIII, 1 c—d*). La tête du lion se présente de face et non de profil, manière de figurer les fauves mordant qui, on le sait, a été empruntée à l'Orient. D'autre part, le thème du combat corps à corps avec un lion dressé sur ses pattes de derrière est bien connu aussi dans l'art oriental.[3] Les patères en métal de Chypre, dans lesquelles ce motif est en grande faveur[4], ont pu jouer, dans ce cas, le rôle d'intermédiaire. Mais il faut remarquer que le même motif a été adopté dans l'art grec le plus ancien d'Asie Mineure[5], et a pu arriver par cette voie à la Grèce du continent.

C'est également à l'art ionien que nous font penser les autres combats avec des lions de nos vases. Il est tout naturel qu'en Asie Mineure, où les attaques de ces animaux contre le bétail étaient fréquentes dans la vie réelle, même après l'époque d'Homère, les sujets de cette sorte aient été souvent représentés par les artistes. Malheureusement nous connaissons très mal le début de l'art ionien. Mais le relief sculpté sur un monument funéraire lycien[6] nous prouve que les artistes ioniens du VIIe siècle ont traité le motif peint sur notre aryballe n° 43 (*pl. XXIX, 2b*): des lions se jetant sur un taureau. Les vases ioniens du VIe siècle nous présentent des scènes semblables où, de même que sur nos vases, des chasseurs viennent au secours du bétail attaqué.[7] C'est aussi dans l'art de l'Ionie que M. Watzinger a cherché les modèles des sculptures bien connues en tuf peint, provenant de l'Acropole d'Athènes et représentant des taureaux terrassés et dévorés par des lions.[8] Il est probable que les représentations de nos vases sont dues à l'influence exercée par ce même art ionien, mais dans une période moins avancée. Plusieurs détails du type des lions peuvent servir de confirmation à cette hypothèse.

[1] Cf les observations de M Bruno Schröder sur la chasse au lion du vase Chigi, dans le texte (p. 4) de Brunn-Bruckmann, *Denkmäler*, pl. 641 sqq. [2] *JHS* 1912, pl XI. [3] On en trouve des exemples réunis dans Kluge, *Die Darstellungen der Löwenjagd im Altertum* (Berlin, 1906). [4] V. par ex. Perrot-Chipiez III, 769, fig. 544. [5] V. le relief d'un tombeau lycien de Xanthos, conservé maintenant au Musée Britannique et reproduit dans Poulsen, *Orient und frühgriechische Kunst*, 151, fig. 179. Il appartient sans doute au VIIe siècle [6] Le même monument dont parle la note précédente. V. Poulsen, l. c., fig. 179—180. [7] Pottier, *Vases du Louvre*, pl. 53, E 698. *Antike Denkmäler* II, pl. 28. [8] Dans Wiegand, *Die archaische Porosarchitechtur*, 225 sqq.

Sur l'aryballe n° 11 la crinière du lion est figurée par une courte série de poils hérissés, trait qui se retrouve sur un des lions du n° 43 (*pl. XXIX, 2b*). Le même détail se voit également sur un lion d'une patère en argent, provenant de Préneste, mais sans doute d'origine chypriote.[1] Cependant il est surtout commun dans l'art ionien du VI[e] siècle, en particulier sur les vases et les sarcophages de Clazomènes[2]; il se trouve quelquefois aussi sur d'autres catégories de céramiques et sur des gemmes.[3] Pourtant on y constate souvent que les poils ne se trouvent pas seulement sur le cou, mais se continuent le long du dos et parfois même sous le ventre.

Le lion du vase Chigi (*pl. XL, 1c*) porte aussi une crinière hérissée de ce genre. Mais elle est rendue en outre par plusieurs touffes pointues, trait particulièrement ionien.[4] Et cette crinière touffue se continue — comme les crinières hérissées de l'Ionie dont nous venons de parler — tout le long du dos jusqu'à la queue. C'est un détail très rare dans l'art grec.[5] Par contre, dans l'art archaïque d'Italie, la crinière touffue se prolongeant le long du dos est très commune[6], ce qui doit être dû à l'influence ionienne.

Encore un détail à remarquer: sur les lions du n° 43 (*pl. XXIX, 2b*), — de même que sur la Chimère du n° 57 (*pl. XXXV, 3a*), — l'endroit où la tête est unie au cou est marqué par une spirale. Seul, à ma connaissance, le taureau d'un fragment de vase de Clazomènes[7] présente un détail analogue.

Il semble donc que les chasses aux lions de nos vases nous fournissent un des témoignages, d'ailleurs peu nombreux, de l'influence de l'art ionien sur la peinture sicyonienne.

De la *»chasse au lièvre«* nous avons déjà parlé plus haut (p. 86).

Les tableaux du »style magnifique«. Courses en char ou à cheval. Combats de guerriers. Depuis la fin de la période géométrique les sujets tirés de la vie des guerriers ou des exercices des jeunes gens ont été en faveur dans l'art de la Grèce continentale. Le style du Dipylon en donne de nombreux exemples. Quelques types appartenant à cette catégorie de sujets ont joué, dans l'art archaïque le plus ancien, un rôle important.

C'est le cas pour la *monomachie* que nous voyons figurée sur l'aryballe n° 35 (*pl. XXVI, 5*) et avec laquelle, par exemple, les vases protoattiques[8] et les amphores de Milo[9] offrent des analogies. Un autre type fort commun est le jeune *cavalier* qui se rencontre sur les aryballes n[os] 5, 11 (*pl. XXIII, 1b*) et 44. Sur le n° 9 la même figure a été employée pour représenter les Dioscures. Sous différentes formes ce type est très répandu, au début de l'art archaïque, sur le continent et dans les îles. Ce qui lui donne un intérêt spécial, c'est que, selon toute apparence, il a été créé dans l'art crétois, d'où il s'est transmis aux autres contrées. En renvoyant aux recherches faites surtout, sur ce point, par M. Löwy[10] nous nous contentons de figurer ici le détail d'un pithos crétois à reliefs (*fig. 111*). Ainsi qu'on le voit, les cavaliers de nos *pl. XXII, 1c* et *XXIII, 1b*,

[1] *Monum. dell' Inst.* X, pl. 33. [2] V. par ex. *Antike Denkmäler* II, pl. 26—27, 55, 3 a—b et 58. — [3] Furtwängler, *Gemmen*, pl VIII, 42—45. [4] V. Boehlau, *Nekropolen*, 138 et Watzinger, l. c. — Une des métopes de Thermos présente des touffes semblables sur le train de derrière d'un lion, v. *Antike Denkmäler* II, pl. 52, A 4. Cf. aussi le fragment d'un vase de Milo, reproduit dans *Arch. Zeitung* 1854, pl. 61. — Par exception, on trouve une crinière semblable sur le dos des lions de l'art archaïque postérieur, v. par ex. la Chimère d'une coupe attique du VI[e] siècle, qui a certainement subi l'influence ionienne, dans Morin-Jean, *Le dessin des animaux en Grèce*, 50, fig. 44, et le lion de Némée dans Gerhard, *Auserlesene Vasenbilder* II, pl. 94. [6] V. par ex. *Röm. Mitteil* 1907, 187 et Poulsen, *Orient*, 119. [7] *Antike Denkmäler* II, pl. 55, 3 a. [8] *Jahrbuch* 1887, pl. 5. [9] Conze, *Melische Thongefässe*, pl. III. [10] *Österr. Jahreshefte* 1911, 9 sqq. Comp. aussi les recherches de M. Pernier dans *Annuario della scuola archeolog. di Atene* 1914, 93 sqq. De plus, A. Rumpf, *Die Wandmalereien in Veii* (Potsdam, 1917), 54.

reproduisent avec la plus grande fidélité le type crétois. Les chevaux hauts sur jambes et aux corps trop efflanqués, si particuliers à l'ancien archaïsme crétois, le petit cavalier avec les genoux pliés, avec les bras d'un mouvement si caractéristique, ces traits typiques de la figure crétoise se retrouvent identiques dans les cavaliers de nos vases.

Tandis que les monomachies et les cavaliers du type mentionné ci-dessus appartiennent au répertoire commun des débuts de l'archaïsme, on est frappé de rencontrer, dans cette période, des scènes aussi riches de figures, aussi compliquées et exécutées avec autant d'habileté artistique que les combats de guerriers et les courses de chars et de chevaux des aryballes n[os] 49—56 et du vase Chigi. Dans l'étude de ces petites peintures, il nous faut donc rechercher si, malgré toutes les raisons que nous avons pu alléguer, soit les sujets eux-mêmes soit certains détails ne rendent pas difficile, ou même impossible, de reporter ces vases à l'époque reculée (v. ci-d. p. 107) que nous leur avons assignée.



Fig. 111. Détail d'un pithos crétois D'après *Annuario* 1914, 94, fig. 48.

Sur l'aryballe n° 54 se trouve représentée une *course de chars* à deux chevaux (*pl. XXXIV, 1*). Le juge du combat et les prix — deux vases et un trépied — qui se voient à droite, montrent que l'artiste a voulu peindre un concours hippique réel. Sans doute en est-il de même sur le n° 52 (*pl. XXXII, 1e*) où est peinte une course de chars attelés de quatre chevaux. Citons à cette occasion les autres représentations de chars qu'offrent les vases sicyoniens: le char attelé de deux chevaux sur l'aryballe n° 12 (*pl. XXIII, 2b—c*), et celui du vase Chigi à quatre chevaux (*pl. XL, 1c*).

On sait que l'attelage à deux chevaux est en Grèce plus ancien que l'attelage à quatre. L'époque mycénienne ne connaît que le premier. Les héros homériques vont toujours sur des chars à deux chevaux.[1] Dans l'Ionie on resta longtemps attaché à cet ancien usage. Au VI[e] siècle il durait encore, à en juger d'après les représentations des vases et des sarcophages de Clazomènes.[2] Sur le continent, au contraire, l'usage de l'attelage à quatre chevaux s'est introduit dès la fin de la période géométrique, comme on le voit surtout par les peintures des vases du Dipylon[3], et il finit bientôt par remplacer presque complètement l'attelage à deux chevaux, qui est extrêmement rare dans l'art archaïque. L'évolution des concours hippiques d'Olympie apporte, à cet égard, des renseignements caractéristiques. Les ex-voto découverts sous l'Héraion prouvent que la course à deux chevaux y est aussi la plus ancienne et qu'elle a été en usage dès les premières Olympiades.[4] Mais, selon Pausanias, l'ordre chronologique aurait été le contraire: la course à quatre chevaux aurait été introduite dès 680[5], tandis que la course à deux chevaux n'aurait été admise comme concours que dans la 93[e] Olympiade (408).[6] Une explication naturelle des passages de Pausanias est que la course à quatre chevaux a remplacé à Olympie la course primitive à deux

[1] Les vers de l'Iliade (XI, 698 sq.) qui parlent de chars à quatre chevaux, sont unanimement reconnus comme une interpolation, occasionnée par la pratique postérieure des jeux olympiques. [2] V. Zahn, *Athen. Mitt.* 1898, 44. Nachod, *Der Rennwagen bei den Italikern*, 4. [3] V. par ex. *Athen. Mitt.* 1892, pl. X. Cf. d'ailleurs Eug. v. Mercklin, *Der Rennwagen in Griechenland.* [4] V. Korte dans *Hermes* 1904, 229. [5] Paus. V, 8, 7: [illegible] Cf. Krause, *Gymnastik und Agonistik*, 564. [6] Paus. V, 8, 10.

chevaux, reprise seulement en 408.[1] On pourrait donc être tenté de voir dans la représentation d'une course à deux chevaux sur notre aryballe nº 54 une preuve de l'ancienneté de celui-ci. Les amphores panathénaïques nous attestent cependant que ces courses avaient lieu à Athènes au VIe siècle, bien qu'elles semblent y avoir été rares.[2] Tel a été peut-être aussi le cas en Argolide. C'était, du moins, une course à deux chevaux qui, selon Pausanias, était figurée sur le coffre de Cypsélos.[3] Les vases corinthiens ne semblent connaître, il est vrai, que les courses à quatre chevaux.

Il est donc plus sage de ne pas fonder de conclusion chronologique sur la présence dans nos vases de courses à deux chevaux. Mais un autre détail démontre clairement l'antiquité de ces représentations. Sur les aryballes n°s 12, 54 et 84, où le dessin en est très net, les chars sont tous du même type. La caisse est fort basse et porte une rampe ajourée dont la partie antérieure est plus haute que les parties latérales. Le sommet de la rampe du devant est solidement relié au bout du timon.[4] Les roues ont quatre rayons. C'est le char typique du continent, fréquent déjà sur les vases de la fin de l'époque géométrique[5], et ensuite presque exclusivement employé aux VIIe et VIe siècles. Il est visiblement différent du type ionien dont la caisse a les côtés hauts et unis et les roues un plus grand nombre de rayons (6, 8, 10, 12).[6] Sur l'aryballe nº 52 la plupart des détails des chars ont disparu. On voit pourtant clairement que les roues ont eu 8 rayons. Bien que cette particularité soit peut-être due à une influence ionienne, l'attelage à quatre chevaux exclut l'idée que le modèle de la représentation soit d'origine ionienne. Et du reste, les huit rayons se rencontrent exceptionnellement ailleurs aussi, sur des vases continentaux, dès l'époque géométrique.[7]

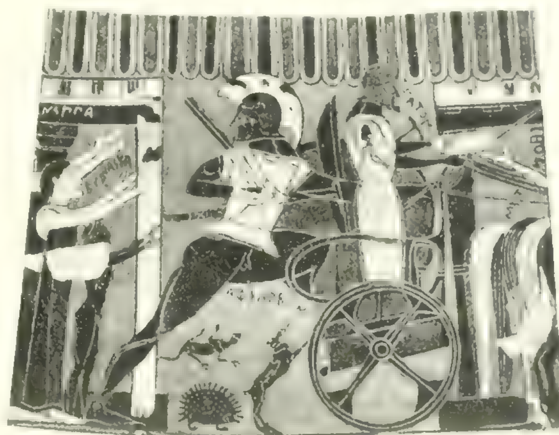


Fig. 112. Détail du cratère d'Amphiaraos. Musée de Berlin. D'après *Monumenti dell' Instituto* X, pl. IV–V.

En tout cas c'est donc le char du continent qui se trouve représenté sur nos vases. Or, la manière dont il est dessiné comporte une particularité caractéristique.[8] Le char étant vu de profil, la rampe du devant, qui, d'après les modèles conservés[9], est absolument verticale, devait être rendue par une seule ligne verticale. Cette projection correcte se trouve toujours sur les vases continentaux du VIe siècle. La *fig. 112* en reproduit un des nombreux exemples, le char d'Amphiaraos sur le cratère de Berlin. Nos vases, au contraire, présentent partout (v. surtout *pl. XXXIV, 1* et *XL, 1 c*) une autre projection, celle-là incorrecte, par suite de laquelle la rampe du devant est dessinée, contrairement à la réalité, comme si on la voyait de face. C'est le procédé de l'art primitif. Les chars du style du Dipylon[10] et des vases protoattiques[11] sont dessinés de la même manière. C'est

[1] Cf. Körte, l. c., et Gardiner, *Greek athletic sports and festivals*, 56. [2] V. Brauchitsch, *Die panathenäischen Preisamphoren*, 127. [3] Paus. V, 17, 9. [4] Sur ce point v. Mercklin, l. c., 4. [5] V. Mercklin, l. c., 43 sqq. [6] V. Studniczka dans *Jahrbuch* 1890, 147; Nachod, l. c., 4. [7] V. *Arch. Anzeig.* 1892, 100, nº 4; *Amer. Journ. Archaeol.* 1915, pl. XXIII. [8] C'est à M. Nachod, l. c., 2, que revient l'honneur de cette belle observation. [9] V. par ex. Winter, *Die Typen der figürlichen Terrakotten* I, 7, 4 et Mercklin, l. c., pl. 3. [10] V. par ex. Mercklin, l. c., pl. 2, nº 78 et pl. 4, nº 60. [11] V. *Jahrbuch* 1887, 55, fig. 20 et pl. 5; 1907, pl. I; *Ἐφ. ἀρχ.* 1897, pl. 6.

un des détails qui attestent que les vases sicyoniens du »style magnifique«, malgré la hardiesse des compositions, appartiennent encore à une phase assez primitive du développement artistique.

Dernière observation: nous avons vu que l'attelage à quatre chevaux ainsi que le type du char trahissent le caractère absolument continental de la représentation. Un troisième trait par lequel se révèle l'indépendance par rapport aux modèles ioniens, c'est que l'aurige n'est pas, comme en Ionie, muni d'un fouet, mais que, conformément à la règle de l'art géométrique et archaïque du continent, il tient un aiguillon (le *κέντρον*). C'est sur l'aryballe n° 54 qu'on s'en rend compte de la manière la plus nette (v. *pl. XXXIV, 1*, troisième aurige de gauche).

Des *courses de chevaux* sont figurées sur les aryballes n°s 50 et 56. Sur ce dernier on voit deux juges du combat et comme prix un trépied. Dans ce cas encore l'artiste pense donc à des concours hippiques réels. On sait que la suite de jeunes cavaliers galopant (*κελητίζοντες*) est un motif très fréquent sur les vases corinthiens, attiques et chalcidiens; mais en général, comme sur l'aryballe Macmillan, il n'y a ni juge de combat ni prix. Sur une plaque de Corinthe, destinée à servir d'ex-voto, se voit un fondeur de bronze travaillant à la statue d'un *κελητίζων*.[1] Parmi les œuvres du sculpteur sicyonien Kanachos on cite des »pueri celetizontes«.[2] Le sujet était donc très en faveur dans l'art archaïque du continent. Nous ne pouvons nous étonner de le rencontrer sur nos vases, surtout en nous rappelant que les courses *ἵππῳ κέλητι* furent admises parmi les jeux olympiques dans la 33e Olympiade (648)[3], et que, par conséquent, à cette époque, elles ont dû être déjà généralement en usage.

Le trépied du n° 56, de même que celui du n° 54 (*pl. XXXIV, 1*), est de ce type ancien que nous avons déjà rencontré sur l'aryballe reproduit *pl. V, 6a* (v. plus haut p. 61). Le type plus récent à pattes de lion, commun déjà sur les vases corinthiens, ne se trouve pas sur les nôtres.

Il nous reste à étudier les *combats de guerriers* des aryballes n°s 50—53 et 55 et du vase Chigi. On sait que, depuis la fin de l'époque géométrique, l'art grec s'est intéressé aux sujets de cette sorte. A l'origine de la période archaïque les peintres se contentaient le plus souvent, il est vrai, d'en traiter des formes simples, comme par exemple la monomachie dont nous avons parlé plus haut; mais que l'archaïsme naissant ait également abordé, et cela justement en Argolide, les scènes de combats compliquées, à multiples figures, c'est ce qu'attestent, outre nos vases, les fragments d'un vase plus grand, provenant de l'Héraion d'Argos.[4]

Les types des guerriers du »style magnifique« sont identiques à ceux que nous voyons déjà sur les aryballes 33 et 35 et qu'au début de l'archaïsme nous rencontrons partout en Grèce (comp. les tessons de l'Héraion d'Argos, cités ci-dessus, des vases protoattiques et des vases de Milo, le plat d'Euphorbos, etc.). Tous les guerriers portent un casque du type corinthien. Ordinairement le panache est attaché au casque même. Sur l'aryballe n° 51 il est cependant, dans trois des figures (dont l'une est le guerrier couché qui se voit sur la *pl. XXXV, 1 a*), fixé sur une tige recourbée. Ce sont ces deux types qui se trouvent associés sur une des amphores de Milo[5], sur le plat d'Euphorbos et très souvent sur des vases du VIe siècle.[6] — Fréquemment les guerriers sont tout nus, mais le plus souvent ils sont vêtus d'un chiton court. Sur les aryballes n°s 52 et 53 et sur le vase Chigi plusieurs portent une cuirasse, sans ou avec chiton au-dessous.

[1] *Antike Denkmäler* I, pl. 8, 20. [2] PLINIUS, *hist. nat.* XXXIV, 75. [3] PAUS. V, 8, 8. [4] *Arg. Heraeum* II, pl 67. [5] CONZE, *Melische Tongefasse*, pl. III [6] Cf. aussi les casques de Praesos, à usage d'ex-voto, *BSA* 1901/02, pl. X.

La cuirasse est toujours dessinée de face et du type archaïque ordinaire. Les cnémides sont, dans la plupart des cas, nettement indiquées, soit par incision seule, soit par application d'une couleur, rouge ou jaune. Selon l'usage homérique et archaïque ordinaire chaque guerrier a, en général, deux lances. Aucun d'eux ne porte d'épée.

Les boucliers enfin sont intéressants. Ils sont presque tous du type rond. On sait que le bouclier »béotien« est rare dans le Péloponnèse, et qu'en Argolide il fut de très bonne heure remplacé par le bouclier du type rond, que l'antiquité a nommé précisément le »bouclier argien«.[1] Les fragments de l'Héraion d'Argos mentionnés ci-dessus et le vase d'Aristonothos ne présentent que cette sorte de boucliers. Sur les vases corinthiens on ne voit que rarement les boucliers »béotiens«.[2] Sur nos vases ils ne se trouvent que deux fois, une fois sur chacun des n°s 53[3] et 55. La décoration des boucliers ronds est extrêmement riche et soignée. Tandis que, sur les vases corinthiens, les bords des boucliers ne sont ornés, presque sans exception, que d'une série de petits cercles, ceux du vase Chigi (*pl. XXXIX, 1 b*) offrent beaucoup de bordures différentes, comme on en voit aussi sur les tessons de l'Héraion d'Argos, plusieurs fois cités. Les épisèmes sont très variés, mais ne présentent que des types connus. Ceux qui se rencontrent le plus souvent sont le bucrane, l'aigle volant, le cygne et les protomes d'animaux (têtes de lions, de taureaux, de boucs, de griffons), tous motifs très familiers au style sicyonien. Deux fois on trouve un coq, une fois un sanglier et une fois aussi une chouette. Le lièvre (sur le nº 52) est rare comme épisème.[4] Le lion ailé peint sur un des boucliers du vase Macmillan a un caractère de haute antiquité. Pour le Gorgoneion, qui se rencontre deux fois (sur le nº 55 et sur le vase Chigi), nous renvoyons au petit vase figuré sur la *pl. XLI, 5*. L'épisème en forme de roue à rayons courbes (aryballe Macmillan et vase Chigi) se voit déjà sur l'aryballe nº 35 (*pl. XXVI, 5 b*) de même que sur le vase d'Aristonothos et les fragments de l'Héraion d'Argos; sur les boucliers des vases corinthiens il est très commun.

Deux personnages méritent une mention spéciale. C'est d'abord l'archer[5] qui, sur l'aryballe nº 53 (*pl. XXXIII, 1 f*), se cache derrière le bouclier d'un hoplite, ainsi que Teukros, dans l'Iliade, se met à couvert sous le bouclier d'Ajax.[6] Sur le fragment d'un des ex-voto de Corinthe[7], l'archer qui s'abrite derrière un bouclier est désigné par une inscription comme Teukros. Mais il n'y a pas la moindre raison de donner à la scène de notre vase une interprétation mythologique. Mêlés aux hoplites, des archers sans nom se rencontrent également sur les vases corinthiens dans les scènes de combat ordinaires.[8] — La seconde figure digne de mention est le joueur de flûte dont la musique encourage, sur le vase Chigi, les guerriers allant au combat (*pl. XXXIX, 1 b*). On se souvient des traditions de Sparte et de Crète d'après lesquelles des aulètes y formaient la musique militaire.[9] Rappelons aussi que l'art aulétique eut son premier épanouissement en Argolide et que les premiers vainqueurs dans les solo d'aulos aux concours pythiques venaient justement de cette contrée.[10]

[1] V. Lippold, *Griech. Schilde (Münchener archäol. Studien)*, 452. [2] V. Thiersch, *Tyrrhenische Amphoren*, 128, et Lippold, l. c., 422. [3] Sur le décor en écailles de ce bouclier v. Lippold, l. c., 412, et Myres, *Handbook of the Cesnola Collection*, 71, nº 554. [4] Cf. Washburn, *Jahrbuch* 1906, 121. [5] Une particularité des vases sicyoniens dans le dessin des flèches est à remarquer: c'est que les plumes ne se trouvent pas, comme on s'y attendrait, à l'extrémité opposée à la pointe, mais au milieu du bois. Ce détail ne se voit pas seulement sur l'aryballe cité ci-dessus, mais aussi sur le nº 43 (*pl. XXIX, 2 b*) et, de façon tout à fait nette, sur le nº 47 (*pl. XXX, 1 b*). [6] *Il.* VIII, 267: *στῆ δ' ἄρ' ὑπ' Αἴαντος σάκεϊ Τελαμωνιάδαο.* Cf. Tyrtée: [illegible] [7] *Antike Denkmäler* I, pl. 7, 15. [8] V. par ex. un cratère du Louvre, E 635, Pottier, *Vases du Louvre*, pl. 49, et *Monum. dell' Inst.* VI, pl. XXXIII. [9] Thucyd. V, 70. Paus. III, 17, 5. Plut., *de musica*, 26. Strabo X, 4, 20. [10] V. Daremberg-Saglio, *Dictionnaire* V, 328.

Quant à la composition, les scènes de combat des aryballes n°s 51, 53 et 55 comprennent surtout des monomachies juxtaposées; le combat de deux guerriers au-dessus du cadavre d'un troisième et quelques autres motifs très peu compliqués ont été ajoutés comme variantes. Il en est autrement des n°s 50 et 52, où les guerriers s'avancent en longues rangées et dans diverses attitudes; et surtout du vase Chigi, qui représente la rencontre de deux armées, s'avançant chacune de son côté par sections distinctes. Sur le couvercle d'une pyxis de Cumes, un peu plus récente, on retrouve un ordre de marche tout à fait analogue.[1]

6. Le décor sculpté. Vases en forme d'animaux.

Les céramistes sicyoniens n'ont pas été seulement des miniaturistes excellents; les goulots sculptés des aryballes n°s 49—52 et n° 56 prouvent qu'ils furent aussi des modeleurs habiles.

Nous ne nous arrêterons pas longtemps à cet élément plastique de nos vases. Dans les publications relatives aux aryballes dont il s'agit on en trouve des descriptions minutieuses et détaillées. Les artistes ne se servent que de deux types: la tête de femme, dont le n° 51 nous présente le spécimen le plus grand et le plus beau (*pl. XXXV, 1*) et que répètent, avec des dimensions plus réduites, les n°s 49, 52 et 56, et le lion à gueule ouverte dont on représente soit la tête seule, motif qui, modelé de manière presque identique, forme les goulots des n°s 50 et 52 (*pl. XXXI et XXXII*), soit toute la figure qui, sur le n° 52, fait fonction d'anse.

Ces deux types ont de nombreuses analogies dans l'archaïsme naissant. Pour les têtes de femmes, dont nous avons mentionné plus haut la coiffure particulière (p. 139 sq.), nous renvoyons surtout à la constatation faite par M. FURTWÄNGLER[2] que ces têtes appartiennent à un type très fréquent dans l'art du VIIe siècle et représenté dans la grande sculpture par le fragment de métope provenant de Mycènes.[3] Des lions semblables à ceux de nos aryballes se voient sur certains des plus anciens objets archaïques en ivoire d'Éphèse et de Sparte et dans quelques figures en terre-cuite de Crète.[4]

On a pensé que c'était peut-être les petits vases sculptés en faïence, trouvés surtout à Rhodes[5], qui avaient suggéré aux céramistes sicyoniens l'idée de donner aux goulots des aryballes la forme d'une tête d'homme ou d'animal. Cela n'est guère possible. La plupart de ces vases en faïence sont certainement plus récents que nos aryballes, et ils offrent d'ailleurs d'autres types de figures. Il faut chercher plutôt des modèles parmi les objets en métal; nous y sommes invités par certains détails de nos vases. C'est ainsi que l'arête longitudinale sur les anses des n°s 50 et 51 (v. *pl. XXXI, 1a et c*; *XXXV, 1b*) est empruntée évidemment à la technique du métal. Pour l'anse en forme de lion du n° 52 (*pl. XXXII*) il existe de même plusieurs monuments analogues dans la métallurgie antique.[6] On pourrait supposer que des modèles de ce genre

[1] *Römische Mitt.* 1912, pl. V—VI. *Cuma*, pl. LVII. — Pour les rapports entre ces représentations et les descriptions de combats dans les textes littéraires du VIIe siècle nous renvoyons au traité de M. HELBIG: *Über die Einführungszeit der geschlossenen Phalanx* (*Sitz. Ber. Bayer. Akad.* 1911, n° 12). [2] *Kleine Schriften* I, 447 sqq. [3] Reproduit p. ex. dans POULSEN, *Orient und frühgriechische Kunst*, fig. 178 et PERROT-CHIPIEZ VIII, 463, fig. 232. C'est avec raison que M. POTTIER a relevé (*Mélanges Perrot*, 274) l'affinité étroite entre la tête de femme de l'aryballe n° 51 et celle de la métope de Mycènes. En revanche, nous croyons qu'il a eu tort de rapporter cette dernière au VIe siècle. Comme l'a reconnu M. FURTWÄNGLER, elle est, sans aucun doute, de date plus ancienne. [4] V. LOWY, *Österreich. Jahreshefte* 1911, 30 sq. [5] Par ex. PERROT-CHIPIEZ IX, 548. Cf. KARO dans *Jahrbuch* 1906, 120, note 25. [6] M. WASHBURN en cite des exemples dans *Jahrbuch* 1906, 120. Cf. aussi *Fouilles de Delphes* V, 88, fig. 293.

ont été importés de Crète. Dans le décor plastique de nos vases, têtes de femmes aussi bien que lions, M. LÖWY a reconnu des types crétois.[1] Et c'est justement de Crète qu'est venue la belle œnochoé du musée de Berlin dont le goulot a la forme d'une tête de femme[2] et qui présente une analogie frappante avec l'aryballe n° 51.

A part les aryballes à goulot sculpté, mentionnés ci-dessus, il existe encore une petite série de vases à parfum, entièrement en forme d'animaux, qui peuvent être attribués avec certitude aux ateliers sicyoniens.

L'exemplaire le plus ancien de cette série est la petite protome de lion reproduite sur notre *pl. XLI, 5*; elle a été découverte dans la tombe 85 de Syracuse[3], dont nous avons parlé plus haut p. 104 sq. C'est un ouvrage d'exécution extrêmement fine et soignée. La terre est d'un brun plus foncé que d'ordinaire dans la fabrication sicyonienne; la tête et les pattes sont recouvertes d'un engobe blanc, fin et dur; la crinière, la langue, les oreilles et les lèvres sont rouges, les yeux noirs. Il n'y a aucun doute que ce soit un produit sicyonien. A en juger d'après le reste du mobilier de la tombe, il est probablement contemporain des aryballes les plus anciens de la classe B. Le fait que la tête du lion, malgré sa ressemblance visible avec les têtes de l'aryballe Macmillan et celles du n° 52, a pourtant un caractère d'ancienneté plus marqué, concorde bien avec cette date. Le Gorgoneion du revers reproduit également un type très primitif; les petites cornes placées sur le front, trait extrêmement rare, doivent le faire attribuer à une époque assez reculée.[4]

Le groupe d'exquis petits vases en forme de chouettes est plus récent. M. POTTIER en a fait l'objet d'une étude spéciale[5] à laquelle nous renvoyons. Voici les exemplaires que comprend sa liste:

1. CORINTHE. *Amer. Journ. Archaeol.* 1906, 420, fig. 1. POTTIER, l. c., 532, n° 1. — Terre verdâtre. Incisions et retouches rouges. H. 0,05.

2. ÉGINE. Paris, Cabinet des Médailles, n° d'inv. 5175. POTTIER, l. c., 533, n° 4, pl. VII, 1—2. Terre jaunâtre; sous le ventre, où il n'y a pas de vernis, la surface offre cette ressemblance avec l'ivoire qui est propre à la céramique sicyonienne. Vernis brun noir ou châtain. Aucune trace de retouches rouges. Nombreuses incisions. — La plinthe est cassée. On y voit un trou transversal ainsi que sur l'exemplaire du Louvre. H. 0,05.

3. GRÈCE. Musée de Munich. SIEVEKING-HACKL 324 c, fig. 36, reproduit sur notre *pl. XLI, 3.* POTTIER, l. c., n° 2. Terre d'un gris blanc tirant sur le vert, surface lustrée. Vernis brun noir. Pas de couleurs de retouches, ni d'incisions. H. 0,05.

4. SYRACUSE. Musée local. *Notizie* 1895, 169, fig. 59. Reproduit sur notre *pl. XLI, 4.* POTTIER, l. c., n° 3. Terre un peu plus sombre que d'ordinaire dans la fabrication sicyonienne. Emploi abondant de retouches rouges et d'incisions. La plinthe fait défaut. H. environ 0,06.

5. Provenance inconnue. Louvre, n° d'inv. CA 1737. Publié par M. POTTIER, l. c., pl. VIII, avec une description détaillée. Repr. sur notre *pl. XLI, 2.* Terre fine de couleur chamois et à surface lustrée. Vernis brun noir, par endroits châtain. Retouches rouges, mais pas d'incisions. H. 0,052.

Malgré une certaine variété dans l'emploi des retouches rouges et des incisions, ces cinq petits vases se ressemblent tellement qu'ils paraissent de la même main. Il faut, sans aucun doute, les attribuer à la céramique sicyonienne. C'est ce qui résulte de leurs particularités techniques et ce que confirment aussi plusieurs détails ornementaux. Les petites figures sous le fond du n° 3: une scène de chasse et un quadrupède (*pl. XLI, 3*), sont peintes dans le style sicyonien subgéométrique; l'ornement qui décore le dessous de la plinthe du n° 5 (*pl. XLI, 2*) présente évidemment une affinité étroite avec les entrelacs sicyoniens; le motif de l'arête de poisson sans nervure centrale est également

[1] *Österr. Jahreshefte*, l. c. [2] *Athen. Mitt.* 1897, pl. VI. [3] *Notizie* 1893, 470. [4] V. FURTWÄNGLER dans ROSCHER, *Mytholog. Lexikon*, au mot *Gorgo*, 1709; DAREMBERG-SAGLIO, *Dictionnaire* II, 2, 1624. [5] *BCH* 1908, 529 sqq., pl. VII—VIII.

fréquent dans le style archaïque de notre groupe (cf. par ex. *fig. 55*; *pl. XXVII, 1 d*; *XXIX, 2 b*; etc.). Nous sommes en une certaine mesure renseignés sur la date de ces petites chouettes par le fait que le n° 4 appartenait à un mobilier funéraire comprenant surtout des vases sicyoniens de la fin de la période des aryballes ovoïdes.

A ce groupe de vases en forme de chouettes se rattache de très près le beau petit flacon à parfum en forme de canard, publié sur notre *pl. XLI, 1.* Il est originaire de Grèce et se trouve au musée de Berlin (n° d'inv. 3676). L'exécution en est extrêmement fine et soignée. La terre est couleur chamois, à surface lustrée. Le vernis employé a été très délayé, de sorte qu'il a partout une teinte châtain clair, très belle. Il n'y a pas d'incisions. Par contre, les retouches rouges abondent, mais elles sont maintenant en grande partie écaillées. On voit que la poitrine, le cou, peut-être aussi la tête ont été peints en rouge; de plus, dans la zone médiane des ailes, toutes les plumes sont rouges, tandis que, dans la zone extérieure, elles ont été alternativement rouges et noires; les plumes de la queue sont toutes rouges par dessus; par dessous, une sur deux seulement l'est; enfin, le décor sous les pieds est peint aussi en rouge. La hauteur du vase n'est que de 0,048, sa longueur de 0,084. Les figures de notre planche rendent inutile une description plus détaillée, et d'ailleurs elles ne laissent aucun doute que ce ravissant petit canard soit sorti du même atelier que les chouettes avec lesquelles il présente une conformité absolue de style et de technique.[1]

Tous les vases plastiques que nous venons de citer, offrent la particularité que le trou par lequel on verse le contenu est placé sous le fond de la figure, de sorte que celle-ci a dû être portée la tête en bas. C'est pourquoi la plinthe, dans tous les exemplaires où elle a été conservée, est toujours percée d'un trou transversal de suspension. Ce curieux arrangement est, à ma connaissance, propre aux ateliers sicyoniens. En général, dans les vases plastiques, l'ouverture se trouve en haut. Tel est le cas des différents vases en forme d'animaux (lions, panthères, sangliers, sphinx, oiseaux, etc.), qui sont fréquent, dès l'époque des aryballes piriformes, dans les mobiliers funéraires et qui sont vraisemblablement, pour la plupart, issus d'ateliers corinthiens. Ils ont tous l'ouverture sur la tête ou dans le dos.

7. Les modèles des peintres sicyoniens. Importance de la métallurgie.

Il nous semble que les études précédentes sur le style archaïque de Sicyone ont entièrement confirmé la justesse des conclusions chronologiques tirées des mobiliers funéraires. Mais la question se pose maintenant de savoir quelle est la raison du brillant et rapide développement de la peinture sicyonienne. Comment expliquer que les ateliers sicyoniens aient pu produire des chefs-d'œuvre tels que les vases du »style magnifique«, à une époque aussi reculée, antérieure à la céramique corinthienne à zones d'animaux, qui est en apparence beaucoup plus primitive, antérieure aux vases attiques du groupe de l'amphore de Nessos et de la coupe d'Égine, de beaucoup antérieure enfin au développement complet, à Corinthe et à Athènes, de la peinture à figures noires. Il est vrai que, dès la période géométrique, une habileté technique considérable distingue la céra-

[1] Dans le catalogue de l'*Ancienne Collection Borelli Bey d'Alexandrie* (Paris, Canessa 1913), pl. XIX, 211, se trouve reproduit un petit vase en forme de canard qui a quelque ressemblance avec le vase de Berlin. Mais il ne semble pas pouvoir être attribué aux ateliers sicyoniens. Non seulement il diffère notablement, par certains détails de style, des vases mentionnés ci-dessus (v. par ex. la manière réaliste dont le plumage des pattes a été figuré), mais il se distingue également des vases plastiques sicyoniens par la disposition de l'orifice placé sur la tête du canard. Sur ce point v. ci-dessus.

mique sicyonienne. Ici, toutefois, il ne s'agit pas seulement de chefs-d'œuvre de technique, mais aussi de compositions d'une richesse et d'une hardiesse surpassant de beaucoup, dans l'état actuel de nos connaissances, tout ce qu'a produit la céramique contemporaine des autres régions. Faut-il vraiment supposer que les potiers sicyoniens aient été non seulement de meilleurs techniciens, mais encore des artistes de plus de talent que ceux du reste de la Grèce et en avance sur eux? C'est ce qui paraît bien invraisemblable.

Le problème se rattache étroitement à la question de savoir quels ont été les modèles des céramistes sicyoniens. Car, sans méconnaître leur extrême habileté, nous pouvons tenir pour certain qu'ils ont été dans la dépendance d'arts supérieurs.

Nous avons essayé plus haut de démontrer que la peinture à figures noires s'est développée plus vite et de manière plus continue sur les vases de Sicyone que dans la poterie d'aucune autre région, ce qui donnait au style sicyonien une place à part dans la peinture céramique contemporaine. C'est justement dans une différence entre les modèles que nous avons cherché l'explication de cette circonstance. Tandis que la peinture au trait qui, dans les autres groupes de vases, était absolument prédominante, imitait la grande peinture, les particularités techniques du style à figures noires (incisions et couleurs de retouche) trahissent sans aucun doute une influence profonde de la métallurgie (v. ci-d. p. 115). Nous pouvons ajouter que cette influence ne se révèle dans aucun groupe de notre série avec autant de clarté que précisément dans les vases du »style magnifique«.[1] C'est là que la technique de la gravure remporte ses plus grands triomphes, de même que la reproduction polychrome des incrustations sur métal y atteint son plus brillant épanouissement. D'ailleurs ce n'est pas seulement dans la technique de la peinture que se fait sentir cette action de la métallurgie. Dans le décor plastique de nos vases, l'affinité avec les modèles en métal est également évidente. Et un certain nombre de détails stylistiques témoignent dans le même sens. Citons, par exemple, la manière dont les peintres sicyoniens ont dessiné la fleur de lotus. Que l'on compare les *fig. 72—78* avec la *fig. 103*!

Il est vrai que nous ne possédons pas d'aussi beaux ouvrages de métal, à représentations gravées et incrustées, qui aient pu servir de modèles aux potiers sicyoniens et surtout aux peintures du »style magnifique«.[2] Mais que ces ouvrages aient existé dans la période qui nous occupe et qu'ils aient représenté pour leur temps le point culminant de l'art décoratif, c'est ce que les descriptions des boucliers d'Achille et d'Héraclès ne nous permettent pas de mettre en doute. Bien que, naturellement, il ne s'agisse pas de descriptions archéologiques de véritables boucliers, il reste pourtant évident que les poètes ont connu de superbes travaux de ce genre qui offraient, incrustées dans le métal, des scènes à multiples personnages, et que plusieurs de leurs figures et représentations ont été inspirées par des œuvres d'art réelles.

De quelles régions sont venues ces œuvres qui ont inspiré les poètes? La question est difficile à trancher. En ce qui concerne le bouclier d'Achille, on a pensé surtout aux travaux phéniciens-chypriotes.[3] Il paraît tout naturel de le rapprocher des patères chypriotes avec leurs représentations à figures nombreuses qui témoignent visiblement de la perfection extrême de la métallurgie phénicienne-chypriote du IX[e] au VII[e] siècle. Pour le bouclier d'Héraclès, au contraire, il faut évidemment supposer des modèles

[1] L'importance particulière des modèles métalliques pour ces vases a souvent été relevée, par ex. par Cecil Smith dans *JHS* 1890, 173 sq. et par Washburn dans *Jahrbuch* 1906, 119. [2] Il y a lieu pourtant de citer un petit fragment en bronze d'Olympie (*Olympia* IV, pl. XLII, 742) sur lequel un ornement en entrelacs, absolument identique à l'ornement du style sicyonien reproduit ci-d. *fig. 59*, est exécuté en gravure et avec incrustations d'une matière de couleur différente. [3] Cf. surtout Helbig, *Homerisches Epos*, 2[e] éd., 395 sqq.

d'origine hellénique. Rappelons que dans l'*ἀσπὶς Ἡρακλέους* nous retrouvons justement le même cycle de tableaux que sur nos vases du style magnifique: combats de guerriers (v. 237), »chasse au lièvre« (v. 302 sqq.) et courses en char et à cheval (v. 305 sqq.).

Nous croyons donc que la technique du métal à incrustations polychromes, technique qui a produit, dans la période mycénienne, des chefs-d'œuvre tels que les célèbres poignards, n'avait pas encore été oubliée à l'époque dont il s'agit[1], mais qu'elle était toujours capable de créer des ouvrages dignes d'exciter l'admiration des contemporains. Nous pensons de même que le mérite des céramistes sicyoniens — et aussi l'explication de leur succès — est avant tout d'avoir cherché leurs modèles principalement dans cet art décoratif, le plus remarquable de l'époque, et de s'être formé, sur ce modèle, un style à eux, plutôt que d'avoir tâché d'imiter la grande peinture, comme le faisaient leurs confrères d'autres régions.

Si on se demande dans quelle partie du monde grec cette ancienne métallurgie mycénienne doit avoir subsisté, on sera certainement porté à en faire honneur à l'art crétois. Aucune autre région n'offre les mêmes possibilités de tradition continue. Et, si peu que nous sachions encore sur l'archaïsme naissant en Crète, les preuves qu'il a possédé une métallurgie extrêmement perfectionnée ne font pas défaut.

Cette hypothèse s'accorderait bien, d'ailleurs, avec tout ce que les recherches précédentes ont pu nous apprendre sur les rapports du style archaïque de Sicyone avec ceux des autres régions. Arrêtons-nous un moment à cette question.

On a souvent parlé de l'ionisme manifeste dont serait imprégnée la peinture »protocorinthienne«.[2] On est allé jusqu'à attribuer aux ateliers ioniens quelques-uns des chefs-d'œuvre de notre groupe.[3] Même on a cherché en Ionie le lieu d'origine du groupe entier.[4] Les résultats de notre analyse stylistique de l'archaïsme sicyonien vont absolument à l'encontre de ces opinions. Sous tous les rapports, dans la technique de nos vases, dans la forme des ornements à fleurs de lotus, dans la composition des zones d'animaux, ainsi que dans plusieurs détails du décor et de la représentation des êtres réels, nous avons cru pouvoir constater des différences si décisives d'avec l'art ionien contemporain qu'il est impossible que les potiers sicyoniens aient profondément subi son influence. Il est tout naturel que, sur quelques points isolés, — rappelons-nous, par exemple, ce qui a été dit plus haut des combats de lions, — nous ayons pu reconnaître des rapports avec l'Ionie; car il va sans dire qu'il n'existait pas, au cours de cette période, des limites infranchissables divisant le monde grec en provinces absolument séparées l'une de l'autre. Mais l'impression d'ensemble ne change pas pour cela. Au début de l'archaïsme il y avait encore un contraste profond entre le grec de l'Est et le grec de l'Ouest, entre l'art ionien et celui du continent, contraste dont l'origine remonte probablement jusqu'à la décadence de l'empire mycénien, c'est-à-dire jusqu'à la fin du 2[e] millénaire.[5] C'est seulement durant une phase de l'archaïsme postérieure à celle dont nous nous sommes occupé que commencent des relations plus intimes, grâce auxquelles s'effacent les différences. Et l'initiative vient alors, — autant du moins que la peinture céramique nous permet d'en juger, — plutôt des fabriques du continent que de l'Ionie.

De même qu'à l'époque des aryballes pansus, c'était évidemment encore, pendant la période de l'archaïsme naissant, du Sud et non de l'Est que les influences artistiques

[1] Cf. Marg. Heinemann, *Landschaftliche Elemente in der griechischen Kunst bis Polygnot*, 24 sqq. [2] V. par ex Pottier dans *Melanges Perrot*, 272; Washburn dans *Jahrbuch* 1906, 121. [3] V. Perrot-Chipiez IX, 545. [4] Perdrizet dans *Fouilles de Delphes* V, 147. [5] Cf. la constatation, faite par M. Schweitzer, de la différence fondamentale entre les styles grecs de l'Orient et ceux de l'Occident à l'époque géométrique, *Athen. Mitt.* 1918, 3.

essentielles arrivaient au continent. Les recherches des dernières années ont de plus en plus démontré la justesse de l'antique tradition qui attribue à l'île de Crète une importance décisive dans l'évolution de l'art du continent, et spécialement dans celle de l'art sicyono-corinthien. Que l'on se reporte à ce que nous en avons déjà dit (v. surtout p. 64). Si nous avons cru remarquer dans le »style de transition« de Sicyone une forte influence de l'art crétois, la même influence se fait sentir, et non moins importante, dans la peinture archaïque de nos vases. Plus d'une fois des indices nous ont amenés à chercher une origine crétoise à des formes d'ornements et à des types de figures qui jouent un rôle considérable dans le style de nos peintres. Rappelons-nous ce qui a été dit plus haut sur la combinaison des entrelacs avec la fleur de lotus, sur les sphinx à polos, le type du cavalier et la coiffure à stries horizontales, éléments qui occupent tous une grande place dans la peinture de nos vases. D'autres points de contact avec l'art crétois pourraient être ajoutés. C'est ainsi que, depuis le début de l'archaïsme, les courses de chars et de chevaux ont été, comme dans le »style magnifique« de notre céramique, des sujets très en faveur sur les pithos à reliefs crétois[1]; d'autre part, les représentations de longues files de guerriers en marche, avec lances et boucliers ronds, ont appartenu, dès la fin de la période géométrique, au cycle de sujets de la métallurgie crétoise.[2]

[1] Cf. Pernier dans *Bolletino d'arte* II (1908), 452. [2] Cf. les petites bandes en or, portant des représentations de ce genre, dans lesquelles M. Furtwängler a reconnu des ouvrages crétois; v. *Arch. Zeitung* 1884, pl. 8, nos 6 7; *Rev. archéol.* 1897, XXXI, 333; *Museo Italiano* II, 751; Furtwängler, *Gemmen* III, 18, note 6; *Athen. Mitt.* 1903, pl V, 15

CHAPITRE IV

L'époque des aryballes piriformes. La céramique sicyono-corinthienne.

Avec la période des aryballes ovoïdes la céramique de Sicyone était arrivée à son plein épanouissement. Le petit groupe de vases que, dans le chapitre précédent, nous avons réunis dans la classe C, et qui, ainsi que nous l'avons vu, appartiennent en réalité à l'époque des aryballes piriformes, n'est qu'une courte prolongation du style sicyonien. Avec des chefs-d'œuvre comme les aryballes n° 49—56 et l'œnochoé Chigi, pas beaucoup plus récente, l'apogée avait été atteint, justement vers l'époque où l'aryballe ovoïde était sur le point de disparaître. La décadence suivit de près ce point culminant.

Il faut renoncer ici à une étude approfondie de cette dernière phase de la poterie sicyonienne. Si nous l'entreprenions, il serait nécessaire de traiter également en détail de la céramique corinthienne la plus ancienne, ce qui outrepasserait les limites de cet ouvrage. Nous ne pouvons cependant pas éviter de donner un aperçu sommaire de cette période de décadence et des innovations les plus importantes qui ont contribué au déclin de la céramique sicyonienne; cet exposé contribuera d'ailleurs à fixer, plus nettement que nous ne l'avons fait dans ce qui précède, les limites de la période des aryballes ovoïdes.

Dans les grandes nécropoles, où nous avons trouvé une base sûre pour nos déterminations chronologiques, nous voyons une fois encore les mobiliers funéraires changer de caractère.

A l'aryballe ovoïde succède un type nouveau, celui que nous avons appelé l'aryballe piriforme. Celui-ci se distingue de son prédécesseur, non seulement par sa forme beaucoup plus pointue vers la base, mais aussi par sa hauteur ordinairement plus élevée — environ 0,10[1] — et par ses types de décor absolument nouveaux, types dont les exemplaires de la *pl. XLII, 1—3* reproduisent les plus fréquents.

Mais, en même temps que les aryballes ovoïdes disparaissent, les autres sortes de vases, jusqu'ici en usage dans la céramique de Sicyone, cèdent la place à de nouveaux types. Le rôle que jouaient autrefois les skyphos, les coupes, les pyxis et les œnochoés subgéométriques dans les mobiliers funéraires, est rempli maintenant par des vases dont quelques-uns leur sont semblables et dont d'autres, au contraire, ont des formes inconnues jusque là; mais tous sont décorés dans des styles nouveaux. Parmi ceux-ci on remarque avant tout le style archaïque à zones d'animaux que les inscriptions permettent de localiser avec certitude à Corinthe. Mais un autre style à décor polychrome, dont nous avons vu les débuts dans la période précédente (v. p. 87) et qui est maintenant tout à fait développé, devient aussi prédominant. Un bel échantillon de ce dernier se trouve

[1] Par exception, on rencontre des exemplaires plus petits. Un aryballe piriforme à imbrications incisées, au musée d'Éleusis, n'a que 0,066 de hauteur, un autre, au Louvre (A 414), également à imbrications, 0,07.

représenté ci-dessus dans la *fig. 56*. Par des combinaisons purement ornementales de différentes couleurs, rouge, blanc et orange, appliquées sur le fond noir suivant plusieurs types de dessins, — surtout en filets, en godrons et en imbrications, — ce style produit des effets absolument nouveaux. Il ne semble pas avoir été propre à un seul centre de fabrication, mais avoir été en usage à l'époque en question, avec des variétés différentes, dans plusieurs régions du monde grec.

Les aryballes piriformes, la céramique corinthienne à zones d'animaux et le style polychrome, voilà donc les trois nouveautés principales dont l'apparition à peu près simultanée fixe la limite de l'époque des aryballes ovoïdes et donne aux mobiliers funéraires de l'âge immédiatement suivant un caractère tout différent. C'est dans les grandes nécropoles de Sicile (Syracuse, Mégara Hyblaea et Géla) qu'on peut observer ce changement avec le plus de clarté, mais il se répète partout où la poterie sicyonienne a été répandue et où on a pu examiner les tombes appartenant à cette époque, en Béotie (Rhitsona)[1], à Rhodes (Vroulia)[2], dans l'Italie méridionale (Cumes) et en Étrurie.[3]

Naturellement il ne s'agit pas de rupture de la continuité. Les périodes s'enchaînent sans limites précises; la transition graduelle de l'une à l'autre se reconnaît de plusieurs manières.

Elle se manifeste, par exemple, dans le mélange d'objets constaté dans quelques mobiliers funéraires. Dans la même tombe on rencontre exceptionnellement des types de la période précédente associés à ceux de date plus récente. Les tombes n°s 160 et 181 de Syracuse en présentent des exemples. Dans la première une œnochoé polychrome avait été déposée avec un skyphos et deux coupes de style subgéométrique, un skyphos minuscule pareil à celui de la *fig. 49* et deux aryballes ovoïdes. Dans l'autre un aryballe ovoïde, décoré sur l'épaule de la »chasse au lièvre«, se trouvait en compagnie d'un grand skyphos à frise d'animaux corinthienne.

Cette continuité se révèle nettement aussi dans le décor. Tant pour la céramique subgéométrique que pour celle de style archaïque, des dérivés plus ou moins dégénérés des types de décor propres à la période précédente se rencontrent encore à l'époque des aryballes piriformes.

Nous ne pouvons plus parler, à vrai dire, de style géométrique. Il s'agit simplement soit de reproductions décadentes des types subgéométriques souvent plus ou moins modifiés (ci-dessus pp. 78—80 nous avons déjà examiné quelques variétés très répandues de cette catégorie), soit de types de transition, soit de survivances de motifs géométriques adoptés pour les formes et les styles nouveaux.

Les aryballes de Calaurie, par exemple, figurés dans *Athen. Mitt.* 1895, 318 sq., fig. 34—35, représentent des types de transition caractéristiques. La forme extrêmement pointue trahit leur parenté intime avec les aryballes piriformes. Cette parenté se manifeste également dans la zone de languettes qui se voit sur l'épaule et qui, sur l'exemplaire de la fig. 35, a aussi remplacé les arêtes autour du pied. Dans le style subgéométrique ce motif est très rare. Sur les aryballes piriformes, au contraire, — de même que sur les aryballes et sur les alabastres corinthiens, — il constitue le décor obligatoire

[1] Des aryballes ovoïdes à décor subgéométrique ont été trouvés dans les tombes déjà citées n°s 6, 88 et 75, cf. ci-d. p. 74 et p. 88; au contraire, des aryballes piriformes, associés à des vases corinthiens, par ex. dans la tombe 13, *JHS* 1910, 346 sqq. [2] La plupart des aryballes ovoïdes de la nécropole de Vroulia sont des imitations postérieures de fabrication locale, cf. ci-d. p. 175. Selon M. Kinch quelques-uns seulement sont originaux, et ceux-ci ont été trouvés justement dans les tombes où il n'y avait pas de vases corinthiens, *Vroulia*, 75, tombes 4, 7 et 20. [3] Les aryballes ovoïdes sont caractéristiques des tombes du 3e groupe de M. Montelius, les aryballes piriformes et les vases corinthiens de celles du 4e groupe. V. Montelius, *Die vorklass. Chronologie Italiens*, 88 et 113.

de l'épaule et il envahit le plus souvent la place des arêtes autour de la base (v. *pl. XLII, 1—3*). Néanmoins, les vases de Calaurie que nous venons de mentionner, associent encore à ce motif, qui est presque un critère de l'époque des aryballes piriformes, le sujet subgéométrique de la »chasse au lièvre«.

Cette »chasse au lièvre«, exécutée à la manière négligée du style subgéométrique, est, en somme, un motif extrêmement persistant. Non seulement nous le voyons se continuer bien au delà de l'époque des aryballes ovoïdes sur les skyphos minuscules mentionnés plus haut (p. 78), mais nous le retrouvons même sur des formes de vases nouvelles, en particulier sur l'alabastre corinthien.[1]

Plusieurs dessins linéaires restent aussi en usage. Ce sont principalement les pyxis de différentes formes qui font preuve de prédilection pour une décoration géométrique dans laquelle les lignes ondulées verticales jouent un rôle considérable. Tel est avant tout le cas du type spécial de pyxis représenté par l'exemplaire de la *pl. XLII, 4*[2], type qui dans les nécropoles de la Sicile, où il est très commun, ne se rencontre jamais avec des vases de l'époque des aryballes ovoïdes, mais toujours en compagnie d'aryballes piriformes, de vases corinthiens à zones d'animaux ou d'autres types contemporains. Il en est de même de la pyxis à paroi convexe[3], qui est également une forme nouvelle, et de celle à paroi concave, bien connue déjà dans la céramique sicyonienne des périodes précédentes (v. *pl. XLII, 5*[4]). L'aryballe figuré sur la *pl. XLII, 3*, présente un autre style linéaire propre aussi à cette époque et dont les éléments consistent en zones de languettes et motifs en damier, alternant avec des raies rouges peintes sur des bandes de vernis noir. C'est un style très employé, non seulement pour les aryballes piriformes, mais pour les pyxis des trois types que nous venons de mentionner (cf. par ex. *pl. XLII, 5*), pour les lécythes de forme sicyonienne, les skyphos, les alabastres et les aryballes globulaires.

Ajoutons enfin que des motifs géométriques du style sicyonien se rencontrent çà et là comme éléments accessoires dans le décor des vases à zones d'animaux de style corinthien. Un spécimen d'un mélange de ce genre a été mentionné plus haut.[5] Nous y joindrons, comme exemple nouveau et caractéristique, la belle pyxis du Musée Britannique[6], représentée sur notre *pl. XLII, 6*.

La plupart de ces descendants tardifs du style sicyonien géométrique ont été généralement rangés sous l'étiquette »protocorinthien«, ou même sous celle, plus restreinte, de »protocorinthien-géométrique«, dénominations fort trompeuses et qui ont été souvent fatales aux opinions émises sur la date des vases en question. Manifestement, dans leurs traits essentiels, ils se rattachent tous à la tradition du style sicyonien subgéométrique. Mais il faut les qualifier de traînards de la céramique sicyonienne proprement dite et ils sont ordinairement de qualité inférieure, tant au point de vue du style que de la technique. Il est très probable que la plupart doivent plutôt être attribués à cette fabrication en gros par laquelle les ateliers corinthiens, ainsi que le montrent clairement

[1] V. par ex. *BCH* 1895, 192, fig. 17; Pottier, *Vases du Louvre*, pl. 40, E 396; Kinch, *Vroulia*, pl. 43, 24, 5; 44, 27, 5. [2] Boston, Museum of fine arts, n° d'inv. 98.903. H. 0,047. Provenance inconnue. Pour d'autres exemples du même type, v. Wilisch, *Altkorinthische Thonindustrie*, pl. I, 4; *Annali* 1877, tav. d'agg. CD, 9; *Notizie* 1895, 164, fig. 53 et 191, fig. 94; *Monum. ant.* XVII, 39, fig. 10 bis et 375, fig. 278; *Jahrbuch* 1887, pl. 2; *Thera* II, 23, fig. 49; *Arg. Heraeum* II, 139, type 2 b; Furtwängler, *Aegina*, pl. 128, 23; Sieveking-Hackl 335—36 a, etc. etc. [3] Wilisch, l. c., pl. I, 10. [4] Louvre E 13. H. 0,06. Trouvée à Caeré. [5] Lécythe de Suessula, cité ci-d. p. 72. [6] N° d'inv. 92.3—14.1. H. (sans couvercle) 0,07. Terre et vernis comme à l'ordinaire dans la céramique corinthienne. Sur le couvercle, zone d'animaux corinthienne; autour de la panse, zone d'animaux du »style à rosaces pointillées« (v. plus loin). En outre, zones à ornements de caractère sicyonien.

les mobiliers funéraires des grandes nécropoles, ont rapidement évincé la poterie sicyonienne.

Pour la céramique archaïque il semble en être de même. La technique et le style des vases de la classe C sont encore purement sicyoniens. Ils se rattachent à la classe B comme une continuation immédiate, et sans doute assez brève, de celle-ci durant la période des aryballes piriformes. Mais la peinture sicyonienne paraît alors perdre son originalité et se laisser absorber par les styles archaïques dont le centre est Corinthe, styles dans la formation desquels elle constitue un facteur plus ou moins important.

C'est ainsi que les traditions sicyoniennes mettent particulièrement leur empreinte sur un style spécial à zones d'animaux où la rosace pointillée joue, comme motif de remplissage, un rôle très considérable; pour le distinguer du style corinthien ordinaire à grandes rosaces en forme de taches noires irrégulières, nous pouvons l'appeler *style à rosaces pointillées*. Ce style est principalement employé pour des œnochoés qui affectent différentes formes propres à la céramique corinthienne; ces œnochoés sont le plus souvent dans le genre des exemplaires reproduits *pl. XLV, 1—2*[1], assez fréquemment elles sont semblables à celui de la *pl. XLIV, 3*[2], plus rarement elles sont du type représenté par l'exemplaire de la *pl. XLV, 3*.[3] Elles portent souvent, en outre, un décor polychrome (v. par ex. les godrons sur l'épaule du vase *pl. XLIV, 3*). Mais le »style à rosaces pointillées« n'est pas réservé à cette sorte de vases. Le musée de Palerme possède une hydrie à zones d'animaux de ce même style.[4] Une pyxis de forme spéciale, au musée du Louvre, s'y rattache également[5], ainsi que des aryballes globulaires et des alabastres de type corinthien. Sur la *pl. XLV, 4—5* nous avons reproduit deux alabastres de ce genre. Le premier[6] présente encore le système de décor sicyonien, avec dans la zone accessoire une »chasse au lièvre«; l'autre[7] se rapproche plus des alabastres corinthiens ordinaires; le serpent vertical entre deux sphinx affrontés est un motif corinthien. Enfin, le style en question se rencontre dans quelques formes de vases dont la poterie corinthienne a hérité de la céramique sicyonienne: lécythes[8], pyxis[9] et aryballes piriformes.

Ces derniers méritent une étude plus détaillée, parce qu'on y peut suivre d'une façon particulièrement claire la transition graduelle du style sicyonien au corinthien.

L'exemplaire représenté *pl. XLIII, 3 a—b*[10] se rattache encore étroitement aux aryballes de la classe C. Il leur ressemble pour tout ce qui concerne la forme, la grandeur et le système décoratif. La décoration du plat de l'embouchure (deux zones à languettes et à petites arêtes) est aussi sicyonienne. Mais le serpent entre les sphinx est, comme nous l'avons dit, un motif corinthien (cf. *pl. XLV, 5*), et de plus, parmi les rosaces

[1] L'exemplaire de la *pl. XLV, 1* a été trouvé dans la tombe 184 de Syracuse; cf. *Notizie* 1895, 129; celui de la *pl. XLV, 2* se trouve au Musée Britannique. Pour d'autres exemples v. par ex. Masner 125, pl. 1; *Musée Napoléon*, pl. LXIV; Pottier, *Vases du Louvre*, pl. 41, E 423; Sieveking-Hackl 246, fig. 24. Cf. de plus *Arg. Heraeum* II, 150, 24 a—b et 25 a—e, pl. LIX et *Athen. Mitt.* 1897, 318, fig. 35. Plusieurs autres œnochoés, inédites, de même forme et de même style› se trouvent dans les différents musées. Un spécimen en miniature de cette forme, haut de 0,09 seulement, a été recueilli dans la tombe 414 de Mégara Hyblaea (au musée de Syracuse, nº d'inv. 9944). [2] Au Museo Gregoriano. Trouvé en Étrurie. Cf. *Monum. ant.* IV, 272, fig. 130. En outre, Furtwängler, *Berlin. Vasen* 1116; Louvre E 419—20 et 428; Mus. Brit. A 1007 et d'autres. [3] D'après Sieveking-Hackl 228, pl. 11. [4] Palerme, Museo nazionale, nº d'inv. 1465. [5] Pottier, *Vases antiques du Louvre*, pl. 15, A 440. [6] Reproduit d'après C. W. Lunsingh Scheurleer, *Catalogus eener Verzameling Egyptische, Griekshe, Romeinsche en andere Oudheden*, pl. XXX. — Cf. *Arch. Anzeig.* 1891, 16, nº 2. Un exemplaire au musée d'Éleusis. [7] Furtwängler, *Berlin. Vas.*, nº 1019. De nombreux exemplaires semblables se trouvent dans les différents musées. [8] V. par ex. *Arg. Heraeum* II, 149, nºs 22—23, pl. LIX. Cf. *Arch. Anzeig.* 1892, 100, nº 5. [9] V. par ex. le fragment d'un couvercle de pyxis reprod. dans *Arg. Heraeum* II, 153, nº 34, pl. LIX. [10] Furtwängler, *Berlin. Vas.*, nº 340. Trouvé à Vulci. Terre brun clair, vernis brun noir, retouches rouges. Incision employée pour les détails, mais non pour les contours. H. 0,08.

pointillées, on en trouve une de type corinthien, en forme de tache dentelée et munie d'incisions.

La phase suivante de l'évolution est représentée par les exemplaires que voici:

1. THÈBES. Musée National de Copenhague, n° d'inv. 4713. H. 0,14 — *Pl. XLIII, 1 a—b.*

2. THÈBES. Musée de Berlin, n° d'inv. 3269. H. 0,145. Sur le plat de l'embouchure, arêtes. — *Pl. XLIII, 2 a—b.*

3. DELPHES. Au musée local. *Fouilles de Delphes* V, 154, n° 213, fig. 641. H. 0,10. Sur le plat de l'embouchure, arêtes. Sur l'anse, tresse. Sur l'épaule, languettes rouges et noires alternant. Autour de la panse, en haut, zone d'animaux: sur le devant, cygne entre deux sphinx assis, au revers, cygne et taureau; en-dessous, zone étroite avec »chasse au lièvre«. Autour de la base, double couronne d'arêtes. Comme motifs de remplissage, seulement des rosaces pointillées.

4. ÉPHÈSE. Musée Ottoman, Constantinople, n° d'inv. 4593. HOGARTH, *Excavations at Ephesus*, 231, fig. 60. H. 0,11. Sur le plat de l'embouchure, arêtes. Sur l'anse, zigzag vertical. Sur l'épaule, languettes alternativement rouges et noires. Autour de la panse, en haut, zone d'animaux: sur le devant, petit cygne entre deux lions marchant, au revers, cygne aux ailes déployées. En-dessous, zone étroite avec »chasse au lièvre«. Autour du pied, arêtes. Comme motifs de remplissage, seulement des rosaces pointillées.

5. Provenance inconnue. Au musée de Karlsruhe. Dans la zone principale, enlèvement de bœufs; sur la partie non visible dans la reproduction, deux bœufs passant. — *Pl. XLIV, 2.*[1]

Les aryballes que nous venons de citer forment un groupe assez homogène; les n°s 1 et 2 sont dus sans doute à la même main. La tradition sicyonienne se fait encore fortement sentir dans le système de décor et dans l'emploi continu de la »chasse au lièvre« et des arêtes autour de la base. Sous d'autres rapports, ces vases portent pourtant d'une manière évidente la marque de la fabrique corinthienne. Dans ceux que je connais personnellement (les n°s 1—4), la terre est d'un jaune pâle à teinte légèrement chamois, mais ils n'ont pas la surface lustrée, caractéristique des bons produits sicyoniens; l'incision a été employée en abondance pour les détails, mais non pour les contours. Les animaux de la zone principale sont également de caractère corinthien. Enfin ces vases se distinguent aussi des vrais aryballes piriformes par leur dimensions considérables.

Un aryballe piriforme de CORNETO s'éloigne encore plus du style sicyonien.[2] Il porte autour de la panse deux zones d'animaux et au-dessous d'elles une »chasse au lièvre«, mais d'exécution extrêmement médiocre et négligée. Les arêtes autour du pied ont été remplacées par des languettes.

Les deux aryballes suivants peuvent enfin être regardés comme purement corinthiens:

1. LINDOS. Trouvé dans les fouilles danoises, maintenant au Musée Ottoman, Constantinople, n° d'inv. 4299. H. 0,093. Terre chamois, vernis brun noir, retouches rouges; incisions pour les détails, mais non pour les contours. Sur le plat de l'embouchure, sur l'épaule et autour du pied, languettes. Sur l'anse, zigzag vertical. Autour de la panse, une seule large zone avec deux lions affrontés, limitée en haut et en bas par deux lignes de vernis. Comme motifs de remplissage, rosaces pointillées peu soignées.

2. ÉTRURIE. Louvre E 478. H. 0,15. Technique comme pour le précédent. Sur le plat de l'embouchure, sur l'épaule et autour du pied, languettes rouges et noires alternant. Sur l'anse, raies horizontales. Autour de la panse, une seule large zone: sur le devant, serpent vertical entre deux coqs affrontés; au revers, cygne aux ailes déployées. Des deux côtés du cygne, aigle volant; rosaces pointillées comme motifs de remplissage.

En réalité ce n'est que la forme de ces deux aryballes qui est sicyonienne. La technique et le style sont corinthiens. La »chasse au lièvre« et les arêtes ont complètement disparu. Le serpent entre les coqs est un motif corinthien typique.

[1] Ce vase ne m'est connu que par la photographie reproduite sur notre planche et que M. le professeur ROBERT ZAHN a eu la bienveillance de me transmettre. Il doit se placer, autant que j'en puis juger d'après la photographie, dans la série où je l'ai rangé ci-dessus. [2] Reproduit dans MONTELIUS, *Civilisation primit. en Italie*, pl. 298, 5.

Mentionnons en dernier lieu quelques exemplaires spéciaux. — Le bel aryballe du Musée Britannique[1], figuré sur notre *pl. XLIV, 1 a—b*, est très curieux. La terre est de couleur grisâtre, tirant sur le vert. La surface est soigneusement polie, et la décoration exécutée avec un soin et une sûreté extrêmes. Les retouches rouges abondent, par exemple sur le ventre de tous les animaux; l'incision est de même très employée, mais pour les contours elle n'apparaît qu'exceptionnellement. Sur l'épaule se trouve une zone d'animaux (lion à tête retournée, sanglier, lion); autour de la panse, une autre semblable (taureau, lion, sanglier, lion), et, dans la zone accessoire, trois chiens courant. Par l'exécution soignée et par le dessin vigoureux des animaux, cet aryballe se rapproche du style sicyonien plus qu'aucun de ceux que nous venons de citer; sa forme rappelle même plutôt les aryballes de la classe A. Toutefois, il faut sans doute l'attribuer au groupe du »style à rosaces pointillées« dont nous parlons ici. — Un fragment de très grand aryballe (au moins 0,15 de hauteur), trouvé à Théra[2], associe à une zone d'animaux du style en question une décoration polychrome composée de godrons et d'imbrications. Un aryballe analogue, décoré de la même manière, a été trouvé à Cumes.[3]

Les vases du style à rosaces pointillées ont été attribués tantôt à la céramique »protocorinthienne« tantôt à la corinthienne. En réalité ils se rattachent également à ces deux groupes, comme nous l'ont prouvé surtout les aryballes piriformes. Ils ont du style sicyonien l'usage habituel des rosaces pointillées, qui constituent dans la classe C le motif de remplissage prédominant, et aussi la »chasse au lièvre« qui, très fréquente sur ces vases, y est employée exactement de la même façon que dans le style sicyonien archaïque. La sûreté et la vigueur qui distinguent dans cette catégorie le dessin des meilleures zones d'animaux, ainsi que l'excellence de la technique de plusieurs exemplaires, rappellent également les ateliers sicyoniens. Mais assez souvent style et exécution sont de cette qualité médiocre et ont l'aspect negligé propres à la céramique corinthienne ordinaire à zones d'animaux. Les formes aussi sont, pour la plupart, corinthiennes. Il n'est donc point possible de distinguer dans ce groupe, d'une manière précise, entre le sicyonien et le corinthien. Mais ici, de même que pour la céramique tardive à décor géométrique dont nous avons parlé p. 164, il s'agit sans doute principalement de produits des ateliers corinthiens.

Quoi qu'il en soit, on ne peut guère douter que ce qui a provoqué la décadence de la céramique sicyonienne, c'est justement la concurrence de Corinthe. C'est sans doute le voisinage de cette ville marchande qui, dans les périodes antérieures, avait favorisé la grande diffusion des produits sicyoniens. Sicyone manquait, en effet, de la condition indispensable au trafic d'outremer, à savoir un bon port. Mais Corinthe ne s'est pas contentée de rester le centre du mouvement commercial, elle a fini par entreprendre elle-même la fabrication, et, en raison de son hégémonie dans le commerce mondial, elle a pu lui donner une immense extension et la transformer en une production intensive, avec laquelle les ateliers sicyoniens n'ont pu rivaliser, mais qui, en revanche, a été le plus souvent d'une qualité bien inférieure à celle de ces derniers.

La céramique corinthienne est donc l'héritière de la sicyonienne, et, prise dans ce sens, la dénomination »protocorinthienne« avait quelque raison d'être. Mais elle cessait d'être juste, en tant qu'elle signifiait que le corinthien était uniquement une dérivation et une continuation du »protocorinthien«. Nous avons vu par de nombreux exemples qu'il existe entre ces deux groupes une liaison extrêmement étroite. Évidemment cette

[1] N° d'inv. 60 4—4.16 (A 1055). Provenance: Camiros. H. 0,125. Reproduit déjà dans Walters, *History of ancient pottery* I, pl. XIX, 6. — [2] *Athen. Mitt.* 1903, *Beilage* XXXIV, 1. — [3] Au musée de Naples. Col et embouchure font défaut. H. jusqu'au col 0,11.

liaison résulte d'un contact local immédiat. Dans l'héritage de son prédécesseur la céramique corinthienne a directement recueilli plusieurs legs: des expériences techniques, des motifs et des systèmes décoratifs, enfin certaines formes de vases. Mais, d'autre part, elle apparaît dès le commencement comme un groupe nouveau et original. Malgré tout, il n'y a pas de doute que le style corinthien à zones d'animaux, avec ses rosaces étranges en forme de taches irrégulières, ne dérive pas uniquement de celui de Sicyone[1]; sa principale source est ailleurs.[2] Le style à rosaces pointillées doit être regardé comme un croisement de ces deux styles, et non comme une étape intermédiaire entre l'un et l'autre. Dans le répertoire des formes dont dispose le groupe corinthien, la place prédominante a été occupée, dès l'origine, par des types nouveaux et spéciaux, en particulier par les aryballes globulaires et les alabastres, ainsi que par des œnochoés et des pyxis de diverses formes inconnues jusqu'alors.

Nous nous bornons à ces observations sommaires sur les rapports de la céramique sicyonienne et de celle de Corinthe. Pour examiner avec plus de détails ces problèmes, il serait nécessaire d'établir une classification chronologique et stylistique de la poterie riche et variée dont Corinthe a été manifestement le centre; cette tâche reste encore à entreprendre.[3] Il faudrait éclaircir aussi la question du rapport des ateliers sicyoniens et corinthiens avec le style polychrome, et, par cette voie, tout le problème, encore non résolu, que soulève l'apparition de ce style particulier. La décoration polychrome justement est souvent associée à une technique qui se rapproche de très près de celle des meilleurs ouvrages sicyoniens, de même qu'elle est, dans beaucoup de cas, appliquée à des types sicyoniens (surtout aryballes, skyphos, lécythes et œnochoés). En tout cas, sans ces recherches nouvelles, il ne serait pas possible d'établir de distinction précise dans cette profusion de types différents qui, à l'époque des aryballes piriformes, remplacent la céramique sicyonienne, et de les répartir entre les ateliers corinthiens et sicyoniens. L'ensemble forme une production sicyono-corinthienne étendue et variée, dans laquelle prédomine tantôt l'un tantôt l'autre des deux éléments différents. Il est cependant manifeste que, à l'époque où nous sommes arrivés, le centre se trouve à Corinthe. Mais il est probable que les ateliers sicyoniens n'ont pas été brusquement abandonnés. On peut supposer qu'on y a désormais fabriqué des vases »corinthiens«, comme réciproquement on avait pratiqué à Corinthe le style sicyonien. Dans le chapitre suivant nous examinerons les témoignages que nous fournissent sur cette fusion les inscriptions de quelques vases.

[1] Ainsi que l'a soutenu M. Pallat dans *Athen. Mitt.* 1897, 315 sqq. [2] Cf. les frappantes observations de M. Boehlau dans *Nekropolen*, 113 sq. [3] Le livre de M. Wilisch, *Altkorinthische Thonindustrie*, est, pour ces questions, sans aucune valeur.

CHAPITRE V

Le lieu d'origine. Les imitations.

Quand, dans les pages précédentes, nous avons attribué à Sicyone toute cette vaste céramique dont nous avons essayé de suivre l'évolution, nous nous sommes appuyé avant tout sur des observations concernant le groupe géométrique le plus ancien; vu l'affinité étroite qui le rattache aux groupes plus récents des époques des aryballes pansus et ovoïdes, nous avons cru devoir conclure que ces derniers proviennent aussi d'ateliers sicyoniens. Or, il n'est point nouveau de chercher à Sicyone le lieu d'origine de la céramique »protocorinthienne«. Au contraire, comme on le sait, on s'est montré, depuis un certain temps, de plus en plus favorable à cette opinion, et on l'a considérée comme la plus vraisemblable de toutes celles qui ont été proposées au cours des années. Les arguments sur lesquels on l'a fondée ne sont pourtant pas ceux sur lesquels nous nous sommes appuyé dans ce qui précède, mais ils sont tirés, pour la plupart, de la phase la plus récente de cette céramique.[1]

Il est donc temps d'exposer maintenant les raisons qui nous portent également à chercher à Sicyone le centre de fabrication de la céramique »protocorinthienne« postérieure, indépendamment de toute relation avec le groupe géométrique le plus ancien. Il faut examiner en même temps les autres hypothèses qui ont été présentées.

Rappelons d'abord que la nature de l'argile de notre groupe de vases et le caractère particulier de certaines formes, ainsi que la répartition géographique, s'accordent à suggérer, comme nous l'avons vu (p. 35), la région Nord-Est du Peloponnèse. De plus, nous pouvons soutenir avec une certitude absolue qu'au moins sa partie la plus récente doit tirer son origine du voisinage immédiat de Corinthe. Sans cela, on ne pourrait pas comprendre la parenté étroite que, dans le chapitre précédent, nous avons constatée entre les catégories les plus avancées de nos vases et la céramique corinthienne, parenté si intime qu'elle a le caractère d'une véritable fusion. En même temps la nature particulière de cette affinité atteste que le groupe »protocorinthien« ne peut être originaire de Corinthe même. Car dans ce cas la poterie corinthienne devrait se présenter comme une continuation directe de la poterie »protocorinthienne«, ce qui n'est pas, comme nous l'avons également constaté.

Mais, d'après ce que nous venons de dire, la thèse de l'origine chalcidienne ne peut non plus être prise en considération. Déjà M. Helbig s'était imaginé que les vases

[1] A M. Loeschcke revient l'honneur d'avoir le premier cherché à Sicyone le lieu de provenance de la céramique »protocorinthienne«, *Athen. Mitt.* 1897, 262. Sa suggestion a été de plus en plus adoptée de différents côtés. Cf. Dragendorff dans *Thera* II, 194; Furtwängler dans *Aegina*, 477; Prinz *Funde aus Naukratis*, 70; E. Buschor, *Griech. Vasenmalerei*, 46. Pour la discussion sur l'origine des vases »protocorinthiens«, v. de plus Pottier, *Catalogue des vases antiques du Louvre* II, 421, et Washburn dans *Jahrbuch* 1906, 123 sqq.

»protocorinthiens« venaient de cette ville.[1] De nos jours M. Gabrici, reprenant cette idée, a considéré comme chalcidienne toute la céramique recueillie dans la partie la plus ancienne de la nécropole grecque de Cumes, spécialement les vases qui forment notre groupe sicyonien de l'époque des aryballes pansus, et il y a vu une céramique postmycénienne propre à Chalcis et contemporaine des divers groupes géométriques du continent.[2]

L'argument qui sert de base à cette localisation, est un raisonnement à priori dont il est intéressant d'apprécier la valeur: Cumes est une colonie de Chalcis, par conséquent la plus ancienne céramique grecque des tombes de Cumes doit être surtout chalcidienne. Le raisonnement semble peut-être juste au premier coup d'œil, mais il peut à peine résister à un examen plus approfondi. Dans les tombes les plus anciennes de Cumes il se rencontre des vases de plusieurs groupes différents (cf. ci-d. p. 41 sqq.), et le groupe appelé »protocorinthien« y est précisément moins important que dans les tombes un peu plus récentes. Il se peut qu'on puisse trouver, parmi les vases non »protocorinthiens« de ces tombes, des représentants d'une céramique chalcidienne, apportés de leur pays natal par les premiers colons. Mais il n'est pas possible d'admettre à priori comme un fait incontestable que cette céramique ait continué, dans les périodes suivantes, à prédominer sur le marché de la colonie. Au contraire, cela apparaît comme absolument invraisemblable quand on examine les nécropoles d'autres colonies. Géla avait été fondée par les Rhodiens et les Crétois, et néanmoins les céramiques crétoise, rhodienne et ionienne ne tiennent qu'une place extrêmement restreinte dans le mobilier des tombes les plus anciennes, où prédominent les importations sicyono-corinthiennes. Ce sont elles aussi qui forment l'élément prédominant dans la partie la plus ancienne de la nécropole de Mégara Hyblaea. En somme, dans toutes les nécropoles des colonies de l'Ouest qui ont été explorées jusqu'à présent, quelle que soit la nationalité primitive, la céramique la plus ancienne témoigne de la prédominance du commerce de Corinthe. Je crois qu'en général, pour apprécier les rapports de colonie à métropole, cette circonstance peut être de quelque intérêt.

Il n'est donc pas possible de tirer tout de suite de la fréquence de nos vases dans les tombes de Cumes, la conclusion qu'ils sont d'origine chalcidienne. Et ce ne sont pas seulement les arguments déjà cités qui vont à l'encontre de pareille hypothèse, mais aussi le fait qu'on trouve au musée de Chalcis quelques vases géométriques, encore inédits, qui représentent évidemment un groupe géométrique local, absolument différent du »protocorinthien«.[3] Enfin, ce que nous savons des vases géométriques d'Érétrie[4] rend encore plus invraisemblable que la ville de Chalcis, toute voisine, ait été, à la même époque, le centre d'une céramique aussi différente de ce groupe que la céramique appelée »protocorinthienne«.

Des considérations analogues valent pour la Béotie, où on a voulu, du moins en partie, localiser notre groupe.[5] Étant donné le rôle qu'a joué cette région dans l'histoire de l'art, il est très peu probable qu'une céramique aussi remarquable et aussi originale que la protocorinthienne en soit sortie. Égine qui, après les riches trouvailles des temples d'Aphrodite et d'Aphaia, semblerait se présenter tout naturellement[6], n'entre pas non plus en ligne de compte. Il semble que cette île n'ait jamais eu de production céramique originale de quelque importance.[7] Les Éginètes étaient des commerçants jouant surtout le rôle d'intermédiaires[8]; dès l'époque mycénienne ils ont importé chez eux les poteries

Italiker in der Poebene, 86. [2] *Cuma*, surtout 318 et 362. Cf. ci-dessus p. 45 sq. [3] N^os d'inv. 292—294. [4] V. Dugas dans *Mélanges Holleaux*, 69 sqq. [5] Couve dans *Rev. archéol.* 1898, t. XXXII, 228. [6] B. Graef (*Arch. Anzeig.* 1893, 17) et H. Thiersch (Furtwängler, *Aegina*, 448) ont pensé à Égine. [7] Cf. Loeschcke dans *Athen. Mitt.* 1897, 264. [8] Strabo VIII, 16.

de toutes les régions environnantes. Ajoutons enfin que la répartition géographique de la céramique »protocorinthienne« montre clairement combien il est absurde de chercher avec M. Perdrizet[1] son origine dans une des villes d'Ionie.

En réalité, d'après ce que nous avons dit ci-dessus, on ne peut guère prendre en considération que les environs de Corinthe, c'est-à-dire vers l'Ouest, la contrée de Sicyone, ou, vers le Sud, la plaine argienne dont le centre est la ville d'Argos.

Plusieurs faits semblent témoigner en faveur de cette dernière. Dans la plaine argienne l'industrie céramique a prospéré aux époques mycénienne et géométrique. Dans son sanctuaire principal, l'Héraion, on a trouvé des vases »protocorinthiens«, tant de l'époque des aryballes pansus que de la période suivante, en plus grand nombre que presque nulle part ailleurs. Aussi les fouilleurs américains n'ont-ils pas douté d'y avoir trouvé le lieu d'origine de la céramique »protocorinthienne«.[2] Néanmoins, plusieurs circonstances ne s'accordent pas avec cette conception. Pendant les dernières années, les nécropoles de Tirynthe et de Mycènes nous ont fourni d'amples renseignements sur la céramique géométrique de l'Argolide méridionale. Il ne paraît guère probable que celle-ci ait pu être la source de la céramique »protocorinthienne« des styles »de transition« et subgéométrique. D'ailleurs nous ne sommes plus tout à fait dépourvus de renseignements sur l'évolution du style de l'Argolide méridionale dans la dernière partie de la période géométrique et dans celle qui suit; ce qui en existe semble révéler un style apparenté au »protocorinthien«, mais qui en diffère pourtant nettement.[3]


Fig. 113. Aryballe du musée de Boston. H. 0,05.

Reste donc Sicyone qui, sous tous les rapports, semble satisfaire aux conditions requises. Le fait qu'un très petit nombre seulement de nos vases, d'après ce qu'on sait avec certitude, a été trouvé dans le territoire de cette ville, n'empêche pas d'y chercher leur lieu d'origine. D'une part, on n'y a presque pas fait de fouilles jusqu'à présent.[4] D'autre part, il est très probable qu'un certain nombre de vases »protocorinthiens«, indiqués comme provenant de Corinthe, viennent en réalité de la région voisine de Sicyone.

A tout ce qui précède s'ajoutent enfin les témoignages plus positifs que nous fournissent quelques inscriptions rencontrées sur des vases »protocorinthiens«. Elles appartiennent toutes au groupe le plus récent de notre série.

Les inscriptions gravées après la cuisson sur l'aryballe de Tataie (*pl. XV, 5*) et sur un lécythe de Cumes[5] n'ont naturellement aucune valeur à cet égard; elles ne nous font connaître que les possesseurs des vases. De même il n'y a pas à tenir compte de la signature de Pyrrhos sur un aryballe ovoïde (*fig. 113*) trouvé probablement en Grèce et conservé maintenant au musée de Boston, signature à laquelle on a attaché une assez grande importance.[6] Si, comme on l'assure, ce petit vase est antique, il n'est point en tout cas un original »protocorinthien«. Après avoir examiné lui-même le vase, M. Furtwängler y a reconnu avec certitude une imitation.[7] L'alphabet et le dialecte de l'inscription semblent prouver qu'il est dû à un Béotien ayant subi l'influence chalcidienne.[8]

[1] *Fouilles de Delphes* V, 147. [2] *Arg. Heraeum* II, 119 sqq. [3] Cf. l'amphore reproduite ci-d., *fig. 15*; en outre, les vases archaïques mentionnés p. 111. [4] Les fouilles américaines faites en 1886—87 avaient pour objet les ruines de la nouvelle ville de Sicyone reconstruite après la dévastation par Démétrios Poliorketes; on sait qu'elle n'était pas située au même endroit que la ville primitive. [5] Mus. Brit. A 1054; *Cuma*, 307 sq., pl. LI, 1. — *Notizie* 1908, 113 sq.; *Cuma*, 231. [6] *Rev. arch.* 1902, t. XL, 41 sqq. [7] Furtwängler, *Aegina*, 477, note 2. [8] Collitz-Bechtel, *Dialektinschr.* III, 2, 5292.

Les inscriptions du vase Chigi (*pl. XL, 1 c*, à droite) ne comprennent malheureusement que peu de lettres caractéristiques. La forme du λ atteste que le vase ne peut pas plus provenir d'Argos que de Chalcis ou de la Béotie, le ι en un trait vertical qu'il n'est pas non plus corinthien. Par contre, les caractères semblent bien conformes à ce qu'on sait du plus ancien alphabet de Sicyone, lequel est d'ailleurs fort peu connu.

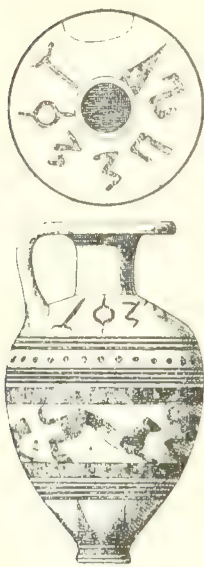


Fig. 114. Aryballe de Mégara Hyblaea D'après *Jahrbuch* 1906, 126, fig. 4.

Sur un aryballe ovoïde à décor subgéométrique, trouvé dans la tombe 505 de la nécropole de Mégara Hyblaea avec des vases corinthiens et qui, par conséquent, doit être un exemplaire tardif des aryballes subgéométriques, on voit sur l'épaule une inscription peinte, sans signification, mais comprenant certains caractères corinthiens typiques, surtout le signe Ʇ (*fig. 114*). Le vase a donc été peint vraisemblablement par un Corinthien.

Il en est probablement de même d'un aryballe piriforme, du Louvre, à décor en imbrications, mais qui porte sur l'épaule une »chasse au lièvre« subgéométrique. Sur l'anse est peinte l'inscription *Αγλουν* (*fig. 115 — 116*)[1], qui apparemment n'a pas de sens non plus. Elle peut être corinthienne, ou encore sicyonienne, mais assurément elle n'est ni argienne, ni chalcidienne, ni béotienne.



Fig. 115. Aryballe du Louvre. D'après Perrot-Chipiez, *Histoire de l'art* IX, 595, fig. 303.

Enfin, un témoignage de valeur se trouve dans le fragment d'un aryballe globulaire reproduit ci-d. *fig. 55*. On distingue sur ce fragment quelques lettres conservées dont l'une est le signe ⧗, spécialement caractéristique de l'alphabet de Sicyone. Cet aryballe est donc l'ouvrage d'un Sicyonien.[2]

Les indications des inscriptions confirment donc bien la conclusion à laquelle nous ont conduit les études précédentes. D'accord avec celles-ci, elles attestent que la céramique »protocorinthienne«, au moins durant sa dernière phase, ne peut être originaire d'aucune autre des régions proposées que précisément la côte corinthienne, que c'est à cette région que se rattachent ses formes les plus récentes, tant à Corinthe qu'à Sicyone. On constate aussi avec évidence combien ces témoignages sont d'accord avec l'étroite affinité qui lie la céramique corinthienne naissante et les dernières catégories du groupe »protocorinthien«, affinité que, dans le chapitre précédent, nous avons essayée de mettre en lumière. Le résultat final, la victoire de la poterie corinthienne et sa propagation sur le territoire sicyonien, est attesté de même par un document épigraphique. Car, sans doute, c'est ainsi qu'il faut expliquer les inscriptions sicyoniennes sur un cratère de style corinthien, trouvé à Caeré.[3]

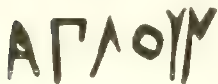


Fig. 116

[1] Musée du Louvre, E 415. Cf. Pottier, *Catal.* II, 469. [2] Les lettres sont sur l'original moins nettes que sur la reproduction. Le Φ est en tout cas certain, ainsi que, à droite de lui, le signe ⧗. Cf *Arg Heraeum* II, 185. [3] Furtwängler, *Berlin. Vas.* 1147. *Monum. dell' Inst.* II, 38 B. Kretschmer, *Griech. Vaseninschriften*, 51 Le caractère ⧗ prouve que le vase a été peint par un Sicyonien Si, dans *Griech Alphabet*, 1e éd., 102, M. Kirchhoff attribue ce signe également à l'alphabet corinthien, cela est dû à la supposition inexacte qu'il se trouve sur une des plaques corinthiennes de Pente-Skouphia (Furtwängler, *Berlin. Vas.*, 842); cf. Fraenkel, *Inscriptiones Graecae* IV, 310 et 424. V. de plus Purgold, *Arch. Zeit.* 1881, 178 sq.

Rappelons enfin l'interprétation, donnée ci-dessus (p. 141 sqq.), de la représentation de l'aryballe archaïque n° 1, dans laquelle nous avons cru voir les divinités les plus importantes de Sicyone.

Diverses considérations nous conduisent donc à localiser à Sicyone tant le début que la fin de la céramique dont nous nous sommes occupé et dans laquelle nous avons cru pouvoir reconnaître la production ininterrompue des mêmes ateliers. Ce résultat n'est pas étonnant. Il faut bien qu'au rôle important que la tradition écrite attribue à Sicyone dans l'histoire primitive de l'art grec, corresponde une part considérable de l'héritage réel de l'antiquité. Et le rapport de la peinture céramique »protocorinthienne«, d'une part avec l'art crétois-chypriote, d'autre part avec la peinture corinthienne, est bien conforme aux traditions qui concernent la venue des Dédalides de Crète à Sicyone[1], et le séjour à Corinthe du Sicyonien Butades.[2] Quant à la grande diffusion de nos vases, elle s'explique, comme nous l'avons déjà dit, par le voisinage de Corinthe. C'est sûrement le commerce corinthien qui a assuré aux vases sicyoniens leur place exceptionnelle sur le marché mondial. Et les pièces de la garniture en ivoire d'un sarcophage, trouvées à Gordion et marquées de lettres parmi lesquelles se reconnaît le »e« sicyonien, prouvent que ce ne sont pas seulement des vases en terre-cuite que la ville de Sicyone a exportés dans les contrées lointaines.[3]

Je pense donc que nous pouvons nous arrêter au résultat ainsi obtenu et le considérer comme assez bien fondé pour qu'il nous soit permis de changer, comme nous l'avons fait ici, le terme de »protocorinthien« en celui de »sicyonien«. Naturellement nous ne prétendons pas que chacun des vases que nous avons attribués à notre groupe ait été fabriqué à Sicyone même. Par céramique sicyonienne nous entendons une catégorie spéciale de vases sortis d'ateliers ayant pour centre la ville de Sicyone, de même que les vases attiques sont dus à des ateliers qui ont leur centre au Céramique, et que les corinthiens tirent leur origine d'autres ateliers groupés autour de Corinthe. D'autre part, il faut aussi noter que le nom de »sicyonien« ne s'applique pas dans cet ouvrage à un style créé à Sicyone, mais pratiqué en même temps dans beaucoup d'autres villes; nous avons pensé, au contraire, à une industrie liée à une certaine région, le territoire sicyonien, et dont les produits ont été répandus par le commerce dans tout le vaste domaine où nous les rencontrons maintenant. Et que toute cette riche céramique soit réellement issue des mêmes ateliers, c'est ce que confirme par voie indirecte le fait que, dans plusieurs des régions où elle était de meilleure vente, côte à côte avec les produits originaux partout identiques, on en peut signaler des imitations locales présentant un caractère particulier. Dans ces imitations nous avons un témoignage nouveau du prix attaché dans l'antiquité à la céramique sicyonienne. Sans prétendre être complet, nous allons en citer un certain nombre qui ont été recueillis dans diverses régions du monde grec et qui s'inspirent plus ou moins fidèlement des modèles sicyoniens.

Dans la Grèce continentale ces imitations tiennent une place assez secondaire, probablement parce qu'en général on a pu s'y procurer avec facilité les originaux. C'est en Attique qu'elles se rencontrent le plus fréquemment. Là il s'agit surtout de copies des vases du »style de transition«. Dans les tombes d'Éleusis se trouvaient plusieurs skyphos et cotyles de style sicyonien, dans lesquels la grossièreté du travail et la nature de l'argile révèlent tout de suite des imitations locales.[4] Un lécythe provenant de la même

[1] Plinius, *hist. nat.* XXXVI, 9. — La tradition, conservée chez Stephanus Byzantios, au mot *Γολγοί*, d'après laquelle l'éponyme de la ville chypriote de Golgoi était sicyonien, témoigne de relations entre Sicyone et Chypre. — [2] Plinius, XXXV, 151. — [3] Koerte, *Gordion*, 111 sqq. — [4] Cf. ci-d. p. 40 sq. et *Ἐφ. ἀρχ.* 1898, pl. 2, 12.

nécropole a eu sûrement aussi un modèle sicyonien.[1] Des reproductions attiques de types sicyoniens (skyphos, cotyles, pyxis et aryballes pansus) sont également très nombreuses dans les tombes de Phalère.[2] En outre, nous pouvons citer l'aryballe pansu de Kynosarges, mentionné ci-d. p. 17, qui est certainement de fabrication attique. Il en est sans doute de même de l'aryballe du musée de Munich, reproduit *fig. 117*[3]; la terre et le style permettent de l'attribuer au groupe de Phalère, mais l'influence sicyonienne est évidente. — De l'époque des aryballes ovoïdes nous citerons le petit vase, bien connu, avec goulot en forme de tête de femme, qui se trouve représenté *fig. 118.*[4] Sans aucun doute ce n'est pas un original sicyonien. M. Washburn a eu certainement raison d'y voir une imitation attique d'un aryballe sicyonien semblable à celui de notre *pl. XXXV, 1*; seulement le décor peint est de style subgéométrique, non de style archaïque.[5] En somme, une influence profonde de Sicyone se fait sentir, en Attique, vers la fin de l'époque géométrique et au début de l'archaïsme. Dans cette période les ateliers sicyoniens sont encore supérieurs aux attiques.



Fig. 117. Aryballe du musée de Munich. H. 0,05.



Fig. 118. Aryballe du Musée National d'Athènes. H. 0,05. D'après *Jahrbuch*, 1906, 119, fig. 1.

L'aryballe de Pyrrhos (*fig. 113*) montre qu'en Béotie on a également imité les vases sicyoniens. La *fig. 119* en est un autre exemple. Cet aryballe, conservé maintenant au musée de Berlin, a été trouvé à Thèbes.[6] La terre en est brunâtre, mal épurée; le vernis d'un brun noir terne. Le modelage et le décor sont assez négligés. Ce ne peut pas être un original sicyonien; et il n'y a guère lieu de douter qu'il tire son origine d'un atelier béotien.



Fig. 119. Aryballe du musée de Berlin. H. 0,075.

Pour l'Argolide, nous pourrions citer plusieurs vases faisant partie des trouvailles de l'Héraion d'Argos, qui se rapprochent de très près des types sicyoniens, surtout de ceux de l'époque des aryballes pansus, mais que les particularités de style et de technique doivent faire attribuer aux ateliers locaux; tels sont par exemple le flacon annulaire[7] mentionné ci-d. p. 27, un aryballe pansu figuré dans *Arg. Heraeum* II, 143, fig. 85, et le curieux lécythe reproduit dans le même ouvrage 159, fig. 93.

Un petit groupe d'aryballes en bucchero gris[8] sort probablement de même d'un atelier argien. La forme et les dimensions (hauteur: 0,05 à 0,06) sont absolument identiques à celles du type ovoïde sicyonien, mais l'argile est d'un gris cendré ou extrêmement foncé et sans aucune décoration. Ces aryballes se rencontrent dans les trouvailles d'Égine[9] et de l'Héraion d'Argos[10]; un exemplaire a été

[1] *Ἐφ. ἀρχ.* 1912, 35, fig. 15, 3. [2] Cf. ci-d. p. 39; *Ἀρχ. ἐφ.* 1916, 33, 36. La pyxis reproduite dans *Jahrbuch* 1887, 55, fig. 19 se rattache évidemment aussi de très près aux modèles sicyoniens. [3] De la collection Arndt. Terre brunâtre. Décor peint en vernis seulement. La photographie, reproduite ci-d., est due à l'obligeance de M. Sieveking. [4] Nicole 847, pl. IV. V. Washburn dans *Jahrbuch* 1906, 119, et Pottier dans *Mélanges Perrot*, 270. [5] C'est sûrement à tort que M. Pottier y a vu, dans *Rev. archéol.* 1921, t. VIII, 20, un prédécesseur des aryballes sicyoniens à embouchure plastique. [6] Il appartient à la série mentionnée dans *Jahrbuch* 1888, 247. [7] *Arg. Heraeum* II, 143, fig. 83. [8] Mentionnés par Mlle Lorimer dans *JHS* 1912, 341. [9] Furtwängler, *Aegina*, 448, n° 152. [10] Un exemplaire au musée d'Athènes, haut de 0,05; il n'est pas mentionné dans *Arg. Heraeum* II.

recueilli dans les fouilles danoises à Lindos; en outre, ils ont été trouvés dans plusieurs tombes de Syracuse[1] et dans une sépulture près de Tarente.[2] Dans le mobilier de ces tombeaux ils étaient associés à des vases sicyoniens du style subgéométrique, mais jamais à de la céramique corinthienne. Leur présence en Argolide et à Égine rend vraisemblable l'hypothèse qu'ils sont issus d'un atelier argien. D'ailleurs, la fabrication du bucchero en Argolide est encore attestée par d'autres faits.[3]

Avant de quitter le continent, citons un grand aryballe piriforme dont les *fig. 120 121* reproduisent deux photographies.[4] Il est manifeste qu'il se rattache étroitement aux grands aryballes du »style à rosaces pointillées«, dont quelques exemplaires se trouvent figurés sur nos *pl. XLIII, 1—2* et *XLIV, 2*. Mais le style n'en est ni sicyonien, ni corinthien. Faute de l'avoir vu de mes propres yeux, je n'ose me prononcer sur sa provenance. Il faut penser, je crois, à un atelier attique, ou peut-être à la fabrique d'Érétrie.[5]



Fig. 120—121. Aryballe de l'ancienne collection Lambros.

Les imitations jouent un plus grand rôle dans les régions moins centrales, où il a été sans doute plus difficile de se procurer l'article original. Citons d'abord un vase du musée de Délos, qui provient de l'importante trouvaille de l'ancien Héraion, souvent mentionnée dans les pages précédentes. C'est un lécythe de 0,17 de hauteur, presque identique, en ce qui concerne la forme et le décor, à l'exemplaire sicyonien de notre *pl. VIII, 5*. Mais il est fait d'une terre rouge foncé, revêtue d'un engobe blanc crayeux. A ma connaissance, cette technique ne se rencontre jamais dans la vraie céramique sicyonienne. Il faut attribuer probablement ce lécythe délien à un atelier insulaire, et y voir la copie fidèle d'un modèle sicyonien.

M. Furtwängler a fait observer, il y a longtemps[6], qu'une active fabrication d'aryballes ovoïdes du style sicyonien subgéométrique a eu lieu à Rhodes. Dans la nécropole de Vroulia ces imitations locales sont beaucoup plus nombreuses que les originaux[7], dont elles se distinguent avec une assez grande facilité, non seulement par l'argile, mais aussi par l'exécution bien moins soignée et par les particularités stylistiques.

[1] Trois exemplaires dans la tombe 85 (parmi les vases déposés au-dehors du sarcophage, v. plus haut p. 105), un dans la tombe 175 bis, un autre dans la tombe 428. Un sixième exemplaire, au musée de Syracuse, porte le n° d'inv. 2058. [2] Deux exemplaires au musée de Tarente, n° d'inv. 5420—21, hauts de 0,06. Trouvés dans la tombe I, Via d'Aquino, Proprietà Osimo, avec deux aryballes ovoïdes de style subgéométrique. [3] Cf. *Arg. Heraeum* II, 71, fig. 4—6. [4] C'est à la bienveillance de M. le professeur Zahn que je dois la connaissance de cet aryballe et les deux photographies reproduites ci-dessus. L'aryballe se trouvait autrefois dans la collection I. P. Lambros, à Athènes. Sa hauteur exacte ne m'est pas connue. En tout cas elle dépasse 11 cm. [5] Le style m'a rappelé quelques fragments d'un grand vase à zones d'animaux que j'ai vu au musée d'Érétrie. M. Zahn m'a fait savoir qu'il a pensé, lui aussi, à la céramique d'Érétrie. [6] *Jahrbuch* 1896, 146. [7] V. Kinch, *Vroulia*, 75.

Un petit groupe de curieux vases en forme d'aryballes doit être sûrement attribué à un atelier d'Asie Mineure. Nos *fig. 122—123* en reproduisent un spécimen incomplet qui se trouve au musée de Berlin[1] et provient de Syracuse. A la trouvaille de l'ancien Héraion de Délos appartiennent cinq autres exemplaires entièrement conservés; notre *fig. 124* représente le plus beau.[2] La forme est celle des aryballes piriformes de Sicyone, seulement la hauteur est beaucoup plus grande, variant de 0,155 à 0,195. Les languettes rouges et noires qui, sur quelques-uns de ces exemplaires, décorent l'embouchure et l'épaule, ainsi que les arêtes autour du pied, ont été empruntées de même aux modèles sicyono-corinthiens. Mais, ces particularités mises à part, le style est le milésien tardif. Les animaux sont peints à la manière ionienne ordinaire avec lignes réservées



Fig. 122—123. Vase en forme d'aryballe du musée de Berlin. H. 0,135

au lieu d'incisions et têtes dessinées au trait. Sur certains des spécimens de Délos se voient des chiens poursuivant des bouquetins; sur l'un d'eux une zone de fleurs de lotus semblable à celle de la *fig. 81*. Les ornements de remplissage sont également ceux du style milésien tardif.

Rappelons enfin les petits vases en faïence de même forme que les aryballes ovoïdes sicyoniens, dont plusieurs, provenant tous de Camiros, sont conservés au Musée Britannique[3] et au Louvre.[4] Les *fig. 125—126* en représentent deux exemplaires. D'autres spécimens ont été trouvés à Lindos, dans la nécropole de Syracuse[5] et à Caeré.[6] Quelques-uns de ces aryballes sont sans décoration aucune, la plupart portent une couronne d'arêtes autour de la base et quelques simples motifs linéaires (v. *fig. 126*). Un seul

[1] N° d'inv. 3360. La hauteur est maintenant de 0,135. Terre brun clair, à surface polie. Vernis assez mat, variant du rouge brun au noir. Ni retouches, ni incisions. [2] Je dois à l'extrême obligeance de MM. Picard et Dugas l'autorisation de publier ici ce précieux document. [3] N° d'inv. 64 10—7.832 à 834 et 849. [4] A 356—57 et 360. A 360 est reproduit dans Salzmann, *Nécropole de Camiros*, pl. V, au milieu de la rangée inférieure. [5] Un exemplaire figuré dans *Notizie* 1895, 123, fig. 4. [6] Un exemplaire au musée de la Villa Giulia, trouvé à Caere dans les récentes fouilles de M. Mengarelli.

exemplaire (Louvre A 360, reproduit *fig. 125*) offre un décor plus riche: outre les arêtes en bas on voit, dans une large zone qui fait le tour du milieu de la panse, un bouc et un arbre exécutés dans la même technique et dans le même style que les zones d'animaux des alabastres en faïence mentionnés plus haut p. 105. Ce style particulier se rencontre aussi sur des boîtes de faïence en forme de petits bols, trouvées à Camiros[1], à Éphèse[2], à Théra[3] et en Italie.[4] Ces catégories spéciales de vases de faïence, liées entre elles par une étroite affinité, sont certainement issues d'un seul et même atelier, plus ancien sans aucun doute que la fabrique de Naucratis et probablement situé à Rhodes ou en Asie Mineure.[5]



Fig. 124. Vase en forme d'aryballe Musée de Délos. H. 0,195.

En Sicile il faut sûrement aussi tenir compte d'une imitation locale des vases sicyoniens.[6] Mais c'est en Italie surtout qu'ils ont donné lieu à des contrefaçons nombreuses. Évidemment il s'est développé à Cumes, dès l'âge le plus reculé de cette colonie, une poterie locale empruntant principalement ses formes et ses décors aux vases sicyoniens importés de Grèce en grande quantité. La catégorie d'œnochoés plus connue sous le nom de »italique-géométrique« est prédominante dans cette céramique cumaine; la plupart des œnochoés trouvées dans les tombes de Cumes appartiennent à cette sorte (cf. plus haut p. 20). Mais les autres formes sicyoniennes ont également été copiées, surtout les aryballes, les skyphos et les lécythes. En même temps que la céramique sicyonienne originale, et en plus grande quantité, ces imitations cumaines se sont répandues dans une grande partie de l'Italie centrale, principalement dans l'Étrurie méridionale, où les environs de Corneto surtout semblent avoir été un centre de diffusion. Peu à peu les peuples italiques paraissent s'être mis eux-mêmes à imiter la céramique sicyono-cumaine, et c'est ainsi que sont nés différents groupes locaux. Une analyse approfondie de cette abondante poterie »italo-sicyonienne« et de ses rapports avec les modèles grecs serait impossible ici. En renvoyant aux excellents ouvrages de M. Gabrici[7], nous nous contenterons de quelques observations sommaires. La poterie en question dérive principalement, ainsi que nous venons de le dire, de la céramique



Fig. 125—126. Aryballes en faïence. Musée du Louvre. H. 0,058 et 0,06.

[1] Mus. Brit., n° d'inv. 61 4—25.28 (A 1197) et 64 10—7.807 et 808 (A 1194—95). [2] Au musée de Constantinople, n° d'inv. 2673. [3] *Athen. Mitt.* 1903, 238, fig. 81. [4] Mus. Brit., n° d'inv. W.I. 242 (A 1196), acheté en Italie. Un exemplaire, découvert à Caeré dans les récentes fouilles de M. Mengarelli, se trouve au musée de la Villa Giulia. [5] V. v. Bissing, *Der Anteil der ägyptischen Kunst am Kunstleben der Völker*, 60 sq. [6] Cf. Orsi dans *Notizie* 1893, 450 sq. [7] *Cenni sulla origine dello stile geometrico di Cuma, Memorie d. R. Accad. di Archeol., Lettere e Belle Arti di Napoli* 1911, 59 sqq., surtout 85 sqq. *Cuma*, 363 sqq.

sicyonienne du style de transition, et sous sa forme primitive, telle qu'on l'a trouvée dans les tombes de Cumes, elle s'en rapproche d'assez près. Mais évidemment elle prend de plus en plus un caractère indépendant; elle se crée en particulier un répertoire de formes, dont quelques-unes assez bizarres et complètement inconnues en Grèce[1], et elle a également des types de décor à elle. Toutefois elle continue à rester sous la dépendance de la poterie sicyonienne et parcourt la même évolution qu'elle, pour être enfin remplacée, parallèlement à ce qui se passe en Grèce, par une céramique italo-corinthienne.

[1] V. par ex. les formes d'aryballes réunies dans Sieveking-Hackl sur la pl. 29

CHAPITRE VI

Chronologie absolue.

Un des principaux buts de cet ouvrage a été de démêler la chronologie relative de la céramique sicyonienne. Le résultat de ces recherches se voit dans la colonne centrale du tableau dressé ci-d. p. 185. Vu l'extrême diffusion de nos vases et leur fréquence dans les trouvailles tant grecques qu'italiennes, diffusion et fréquence qui les rendent particulièrement propres à servir de base, de façon générale, à des déterminations chronologiques, il importe grandement de pouvoir compléter ce tableau par des dates assez précises[1].

Des points de repère fixes semblent offerts tout de suite par le rapprochement des types de vases sicyoniens qui caractérisent les tombes les plus anciennes des nécropoles de Syracuse, de Mégara Hyblaea et de Géla, avec la tradition à peu près identique chez Thucydide (VI, 3 sqq.) et chez Eusèbe, suivant laquelle la fondation de ces villes remonterait respectivement à 735/34, 730 et 690. Et de fait, en utilisant les données fournies par ce rapprochement, les archéologues ont trouvé depuis quelque temps, dans la céramique sicyonienne, une aide précieuse pour leurs déterminations chronologiques.

Nous ne contesterons pas la légitimité de cet usage. Du moins, comme nous le verrons par ce qui suit, le résultat n'a sans doute pas été faux. Il y aurait lieu toutefois de faire de cette question, en réalité extrêmement importante, l'objet d'un examen critique. On peut dire sans exagérer que toute notre chronologie des vases postmycéniens, et par suite toute la chronologie grecque et italique de l'âge du fer préclassique, dépend pour une bonne part de la justesse du rapprochement en question. Si, en général, les spécialistes de l'archéologie classique n'ont pas mis cette justesse en doute, en revanche plusieurs savants remarquables dans le domaine de l'archéologie préhistorique

[1] Il faut maintenant rapprocher de ce chapitre les recherches détaillées de M. B. Schweitzer sur les dates des colonies helléniques de Sicile et de l'Italie méridionale (*Athen. Mitt.* 1918, 8 sqq.), publiées après l'édition danoise du présent ouvrage. Indépendamment l'un de l'autre, nous avons abouti par des raisonnements presque identiques à des résultats parfaitement concordants. Je renvoie à ce que M. Schweitzer en a déjà dit, l. c., 7. Bien que ce chapitre puisse paraître désormais inutile, je l'ai conservé presque sans modification dans cette nouvelle édition de mon livre, avec l'idée que justement la concordance entre ces deux études pourrait avoir quelque intérêt comme témoignage de la vraisemblance des résultats obtenus. — Je suis heureux de faire remarquer aussi que les conclusions chronologiques de M. Karo dans son important article *Orient und Hellas in archaischer Zeit* (*Athen. Mitt.* 1920) s'accordent de même si exactement avec les nôtres qu'il a cru pouvoir adopter, pour la céramique sicyonienne, la classification établie et les dates fixées dans cet ouvrage (v. l. c., 147 sq.).

ont vigoureusement soutenu des conceptions chronologiques absolument inconciliables avec les dates obtenues de cette manière[1].

Il faut avouer tout de suite qu'en y regardant de plus près, les points de repère que présente la tradition antique apparaissent comme beaucoup moins précis qu'au premier coup d'œil. A côté des dates de Thucydide relatives à la fondation des colonies de Sicile, d'autres récits nous amènent à des conclusions essentiellement différentes[2]. Ces indications divergentes signifient qu'en réalité l'antiquité ne possédait pas de renseignements permettant de fixer avec certitude la fondation des diverses colonies. Les dates transmises sont toutes obtenues par la méthode courante dans la chronologie ancienne, méthode qui consiste à calculer par générations, et qui, avec des points de départ différents, devait nécessairement conduire à des résultats divergents[3]. Mais si, dans ces conditions, l'historien, pour éclaircir le problème de la date des colonies

[1] Nous pensons avant tout au système chronologique bien connu, exposé dès 1896 par M. Oscar Montelius (*Preclassical chronology in Greece and Italy, Journal of the anthropol. Institute* XXVI, 1897, 261 sqq.), et motivé en détail dans *Die Vorklassische Chronologie Italiens* (1912); les conséquences en sont, pour la céramique sicyonienne, que celle-ci devrait remonter à 150 ou 200 ans plus haut qu'on l'a généralement supposé en s'appuyant sur les dates attribuées par Thucydide à la fondation des colonies. Pour l'approbation que le système de Montelius a rencontrée chez les préhistoriens, v. Modestov, *Introduction à l'histoire Romaine*, 455 sqq. En ce qui concerne l'archéologie classique, ce sont surtout M. Karo dans *Bull. di paletnol. Ital.* 1898, 144 sqq. et M. Boehlau dans *Jahrbuch* 1900, 192 sqq. qui ont protesté. Cf. aussi Gardthausen dans *Neue Jahrbücher für das klassische Altertum*, 1916 (tome XIX), 369 sqq. — Sans vouloir contester l'exactitude du récit antique relatif à la colonisation grecque dans l'île d'Ortygie, sous la direction d'Archias, à la fin du VIIIe siècle, M. Montelius a soutenu qu'il existait déjà avant cette époque un établissement grec à Syracuse, et que la partie la plus ancienne de la nécropole de cette ville lui avait appartenu. Les raisons archéologiques qui, d'après M. Montelius, imposent pareille conception, se trouvent développées dans *Vorklass. Chronologie*, 153 sq. L'auteur y déclare qu'il a été trouvé dans la nécropole de Syracuse »une quantité de tombes grecques d'une date *beaucoup* plus reculée que 734«. Comme preuves il renvoie aux vases grecs reproduits l. c., p. 148, fig. 329—34 et indiqués comme provenant de »la période géométrique la plus ancienne« Or, parmi ces vases les fig. 329—331 ne viennent pas du tout de la nécropole de Syracuse! La fig. 329 est un skyphos géométrique de style tardif, originaire de Finocchito, 330 une œnochoé gréco-siculienne de Castelluccio, 331 une œnochoé mycénienne de Thapsos. La fig. 334 est l'aryballe représenté sur notre *pl. XIV, 1*, dont nous avons fixé plus haut (p. 73) la date à la fin de l'époque géométrique. La fig. 333 est un aryballe encore plus récent, provenant de la tombe 326 dont il a été parlé p. 74. Pour la date du cratère de la fig. 332 il suffit de faire observer que le côté non visible chez Montelius porte un sphinx! Ce savant a eu tort également de conclure d'une comparaison entre la nécropole de Syracuse et celle de Mégara Hyblaea que la première doit être beaucoup plus ancienne que la seconde. Par contre, le fait qu'il a été recueilli aussi dans la nécropole de Mégara Hyblaea quelques aryballes pansus, v. plus haut p. 18, nous montre que la différence de date entre les sépultures les plus anciennes des deux nécropoles, ne peut pas être considérable. Si enfin, pour appuyer son opinion, M. Montelius s'en réfère aux relations commerciales qui ont existé dès l'époque mycénienne entre la Grèce et la Sicile, il faut maintenir avec force que ces relations ne prouvent pas du tout l'existence d'une colonie grecque dans cette île. Il ne peut en être question qu'à partir du moment où il est possible de constater des tombes grecques renfermant un mobilier d'origine grecque. Or, les sépultures grecques les plus anciennes qui jusqu'à présent aient été découvertes, non seulement à Syracuse, mais dans toute la Sicile, sont celles, mentionnées plus haut p. 18, qui contiennent des aryballes pansus. Et si la chronologie relative de la céramique sicyonienne, telle qu'elle est établie dans cet ouvrage, est juste, ces tombes appartiennent à la fin de la période géométrique. Il y a enfin une circonstance dont l'importance ne semble pas avoir été assez remarquée, mais qui mérite grandement d'être relevée, c'est que l'importation active de vases en terre-cuite qui, à la fin de l'époque mycénienne, a eu lieu de Grèce en Sicile, n'a pas continué pendant les siècles suivants, mais que les relations semblent avoir été presque complètement interrompues lors de l'effondrement du monde mycénien, pour ne reprendre sérieusement qu'à l'époque indiquée par les plus anciens tombeaux de la nécropole de Syracuse. [2] V. Busolt, *Griech. Geschichte*, 2e éd., I, 385, note 2. Beloch, *Griech. Geschichte*, 2e éd., I, 2, 221 sqq. [3] V. Busolt dans *Rhein. Museum* 1885, 466 sqq. Beloch, *Griech. Geschichte*, 2e éd., I, 2, 219. A. W. Byvanck, *de Magnae Graeciae historia antiquissima*, 84 sqq.

siciliennes, se trouve obligé de s'en rapporter aux solutions de l'archéologie, comme celles-ci s'appuyent principalement sur une chronologie établie d'après Thucydide, on en est évidemment réduit, comme l'a fait observer avec justesse M. Beloch, à tourner dans le même cercle[1].

Or, pour l'archéologie au moins, l'exactitude absolue des dates indiquées n'a en elle-même aucune importance. Ce qu'il faut rechercher, c'est seulement si on peut ajouter foi à l'indication de Thucydide d'après laquelle la colonisation grecque en Sicile a commencé dans la seconde moitié du VIIIe siècle. Et c'est ce que des observations de différentes sortes obligent l'historien, même le plus sceptique, à admettre[2]. Quand il s'agit d'une période aussi rapprochée des temps historiques et de l'époque même où vivait Thucydide, le calcul par générations a dû pouvoir donner des résultats assez conformes à la réalité.

Cependant, ce qui confirme surtout notre confiance dans la tradition, c'est que l'ordre selon lequel elle fait se succéder les fondations des diverses colonies est justement celui auquel nous conduisent les recherches archéologiques. Un petit nombre de tombeaux de la nécropole de Syracuse remontent à l'époque des aryballes pansus (v. ci-d. p. 18). Dans la nécropole de Mégara Hyblaea se sont rencontrés aussi quelques aryballes de ce type (v. ci-d. p. 18)[3]. Dans les tombes de Géla les deux aryballes les plus anciens[4] sont d'une forme intermédiaire entre le type pansu et l'ovoïde. Cet accord du point de vue de la chronologie relative est de la plus haute importance, et il prend plus de valeur encore du fait qu'on le constate également dans les autres colonies où des fouilles étendues ont fourni à l'archéologie des moyens de contrôler la tradition écrite.

Quant à Cumes, la tradition antique rapporte que c'est la plus ancienne de toutes les colonies grecques en Sicile et en Italie[5]. Eusèbe fait remonter sa fondation à 1051 av. J.-C. Sans aucun doute cette date est fantaisiste, de même que celle de 1333 avant notre ère, fixée par le même auteur pour la fondation de Cyrène. Néanmoins on en fait sans cesse état dans les études archéologiques[6]. Il est donc très important de constater qu'il existe maintenant une preuve purement archéologique de son inexactitude. On sait que, dans les nécropoles de Cumes, de nombreuses fouilles ont été effectuées, pour la plupart, malheureusement, par des pirates archéologues et par des marchands d'antiquités. M. Gabrici a réussi pourtant à donner un aperçu des principaux terrains dans lesquels les diverses fouilles ont été pratiquées et de la nature des tombes qui y ont été découvertes[7]. Il a été démontré par là que les tombes de l'époque préhellénique se trouvaient en deçà des murs d'enceinte grecs et immédiatement au-delà. Les murs ont donc été édifiés par-dessus les nécropoles de cette époque. Faisant suite à celles-ci et tout près des murs commencent les nécropoles grecques; on trouve d'abord les tombes les plus anciennes, comme, par exemple, la tholos du fondo Artiaco, qui se continuent, suivant la coutume antique, le long d'une grande route conduisant vers le Nord-Est, ensuite les tombes postérieures, qui sont sur le même terrain, mais pour la plupart plus loin des deux côtés. La présence dans les tombes préhelléniques de quelques scarabées et d'un petit nombre de skyphos grecs de style géométrique négligé[8], démontre la liaison immédiate de ces sépultures et des nécropoles grecques. En d'autres termes, nous avons ici l'occasion assez rare de

[1] Beloch, *Griech. Geschichte* I, 2, 224. [2] Beloch, l. c., 225 sqq. [3] Sur la tombe 199, dans laquelle ils ont été trouvés, v. p. 105 sq. [4] *Monum. ant.* XVII, 131, fig. 95 et 263, fig. 200. D'ailleurs ces deux aryballes sont plutôt des imitations que des originaux sicyoniens. [5] Strabo V, 243. [6] Montelius, *Vorklass. Chronologie*, 154. Helbig dans *Berlin philol. Wochenschr.* 1914, 1459 sq. [7] *Cuma*, 21 sqq. [8] *Cuma*, pl. XVIII, 7 et 9.

pouvoir pour ainsi dire suivre, par les mobiliers funéraires, la substitution, à une époque déterminée, d'une population grecque à la population italique, et par conséquent nous pouvons avoir la certitude de posséder, dans les tombes grecques les plus anciennes, justement les sépultures des premiers colonisateurs. Or ces tombeaux appartenant, d'après leur mobilier, à une partie assez avancée de la période géométrique (v. plus haut p. 41 sqq.), la date de la fondation de Cumes fixée par Eusèbe à une époque qui suit de près la période mycénienne, se trouve par là définitivement exclue. D'autre part, les nécropoles nous apprennent sûrement aussi que Cumes est une colonie plus ancienne que les établissements siciliens (v. plus haut p. 41). La tradition ancienne à cet égard est donc clairement confirmée, et les historiens modernes qui ont abouti à l'ordre inverse seront obligés de se rendre à l'évidence de ces faits[1].

Suivant Strabo VI, 259 Locres a été fondé »un peu plus tard que Crotone et que Syracuse«, suivant Eusèbe en 673. Le fait que la céramique la plus ancienne mise au jour dans ses nécropoles grecques par les recherches de M. Orsi, est du style subgéométrique sicyonien, et que cette céramique n'y est même que faiblement représentée, la plupart des trouvailles étant de date plus récente, s'accorde exactement avec le rapport chronologique qui, d'après ce qui précède, doit exister entre la colonie en question, d'une part, Syracuse, Mégara Hyblaea et Géla, d'autre part.

Pour Cumes, Syracuse, Mégara Hyblaea, Géla et Locres, seules colonies grecques de l'Ouest sur les nécropoles desquelles on ait jusqu'à présent des renseignements assez sûrs et assez détaillés[2], la justesse de l'ordre dans lequel la tradition antique a placé leurs fondations, a donc été décisivement confirmée par l'archéologie. Que les intervalles entre les quatre dernières, qui remonteraient, selon cette tradition, à 735, 730, 690 et 673 soient justes aussi, cela est en soi peu important. Les dates précises n'ont ici aucun intérêt. A en juger par le contenu des nécropoles, on supposerait plutôt l'intervalle entre Syracuse et Mégara Hyblaea plus grand et l'intervalle entre cette dernière colonie et Géla plus petit. Mais la tradition, en faisant se succéder rapidement toutes les fondations de colonies, concorde du moins avec ce fait archéologique qu'il n'y a, entre les sépultures les plus anciennes de Syracuse et celles de Locres, qu'un intervalle correspondant au temps qui s'écoule de la fin des aryballes pansus à celle des aryballes ovoïdes, période qui ne peut pas avoir été de longue durée.

Si donc la justesse approximative de la tradition ancienne a été, jusqu'à ce point, confirmée par les recherches archéologiques, ce serait vraiment un scepticisme excessif de ne pas croire aussi, conformément à cette tradition, que la colonisation grecque de la Sicile a commencé vers la fin du VIII[e] siècle avant notre ère. D'autant plus que, pouvant fixer maintenant avec certitude à la fin de la période géométrique la fondation de Cumes, la plus ancienne de toutes les colonies de l'Ouest, nous sommes mis par là en mesure de nous faire également une idée, d'un point de vue purement archéologique, de la vraisemblance de cette date. Si donc nous ajoutons foi à la tradition aussi pour ce qui concerne l'époque de la fondation des colonies siciliennes, nous au-

[1] V. par ex. Beloch, *Griech. Geschichte* I, 2, 227; Byvanck, l. c., 81. — [2] De la nécropole de Tarente il existe déjà — grâce aux fouilles de M. Quagliati — des trouvailles considérables au musée local. Suivant Eusèbe la ville a été fondée en 706. Le fait qu'on a trouvé dans plusieurs de ses tombes des aryballes ovoïdes sicyoniens, tant subgéométriques qu'archaïques, mais jamais de vases grecs de date plus reculée, est parfaitement d'accord avec la place ainsi attribuée à Tarente dans la série chronologique des colonies. Les tessons sicyoniens de Scoglio del Tonno, v. plus haut p. 89, proviennent tous de vases subgéométriques. — Sur les résultats des fouilles très étendues faites dans les nécropoles de Sélinonte on ne sait encore rien. Les trouvailles n'ont pas été publiées et restent toujours inaccessibles au Museo Nazionale de Palerme. Cf. G. Fougères, *Sélinonte* 158 sq.

rons pour la chronologie de la céramique sicyonienne un point de départ extrêmement important, à savoir que l'époque où l'aryballe se transforme de pansu en ovoïde, époque qui correspond à la partie la plus ancienne de la nécropole de Syracuse, doit se placer peu de temps avant 700.

Heureusement nous ne sommes pas tout à fait sans moyens de contrôler, par d'autres voies encore, la justesse de ce résultat. Sans nous engager dans des considérations d'histoire générale, nous nous contenterons de relever quelques faits archéologiques qui permettent d'établir une relation entre des vases sicyoniens et quelques dates déterminées.

Nous avons dit plus haut (p. 40) qu'il a été trouvé, dans plusieurs tombes de la nécropole d'Éleusis, des scarabées qui, suivant M. v. Bissing, sont des originaux égyptiens portant le nom d'un roi ayant régné vers 750. De plus, il résulte de l'exposé détaillé relatif à cette nécropole, donné p. 40 sq., que le *terminus post quem* fixé de cette façon doit s'appliquer, selon toute vraisemblance, à la plupart des tombeaux, et entre autres à ceux qui renferment des vases sicyoniens du »style de transition«. Par conséquent, la période où l'aryballe pansu se transforme en type ovoïde ne pourrait remonter plus haut que la seconde moitié du VIIIe siècle.

Un témoignage dans le même sens nous est fourni par la tombe à chambre de Corneto[1] dans laquelle un vase en faïence portant le nom du roi égyptien Bokchoris (env. 734 à 728) a été découvert en compagnie de deux vases du groupe italo-sicyonien, une œnochoé et un skyphos[2]. Pour ce dernier surtout l'analogie avec les modèles sicyoniens est manifeste. La couronne de longues arêtes pointues, rayonnant autour de la base, indique évidemment une phase de l'évolution du style sicyonien qui ne commence qu'avec le groupe subgéométrique-archaïque. Or, le reste du mobilier de cette même tombe de Corneto, principalement les bijoux en or, présentent, comme on l'a fait observer avec raison[3], une conformité si exacte de style avec des objets correspondants de la tombe Regulini-Galassi[4], qu'il faut les supposer à peu près contemporains. Cette dernière tombe renfermait trois corps qui, ainsi que l'a démontré M. Pinza[5], ont dû être inhumés en même temps. L'un d'eux — celui de la niche à droite — était entouré d'un grand nombre de skyphos sicyoniens à décor subgéométrique de la catégorie la plus soignée. Donc, des skyphos subgéométriques ont été déposés dans cette tombe avec des bijoux en or du même style que ceux de la sépulture de Corneto. Le fait que des skyphos sicyoniens subgéométriques ont été trouvés, tant dans la tombe Bernardini de Préneste, qui ne contenait qu'un seul corps, que dans la tombe »del Duce« de Vetulonia (v. plus haut p. 89 sq.), concorde aussi exactement avec ce qui précède; car la coïncidence chronologique de ces dernières tombes avec celle de Regulini-Galassi, et leur affinité avec elle, sont unanimement admises. La céramique subgéométrique de ce groupe de tombeaux remonte donc environ à l'époque indiquée par le vase de Bokchoris, et, cela va sans dire, elle est plutôt moins ancienne[6].

Enfin, la coïncidence des styles subgéométrique et archaïque qu'ont révélée les mobiliers funéraires, entraîne également la conclusion que la transformation de l'ary-

[1] *Notizie* 1896, 15 sqq. *Monum. ant.* VIII, 89 sqq. Montelius, *Civilisation*, pl. 295 et *Vorklass. Chronol.*, *Fund* 547, cf. p. 171 sq. *Athen Mitt.* 1920, 108 sqq. La tombe avait été bouleversée. Elle ne contenait qu'une seule banquette, et le mobilier recueilli ne donne pas lieu d'y supposer plus d'une sépulture. [2] Montelius, *Vorklass. Chronol.* 120, fig. 295—96. [3] P. ex. Fr. Poulsen, *Orient und frühgriech. Kunst*, 126. Montelius attribue de même les bijoux en or de cette sépulture à sa 3e période, c-à-d. à l'époque de la tombe Regulini-Galassi, cf. *Vorklass. Chronol.*, 171. [4] Comp. par ex. Montelius, *Civilisation*, 295, 1 avec 341, 15. [5] *Röm. Mitt.* 1907, 146 sqq. *Materiali per la Etnologia antica Toscano-Laziale* I, 120. [6] Montelius place au IXe siècle sa 3e période à laquelle il rapporte les tombes citées ci-dessus.

balle du type pansu en ovoïde ne peut remonter plus haut que la fin du VIII[e] siècle, et que les aryballes ovoïdes appartiennent pour la plupart au VII[e]. Car personne ne mettra en doute, je suppose, que la peinture archaïque n'a guère pu commencer avant 700 environ. D'ailleurs, pour la date du style archaïque, nous avons aussi pour le moins un point de repère sûr. Le type particulier de coiffure à stries horizontales, si commun dans les figures de nos vases, est, — nous l'avons dit plus haut (p. 140), — propre à l'archaïsme le plus ancien, immédiatement postérieur au style géométrique. Depuis longtemps déjà on a démontré qu'elle appartient au VII[e] siècle. La justesse de cette attribution est confirmée par un mobilier funéraire de Camiros dans lequel se trouvaient associés des bijoux en or à têtes pourvues de cette coiffure et un scarabée égyptien avec le cartouche de Psammetich I (666—612)[1].

Après tous les arguments que nous avons cités il n'y a certainement pas lieu de mettre en doute l'exactitude du résultat auquel nous avons abouti, à savoir que la limite entre la période de l'aryballe pansu et celle de l'ovoïde doit être fixée à la fin du VIII[e] siècle et que le second type appartient principalement au VII[e].

D'autre part, il est également évident que l'époque des aryballes ovoïdes se termine nécessairement assez longtemps avant la fin du VII[e] siècle. On n'en peut douter si l'on considère 1° que c'est seulement après cette époque que commence, comme nous l'avons signalé, le développement de la peinture archaïque de Corinthe, et, pour l'Attique, les phases caracterisées par la coupe d'Égine, l'amphore de Nessos et les vases de Vourva; 2° qu'avec l'an 600 environ nous nous sommes rapprochés de très près de l'époque des amphores tyrrhéniennes, du vase François et des amphores panathénaïques les plus anciennes. Un témoignage analogue nous est fourni par le fait qu'il n'a pas été trouvé à Naucratis un seul tesson de vase sicyonien[2]. Naucratis a été fondé probablement vers 650[3]. Naturellement nous ignorons à quelle époque commencèrent les relations commerciales de cette ville avec la Grèce continentale. Mais ce fait se place probablement avant 600. La céramique corinthienne et attique recueillie à Naucratis le prouve, comme aussi la situation extrêmement solide que les Éginètes s'y étaient déjà créée sous Amasis, lors de la transformation de la ville en colonie panhellénique (env. 569)[4]; en effet, le commerce entre Naucratis et la Grèce continentale se faisait sans doute par l'intermédiaire de ce peuple, et la fréquence extraordinaire, dans les trouvailles d'Égine, des produits naucratites témoigne de l'activité du trafic entre les deux cités[5]. Les vases sicyoniens ayant été, nous l'avons vu, spécialement en vogue dans l'île d'Égine, il serait difficile de comprendre que, s'ils étaient en usage à l'époque où florissait le commerce entre Naucratis et Égine, pas un d'entre eux n'ait trouvé le chemin de Naucratis, où était importées aussi bien la céramique corinthienne que la céramique attique.

Nous pensons donc ne pas être bien éloigné de la vérité, ni d'un côté ni de l'autre, si, nous fondant sur tout ce qui vient d'être exposé, nous fixons en chiffres ronds les dates du commencement et de la fin de l'époque des aryballes ovoïdes, respectivement à 725 et 650.

[1] Marshall, *Catal. of the jewellery in the Brit. Mus.*, 85 sqq., n° 1103 et autres. [2] Si, dans *Nekropolen*, 111, M. Bohlau cite un skyphos »protocorinthien« du Musée Britannique, provenant de Naucratis, c'est évidemment par suite d'une erreur, cf Prinz, *Funde aus Naukratis*, 72. Il pense certainement au skyphos de Camiros reproduit sur notre *pl. XXV, 1.* — M. Prinz, l. c., 69, attribue inexactement les »coupes à oiseaux«, du type bien connu, à la fabrication »protocorinthienne«, avec laquelle elles n'ont aucun rapport. On peut les localiser maintenant avec certitude à Rhodes. [3] V. Prinz, l. c., 1 sqq. [4] Pour plus de détails v. Prinz, l. c. [5] Cf. *Athen. Mitt.* 1897, 261; Furtwängler, *Aegina*, 478 sqq.; v. Bissing, *Anteil der ägypt. Kunst am Kunstleben der Völker*, 68.

Pour ce qui concerne les périodes précédentes la question est beaucoup plus difficile. En réalité, vu l'absence absolue d'importation d'objets égyptiens datés, les siècles écoulés depuis la fin de l'époque mycénienne jusqu'à la dernière partie de la période géométrique, constituent, pour la Grèce et, par conséquent, pour l'Italie, un laps de temps prolongé pour lequel nous ne pouvons, actuellement, qu'établir une chronologie relative et, lorsqu'il s'agit de fixer des dates, faire des estimations approximatives.

Quant à la période des aryballes pansus, nous avons remarqué plus haut (p. 37 sq.) qu'elle ne peut avoir été de longue durée. Nous avons également essayé de démontrer qu'elle représente une phase du style attribuable, dans son entier, à la fin de l'époque géométrique. Si donc elle se termine vers 725, elle appartient certainement, d'un bout à l'autre de son évolution, au VIIIe siècle. Quand M. Gabrici fait remonter jusqu'au milieu du IXe les sépultures les plus anciennes de Cumes[1], ce n'est point sur des témoignages certains de trouvailles qu'il s'appuie; il ne fait que tirer les conséquences de la théorie des rapports directs de la céramique »chalcidienne« avec le groupe »protogéométrique« et les vases mycéniens, théorie dont nous croyons avoir démontré la fausseté. Sur la date de la fondation de Cumes, date qui se confond pratiquement, nous l'avons vu, avec celle des tombes les plus anciennes de la nécropole de cette ville, nous ne savons rien de certain, sinon qu'elle est antérieure à celle de la fondation des colonies siciliennes. Mais si nous savons positivement que la fondation de ces colonies ne commence qu'à la fin du VIIIe siècle, il va sans dire que celle de Cumes ne peut pas remonter beaucoup plus haut.

Si donc nous plaçons en 800 environ le début de la période des aryballes pansus, le groupe de vases géométriques, étudié dans le premier chapitre, doit être attribué au IXe siècle. On remarquera l'accord de notre conclusion avec le fait que, pour la céramique géométrique de l'Argolide méridionale, recueillie dans les tombes les plus récentes de la nécropole de Tirynthe[2], MM. Walter Müller et Fr. Oelmann ont abouti, par d'autres voies, à la même date; en effet, comme nous l'avons fait observer plus haut (p. 13), cette céramique doit être contemporaine du groupe le plus ancien, à décor géométrique, des vases sicyoniens.

Les résultats de toutes les recherches précédentes sur les chronologies relative et absolue de la céramique sicyonienne peuvent donc se résumer dans le tableau suivant:

		Style géométrique		
800 env.				
	Époque des aryballes pansus	Style de transition		Cumes Syracuse 734 Mégara Hyblaea 730
725 env.				
	Époque des aryballes ovoïdes	Style subgéométrique	Style archaïque, Classe A Style archaïque, Classe B	Tarente 706 Géla 690 Locres 673
650 env.				
	Époque des aryballes piriformes	Style archaïque, Classe C. Céramique sicyono-corinthienne		

[1] V. surtout *Cuma*, 358 sq — Cf. plus haut p. 41. — [2] *Tiryns* I, 164.

TABLES

Table des illustrations.

Figures insérées dans le texte.

Planches hors texte.

Pages

4. Mus. de Syracuse. Dessin.......... 93, 116, 134
5. Mus. National de Copenhague. Phot. 93sq., 135, 149
6. Mus. de Naples. D'après *Cuma*, pl. XLVIII, 4. 93, 116, 129—131, 134, 136—138, 140

Pl. XXII. Aryballes ovoïdes.

1. Mus. du Louvre. 1 a—b, d'après phot.; 1 c—d, d'après *Rev. archéol.* 1898, XXXII, 213, fig. 2—3. 92, 139—143, 151
2. Boston, Museum of fine arts. 2 a, d'après phot., 2 b—d, d'après *Amer. Journ. Arch.* 1900, pl. VI. 92, 133—137, 139sq., 146sq.

Pl. XXIII. Aryballes ovoïdes.

1. Mus. de Berlin. Phot... 92, 112, 129, 136—140, 148—151
2. Mus. de Berlin. Phot... 92, 133—136, 138—140, 144, 152

Pl. XXIV. Pyxis.

1. Mus. d'Athènes. Phot............... 93, 135, 149
2. Mus. Britannique. Phot............... 94, 144
3. D'après *JHS* 1912, 335, fig. 17.. 93, 116, 133sq.

Pl. XXV. Skyphos.

1. Mus. Britannique. Phot... 59, 94, 116, 129, 135sq.
2. Mus. de Florence. Phot........... 94, 129, 135sq.

Pl. XXVI. Aryballes ovoïdes.

1. Mus. du Louvre. Phot............. 95, 133—135
2. Boston, Museum of fine arts. Phot...... 95, 134
3. Boston, Museum of fine arts. Phot... 96, 120, 129sq., 140
4. Boston, Museum of fine arts. Phot... 96, 120, 125, 133
5. Mus. de Syracuse. D'après *Notizie* 1893, 471. 96, 112, 120, 126, 129sq., 139sq., 149, 151, 155

Pl. XXVII. Aryballes ovoïdes.

1. Boston, Museum of fine arts. D'après *Amer. Journ. Archaeol.* 1900, pl. V.. 95, 112, 116, 128, 133, 138—140, 148, 158
2. Mus. Britannique. Dessin.. 88, 96, 125, 129sq., 133, 138, 140

Pl. XXVIII. Aryballes ovoïdes.

1. Mus. de la Villa Giulia. Phot. .... 96, 133sq.
2. Mus. de Berlin. Phot............... 96, 126, 135
3. Mus. Britannique. Phot........ 96, 120, 126, 135

Pl. XXIX. Aryballes ovoïdes.

1. Mus. de Syracuse. D'après *Notizie* 1895, 156, fig. 43—44.... 97, 116, 129, 131, 134sq., 137, 139—141, 149
2. Mus. Britannique. 2 a, d'après phot. Mansell; 2 b, d'après *Arch. Zeitung* 1883, pl. X, 2.. 97, 120, 124sq., 139, 149—151, 158

Pl. XXX. Aryballes ovoïdes.

1. Mus. de Berlin. D'après *Arch. Zeitung* 1883, pl. X, 1.......... 98, 120, 126, 139, 141, 147
2. Boston, Museum of fine arts. D'après *Amer. Journ. Archaeol.* 1900, pl. IV..98, 126, 129sq., 137, 140, 148

Pl. XXXI.

1. Aryballe Macmillan. Mus. Britannique. D'après *JHS* 1890, pl. I—II.. 86, 95, 98, 112, 120, 126, 131, 136, 156

Pl. XXXII.

1. Aryballe à goulot sculpté. Mus. de Berlin. D'après *Jahrbuch*, 1906, pl. 2.. 95, 98, 113, 120, 126, 129sq., 133—136, 139, 141, 152, 156

Pl. XXXIII.

1. Aryballe ovoïde. Mus. du Louvre. 1 a—d, d'après phot.; 1 e—f, d'après *Rev. archéol.* 1921, VIII, 8 .... 98, 113, 136, 155

Pl. XXXIV. Aryballes ovoïdes.

1. Mus. de Syracuse. D'après *Monum. ant.* XXV, pl. XIV...... 95, 98, 126, 133sq., 141, 152—154
2. Mus. de Syracuse. D'après *Monum. ant.* XVII, 157, fig. 116.... 95, 98, 125sq., 129, 131, 133—135

Pl. XXXV.

1. Aryballe à goulot sculpté. Mus. du Louvre. Phot........................ 98, 139, 154, 156
2. Aryballe à goulot sculpté. Mus. de Tarente. Phot.......................... 99, 135sq., 140[1]
3. Fragments de skyphos. Mus. d'Égine. Phot. 99, 120, 129sq., 137, 140, 148, 151

Pl. XXXVI. Aryballes piriformes.

1. Mus. de Syracuse. 1 a, d'après *Monum. ant.* XVII, 327, fig. 241; 1 b, d'après un dessin. 100, 129, 135sq.
2. Mus. de Syracuse. D'après un dessin......... 100
3. Bruxelles, Mus. du Cinquantenaire. Phot... 100, 129
4. Mus. de Delphes. 4 a, d'après phot.; 4 b, d'après *Fouilles de Delphes* V, fig. 627 b... 100, 130, 132, 134
5. Mus. de Berlin. Phot............... 101, 133—135

Pl. XXXVII. Aryballes piriformes.

1. Mus. de la Villa Giulia. Phot......... 101, 133sq.
2. Mus. de Delphes. Phot.......... 101, 129sq., 132
3. Mus. de Syracuse. D'après *Notizie* 1893, 458. 101, 134
4. Boston, Museum of fine arts. Phot.... 101, 134
5. Mus. de Syracuse. D'après *Monum. ant.* XXV, pl. XIII.............. 101, 129, 131, 135sq., 138

Pl. XXXVIII.

1. Aryballe globulaire. Mus. d'Athènes. Phot... 103
2. Alabastre. Mus. Britannique. Phot...... 102, 131, 133, 138
3. Alabastre. Mus. de Syracuse. D'après *Notizie* 1895, 171, fig. 67................ 102, 134, 137
4. Alabastre. Mus. du Louvre. D'après *Studia Helbigiana*. 147, fig. 2. 102, 129—133, 137, 140

Table des lieux de trouvaille de la céramique sicyonienne.

(Cette table ne comprend pas la céramique sicyono-corinthienne étudiée dans le chapitre IV.)

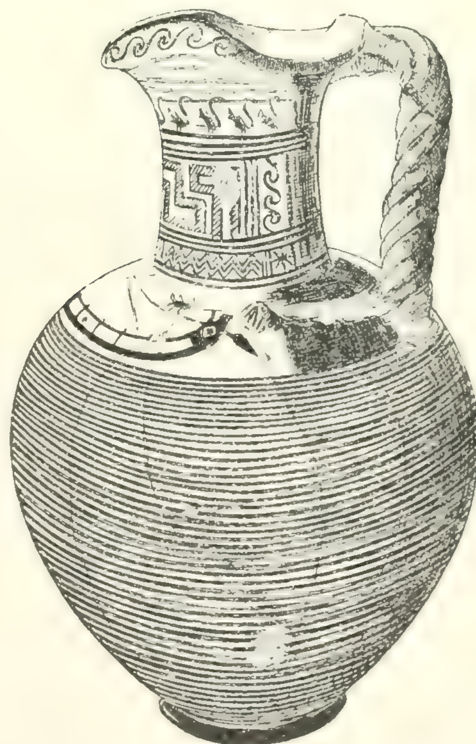
Table analytique.



1. *H.* 0.36

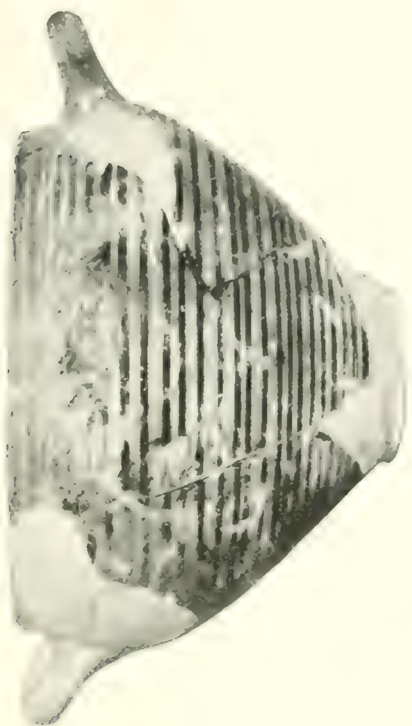


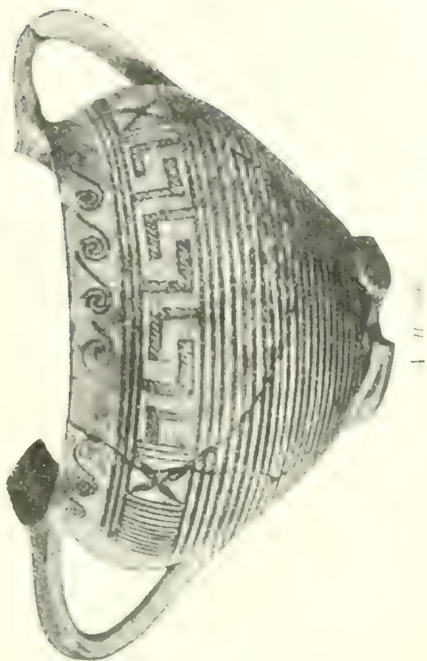
2. *H.* [illegible]

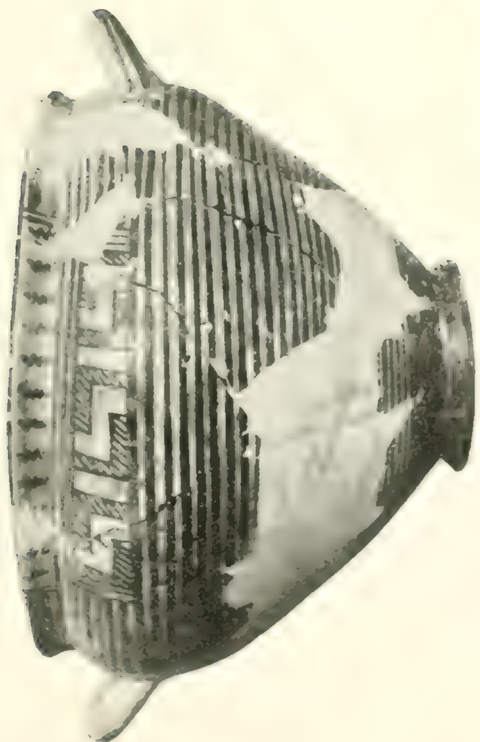


3. *H.* [illegible]

1 : Delphes. 2 : Théra. 3 : Thèbes



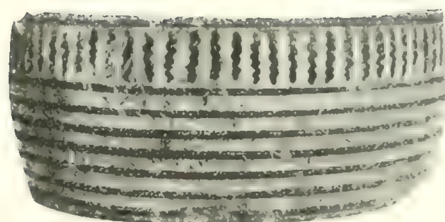








1. *H.* 0,18

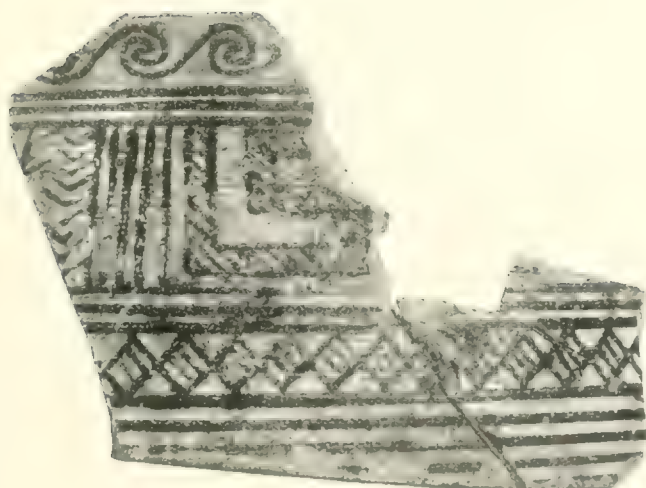


2. *H.* 0,06



3.

3—5 : 1/1.



4.



5.

1: Athènes. 2 à 5: Delphes.



1. H. 0,065



3. H. [illegible]



2. H. [illegible]



4. H. [illegible]



5. H. [illegible]



6. H. 0,07.



7. H. 0,051



9. H. [illegible]

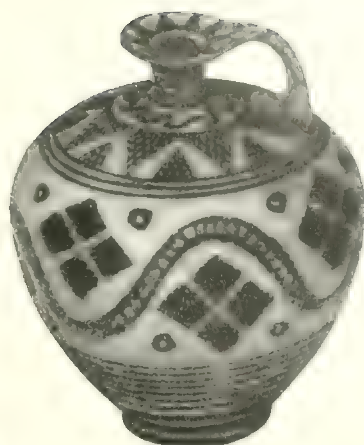


8. H. [illegible]

1, 2 et 9: Phalère 3: Syracuse. 4 et 6 à 8: Éleusis 5: Cumes



1. *H. 0,104.*



2. *H. 0,09.*



5. *H. 0,075.*



3. *H. 0,066.*



4. *H. 0,055.*



6 a. *H. 0,05.*



7. *H. 0,15.*



6 b. *H. 0,04.*

1 à 3 et 5 : Cumes. 4 : Provenance inconnue. 6 : Corinthe. 7 : Délos.





1 a-b.
H. 0,134.





2 a-b.
H. 0,21

1 et 2: Cumes.



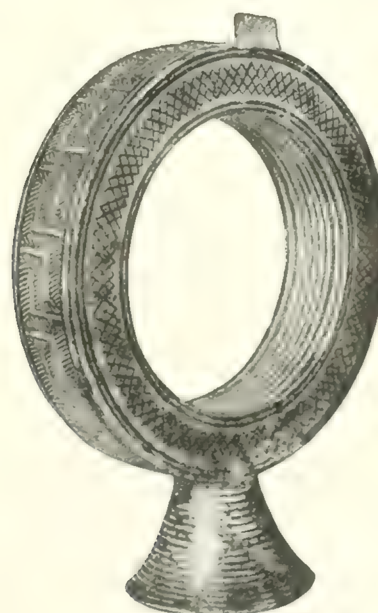
1. *H. 0,22.*



2. *H. 0,29.*



3. *H. 0,26.*

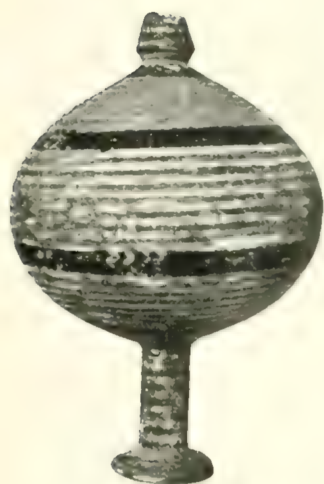


4. *H. 0,25. D. 0,17.*

1 : Provenance inconnue. 2 à 4 : Cumes.



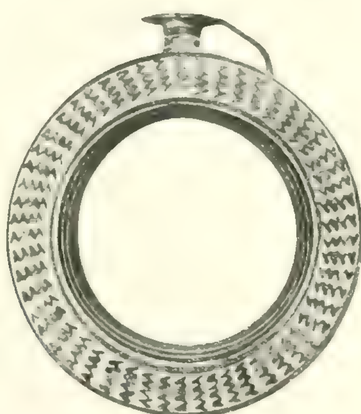
1. *H.* 0.115



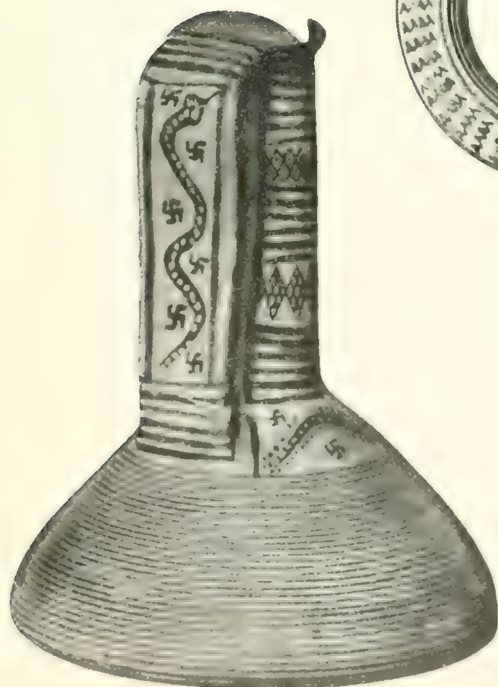
2. *H.* 0.12



3. *H.* 0.115



4. *D.* 0.13



5. *H.* 0.15



6. *H.* 0.1

1 à 2: Grèce. 3 et 5 à 6: Cumes. 4: Corinthe.



1, 4 et 6: Phalère. 2 et 5: Éleusis. 3: Vulci. 7: Cumes.



1. *H. 0,105.*



2. *H. 0,075.*



3. *H. 0,07.*

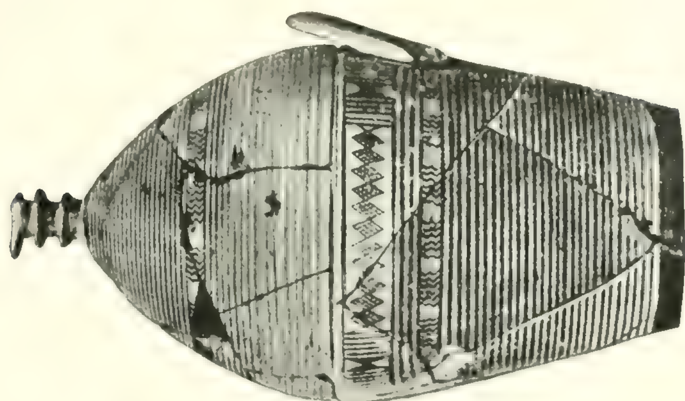


4. *H. [illegible]*



5. *H. [illegible]*

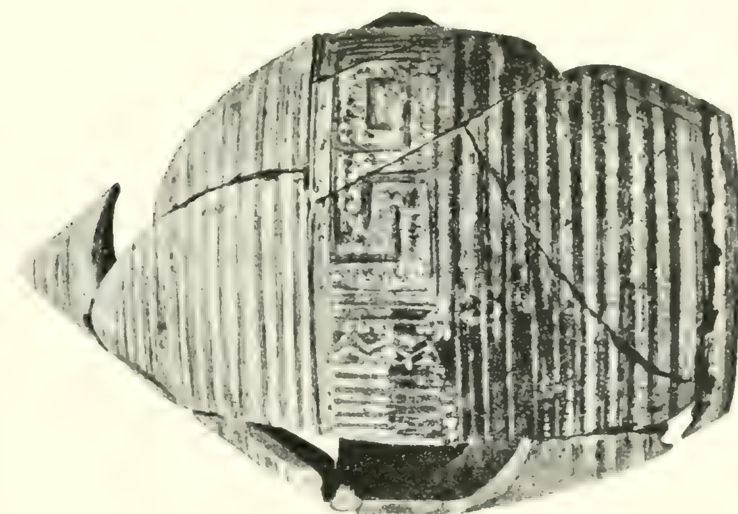
1 : Anabysos. 2 : Probablement une des iles grecques. 3 : Phalère. 4 : Éleusis. 5 : Mélos.



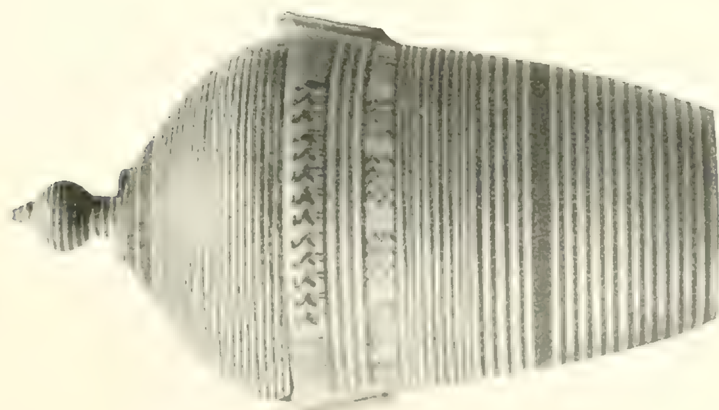
3. H 0,2[illegible]



1. H 0,063



4. H 0,23



2. H 0,2[illegible]

1: Athènes. 2 à 4: Théra.



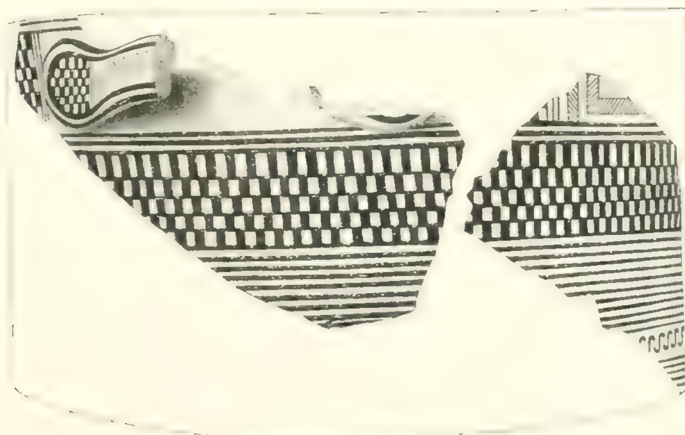
1. *H.* (sans le couvercle) [illegible]



2. *H.* (sans le couvercle) [illegible]

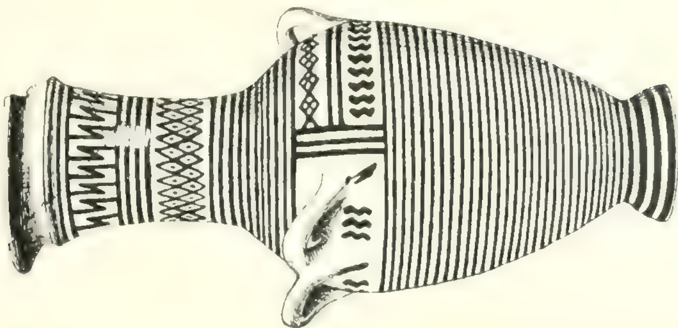


3. *H.* (sans le couvercle) [illegible]



4. *H.* [illegible]

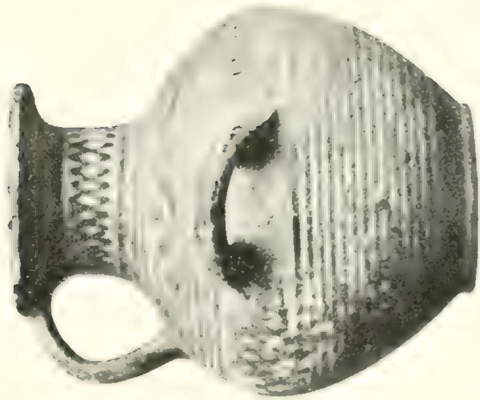
1 : Théra. 2 à 3 : Phalère. 4 : Héraion d'Argos.



3. H.



1. H.



4. H.



2. H.

1 : Égine. 2 : Athènes. 3 : Théra. 4 : Delphes.

Aryballes pansus et ovoïdes; types intermédiaires.



1. *H. 0,065*



2. *H. 0,06*



3. *H. 0,061*



4. *H. 0,067.*



5. *H. 0,06*



6. *H. 0,06*



8. *H. 0,08.*



7. *H. [illegible]*



9. *H. [illegible]*

1: Syracuse. 2: Acheté à Smyrne 3: Mégara Hybaea. 4: Sicyone 5 à 8: Phalère 9: Cumes



1. *H. 0,065.*



2. *H. 0,085.*



3. *H. 0,06.*



4. *H. 0,06.*



5. *H. 0,056.*



6. *H. 0,06.*



7. *H. 0,065.*



8. *H. 0,062.*



9. *H. 0,06.*

1, 7 et 9: Provenance inconnue. 2: Thèbes. 3: Géla. 4 et 8: Héraion d'Argos. 5: Cumes. 6: Phalère.



1. H. 0,07



2. H. 0,08



3. H. 0,076



4. H. 0,06.



5. H. 0,065



6. H. 0,06[illegible].



8 a.



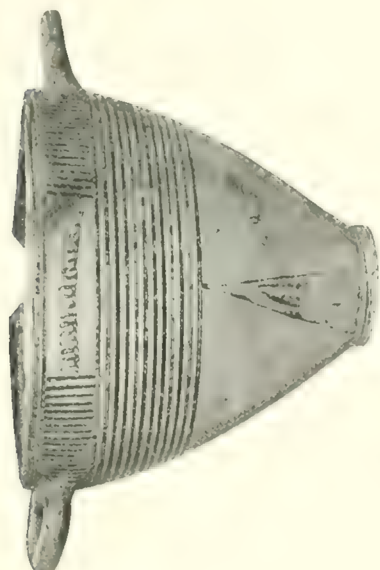
7. H. 0,0[illegible]

8. H. [illegible]

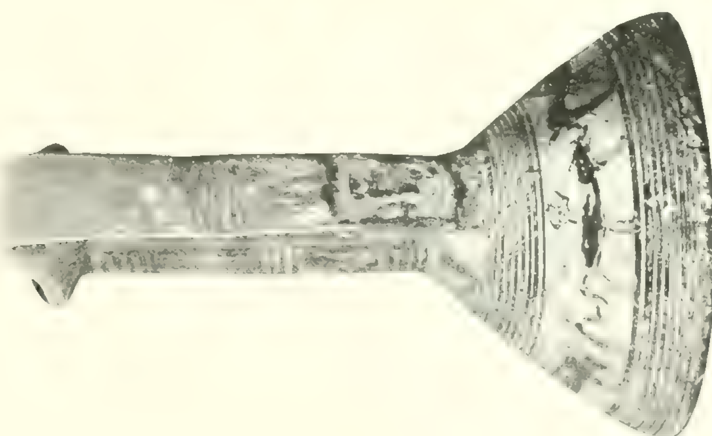


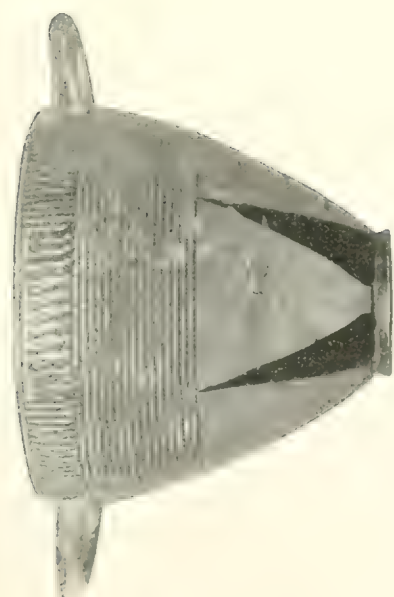
8 b.

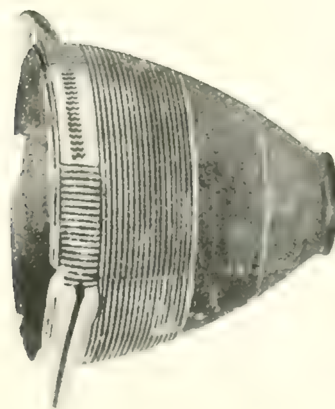
1: Mégare 2: Grèce 3 et 5: Sicyone. 4: Acheté à Athènes 6: Tarente 7: Phalère. 8: Camiros


2.

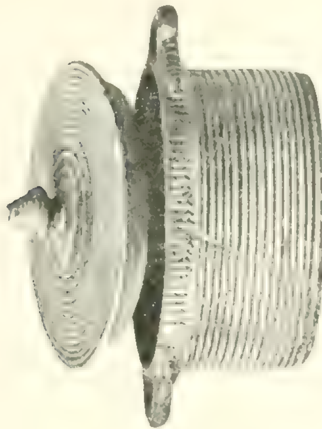

4.


5.

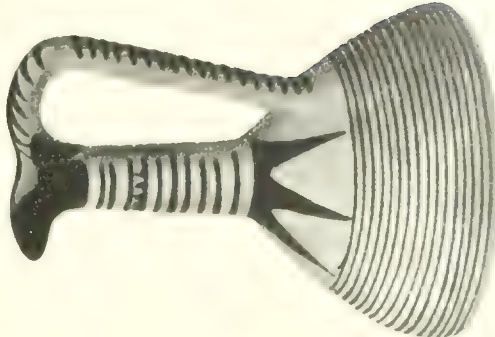

1. H. 0,10


3.

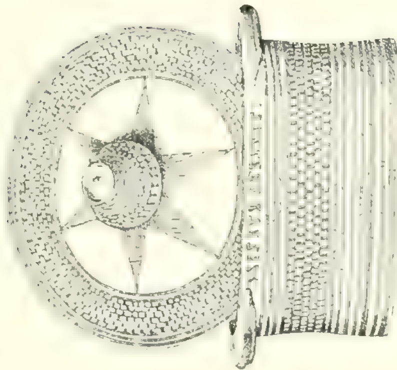
1 : Grèce. 2 : Phalère. 3 : Cumes. 4 : Nola. 5 : Probablement Béotie.



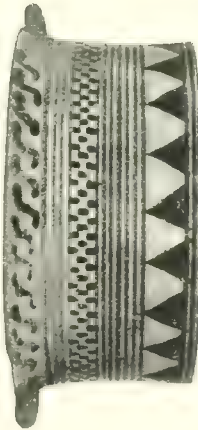
2. H. (sans le couvercle)



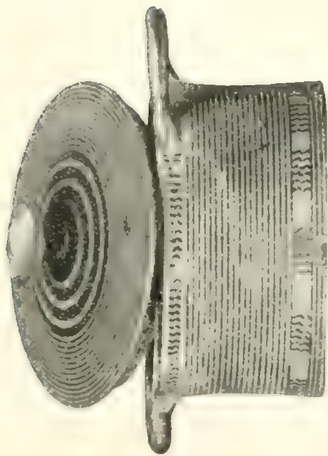
6.



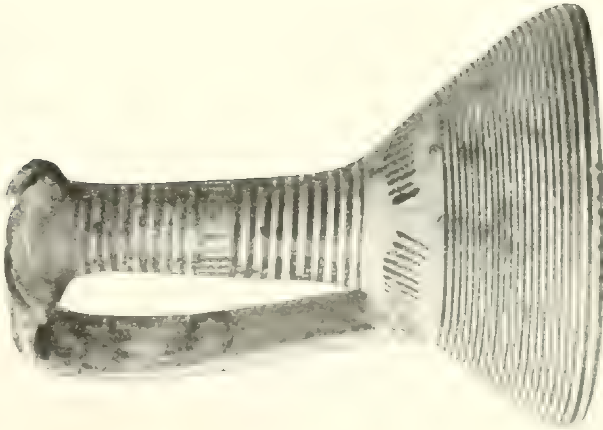
3.



4. H.

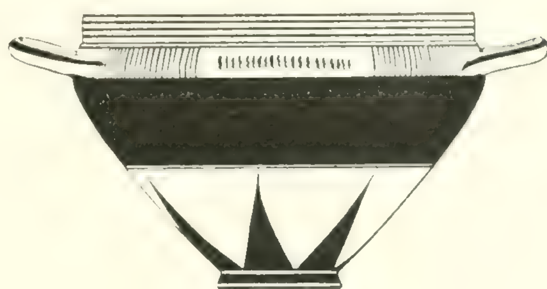


1. H. (sans le couvercle)

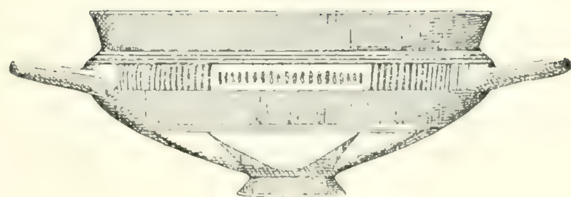


5. H.

1: Corneto. 2: Acheté à Athènes. 3 et 6: Syracuse. 4: Camiros. 5: Cumes.



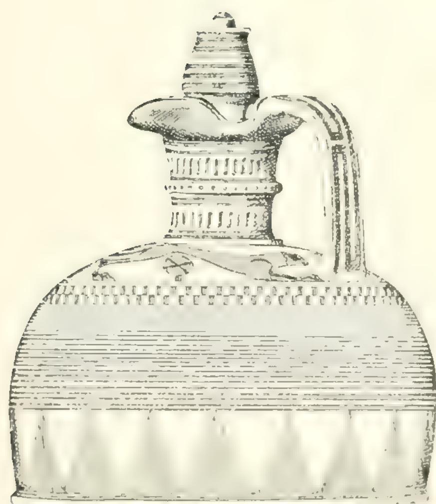
1. *H. 0,15*



2. *D. 0,108.*



3. *H.* [illegible]



4. *H.* [illegible]



5. *H.* [illegible]

1 : Narce (Falerii). 2 à 5 : Syracuse.



1 b.



1 a



2 a



2 b.



3 b.



3 a



3 c.

1 : Thèbes 2 : Phalère 3 : Héraion d'Argos





1 a-b. *H. 0,065.*



2. *H. 0,065.*





3 a. *H. 0,065.*



3 b.

5. *H. 0,065.*



4. *H. 0,06.*





6.

1 : Phalère. 2 : Corneto. 3 : Syracuse. 4 : Mégara Hyblaea. 5 : Provenance inconnue. 6 : Cumes.



1 c.



1 a.



1 d.



1 b.

1. *H* [illegible]



2 a.



2 b.



2 c.

2. *H* [illegible]



2 d.

1 : Thèbes. 2 : Acheté à Corinthe



1 a.



1 b.



1 c.



1 d.



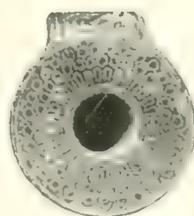
2 a.



2 b.



2 c.



2 e.



2 d.

1 *H* [illegible]

2 *H* [illegible]

1 à 2: Grèce.



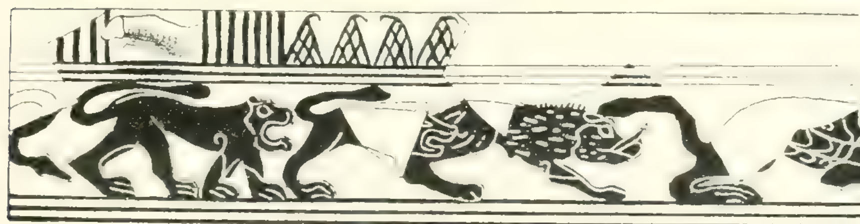


1 a-b.
H. [illegible] sans le couvercle [illegible] 0,069





2 a-b.
H. (sans le couvercle) [illegible]





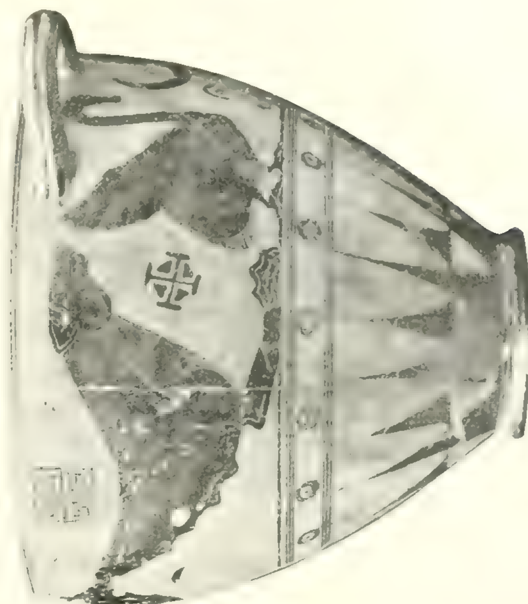
3

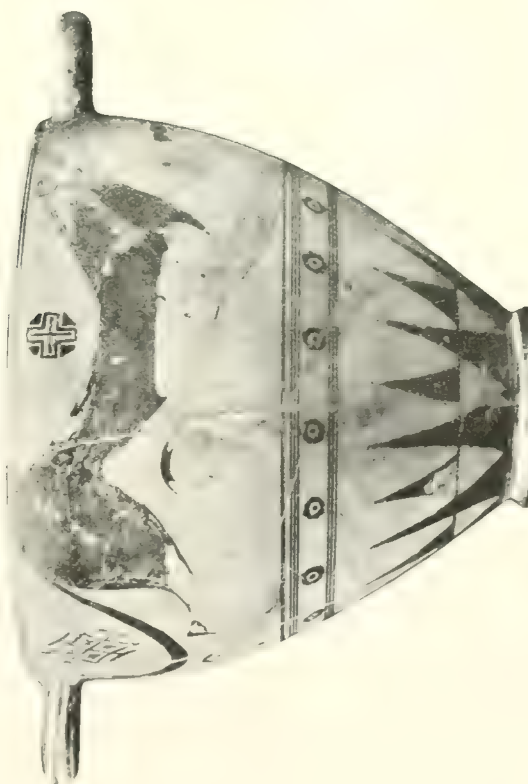
1 à 2: Phalère. 3: Sparte





1 a-b.
H. 0 09.





2 a-b.
H. 0 15.

1 : Camiros. 2 : Rhodes.





1 a-b.
H. 0.062



3. *H.* 0.052



2. *H.* 0.063.



4. *H.* 0.066



5 a.



5 b.

1 : Étrurie. 2 et 4 : Provenance inconnue. 3 : Acheté à Corinthe. 5 : Syracuse.



1 b.



1 c.



1 a. *H* 0.068



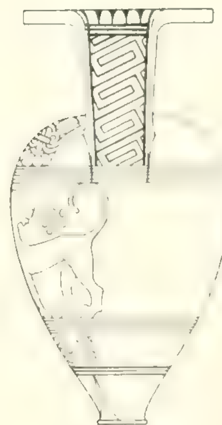
1 d.



2 c.



2 b.



2 a. *H* [illegible]

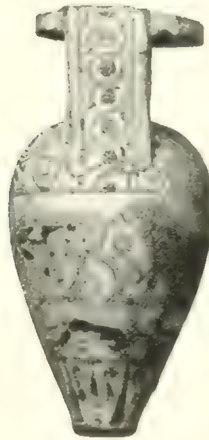
1: Acheté à Corinthe 2: Érétrie





1 a-b. *H.* [illegible]







2 a-c. *H. 0.067.*



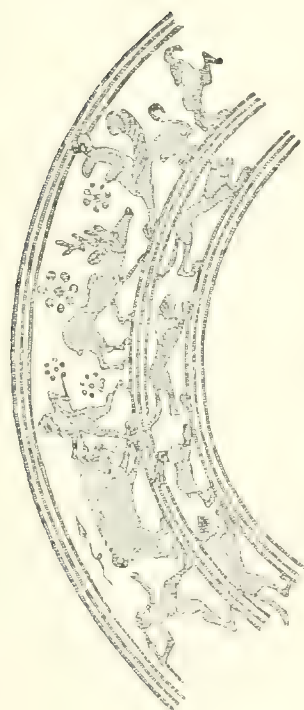


3 a-b. *H.* [illegible]

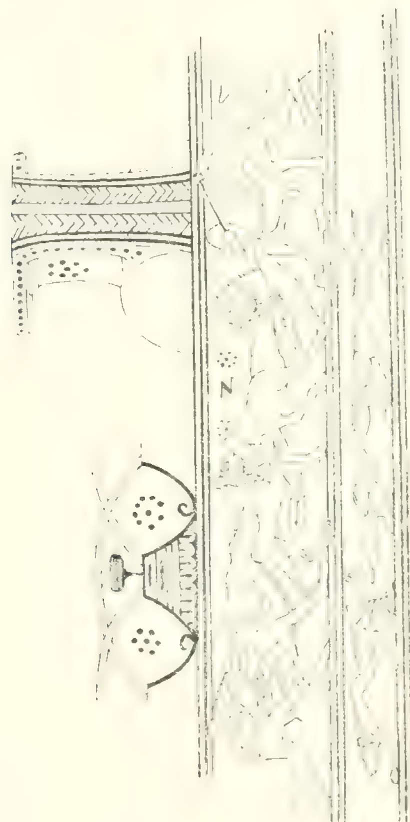
1 : Caeré. 2 : Thèbes. 3 : Provenance inconnue.



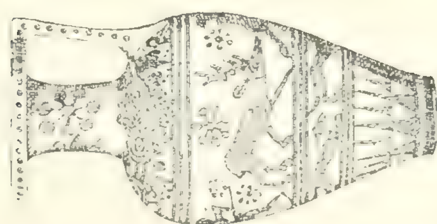
2 a



1 b

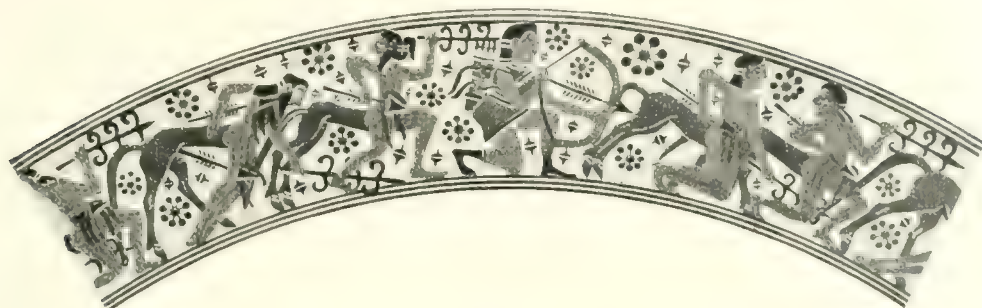


2 b



1 a

1: Syracuse 2: Nola



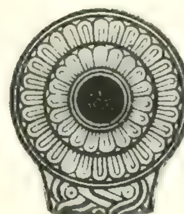
1 b.



1 c.



1 a. *H. 0,065*



1 d.



2 a. *H. 0,068*



2 c.



2 d.



2 b.

1: Corinthe. 2: Thèbes.

1. *H* 0,068



1 a

1 c.





1 b.



1 d



1 e.



1 f.

1: Thèbes



1 a



1 b



1 c.



1 d



1 e

1 : Rhodes.



1 a

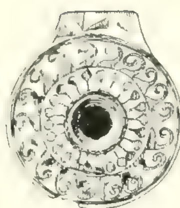


1 b.

1. *H. 0,062*



1 c.



1 e.



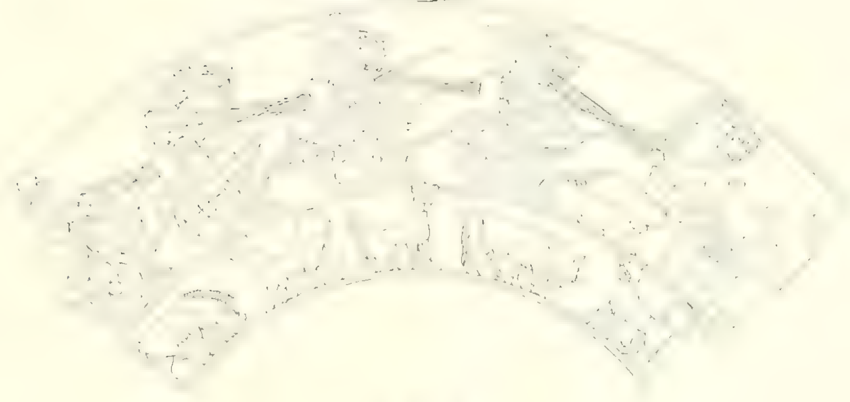
1 d.



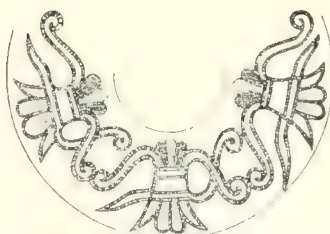
1 f.

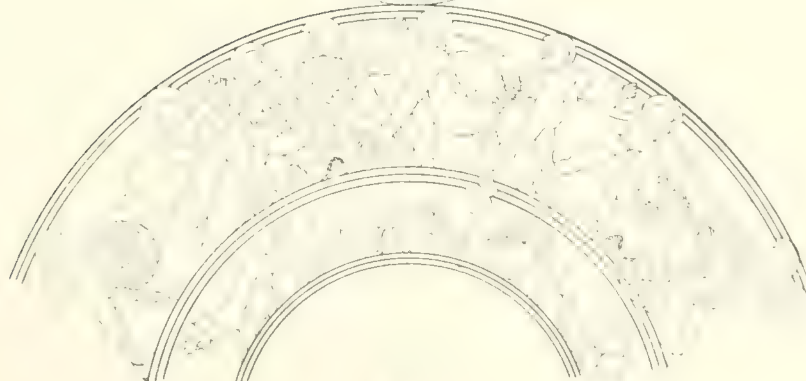
1 : Grèce.





1. *Env.* 1/1.





2. *Env.* 1/1

1 : Syracuse. 2 : Géla.



1 a.



1 b.

1. *H* 0,068



2. *H* 0,06



3 b.



3 a-b. *l n.* ...

3 a.

1: Thèbes. 2: Tarente. 3: Égine.



1 a. *H* 0,08



1 b.



2. *H* 0,082



3. *H* 0,078

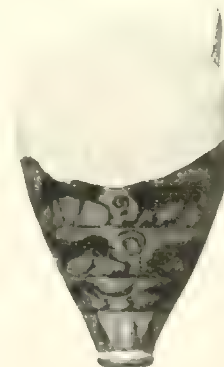




4 a-b.
H [illegible]







5 a — c. *H* 0,058

1 : Géla 2 : Mégara Hyblaea 3 : Provenance inconnue 4 : Delphes 5 : Sicile





1 a-b.
H. [illegible]



2. *H.* [illegible]



3.



1. *H.* [illegible]



5. [illegible]

1: Caeré. 2: Delphes. 3 et 5: Syracuse. 4: Provenance inconnue.



1. H 0.065



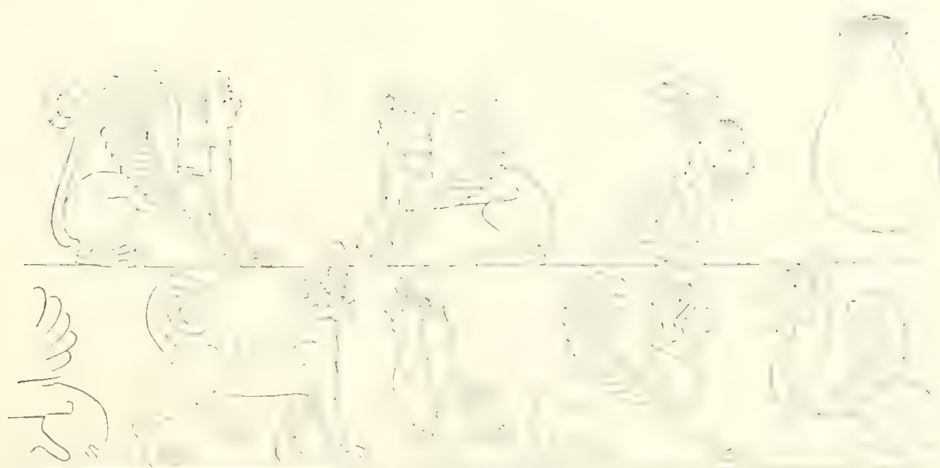
2 a. H 0.057.



3. H 0.11



2 b. H 0.057



4. H 0.11

1: Grèce. 2: Camiros. 3: Syracuse. 4: Rhodes.



1 a.

1 b.



1 c.

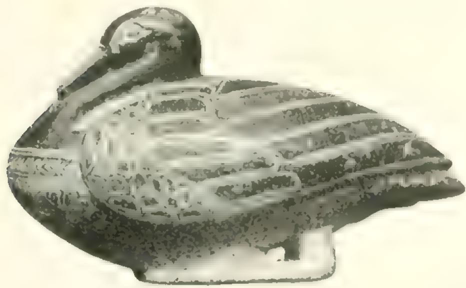


1 d.



1 e.

1: Vins





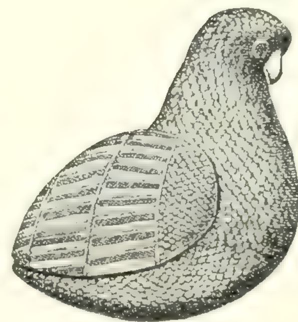


1. L. [illegible] H. [illegible]

2. L. [illegible] H. [illegible]



3. L. [illegible] H. [illegible]



4. H. [illegible]





5. L. [illegible]

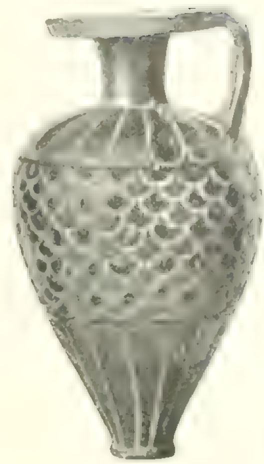
1 et 3: Grèce. 2: Provenance inconnue. 4 et 5: Syracuse.



1. *H.* 0,115.



3. *H.* 0,08.



2. *H.* 0,10.



4. *H.* 0,047.



5. *H.* 0,06.



6. *H.* (*sans le couvercle*) 0,07.

1, 2, 4 et 6 : Provenance inconnue. 3 : Corneto. 5 : Caeré

1. *H* 0,15



1 a

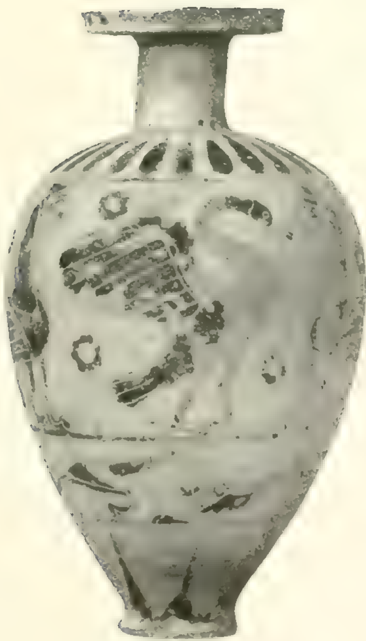




1 b



3 a-b.
H 0,08



2 a

2 *H* 0,1[illegible]



2 b.

1 à 2: Thèbes. 3: Vulci.



1 a-b.
H. 0,125





2.



3 a-b.
H. 0,27



1 : Camiros. 2 : Provenance inconnue. 3 : Étrurie.



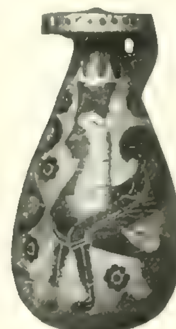
1. H. 0,30.



2. H. 0,28.



4. H. [illegible]



5. H. [illegible]



3. H. 0,22.

1 : Syracuse. 2 à 3 : Provenance inconnue. 4 : Thèbes. 5 : Viterbo

TYP. BIANCO LUNO. KBHVN.

